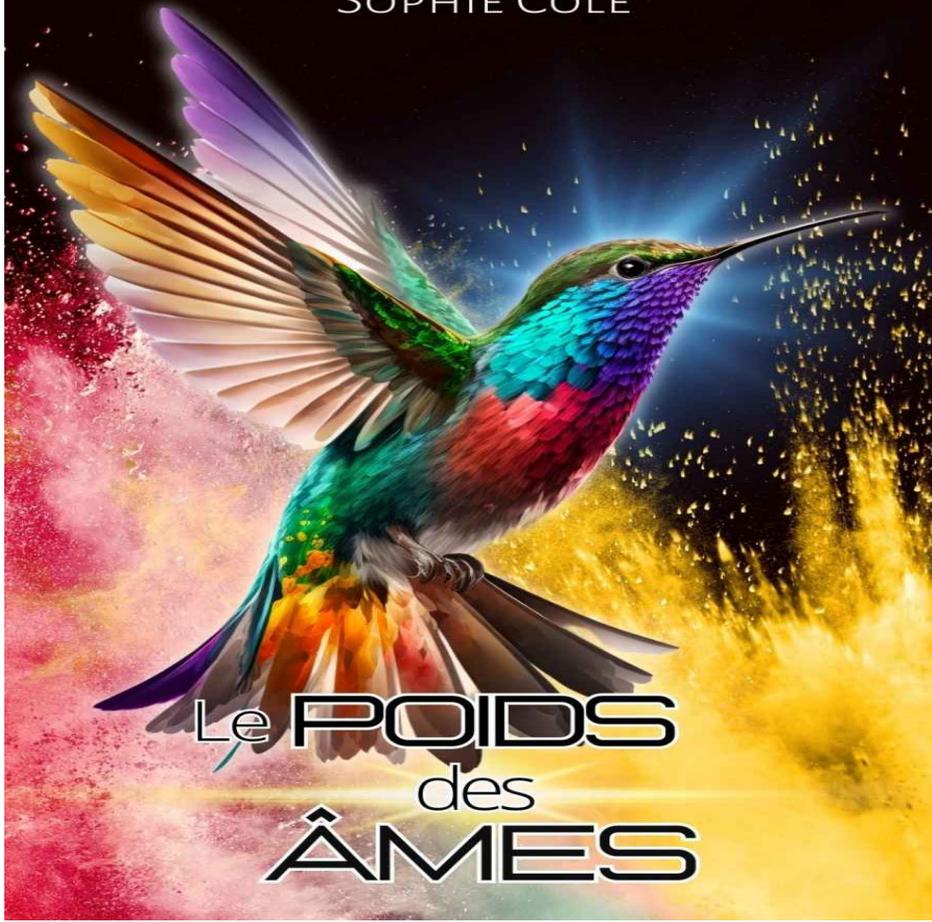


SOPHIE COLE



Le **POIDS**  
des  
**ÂMES**

SOPHIE COLE



Le POIDS  
des  
ÂMES

# Table des matières

<u>1</u>
<u>2</u>
<u>3</u>
<u>4</u>
<u>5</u>
<u>6</u>
<u>7</u>
<u>8</u>
<u>9</u>
<u>10</u>
<u>11</u>
<u>12</u>
<u>13</u>
<u>14</u>
<u>15</u>
<u>16</u>
<u>17</u>
<u>18</u>
<u>19</u>
<u>20</u>
<u>21</u>
<u>22</u>
<u>23</u>
<u>24</u>
<u>25</u>
<u>26</u>
<u>27</u>

<a href="#"><u>28</u></a>
<a href="#"><u>29</u></a>
<a href="#"><u>30</u></a>
<a href="#"><u>31</u></a>
<a href="#"><u>32</u></a>
<a href="#"><u>33</u></a>
<a href="#"><u>34</u></a>
<a href="#"><u>35</u></a>
<a href="#"><u>36</u></a>
<a href="#"><u>37</u></a>
<a href="#"><u>38</u></a>
<a href="#"><u>Épilogue</u></a>



# Le Poids des Âmes

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une infraction sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Sophie Cole, édition 2023

Dépôt légal : décembre 2020

ISBN 9798577579524

*À toutes mes amies auteures qui m'ont donné  
le courage de me lancer dans cette formidable et  
terrifiante aventure. Vous êtes merveilleuses !*



La chaise de Hope est vide. Pour la première fois depuis onze ans, elle n'est pas en cours. Et elle n'y sera jamais plus. Je l'ai connue au cours préparatoire, c'était la rentrée, et elle volait déjà au secours d'un garçon introverti qui se faisait bousculer par une brute épaisse. Elle est ainsi devenue au fil du temps le porte-parole des opprimés, des oubliés, des délaissés. C'était un leader que tout le monde avait envie de suivre. De toute évidence faite pour la politique, je l'avais toujours imaginée intégrant un des Conseils de la Communauté.

Mais une infraction a suffi à tout faire basculer. C'est arrivé au début des vacances d'été. Deux agents de police ont débarqué, dans leur uniforme gris neutre, à la salle de jeux où l'on travaillait toutes les deux, et l'ont convaincue de les suivre pour subir un Examen d'âme anticipé. Hope était une fille bien. Elle partait confiante. À la surprise générale, son âme a été déclarée néfaste. Alors ils l'ont emmenée. Ses parents, résidents de la Plume comme les miens, n'ont dès lors plus jamais parlé d'elle. Et on ne l'a plus jamais revue.

Son absence, aujourd'hui, se fait ressentir plus que jamais : assise au premier rang depuis le début du lycée, la place qu'elle a laissée vide à la rentrée attire tous les regards. Nous sommes tous dans notre dix-septième année. Dans quelques jours aura lieu la Pesée, grande cérémonie au cours de laquelle nous connaissons le poids de notre âme, c'est-à-dire le nombre de vies qu'elle a déjà traversées, qui définira notre secteur d'appartenance dans la Communauté. Mais aucun de nous n'aura l'esprit tranquille tant que nous n'aurons pas passé notre Examen d'âme, le jour de nos dix-huit ans, qui déterminera si notre âme est faste ou néfaste.

— Bon, je crois que nous allons devoir aborder le sujet Hope, lance Madame Austin.

Elle vient de présenter le programme de l'année dans sa matière, mais personne n'a vraiment écouté, tout le monde a les yeux rivés sur cette chaise en SCT (pour synéchocythilène, sujet récurrent des cours de chimie en seconde), vide, désespérément vide, nous renvoyant en pleine figure ce qui est susceptible de nous arriver à tous.

D'un geste las, Madame Austin cale sa mèche de cheveux rebelle derrière son oreille et s'assied à son bureau. Elle porte l'uniforme des enseignants, une combinaison en krell seyante, gris neutre (la couleur préférée de la Communauté car la moins polluante), rehaussée de liserés bleu canard. Si tant est que le canard fût un animal de cette couleur, avant son extinction.

— Avez-vous déjà parlé avec vos familles de l'importance d'exiler les âmes néfastes de notre communauté ?

Je jette un œil à Katerina, assise à ma droite. Nous allons encore avoir droit à l'un de ces lavages de cerveau dont nos enseignants ont le secret. Les yeux noirs de Katerina roulent dans leur orbite pendant qu'elle mime une perte de connaissance, tête renversée, faisant valser ses longs cheveux noir corbeau. Même remarque que pour le canard.

— Tout d'abord, qu'est-ce qu'une âme néfaste ? questionne notre enseignante en cherchant des yeux sa victime. Romy. Est-ce que tu peux nous dire ce qu'est une âme néfaste ?

Tout le monde se retourne vers la petite blonde qui rougit déjà jusqu'aux oreilles. Gênée par le regard des autres, elle essaie de se cacher derrière ses cheveux coupés au carré. Je lui ai souvent conseillé de les laisser pousser si elle voulait vraiment pouvoir s'en faire des rideaux, mais comme elle les vend régulièrement à la Communauté pour se faire quelques crédits, ils ne sont jamais assez longs.

— Une... une âme néfaste est... une âme qui a vécu des vies... euh... mauvaises.

Madame Austin tord sa bouche en signe d'insatisfaction, mais elle sait qu'elle ne pourra pas soutirer deux mots de plus à mon amie.

— Comme vous le savez, votre âme ne s'éteint jamais, elle se contente de traverser les vies en sautant de réceptacle en réceptacle. Aujourd'hui vous êtes garçon, mais vous avez peut-être été fille dans votre précédente vie.

— Alors ça, certainement pas ! lance Garrett, l'un des clowns de la classe. Mon âme est on ne peut plus virile, Madame Austin !

— Tu m'en vois ravie, Garrett, ironise-t-elle. Votre âme a donc vécu plusieurs vies, plus ou moins nombreuses selon les individus. C'est le nombre de vies qui fait le poids de votre âme. Quand une âme a, durant ses existences, fait plus de mal que de bien, on parle d'une âme néfaste. Dans le cas inverse, on parle d'une âme faste. Lorsqu'elle a fait autant de bien que de mal, il s'agit d'une âme neutre.

— Mais Madame, qui nous dit qu'une âme néfaste accomplira de mauvaises choses dans cette vie ? demande Nicholas, l'autre clown de la classe.

Pour une fois qu'il pose une question sensée, ça mérite une *standing-ovation*.

— L'âme garde dans sa mémoire profonde les traces de ses bonnes et de ses mauvaises actions. Quand les mauvaises actions sont trop nombreuses, elles déteignent sur le comportement de la personne porteuse de l'âme. Si vous êtes une âme néfaste, même si vous ne vous souvenez pas de vos vies passées, vos mauvaises actions vous influencent. Dès lors, vous avez toutes les chances de devenir une mauvaise personne.

Un murmure s'élève du groupe.

— Je sais que cela peut paraître injuste, mais pour que notre petite société prospère, et surtout, survive, nous ne devons prendre aucun risque. Vous comme moi n'avons qu'une envie : vivre en sécurité, entourés de personnes profondément bonnes.

Je comprends que certains puissent remettre ce principe en question, mais notre société s'est bâtie là-dessus depuis qu'elle a découvert une machine capable de peser et d'analyser les âmes. Depuis près de deux cents ans qu'elle fonctionne de la sorte, nous n'avons jamais connu ni conflit ni famine. La guerre n'existe plus que dans les livres d'histoire. Nos dirigeants, les Scientifiques, ont enfin trouvé le secret de la paix. Trop tard pour le reste du monde, malheureusement.

Le jour de la rentrée est toujours teinté d'effervescence. Les élèves reprennent le rythme scolaire, découvrent leurs nouveaux professeurs et leurs nouvelles matières mais surtout, retrouvent leurs amis qu'ils n'ont souvent pas pu voir pendant les vacances interannuelles de décembre. Pour ma part, je travaille en tant que serveuse dans la plus grande salle de jeux

du secteur quatre, appelé familièrement le Croc, à cause de son emblème, le loup. Ce quartier rassemble la totalité des distractions de la Communauté, des jeux de quilles jusqu'aux salles de concert en passant par les terrains de sport et les salles de danse. Alors que la plupart de mes camarades travaillent après les cours pour pouvoir profiter des divertissements, je travaille au sein de ces divertissements pour pouvoir profiter de mes camarades.

— Hé, Sienna, je me disais un truc, lance Katerina à l'heure du déjeuner.

Nous sommes installées dans le réfectoire de notre lycée, Romy, Kate et moi, et nous apprêtons à déguster la bouillie protéinée du jour : bœuf/carottes.

— Vu que Hope a été exilée, il y a une place libre à la salle ?

— Kate...

— Quoi, elle a déjà été prise ?

— Non, et oui, il y a bien une place.

— Parfait ! Je vais envoyer une lettre pour postuler.

— Ça ne te fait rien que Hope ait été exilée ? demande timidement Romy en touillant sa bouillie.

— Ce sont les règles de notre merveilleuse société, n'est-ce pas ? C'est pas vous qui affirmez tout le temps qu'on est des privilégiés ?

— Nous sommes vivants alors, oui... je pense qu'on peut dire ça, dis-je avec un air de défi.

— Si tu le dis. En tout cas, je ne pourrai plus avaler une seule bouchée de leur vomit/carottes.

— C'est... bœuf/carottes, il me semble, corrige Romy.

— Tu travailles ce soir, Nina ? Je vais passer me faire un méga protishake à la fraise pour compenser ce repas merd...

— Salut les filles ! lance Farrell en débarquant comme un cheveu sur la soupe.

D'un bond gracieux, il saute par-dessus le banc et se cale à côté de Kate, la bousculant au passage.

— J'arrive au bon moment ! Il me semble que tu allais commettre l'irréparable en critiquant notre plat emblématique : la bouillie de vomit !

— Ça ressemble plutôt à du vomit de bouillie.

Alors que Kate et Farrell débattent de l'aspect du seul aliment distribué par la Communauté à ses membres, je me prépare à l'arrivée du garçon le

plus beau et le plus intelligent de notre école : Joshua, mon meilleur ami, mon allié, mon confident, mon dieu personnifié. Je fais mentalement le décompte des secondes qui précèdent son entrée fracassante dans le réfectoire, debout sur son skate de l'Ancienne Ère, ses cheveux bruns bouclés virevoltant dans le vent, son indéfectible sourire collé aux lèvres. À zéro, il apparaît, les deux pieds sur son skateboard, légèrement voûté, habillé d'un pantalon en krell bleu foncé et d'un simple tee-shirt blanc qui souligne magnifiquement sa silhouette parfaite.

— Dickens ! hurle la surveillante de la cantine. Descends de ton engin immédiatement !

Après l'avoir gratifiée d'un clin d'œil espiègle, Josh descend de sa planche et la ramasse avant de la magnétiser sur la sangle qui lui barre le dos. Il finit la distance qui nous sépare à pied.

— Salut les *losers* ! lance-t-il en écrasant un baiser sur mon crâne.

Il s'installe en bout de table et attend que Zack, l'intello de notre bande, apporte leur plateau de bouillie.

— Oh, chouette, du vomi de bœuf !

Zack s'assoit à la seule place libre, à côté de Romy, essaye de recoiffer sa lourde chevelure blond platine qui part dans tous les sens, et dit, comme tous les midis :

— Je n'ai que dix minutes pour manger, j'aimerais assister au cours optionnel de chimie avancé de treize heures.

Issu du secteur trois, autrement appelé la Griffe, dont l'effigie est l'ours, Zack a subi sa Pesée l'année dernière et a appris avec beaucoup de soulagement qu'il restera dans son quartier d'origine grâce à ses 82 vies passées. De ce fait, il peut choisir parmi des métiers tels qu'enseignant, spécialiste santé, chercheur ou chimiste. C'est cette dernière option qui l'attire depuis toujours.

— Quand je serai le plus grand chimiste que la Communauté ait jamais connu, je jure devant vous tous que plus jamais vous n'aurez à manger de cette bouillie immonde.

— Et qu'est-ce que tu nous proposeras, Einstein ? Des particules de proton ? raille Farrell.

Farrell et Josh, complices depuis leur plus tendre enfance, éclatent d'un même rire.

— Le proton est déjà une particule subatomique, alors... commence Zack. Oh et puis zut, je m'étais juré de ne plus jamais vous instruire.

Depuis que Farrell a appris qu'il restera dans son secteur d'origine, et qu'il fera de son job de coursier son métier jusqu'à la fin de ses jours, il a complètement décroché de l'école et passe son temps à martyriser ce pauvre Zack. À la fin de l'année, ce dernier partira intégrer la Griffes et ils ne se croiseront plus qu'à de rares occasions.

— On compte sur toi pour nous inventer des goûts qui déchirent, dit Josh en enfournant une cuillerée de bouillie dans sa bouche. En un peu plus consistant. C'est ma santé mentale qui en dépend, Zack.

— Ce sera un honneur pour moi.

Bien qu'il doive intégrer le même secteur que notre ami Zack, Josh ne se destine pas à un métier de chimiste. Ce qu'il veut, lui, c'est devenir chercheur et enfin trouver un remède à ce fichu cancer qui nous enlève membre après membre depuis la nuit des temps.

Les trois garçons, d'un an plus âgés que nous, vont bientôt subir leur Examen d'âme. Cependant, aucun d'eux n'a l'air d'appréhender ce passage obligatoire. Zack sait que son âme est profondément faste, Farrell est persuadé de pouvoir se débrouiller seul *dehors* s'il était exilé, tandis que Josh, lui, se dit prêt à renverser le système s'il est déclaré néfaste. Évidemment, il dit ça en plaisantant, car notre système est juste, même s'il peut sembler autoritaire.

Alors que Kate, Farrell et Zack débattent des efforts inexistantes des chimistes à nous inventer de la nourriture convenable, Josh s'arrache à cette discussion pour me demander, en aparté :

— Tu vas bien ? Tu... t'habitues à son absence ?

Sa main se pose sur mon bras. Tous mes poils se dressent comme si ce contact m'avait envoyé une décharge. Il est toujours si prévenant avec moi... comment voulez-vous que je n'en tombe pas amoureuse ?

— Je suis déjà habituée à ne plus la voir au boulot, mais... je ne sais pas. Inconsciemment, je m'attendais peut-être à la revoir en cours. Maintenant, c'est confirmé, il faut que je l'oublie. Ses théories fantaisistes me manqueront, dis-je avec nostalgie.

— Elles ne sont peut-être pas si fantaisistes que ça.

— Pardon ?

— On se rejoint ce soir ? Je passe te prendre après le boulot.

— D'accord.

— Messieurs-dames, je dois vous laisser, lance Josh en effectuant une petite révérence.

Après quoi, il se lève, prend son élan en même temps qu'il déloge son skate de derrière son dos et saute dessus à pieds joints pour sillonner à toute allure l'allée principale séparant les tables, alors que la surveillante lui hurle de descendre de sa planche.

— Où va-t-il ? demande Zack en plissant les yeux.

— Tu n'as toujours pas fait ta demande de lunettes au Conseil de la Santé ? en déduit Romy. Je suis sûre que tu ne vois même pas le tableau en classe !

Les cours de l'après-midi reprennent avec histoire. Au programme cette année : « la fin de l'Ancienne Ère » qui, comme tout le monde le sait, est intervenue il y a deux cents ans. Je vais enfin pouvoir tenir la conversation à Josh qui est un fan absolu de l'ancienne civilisation. Tous ses crédits-travail passent dans l'achat d'objets chez l'antiquaire, Oliver, qui tient depuis de nombreuses années une brocante près de mon boulot. Ses objets font fureur chez les jeunes. Ils proviennent de la surface.

Pour se les procurer, l'antiquaire a formé de jeunes Exploreurs à piller les anciennes villes environnantes. Ceux-ci partent régulièrement en combinaison thermorégulatrice, avec sur le dos des appareils respiratoires à circuit fermé qui recyclent l'air délivré dans leur casque, afin qu'ils puissent respirer pendant quelques heures sans bouteille d'air. Bien sûr, il devient de plus en plus compliqué de trouver des choses intéressantes, car tout est recouvert de sable, ce qui les pousse à s'aventurer de plus en plus loin. Du coup, les objets ramenés sont de plus en plus chers. Le skate de Josh provient de ce magasin.

L'engouement de Josh pour l'Ancienne Ère m'a peu à peu gagnée. J'ai vraiment envie de savoir ce qui est arrivé à notre civilisation. Car autrefois, nous ne vivions pas sous terre. Nous vivions à la surface, à l'air libre, parmi les animaux, parmi tant d'humains qu'il était impossible de tous les compter, et sur des terres si étendues qu'il fallait des jours entiers et des véhicules surpuissants pour les traverser. Les températures étaient supportables, l'air n'était pas contaminé, l'herbe verte poussait partout et le soleil nous donnait un teint hâlé, pas un cancer généralisé après trente minutes d'exposition.

Les grandes lignes, je les connais. Josh me les a racontées, et il arrive que mes parents en parlent, parfois.

Il y a plus de deux cents ans arriva le moment où le réchauffement lié aux manipulations climatiques et la surpopulation eurent raison des dernières ressources de la Terre. Dès lors, les États les plus riches se retranchèrent derrière une politique protectionniste, au détriment des pays pauvres qui furent les premières victimes, décimés par les maladies et la famine. Puis, le contexte géopolitique se tendit : les USA, qui avaient mis main basse sur les dernières ressources des pays pétroliers, prirent le contrôle de leur économie et les tinrent sous leur joug jusqu'à épuisement de leurs sous-sols. Exploités, menacés, ceux-ci se soulevèrent et formèrent des alliances. La résolution 23019 du Conseil de Sécurité des Nations Unies est restée célèbre pour avoir défini une répartition mondiale des ressources restantes, ce qui ne fut pas du goût des USA qui en détenaient la moitié. Des épidémies se répandirent à l'est. Les USA décidèrent de s'isoler et de protéger leurs richesses. Très vite, une guerre mondiale éclata. Nous dûmes faire face à des attaques bactériologiques, puis nucléaires. À la fin de la guerre, nous n'avions plus aucun moyen de communiquer avec l'extérieur.

Comble d'infortune, les nombreuses manipulations climatiques provoquèrent bientôt une réaction en chaîne entraînant des séismes d'une magnitude jamais atteinte auparavant, des éruptions volcaniques, des incendies sans fin, la montée des eaux et des températures. Notre pays fut ravagé, notre technologie rendue inutilisable, nos avancées scientifiques, perdues. La terre irradiée, rendue inexploitable et l'air contaminé ont signé la disparition de la faune sauvage, puis de toutes les espèces d'animaux et enfin des Hommes.

Augurant un désastre irrémédiable, le multimilliardaire Neil Harrison, éminent scientifique à la tête de multiples entreprises aux projets tous plus fous les uns que les autres, créa peu avant le début du Cataclysme une sorte de gigantesque bunker dans le but d'y abriter ses collègues scientifiques ainsi que ses plus proches amis. S'y adjoignirent tous ceux qui furent assez riches pour payer leur place. Quand fut venue l'heure de se terrer, ils prirent leurs quartiers dans cet édifice sous-terrain alimenté en électricité par un champ de plusieurs milliers d'hectares de panneaux solaires résistants à la montée des sables et aux conditions climatiques extrêmes. Pour la survie de ce petit bout d'humanité, des règles très strictes furent édictées, la population fut partagée en plusieurs zones, et tout le quotidien de cette société sans faune ni flore dut être réinventé.

— Votre premier devoir consistera donc à rédiger la biographie succincte de notre créateur, Neil Harrison, lance à la sonnerie notre professeur d'histoire, Monsieur Barkley, alors que tous les élèves se lèvent déjà de leur siège. Vous n'avez que quelques jours ! Et ce sera noté !

J'ai le sourire aux lèvres : Josh connaît tout de cet homme, il va pouvoir m'aider plus que mes deux parents réunis.

À seize heures, alors que la fin des cours a enfin sonné, je décide de prendre l'aérobis pour quitter le secteur trois où sont regroupées les écoles et les universités de la Communauté, pour rejoindre le quatre, le secteur divertissement. Il est vrai que pour gagner du temps, j'aurais pu me rendre au Croc à pied, mais mon premier jour de classe m'a lessivée et j'ai envie de me laisser porter et de faire le vide avant d'attaquer une soirée de travail.

La Communauté n'est ni plus ni moins qu'un carré de six kilomètres de côté à l'intérieur duquel s'imbriquent des rectangles de plus en plus petits à mesure que l'on s'approche du centre où se trouve la très prestigieuse Cité du Savoir que seuls les habitants des secteurs un et deux peuvent traverser. L'aérobis parcourt la totalité des secteurs, en partant du trois jusqu'au sept, et en respectant une trajectoire en escargot, rapport à un petit animal gluant qui vivait autrefois à la surface et qui avait une coquille en forme de spirale. Animal qui, soit dit en passant, me terrorisait sans raison valable quand j'étais encore dans mes couches culottes et que ma mère me faisait la lecture d'histoires illustrées pour enfants.

J'attends l'aérobis à la station « écoles » située en plein milieu de l'allée Est du secteur trois. Le trottoir est bondé de lycéens qui sortent de cours pour rejoindre leur lieu de travail ou, pour les plus chanceux, leur domicile. Tous les élèves de première n'ont qu'un seul mot à la bouche : la Pesée. Celle-ci aura lieu ce samedi au Palais des Cérémonies du secteur quatre, devant tous les parents qui, pour l'occasion, seront regroupés quel que soit leur secteur d'habitation pour fêter en direct l'ascension... ou la descente sociale de leur progéniture.

À cette pensée, mon estomac se tord. Je déteste la Plume et son absence de perspectives. Je suis née dans le pire secteur et malheureusement, quelque chose au fond de moi me dit que j'y passerai le reste de ma vie. Parfois, je m'accorde de rêver un peu grâce à Joshua qui me parle de notre avenir commun à la Griffes. Et alors, je me prends à m'imaginer avec un ours tatoué sur la clavicule. Mais je sais pertinemment que dans quelques années, seul un colibri ridicule viendra ternir ma peau.

L'aérobis arrive enfin. Bondé, comme d'habitude à la sortie des cours. Personne ne descend à mon arrêt. L'espace d'un instant, j'hésite à attendre le suivant, mais je sais que le résultat sera le même. Et en plus, je prends le risque d'être en retard au travail et de percevoir moins de crédits. J'entre en soupirant, passe mon poignet au-dessus du lecteur de puce puis me trouve une petite place entre une aisselle et une vitre recouverte de gras de cuir chevelu. L'aérobis se surélève légèrement puis file tranquillement, sans à-coup, vers l'arrêt suivant.

Nous remontons l'allée Est, celle des écoles et des universités, puis tournons à angle droit pour parcourir l'allée Nord, qui compte quelques dizaines de jolis pavillons individuels entourés d'un jardin synthétique et clôturé. Ils sont tous de styles et de couleurs différents et rien que pour admirer ça, j'endure sans broncher les effluves corporels des utilisateurs de l'aérobis. On arrive dans l'allée Ouest avec ses cabinets médicaux, son hôpital et sa clinique, ses laboratoires. À l'angle des allées Ouest et Sud se trouve le passage qui mène au secteur quatre.

Nous passons sous la grande banderole orange marquée des mots « Secteur 4 – Canidés » illustrée d'un loup, puis devant les habitations de l'allée Sud, qui, pour la plupart, ont été repeintes au goût des locataires. Beaucoup d'artistes vivent ici, dans ces maisons mitoyennes qui partagent un jardin. Pour imprimer leur personnalité, certains ont orné de fleurs leurs murs, d'autres ont réalisé des sculptures dans des matériaux récupérés et les ont exposées dans le carré de gazon synthétique. Ici, tout le monde se déplace à vélo, et beaucoup s'habillent de leurs propres créations.

Nouveau virage à quatre-vingt-dix degrés, nous voilà dans l'allée Est du secteur quatre, qui regroupe toutes sortes d'infrastructures liées à la création, aux arts et aux divertissements. Musée de la Communauté, musée de l'Ancienne Ère, salle de spectacle, studios d'enregistrement, bureaux et imprimeries du journal communautaire, et j'en passe. Puis l'allée Nord, de nouveau des habitations, et enfin, l'allée Est, où se trouvent les salles de jeux, les stades et le cinéma (en ce moment : dixième projection de « Titanic » de l'année).

Tout l'aérobis descend ici, bien évidemment, puisque la moitié y travaille et que l'autre s'y détend. Je consulte ma montre et presse un peu le pas. Arrivée au pied de mon bâtiment, je passe mon poignet devant le lecteur et sélectionne « employée » sur l'écran qui s'allume. Il m'arrive très rarement de venir ici en tant que cliente. Les portes battantes se

déverrouillent. Je m'engouffre alors dans la grande salle ouverte où trônent divers jeux. À gauche en entrant, des flippers mécaniques, une table de ping-pong, puis un terrain de mölky, dont la Communauté organise parfois des compétitions. En face, trois pistes de bowling, auquel peu de monde joue étant donné qu'il faut remettre les quilles debout manuellement à chaque tour. Au fond à droite, le bar où je travaille, entouré de petites tables rondes et de chaises hautes. À droite, un terrain de pétanque et deux baby-foot. Au beau milieu de tout ça, un écran plasma géant sert de piste de danse, mais comme il consomme beaucoup d'énergie et que le maître-mot de la Communauté est « économies », il n'est allumé qu'à de rares occasions. Les plus jeunes s'en servent comme d'une patinoire en s'élançant dessus en chaussettes. Le krell glisse très bien là-dessus, il faut bien l'avouer.

L'ensemble est faiblement éclairé par des lumières tantôt rouges, tantôt bleues, selon les heures de la journée. Quand on vient de l'extérieur où la luminosité des panneaux plasma qui simulent un ciel dégagé est assez forte, il faut un temps d'adaptation à la pénombre du lieu. L'un de mes passe-temps favoris consiste à regarder les gens entrer, être désorientés quelques secondes et se prendre les pieds dans le premier pli de tapis venu.

Après avoir à nouveau passé mon poignet au-dessus de la pointeuse, je prends place derrière le comptoir, ôte ma veste de krell que je suspends à la patère, puis je vérifie mes stocks de poudre protéinée dans les distributeurs, m'assure que le robinet débite bien de l'eau claire et non de la gadoue, comme c'est arrivé une fois (pire journée de travail de ma vie), et je commence la préparation des muffins. Pour cela, je mélange la poudre avec de l'eau dans un shaker, puis je verse la pâte obtenue dans des moules que je mets au four. Je place quelques bâtons auto-échauffants et dans le tiroir du dessous, et j'espère que personne ne m'en commandera avant une heure, car la cuisson est très longue.

Les premiers clients arrivent peu de temps après. Des habitués issus du Bec, le secteur six, où vit également Josh. Comme toujours, ils commandent quatre protishakes à la fraise et s'installent aux flippers. Un d'entre eux a une guitare, l'autre un djembé, et entre deux parties ils mettent une ambiance chaleureuse. Le sourire aux lèvres, je les regarde s'amuser en musique, balançant ma tête au rythme des percussions. Quand ils auront fini le lycée, certains iront à l'université, d'autres commenceront à travailler, et tous vaqueront à leurs affaires, dans leur nouvelle vie, dans leur nouveau

secteur. Exactement comme ma petite bande. Cela dit, je reste persuadée qu'ils sauront se retrouver ici de temps en temps, ou peut-être dans un autre endroit branché du Croc, en souvenir de leur amitié.

Toute la soirée, je prépare des commandes, nettoie la vaisselle au robinet de récupération d'eau, vends des muffins sans goût, et observe les autres se divertir. L'absence de Hope qui venait me rapporter les potins entendus me pèse. Je regarde continuellement ma montre dans l'attente de l'arrivée de Josh. Certaines fois, je me dis que ma vie ne se résume qu'à ça. Attendre de passer un moment avec lui.

Quinze minutes avant la fermeture de la salle, il arrive enfin, sur son sempiternel skate, dans son uniforme sans manche de coursier. Normalement, les coursiers sont à vélo, mais Josh est si habile avec sa planche et connaît si bien la Communauté que son patron l'a autorisé à l'utiliser pour le travail. Après avoir accroché son skate sur son dos, il salue le petit groupe du Bec qui squatte toujours les flippers, ainsi que deux ou trois autres personnes du lycée, et vient s'asseoir sur un tabouret haut en face de moi.

Il a toujours des cernes autour des yeux, ce qui fait ressortir le vert clair de ses prunelles. D'un geste machinal, il ébouriffe ses boucles lâches aplaties par son casque, puis lisse ses cheveux beaucoup plus courts sur les côtés. Un petit coup d'œil dans le miroir derrière moi pour s'assurer qu'il est présentable et il se penche en me murmurant avec un clin d'œil qui fait fondre mon cœur :

— Ça va ?

Autant de charme dans un mètre quatre-vingt-quatre ne devrait pas être autorisé.

— Toujours, quand t'es là, dis-je sur le ton de l'espièglerie alors que je le pense réellement.

Machinalement, Josh jette un regard sur le siège qu'occupait Hope quand elle avait décrété qu'il était temps de faire une pause, puis se reprend.

— Une âme néfaste, qui l'eût cru, commente-t-il.

— Quoi ?

— As-tu réfléchi au métier que tu voudras exercer quand nous serons tous les deux des ursidés ?

— Ne recommence pas avec ça...

— Allez, Nina ! Plutôt dans l'enseignement ou dans la santé ?

— Je ne sais pas, Josh...

— Arrête tes bêtises. Dis-moi. Je te verrais bien professeure des écoles.  
Je pousse une exclamation d'indignation. Il sait pertinemment que je déteste les gamins.

— Quoi, tu veux bosser dans le contrôle des naissances ?

— Infirmière. Je me verrais bien infirmière.

Josh perd un peu de son sourire. Mais très vite, ses yeux recommencent à pétiller.

— D'accord, les enfants tu ne supportes pas, mais t'occuper de malades et de mourants ne te dérange pas.

— Ils ont beaucoup moins de vitalité.

— Je te prendrai comme assistante dans mes recherches. À deux, on éradiquera le cancer.

— À nous deux, vraiment ? Pourtant nos plus éminents scientifiques s'y sont cassé les dents.

— Je ne te parle pas d'un vaccin, mais au moins d'un traitement qui leur permettrait de tenir un peu plus longtemps, ou de moins souffrir.

Son regard se porte un instant sur le fond de la pièce. Je sais qu'il pense à sa mère, atteinte d'un cancer de la peau depuis deux mois.

— Étrange, n'est-ce pas, qu'on n'ait jamais réussi à soigner un cancer ? À croire que la santé de ses membres n'est pas une préoccupation de la Communauté.

— La Communauté fait beaucoup pour ses membres.

— Oui, parce que ses membres font beaucoup pour elle. Mais le jour où tu ne peux plus travailler... à quoi sers-tu ?

— Ne dis pas ça...

— Comment expliques-tu que des gars de l'Ancienne Ère comme Victor Hugo ou Barak Obama aient vécu jusqu'à plus de 80 ans ? Alors que notre espérance de vie aujourd'hui est d'à peine cinquante ans ?

— Eh bien, j'imagine que tes deux illustres inconnus ne sont pas nés irradiés ? Tu as loupé tes cours de biologie sur les effets du nucléaire sur l'organisme humain ?

Vaincu, Joshua claque sa langue et pivote sur son tabouret pour me faire dos. J'en profite pour souffler discrètement. Un tête-à-tête les yeux dans les yeux avec lui me met toujours mal à l'aise. Mais même comme ça, j'ai toujours envie de passer mes mains dans ses cheveux soyeux.

— Allez, tu fermes, qu'on ait le temps de se planquer avant le couvre-feu.

— À vos ordres, chef !

La nuit artificielle est tombée lorsque nous nous retrouvons sur le toit de ma maison. Les habitations de la Plume sont toutes mitoyennes et longent d'un côté de la rue le mur les séparant du Bec, de l'autre le mur limitant le territoire de la Communauté. Si l'on se place dos à ce dernier, on peut voir le ciel s'étendre à perte de vue. Si l'on se retourne, on voit qu'il se termine juste sous nos yeux.

Josh et moi nous retrouvons très souvent ici, pour refaire le monde, ou imaginer comment c'était dehors, quand l'atmosphère était encore propice à la vie. Nous regardons les fausses étoiles et nous nous imaginons à l'air libre. Il m'apprend le nom des constellations, et je suis éblouie, tant par ses explications que par sa présence.

— Il y en a des dizaines d'autres, mais elles ne sont visibles qu'à d'autres moments de l'année ou à d'autres endroits de la Terre.

— Et si on creusait un trou ? lancé-je soudain.

— On est déjà dans un trou.

— Je veux dire, un grand tunnel qui traverse toute la terre ? Vu qu'elle est ronde, on devrait déboucher de l'autre côté ? Peut-être que là-bas, la planète a été épargnée ?

— J'ai tellement de contre-arguments que je ne sais par où commencer.

J'éclate de rire en lui donnant une petite tape sur le bras. Nos éminents scientifiques ont passé deux cents ans à réfléchir au moyen de remonter à la surface sans en mourir, j'imagine qu'ils ont épuisé toutes les hypothèses.

— Quand tu penses que Neil Harrison a passé sa vie à essayer de conquérir d'autres planètes, et qu'au final il a été réduit à se planquer sous terre !

— Oh, mais ça ferait une conclusion parfaite au devoir que tu vas m'aider à faire !

— Tu as un devoir à faire sur le créateur de la Communauté ? Je suis ton homme !

Alors qu'il s'apprête à partir dans un monologue savant, nous entendons soudain le bruit caractéristique d'une voiture électrique de police qui passe au pas dans la rue. Par réflexe, nous nous allongeons de tout notre long afin de ne pas attirer l'attention sur nous. Les patrouilles nocturnes ont pour mission de faire respecter le couvre-feu. Être surpris dehors à cette heure-ci peut nous coûter cher en crédits. Cependant, nous avons l'habitude, et nous savons que si nous restons parfaitement immobiles et silencieux, notre présence passe inaperçue. Nous savons également que cette même voiture repassera dans quinze minutes, le temps pour elle de parcourir les six kilomètres de l'allée Sud dans un sens puis dans l'autre, avant de s'engager dans le Bec.

— T'as remarqué qu'ils n'allaient jamais patrouiller sur l'allée Nord ? me demande Josh une fois seuls.

— Il faut dire que ce quartier n'est pas très accueillant.

Pour me rendre au lycée, il est plus rapide pour moi de prendre l'aérotrain qui part de l'angle des allées sud et ouest de la Plume et qui suit une diagonale jusqu'à l'angle du secteur trois. Ensuite, j'attrape un aérobus jusqu'à l'allée Est où se trouve mon lycée. Du coup, je ne passe jamais dans l'allée Nord de la Plume dont toute la Communauté connaît la réputation. Il paraît qu'on y trouve là-bas des gens malhonnêtes et même certains qui ne travaillent pas !

— Je ferais mieux de rentrer avant que les flics ne reviennent trainer dans le coin, lance Josh en se levant.

La maison de mes parents étant adossée au mur de quatre mètres de haut qui sépare la Plume du Bec, il n'a qu'à l'escalader, passer par-dessus puis atterrir sur le toit de la maison située de l'autre côté pour retourner tranquillement chez lui. Il pourrait également emprunter la diagonale de l'aérotrain qui dessert les secteurs sept à trois, mais pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

— On se voit demain pour la sortie scolaire, elle est commune aux premières et aux terminales.

— D'accord...

Puis il disparaît, agile comme un chat, en emportant mon cœur, comme toujours quand il s'éloigne de moi.

— Prenez place en silence, s'il vous plaît ! nous enjoint Madame Austin, debout à l'entrée de l'aérotrain.

Ma classe s'y engouffre bruyamment, tout le monde veut une place assise près d'une fenêtre. Katerina, Romy et moi préférons rester debout et garder un peu de place pour les garçons que nous voyons arriver les mains dans les poches avec leurs camarades. Les deux autres classes de première de mon lycée entrent également pour s'entasser dans le fond, puis vient le tour de celle de Josh, Zack et Farrell.

Josh salue mes amies puis vient poser un baiser sur mon front. Je suis la seule à avoir ce privilège, et je sais que de nombreuses filles aimeraient être à ma place. Je dois chaque fois faire un effort phénoménal pour afficher un visage impassible alors qu'en réalité, j'ai envie de me pavaner. Mon meilleur ami prend place à côté de moi, contre la vitre, et passe le bras derrière mon dos pour s'appuyer sur la barre prévue à cet effet. Quel dommage que l'aérotrain ne fasse jamais de secousses, parce qu'une seule me suffirait pour tomber dans ses bras.

— C'est parti, allons visiter cette satanée Communauté qu'on ne connaît pas déjà sur le bout des doigts ! se plaint Farrell.

— Regarde Aaron Carter, me lance Katerina en me taquinant du coude, première fois qu'il met les pieds dans la Plume. On dirait qu'il s'attend à tout moment à se faire attaquer par une nuée de colibris !

En effet, le garçon, un grand et beau blond issu du secteur deux, fils de l'un des membres du Conseil Population, est en train de longer l'aérotrain tout en regardant à travers les fenêtres, à gauche et à droite, l'air inquiet, comme s'il craignait pour sa vie, lui qui d'habitude affiche toujours un air suffisant. Je regrette que ma génération ne puisse plus faire de photographie, ça aurait valu le coup d'être immortalisé.

Nos professeurs nous ont donné rendez-vous au tout premier arrêt de l'aérotrain, qui suivra exceptionnellement le trajet de l'aérobuser afin de passer dans l'intégralité des rues de chaque secteur avec un maximum de passagers à son bord. Ce premier arrêt se trouve à l'angle des allées Sud et Ouest de la Plume, à deux pas de chez moi. Nombreux sont les élèves qui mettent les pieds dans ce secteur pour la première fois.

Alors qu'un brouhaha assourdissant s'élève parmi les jeunes, Madame Austin souffle deux fois dans le micro branché à des haut-parleurs avant de demander le silence. Puis, l'aérotrain démarre pour commencer son tour du propriétaire.

— Secteur sept, autrement appelé la Plume, car son emblème est le colibri, explique notre prof dans son micro. C'est ici que vivent les trochilidés, âmes légères ayant vécu dix vies ou moins. Ici, vous pouvez travailler à l'usine, à l'entretien des infrastructures de la Communauté et à son nettoyage, ce qui vous permet de fréquenter les divers secteurs de la ville.

Très vite nous passons devant ma maison, semblable en tous points aux autres : un carré gris en béton brut, collé à un autre carré gris, et ainsi de suite, avec un semblant de micro-pelouse en synthétique afin d'égayer un peu l'ensemble, et un toit plat. Leurs deux niveaux se composent d'une cuisine avec fenêtre sur la gauche en entrant, et d'un salon sans fenêtre en face, avec sur la droite un escalier qui dessert deux chambres et une salle de bain. Seule la chambre de mes parents bénéficie d'une ouverture.

Puis nous entrons dans l'allée Est et sa multitude d'usines en enfilade, toutes plus grises et plus moches les unes que les autres. Sans intérêt. C'est là que travaillent mes parents, ma mère à l'usine de krell, mon père à la fabrique des équipements de la police communautaire. Madame Austin meuble en essayant de nous vanter les avantages du travail en usine. *Spoiler alert* : il n'y en a aucun. D'ailleurs, ça n'a pas l'air d'intéresser grand monde, si ce n'est Aaron qui regarde ces blocs de béton d'un air furieux. Eh bien, Aaron, il faut bien que des personnes fabriquent tes beaux vêtements et tous les objets inutiles qui meublent ton quotidien !

Nous bifurquons enfin dans l'allée Nord, qui connaît un regain d'intérêt : il faut dire qu'on entend tellement de choses à son sujet qu'on s'attend presque à y voir des dragons voler. Point de dragon, seulement de malheureux tags gribouillés sur un coin de mur, des portes manquantes remplacées par des rideaux gris, des inscriptions bizarres sur les murs, des morceaux de pelouse violette, de vieilles bicyclettes sans roues abandonnées sur le trottoir, et pas une âme qui vive.

Bizarrement, Madame Austin, habituellement prolix, ne fait aucun commentaire jusqu'à ce que nous ayons tourné dans l'allée Ouest où une série d'usines et de fabriques s'étend encore sur six kilomètres.

Alors que nous passons la banderole noire du secteur six, ma prof reprend :

— Secteur six, communément appelé le Bec à cause de son emblème : le corbeau. Secteur des corvidés, âmes légères ayant vécu entre onze et trente vies.

Le Bec ressemble en tous points à la Plume, si ce n'est qu'ici, les corvidés ont le droit de repeindre leur maison avec leurs crédits personnels. Celle de Josh est peinte en bleu roi. Comme il ne supportait plus le gris, il a travaillé deux fois plus l'année dernière pour offrir à ses parents ce rafraîchissement. Je trouve ça génial.

Alors que Madame Austin explique que les corvidés peuvent se destiner à une carrière de coursier, de cuisinier, de contremaitre ou de fabricant, Josh et Farrell partent dans un délire et commencent à se prendre pour des corbeaux et à simuler un combat. Romy rit discrètement derrière son carré court en contemplant Farrell, tandis que Zack bave en observant le profil de Romy. Katerina, quant à elle, lance des cris d'encouragement et fait mine de prendre les paris sur le corbeau gagnant.

Nous quittons le Bec et ses habitations pauvres, ses usines tristes et ses cuisines coupables des bouillies lyophilisées qu'on nous sert à tous les repas, pour entrer dans le secteur cinq.

— Secteur cinq, dit la Patte. Son emblème est le lièvre, ses habitants se nomment léporidés, et ont vécu entre trente-et-une et cinquante vies.

Ici, les habitations ne sont plus mitoyennes, mais partagent un micro-jardin à gauche et à droite avec leur voisin. Les habitants peuvent peindre leur maison. Beaucoup l'ont fait. Tous les léporidés occupent des postes administratifs sans responsabilité hiérarchique. Ce sont eux qui recensent la population, et c'est parmi eux que sont formés les agents de police et de sécurité communautaires. Ce secteur est réputé être le plus sûr de la ville.

Les allées étant de moins en moins longues à mesure que l'on se rapproche du centre, le temps passé à parcourir chaque secteur est de plus en plus court.

— Secteur quatre ! annonce Madame Austin sous une ovation générale.

Il faut dire que le secteur divertissements est le plus fréquenté et le plus apprécié à bien des égards. C'est aussi un secteur rassembleur, car les habitants de tous les quartiers se retrouvent ici, tandis que personne ne s'aventure dans le Bec ou la Plume hormis leurs habitants.

— Surnommé le Croc car son emblème est le loup, continue notre professeur une fois le calme revenu. Ses habitants, les canidés, ont vécu entre cinquante-et-une et soixante-dix vies, et sont destinés à des carrières artistiques.

Comme chaque fois que je passe dans les allées Sud et Nord du Croc, je contemple avec envie les maisons aux styles et couleurs variés. Certains canidés ont installé un chevalet pour peindre dans leur jardin, et nous saluent de la main à notre passage. D'autres sculptent, écrivent, ou répètent une pièce. Ils respirent la joie, la créativité, la liberté. Nous faisons plusieurs arrêts, devant le théâtre, les musées, le cinéma, et même devant la salle d'activités où je travaille. Sans conteste, le Croc est ce que la Communauté a de meilleur à nous offrir.

— Enfin, votre très cher et bien aimé secteur trois, appelé la Griffes, dont l'emblème est l'ours. Ici vivent les ursidés, qui comptent entre soixante-et-onze et quatre-vingt-dix vies. Les ursidés peuvent accéder à tous les métiers des sciences, de la santé, de l'enseignement, et du contrôle des naissances.

— Alors, où est ta future maison, l'intello ? lance Farrell, plein de fiel, à Zack.

— Mes parents ont fait une demande pour que je reste habiter chez eux. Ils considèrent que pour réussir ma carrière de chimiste, je dois rester à l'écart de toute distraction.

S'en suit une flopée de railleries de la part des deux compères. Même Katerina y ajoute son grain de sel, il faut dire qu'elle n'est jamais la dernière à se moquer.

L'aérotrain termine son parcours devant notre lycée. Par provocation, Josh demande tout haut pourquoi on ne visite pas le secteur deux, la Corne, ni la Cité du Savoir où travaillent les dirigeants et les plus grands scientifiques et chimistes de la Communauté. Sans surprise, Madame Austin fait mine de ne pas avoir entendu, et se lance dans une grande conversation avec son collègue, le prof de maths de la classe de Josh.

Les secteurs un et deux sont les seules zones à n'être accessibles qu'à leurs habitants. Seules des âmes lourdes ont le privilège d'y mettre les pieds. La progéniture de cette nouvelle noblesse fréquente parfois les mêmes écoles que nous autres manants, c'est le cas d'Aaron Carter, mais elle ne se mélange pas outre mesure. Même leur Pesée a lieu à huis-clos, entre eux. Toutefois, comme deux âmes lourdes n'engendrent pas forcément

une âme lourde, il n'est pas rare de les voir dégringoler les rangs sociaux et intégrer un quartier comme le Bec à la sortie du lycée.

— Ça te dirait de sécher le reste des cours et d'aller visiter ma future maison ? me lance Josh en me retenant par le bras.

Je m'apprêtais à suivre le reste du groupe qui regagne lentement l'établissement, mais la perspective de passer quelques heures avec Josh en tête-à-tête dans l'illégalité la plus totale est franchement plus séduisante.

— On t'a déjà attribué une maison ?

— Mon Examen d'âme a lieu dans quelques semaines et une maison s'est libérée car Alice Lance est partie vivre avec Alice Rane.

— Ça alors, qui l'eût cru !

Lorsqu'un individu atteint dix-huit ans, la Communauté lui attribue un logement au sein du secteur correspondant au poids de son âme. Même si de nombreuses maisons sont libres, on l'oblige quand même à vivre avec quelqu'un d'autre. Si, à vingt ans, il n'a pas trouvé de partenaire, la Communauté lui en impose un qu'elle aura choisi par affinité (c'est qu'il ne va pas se faire tout seul, l'enfant unique imposé par les scientifiques !). C'est ainsi que mes parents se sont installés ensemble. Ils ne fréquentaient pas la même classe, mais se connaissaient de vue. À leurs vingt ans, comme ils n'avaient pas trouvé chaussure à leur pied, la Communauté les a fait emménager ensemble. Par chance, ils sont tombés amoureux, et m'ont conçue.

— Si tu veux mon avis, elles se sont mises ensemble parce qu'elles n'avaient pas envie d'avoir d'enfant.

Nous descendons l'allée Est à deux sur son skate. Cette prouesse nous a demandé des années d'entraînement, mais nous maîtrisons à présent la technique. Placée derrière lui, j'entoure sa taille de mes bras et je me laisse porter, yeux fermés, recherchant mon équilibre lorsqu'il met un pied à terre pour nous redonner de l'élan. C'est comme ça que j'aimerais voir la vie. En équilibre sur un skate, accrochée à Josh, les cheveux au vent.

La maison qui sera très prochainement attribuée à mon ami se trouve dans l'allée Sud de la Griffé. C'est un pavillon individuel entouré d'un jardin synthétique clôturé, peint dans une teinte bleu-gris qui lui correspond tout à fait. Elle se dresse sur deux niveaux et semble décorée avec goût, d'après ce que nous pouvons voir du trottoir. La puce de Josh ne sera activée pour l'ouvrir qu'une fois son Examen d'âme validé.

— Ce qui est bien, c'est qu'en sautant quelques murs, je reste à proximité de chez toi, dit-il en passant la main dans ses cheveux.

Je lui souris. J'espère sincèrement que notre éloignement géographique ne causera pas notre éloignement sentimental.

— Et puis, je me suis dit qu'une fois que tu auras intégré la Griffe... tu pourrais peut-être... venir habiter avec moi. Enfin, si la maison te plait, et si tu ne trouves pas un autre colocataire d'ici-là.

Il a dit ça d'un ton détaché, le regard braqué sur sa future porte d'entrée, embrasant instantanément chaque sillon de mon cerveau.

Josh me demande de vivre avec lui ?

J'ai tout à coup super chaud, mes joues prennent feu et les mots se perdent dans ma gorge. Je voudrais lui dire que passer ma vie à ses côtés est plus qu'un rêve, et que jamais, dans mes fantasmes les plus fous, je ne l'aurais imaginé me faire cette proposition. Mais aucun mot ne sort.

— C'est toi qui vois, Nina. Allez, grimpe sur mon skate, on va faire un tour à la boutique d'antiquités.

— Neil Harrison, enfant surdoué issue d'une famille pauvre de Texans, a débuté sa carrière dans l'industrie automobile dans les années 2130. Il est l'inventeur de l'aérocar, une voiture autonome et intelligente capable d'atteindre des vitesses folles en planant au-dessus du sol. Plus tard, il a développé l'aérotrain et l'aérobuis, que nous utilisons toujours au sein de la cité. Très vite il s'est tourné vers les étoiles et a envoyé une première équipe d'astronautes en missions de colonisation sur Mars, laquelle, tout le monde le sait, s'est soldée par un désastre. Parallèlement, sa fascination pour le Bouddhisme l'a poussé à subventionner des recherches pharaoniques sur la réincarnation, et grâce à lui a été inventée la première machine capable de peser les âmes. Il a ensuite créé une deuxième machine, encore plus complexe, qui permet d'analyser les âmes en extrayant d'infimes souvenirs enfouis dans la mémoire morte de notre inconscient, et d'ainsi déceler les âmes néfastes.

Je m'aperçois que je fixe la table vide de Hope. Je me reprends et ancre mon regard sur Katerina qui gribouille sur un coin de son cahier.

— Quand, à la suite de nombreuses manipulations climatiques ayant dérégulé profondément le cycle de la nature, les températures ont commencé à augmenter, atteignant dans un premier temps les cinquante degrés dans notre état, la Californie, Neil Harrison a eu l'idée de créer une ville souterraine où abriter sa famille et une partie de ses amis. Au terme de la Troisième Guerre Mondiale s'est produit le Cataclysme : c'est à ce moment que Neil Harrison a décidé de s'enterrer, lui et son groupe de privilégiés, pour toujours.

— Pas de s'enterrer, Sienna, de vivre sous terre, rectifie Monsieur Barkley. Pour se protéger.

— Oui, désolée. Bref, Neil Harrison a juste eu le temps de désigner son successeur avant de mourir en l'an 20 de la Nouvelle Ère. Depuis, cinq

Grands Savants se sont succédés. Aujourd'hui, il s'agit de Miranda Massala, jeune surdouée de notre Communauté issue du secteur deux. Pour conclure je dirai que Neil Harrison a toujours eu la tête dans les nuages, les yeux rivés sur les étoiles, mais que, malheureusement pour lui, il a fini six pieds sous terre.

Quelques éclats de rire ponctuent mon exposé, certains applaudissent même timidement. Je retourne à ma place sans oser croiser le regard de mon professeur que je sais atterré par ma conclusion.

Comme tous les mercredis, l'après-midi est consacré au cours de Monsieur Santiago. Cet homme est un ancien Explorateur. Il a passé plus de temps à la surface que sous terre, ce qui fait de lui une sorte de légende. Une fois par semaine, il vient nous mettre en garde contre les dangers de l'extérieur et nous parler de ces horribles bestioles déformées par la radioactivité qu'il a croisées lors de ses expéditions.

À cette occasion, tous les élèves du lycée sont réunis dans l'amphithéâtre principal et chacun peut noter une question sur un petit papier qui lui est remis. Santiago en pioche quelques-uns et répond aux interrogations des élèves.

Grâce à lui, nous savons que notre État, la Californie, est enseveli sous plusieurs mètres de sable depuis plus d'une centaine d'années, et que ces dunes ne font que grossir jour après jour. Nous savons aussi que les rares espèces animales ayant survécu ressemblent à présent aux monstres illustrant les contes pour enfants : des chiens à huit yeux, des oiseaux à quatre becs. Agressifs et avides de chair fraîche, avec ça. Les températures sont insupportables et le manque d'oxygène nous condamne à une mort par suffocation. Si cela ne nous tue pas, soyons sûrs que, sans couche d'ozone pour intercepter les ultra-violets, les rayons du soleil, associés aux radiations ionisantes, s'occuperont de notre cas. Quand on pense que même sous terre, nous sommes toujours contaminés et mourons relativement jeunes, je n'ose imaginer ce qu'il adviendrait de nous si nous vivions à l'air libre.

Assis à ma gauche, Josh, les coudes sur les genoux, doigts croisés, semble attendre quelque chose avec impatience.

— Il ne pourra pas échapper à ma question, cette fois, me lance-t-il alors que je le regarde d'un air interrogateur.

Ses yeux verts pétillent. Il a le sourire le plus malicieux de la Communauté et je me réjouis intérieurement que le plus souvent, il me soit adressé.

— Que lui as-tu posé comme question ?

— Que devient-on une fois exilé.

— Tu as déjà essayé de lui poser cette question.

— Oui, mais cette fois il ne pourra pas faire comme s’il ne l’avait pas vue : il y a trente-deux papiers dans cette urne, et trente-deux fois la même question.

Je ris en levant les yeux au ciel. Quand il a une idée en tête, il est impossible de la lui enlever.

L’exil est un peu tabou dans la Communauté. Certes, il est nécessaire à notre survie. Imaginons qu’une âme néfaste décide de renverser nos dirigeants et anéantisse tout ce qui a été créé en 199 ans. Nos scientifiques ne manquent pas d’arguments pour prôner l’exil. Mais jamais encore ils ne nous ont expliqué officiellement où sont envoyées les âmes néfastes. Nos professeurs, quant à eux, se contentent d’éluder la question en nous rappelant qu’il vaut mieux se concentrer sur les acteurs de la paix au sein de la Communauté, plutôt que sur ceux qui auraient pu amener la guerre.

En réalité, nous savons très bien où sont envoyés les exilés. Sur l’île des Néfastes. Cette île, tout gamin en entend parler dès son plus jeune âge. C’est souvent la menace ultime d’un parent désarmé face à un enfant capricieux : « Arrête ou je t’envoie sur l’île des Néfastes ! ». Pourtant, personne ne sait où elle se situe, ni s’il s’agit d’une prison ou d’un abattoir. Une chose est sûre : un membre de la Communauté qui a toujours vécu surprotégé ne pourrait pas y survivre plus d’une journée ou deux. Sans compter les créatures sanguinaires qui n’attendent que de se mettre à table.

Je pense à Hope, furtivement, et me demande si elle est encore vivante. Cela fait presque deux mois qu’elle a été exilée, c’est impossible qu’elle soit toujours en vie. Alors je secoue la tête pour la chasser de mes pensées : se concentrer sur ceux qui restent.

Après nous avoir fait un énième exposé sur les dégâts que causent les rayonnements sur notre corps, et nous avoir projeté une série de vieilles photographies (de l’époque où on en faisait encore) de brûlures et de cloques purulentes provoquées par le contact avec une source radioactive, Santiago prend son air solennel et plonge la main dans le bocal transparent contenant les papiers pliés.

Il en tire un au sort, le déplie, le lit, le replie, le met de côté sans un mot, puis passe au suivant. Tandis qu'un sourire éclaire le visage de mon meilleur ami qui sait pertinemment que le papier suivant comporte la même question, Santiago replie le second et l'envoie rejoindre le premier. Au troisième papier, il comprend qu'il s'est fait avoir, passe sa main sur son menton basané, semble réfléchir quelques instants, puis ouvre enfin la bouche :

— Voici donc la question : « Comment expliquez-vous que vous n'ayez pas de cancer alors que vous avez souvent été à la surface ? ».

Surprise, je me tourne vers Josh qui fronce les sourcils.

— La saleté, il a changé la question !

— Ça t'étonne ? demande Farrell, assis juste derrière nous. Pas de question qui fâche, on nous le dit à chaque fois.

— Peut-être que tu n'as pas subtilisé la totalité des questions, propose Zack qui plisse des yeux depuis tout à l'heure pour essayer de discerner les expressions du visage de Santiago.

— Impossible, j'ai vérifié. Elles sont toutes là, répond Josh en montrant l'intérieur de son sac à dos.

En effet, des dizaines de petits papiers tapissent le fond de son sac.

— Donc il a changé la question, conclut Romy.

Alors que Santiago nous vante les mérites des combinaisons inventées par le deuxième successeur de Neil Harrison, qui permettent de rester un temps donné en contact avec les radiations et les températures extrêmes, ce qui explique pourquoi le cancer l'a jusqu'à présent épargné, je regarde Josh ronger son frein silencieusement. Il n'a jamais aimé tomber sur plus malin que lui. Seulement, des plus malins que lui, il y en a plein la Cité du Savoir.

— Peu importe, j'irai lui poser la question directement à la fin du cours. Et là, il sera bien obligé de me répondre.

Lorsque sonne la fin du cours, à seize heures, l'amphithéâtre se vide lentement de ses étudiants. Josh et moi attendons tranquillement que tout le monde soit sorti, y compris nos amis qui vont soit travailler, soit étudier, avant de descendre auprès de Santiago. En nous voyant arriver, l'homme, aux ancêtres portoricains, lève la tête de ses notes pour nous demander :

— Vous avez encore une question ?

— À vrai dire, je n'en ai qu'une seule, et vous n'y avez pas répondu, rétorque Josh.

Je le laisse passer devant moi pour aller se confronter à l'ancien Explorateur. Ce dernier tombe le masque.

— Alors c'est vous, le coup des questions identiques ? Comment vous avez fait ça ?

— Je suis plein de ressources. Qu'advient-il des exilés, Monsieur Santiago ?

— Écoutez, Monsieur...

— Dickens. Josh Dickens.

— Je peux vous appeler Joshua ? Après tout, c'est le nom inscrit sur la liste officielle.

Les yeux braqués sur son interlocuteur, mon ami ne bronche pas.

— Qu'advient-il des exilés ? se contente-t-il de répéter, posément.

— Vous le savez très bien.

— Qu'y a-t-il sur cette île ? Est-ce qu'on nous envoie là-bas pour nous écarter de la Communauté, ou est-ce une façon de nous condamner à mort ?

— La Communauté ne condamnerait jamais qui que ce soit à la peine de mort !

— Car exiler ses membres sur une île sans ressources, irradiée et habitée par d'horribles créatures mangeuses d'hommes, ce n'est pas les condamner à une mort certaine, peut-être ?

— Vous allez m'écouter, Joshua...

Cette fois-ci, le ton de Santiago se fait plus menaçant.

— Ni vous ni moi n'avons jamais mis les pieds sur cette île. Personne ne sait ce qu'elle abrite. Des lapins roses, des éléphants qui volent, j'en sais rien et je m'en tamponne ! Ce que je sais, c'est qu'à l'heure actuelle, je coule des jours heureux sous terre, grâce à la Communauté. Et si vous voulez que ce soit toujours votre cas à vous aussi, je vous conseille d'arrêter de poser ce genre de question.

Après quoi, il referme d'un geste sec sa sacoche en krell et tourne les talons.

— C'est un imposteur, lâche Josh, les poings serrés.

— Laisse tomber, tu vois bien qu'il n'aime parler que de ce qu'il connaît.

— Il ne connaît rien. Je trouverai un autre moyen de me renseigner.

— Mais à quoi bon ? lancé-je, énervée. Qu'est-ce que ça fait, si cette île existe vraiment et qu'elle n'est qu'une sorte de métaphore de la chaise électrique ? Pourquoi tu tiens tellement à le savoir ?

— Imagine que Hope soit toujours en vie. Et qu'elle soit là-bas.

— Alors c'est ça ? C'est pour Hope ? Et tu voudrais quoi, sortir d'ici on ne sait comment, braver les radiations et le manque d'oxygène pour la sauver ? Et ensuite ? Vous creusez votre propre trou et vous vivez enterrés et heureux jusqu'à votre mort ?

Furieuse, je décide de partir en courant avant que les larmes ne me montent aux yeux. Je sais que Josh a toujours admiré Hope, pour son courage, pour son insubordination, son intelligence. À côté d'elle, moi, je suis un parfait petit animal de compagnie, distrayant et mignon.

Quand j'arrive à la salle d'activité, je suis d'une humeur exécrationnelle. J'enfile mon tablier, que je serre à m'en couper la respiration, vérifie la poudre, l'eau, et prépare les muffins. Je secoue le shaker comme jamais il n'a été secoué, et passe mes nerfs à balancer sans ménagement les bâtons auto-échauffants dans le tiroir, sous le four. Après quoi, je prends trois profondes inspirations pour essayer de me calmer.

Peu de temps après, Katerina fait son apparition, un grand sourire aux lèvres, avant de venir derrière le comptoir du bar et ouvrir grand son trench-coat.

— Tadaaaaaam !

Dessous, un tablier noir à l'effigie de la salle d'activités, orné d'un badge au nom de Hope.

— Devine qui est depuis ce soir ta nouvelle collègue ? fanfaronne Kate.

— Toi, de toute évidence.

— Quelle perspicacité ! Je remplace Hope donc je fais le service et vérifie que tout se passe bien aux différentes machines. Regarde, j'ai trouvé ça chez l'antiquaire. Ça s'appelle des patins à roulettes, et dès que j'aurai un peu acquis la maîtrise du truc, tu me verras filer en long en large et en travers !

Elle a beau secouer ses patins à roulettes sous mon nez et entamer une tirade sur la manière dont elle s'est débrouillée pour avoir le job aussi vite, tout ce que je vois, moi, c'est le prénom qu'elle porte au niveau du cœur. Au bout d'un moment, je n'y tiens plus et le lui arrache.

— Tu permets ? Ce badge n'est plus à jour.

J'attrape alors un marqueur noir et rature cinq ou six fois le prénom de Hope avant d'inscrire « Kate », puis de le rattacher à son tablier.

— C'est mieux comme ça.

— Ok, c'était quoi, ça ?

Comme je ne peux rien cacher à mon amie très longtemps, je décide de passer directement aux aveux. Et puis, en parler à quelqu'un ne peut que me soulager.

— Je crois que Josh est amoureux de Hope.

— Hope qui ?

— Summerland.

— Mais elle a été exilée.

— Je suis au courant. Seulement, depuis qu'elle est partie il agit bizarrement. Il veut savoir où elle a été exilée, et s'il y a des chances pour qu'elle soit toujours vivante.

— Il a toujours été comme ça, tu le sais mieux que personne ! Le mois dernier c'était la théorie du complot du cancer, aujourd'hui l'île des Néfastes, le mois prochain il en aura après les programmeurs qui font tomber la nuit trop tôt, ou je ne sais quoi !

— Oui, tout comme Hope.

— Écoute, Hope et Josh font partie de ces individus qui ne savent pas se contenter de ce qu'ils ont. Ils s'ennuient ! Josh n'a qu'à postuler pour devenir Exploreur, il verra qu'il est cent fois mieux ici. Mais toi, tu as compris qu'il fallait être reconnaissante. C'est comme ça que tu seras heureuse.

Alors que je médite ses paroles, Kate me donne un coup de coude dans le bras tout en s'exclamant :

— Nan mais regarde qui se pointe ici ! Ces blaireaux de la Corne !

— L'emblème du secteur deux est le rhinocéros, pas le blaireau, lui rappelé-je en plaisantant.

Elle a au moins réussi à me départir d'un peu de ma mauvaise humeur.

En effet, Aaron Carter et sa bande se tiennent à l'entrée de la salle, jetant des coups d'œil à droite et à gauche d'un air supérieur, comme s'ils étaient en terrain conquis. En temps normal, cette salle n'est fréquentée que par les habitants des secteurs sept à trois, ceux des secteurs un et deux bénéficiant de leurs propres divertissements, mais contrairement à nous, eux peuvent déambuler où ils veulent.

— Ils viennent prendre un bain de foule dans le Tiers-État, ces idiots ? lance amèrement Kate avant de s'éloigner pour laver des tables.

Tout en restant à portée d'oreille.

Aaron finit par s'approcher du bar, flanqué de Brett et Cooper. Farrell les surnomme les ABC. Étant nés tous les trois les uns à la suite des autres,

ils ont naturellement pris les trois premiers prénoms masculins de la liste officielle des vingt-cinq prénoms autorisés par la Communauté. Physiquement, les ABC sont très différents : Aaron est grand, svelte, et entretient méticuleusement ses cheveux blonds coupés au bol, tandis que Brett est aussi grand que large – mais attention, tout en muscles – brun, le regard vitreux. Enfin Cooper, le rouquin de la bande, un vrai fil de fer, a autant de charisme que le lecteur de puce à l'entrée de chez moi. Le tout forme un trio absolument désagréable jamais à court de remarques condescendantes.

— Salut, lance Aaron en s'accoudant au comptoir. Vous avez quoi en parfum de protishake ?

— Fraise, réglisse, verdure.

— Verdure ?

— Des trucs d'époque qui étaient verts. M'en demande pas plus. C'est dégoûtant.

— Ok, alors mets-moi trois protishakes à la fraise.

Alors que je m'affaire à la préparation de leur commande, les deux sbires d'Aaron choisissent une table et s'y asseyent.

— Cette salle ferme à quelle heure ?

— À 20h30.

— Une demi-heure avant le couvre-feu... Tu as le temps de rentrer à la Plume ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Cet établissement a une politique de courtoisie envers ses clients, il me semble.

— Aaron, tu ne connais même pas mon prénom.

— Non, mais je sais d'où tu viens et avec qui tu traines.

— Tu sais donc qu'on ne joue pas dans la même cour.

Je dépose devant lui les trois protishakes, un peu sèchement et lui réclame trois crédits. Tout en soupirant, il passe son poignet devant le terminal de paiement, s'empare des boissons et me tourne le dos sans une formule de politesse.



Quand je rentre du travail, ma morosité m'a de nouveau rattrapée. J'aimerais shooter dans tout ce que je trouve, mais la Communauté étant une cité très propre – merci aux agents d'entretien tous issus de mon secteur – rien ne traîne dans les rues. En plus, j'ai raté le bus de 20h40, et prendre celui d'après me fait arriver chez moi après le couvre-feu, du coup, je dois rentrer à pied.

Toute la soirée, je me suis fait des films. Je n'ai cessé de me demander si Josh avait le même comportement du temps où Hope était toujours parmi nous, ou s'il s'était rapproché de moi après sa disparition. Je suis peut-être un lot de consolation, après tout.

Arrivée devant chez moi, je passe mon poignet au-dessus du lecteur pour qu'il reconnaisse ma puce et ouvre la porte. Je dépose mon sac de cours dans l'entrée, au milieu du passage, histoire de donner à ma mère une raison de rouspéter, bifurque à gauche pour aller me servir un grand verre d'eau dans la cuisine puis me rends au salon où m'attendent mes parents et Josh.

Josh ?

— Nina, tu es déjà rentrée ? demande ma mère en regardant sa montre. Mince alors, il est déjà 21h ! Et je n'ai même pas préparé à manger !

Après quoi elle se lève et se précipite dans la cuisine, comme si mélanger de la poudre et de l'eau allait lui prendre une éternité.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Josh est venu nous donner des nouvelles de sa mère, répond mon père.

À la manière qu'il a de se passer la main dans sa barbe fournie, je me doute que ces nouvelles ne sont pas bonnes.

— Elle a été admise à l'hôpital, m'annonce Josh. On ne peut plus... enfin, elle a besoin d'avoir quelqu'un tout le temps avec elle.

— Oh...

Je m'assois à table, à côté de lui, et pose une main compatissante sur la sienne. J'aurais préféré la passer dans ses cheveux mais je pense que le moment aurait été mal choisi. Surtout devant mes parents.

— Le couvre-feu est passé, je ne voudrais pas qu'être venu nous voir te coûte des crédits, lance mon père tout en se dirigeant vers la cuisine, tu vas dormir ici. Ça ne dérangera pas tes parents ?

— Ils sont tous les deux à l'hôpital, de toute façon.

Une fois mon père dans la cuisine, il se tourne vers moi et ses yeux redeviennent pétillants de malice :

— Ce qu'il faut pas faire pour te voir !

— T'es pas venu ici pour donner des nouvelles de ta mère ?

— Non ! Ma mère est à l'hôpital pour une visite de contrôle, elle sera sortie demain ! Et mon père me croit chez Farrell.

Je le regarde d'un air réprobateur.

— Je savais pertinemment que si j'étais venu à la salle, tu te serais cachée derrière le prétexte de travailler pour m'éviter ! Alors que, franchement, secouer des shakers n'empêche en rien de dialoguer.

J'ouvre la bouche, outrée, et lui met une petite tape.

— T'es en train de dénigrer mon travail ? Va secouer un shaker et avoir une discussion sans la voix chevrotante, toi !

Josh rit à son tour puis cale sa tête sur son poing tout en me regardant.

— Quand on travaillera en labo tous les deux, tu auras de bonnes raisons de m'éviter. On essaye toujours d'éviter son boss.

— Ah ouais, toi tu seras mon boss ?

— Ouais Madame.

— Et pourquoi pas l'inverse ?

— Tu n'as pas l'âme d'un leader, petite !

Même s'il dit ça pour plaisanter, sa remarque me blesse, car elle est pertinente. Je vous laisse deviner qui avait l'âme d'un leader ? Oui, le prénom en H.

— Ça y est, je t'ai de nouveau perdue, remarque Josh. Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Et voilà le plat du soir ! Canard à l'orange ! claironne ma mère en déposant devant nous nos bols de bouillie.

Honnêtement, on peut bien leur donner tous les intitulés imaginables, cette fichue bouillie a toujours le même aspect et le même goût abject. Je

jette un œil vers mon ami qui, je le sais, a dépassé son seuil de tolérance en matière de bouffe ignoble.

— Madame Steele, votre canard à l'orange à l'air dé-li-cieux !

— Oh, ce n'est rien tu sais, tout est dans le poignet.

Je lève les yeux au ciel. Ma mère ne refuse jamais un compliment, même s'il est ostensiblement exagéré.

— Alors Joshua, Nina nous a dit que ta future maison t'a déjà été attribuée ? demande mon père entre deux cuillerées de protéines.

— C'est exact ! Je ne peux pas encore entrer à l'intérieur, mais depuis le jardin j'ai d'ores et déjà repéré deux ou trois choses que je pourrai modifier...

À la fin du repas, nous nous souhaitons tous bonne nuit et gagnons nos quartiers. Pendant que je prends une douche, Josh prépare son lit dans la banquette du salon avec les draps que lui a donnés ma mère. Je préfère qu'il dorme en bas, loin de moi, car sa présence dans ma chambre m'aurait empêché de fermer l'œil de la nuit. Une fois mes cheveux séchés, j'enfile mon pyjama (une grenouillère en krell allégé fournie gratuitement par la Communauté), puis je descends dire bonne nuit à Josh.

Quand il me voit arriver, il éclate de rire.

— Quoi ?

— Tu mets cet horrible pyjama ?

— Tout le monde met la grenouillère ! C'est le pyjama communautaire !

— Personne ne met cette grenouillère !

Il rit tellement qu'il s'en tape les cuisses, allongé sur mon canapé. J'hésite un instant à m'en aller, saisie de honte.

— Mais il te va bien ! se reprend-t-il devant mon air désappointé. T'es très mignonne là-dedans.

J'ai soudain du mal à avaler ma salive. Il faut dire que lui, de son côté, il est carrément torse nu, et qu'à part une ou deux fois où j'ai aperçu les abdos d'un camarade en cours de sport, je n'ai jamais vu d'homme torse nu. Du coup, j'essaye de regarder partout sauf en face de moi.

— Viens là deux minutes, demande Josh en me montrant la petite place qui reste sur le divan.

Je m'assois en regardant ailleurs. Je sens mes joues brûler.

— Dis-moi pourquoi tu as réagi comme ça, cet après-midi, après le cours de Santiago.

— C'est juste que, quand tu... Tu sais, on nous dit toujours de nous concentrer sur ceux qui restent et d'oublier ceux qui auraient pu nous causer du tort. Mais toi, tu es obnubilé par Hope.

Josh me fixe de ses petits yeux verts qu'il plisse comme chaque fois qu'il cherche à me sonder.

— Mhm.

— Quoi ?

— Je me concentre sur ceux qui restent. Je me concentre sur toi, et sur la bande. Je fais des projets d'avenir, Nina, des projets avec vous. Mais m'occuper de ceux qui restent n'exclut pas de toujours penser à ceux qui sont partis.

Il se redresse pour s'asseoir en tailleur.

— Nina, si j'étais déclaré néfaste...

— Ne dis pas de telles bêtises ! Tu as la plus belle âme de la Communauté !

Oups, c'est sorti tout seul.

— Certes, mais si malgré ça j'étais déclaré néfaste, et exilé ? Tu te contenterais de m'oublier sans poser de questions ?

— Donc les liens entre Hope et toi étaient aussi forts qu'entre toi et moi ?

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Toi non plus.

Nous restons quelques secondes à nous regarder en chiens de faïence, puis Josh finit par m'attirer à lui pour me serrer dans ses bras.

— Hope n'avait pas une grande importance pour moi, mais elle en aurait eu une pour la Communauté. Tout le monde savait qu'elle ferait partie de nos leaders. Je suis triste pour la Communauté, c'est tout. Mais toi, Sienna Steele, j'ai besoin de toi tous les jours de ma vie et il faudra me dire si tu préfères le rouge ou le violet pour ta future chambre.

Je ris, la tête calée dans son cou. Je sens les battements de son cœur contre mon nez, j'hume son odeur, et je suis le plus heureux des colibris de la Plume.

Samedi est arrivé bien trop vite à mon goût. Ce soir a lieu la Pesée de tous les jeunes de première, lors d'une cérémonie à laquelle tous les curieux

assisteront en plus de nos familles. Ce soir je saurai à quel secteur je suis destinée, et vers quel métier j'aurai le droit de me tourner. Avec qui je pourrai habiter. Qui je fréquenterai.

J'en veux un peu à Josh, car depuis le temps qu'il essaye de me convaincre que j'intégrerai la Griffé avec lui, j'ai fini par y croire. Seulement, je sais au fond de moi que je suis une âme légère. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais j'en suis persuadée.

La main sur la bouche, je retiens un haut-le-cœur devant mon bol de bouillie goût céréales. Je crois qu'aujourd'hui, rien ne passera. Ma mère est en train de lire le journal communautaire, retenant ses longs cheveux bruns d'une main. Tout le monde dit que je lui ressemble. Mon père s'amuse souvent à dire que nous n'avons tellement rien en commun lui et moi, que ma mère devait certainement avoir été clonée.

Il est vrai que nous avons toutes les deux de longs et lourds cheveux bruns aux reflets dorés et de grands yeux noisette soulignés de longs cils noirs. Le même petit nez droit, les mêmes sourcils épais qui nous donnent tout le temps un air détaché, et des lèvres pleines. Je suis le portrait craché de ma mère, et jusqu'à présent, je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

C'est vrai quoi, j'aurais pu ressembler à mon père avec son nez crochu et ses oreilles décollées. Même si cela lui donne un certain charme.

Il arrive justement dans le salon en bleu de travail.

— Tu vas à l'usine ?

— Oui, je vais faire quelques heures supplémentaires, mais ne t'inquiète pas, je serai de retour cet après-midi pour ta cérémonie.

Après quoi il embrasse ma mère sur le front, vient ébouriffer mes cheveux déjà mal coiffés, puis s'en va attendre l'aérobis.

Je passe la première partie de la matinée à faire mes devoirs en essayant de ne pas vomir sur mon algèbre à cause du stress, puis la seconde à me préparer. Toutes les filles de mon âge sont resplendissantes le jour de leur cérémonie, même si une bonne partie d'entre elles en ressort les larmes aux yeux et la morve au nez. La chute sociale fait toujours mal, heureusement, nous avons jusqu'à nos dix-huit ans pour nous y préparer.

Ma mère passe un temps fou à me peigner puis à m'attacher les cheveux dans une coiffure sophistiquée. Pour l'occasion, elle applique un trait de crayon marron autour de mes yeux, mais très peu, car le maquillage coûte cher et ne sert strictement à rien. Ma mère en met tellement rarement que la mine a séché ; il faut dire qu'elle est naturellement magnifique. Un

peu de rouge sur mes lèvres, puis il est l'heure d'enfiler ma robe de krell soyeux rose pâle. C'est le tissu le plus rare et le plus cher de la communauté, mais également le plus élégant. C'est tellement doux et lisse que je ne peux m'empêcher de faire glisser mes doigts dessus. Maman, elle, a l'habitude d'en avoir entre les mains, puisqu'elle travaille à l'usine qui les fabrique chimiquement.

Je me regarde dans le miroir en pied du salon : j'ai l'air d'une de ces princesses héroïnes des contes pour enfants que dessinent les illustrateurs du Croc. Je ne peux m'empêcher de sourire : si je dois finir ma vie à la Plume ou au Bec, j'aurai au moins eu l'avantage d'avoir été éblouissante le jour de ma cérémonie. Et puis, qui sait, peut-être qu'un parti intéressant de mon futur secteur me repèrera.

Mon estomac qui se tord me fait perdre mon sourire.

— Allez, en route !

Nous descendons l'allée Sud en direction de l'arrêt « Secteur sept » de l'aérotrain. Une dizaine de filles de mon âge accompagnées de leurs parents attendent le train, stressées, impatientes, euphoriques. D'ordinaire, pour les filles issues de la Plume, la Pesée ne peut qu'être positive : soit elles restent dans le secteur auquel elles sont habituées depuis leur naissance, soit elles partent pour un autre secteur qui ne peut qu'être mieux. Moi, par contre, j'ai très peu de chances d'être affectée à la Griffes où une maison et un compagnon pour la vie m'attendent déjà.

Quand nous arrivons au Palais des cérémonies, mes pieds ne sont plus que douleur. Après avoir enduré ces escarpins, je suis sûre qu'ils ne seront plus jamais les mêmes.

Un monde fou se presse autour des portes d'entrée. De jeunes hommes et des jeunes filles dans leurs plus beaux atours, coiffées, parfumées, tous parfaitement apprêtés pour leur rendez-vous avec l'avenir. Mon père nous rejoint alors que nous pénétrons dans le hall, où l'écho des centaines de conversations nous enveloppe. Je cherche Katerina ou Romy des yeux, mais il y a bien trop de monde.

Une organisatrice prend le micro et nous demande de rejoindre les coulisses en suivant les flèches aux couleurs de nos secteurs respectifs. Mes parents me disent qu'ils sont fiers de moi, quoi qu'il advienne, et m'embrassent le front. Puis je rejoins la file du secteur sept à la manière d'un robot. Je croise quelques filles de ma classe, mais n'ose pas ouvrir la bouche de peur de leur vomir dessus. Je me contente donc de distribuer des

petits signes de la main, essayant d'afficher un sourire rassurant. Vu les yeux qu'elles me font, je crois que c'est raté.

On nous fait ensuite patienter dans des salles numérotées, puis on vient nous expliquer où aller, comment nous comporter, et comment la Pesée va se dérouler. J'ai déjà assisté à celles de Josh, Zack et Farrell, je sais comment ça se passe. Je serai sur une scène, devant un parterre de curieux et devant ma famille et mes amis, je vais devoir monter sur la Balance, une espèce de caisson hyper-impressionnant, et le résultat s'affichera en quelques secondes. Les premières Pesées, il y a cent cinquante ans, prenaient un temps monstrueux et étaient effectuées à huis-clos. À présent, nous passons à la chaîne comme des bêtes de foire et c'est quasiment devenu une fête.

Comme la Communauté garde toujours le meilleur pour la fin, mon secteur passe le premier, dans l'ordre des naissances. Les cinq premières filles quittent la pièce pour se préparer à monter sur scène. J'ai l'estomac à l'envers. J'aurais tellement aimé que Kate soit présente pour dissiper mon stress avec son humour parfois limite, mais elle est avec les autres ressortissants du Bec.

Quand arrive mon tour, je n'ai déjà plus d'ongles à la main droite. À l'appel de mon prénom, je me lève, les jambes flageolantes, accompagnée de quatre autres garçons et filles de la Plume, et suis l'organisatrice qui nous dispense les dernières recommandations en jetant un œil sur sa montre. Nous parcourons un long couloir, bifurquons à droite, puis à gauche, puis montons un petit escalier et enfin nous retrouvons juste à côté de la scène. Le brouhaha et les acclamations du public finissent de m'angoisser pour de bon et je crains de faire un malaise à tout moment. Pourvu que ça n'arrive pas une fois que je serai devant la moitié de la population.

Un garçon nommé Luke monte sur scène et se place maladroitement sur la Balance. Quelques secondes plus tard, il est affecté par la machine au secteur cinq grâce à – ou à cause de – ses quarante-deux vies passées. La Patte n'est pas un mauvais secteur, mais il ne présente pour moi aucun intérêt.

Au tour de Paige, une fille très populaire de mon lycée. Peut-être la fille la plus populaire de la Plume. Avec ses cinquante-et-une vies passées, elle intégrera de justesse le Croc, où elle entamera certainement une carrière de chanteuse ou de comédienne.

— Sienna Steele ! appelle l'organisatrice, aux pieds des trois petites marches qui donnent sur la scène. À ton tour !

Je prends une grande inspiration, remonte un peu ma robe pour éviter de me prendre les pieds dedans et gravit le minuscule escalier. Quand j'arrive sur la scène, je jette un œil effaré au public. J'ai tellement peur qu'une part de moi me hurle de prendre mes jambes à mon cou. Mais je sais qu'avec ces escarpins décapiteurs d'orteils, je n'irai pas loin. Je suis donc les directives du petit chauve à lunettes qui me demande de me placer dans le caisson. Alors qu'il entre dans son ordinateur les données nécessaires au calcul du poids de mon âme (âge, sexe, poids, masse de cheveux, vêtements, ossature et autres paramètres que la machine calcule automatiquement comme le pourcentage de graisse et d'organes), je balaye la foule du regard pour y trouver un visage familier.

C'est une pancarte que je vois. « Nina, ursidée » avec un cœur. Et celui qui la brandit fièrement n'est autre que Josh, tout excité, aux côtés de mes parents. Tous les deux adorent mon meilleur ami et rêvent certainement de nous voir couler des jours heureux ensemble à la Griffé. Ça me donne les larmes aux yeux. Décevoir autant de personnes d'un coup, c'est trop pour moi.

Le caisson fait son œuvre, et au bout de quelques secondes, le bip strident de fin d'analyse retentit. Le cœur battant, je me penche vers le petit chauve qui consulte d'un air blasé son écran et annonce dans le micro :

— Sienna Steele. Trois vies passées. Secteur sept, la Plume.

— C'est le grand jour ! fanfaronne Madame Austin en passant dans les rangs pour nous distribuer des fiches d'inscription. Comme désormais vous savez tous où vous allez être affectés, vous pouvez vous inscrire aux cours optionnels qui vous prépareront à votre futur métier !

C'est l'effervescence dans la classe. Chacun raconte comment il a vécu sa Pesée, quel résultat elle a donné (alors qu'on était tous présents), et vers quel métier il compte s'orienter. À ma droite, Kate regarde la liste des options accordées aux futurs canidés du Croc. Elle doit sûrement hésiter entre dessin et écriture, elle qui n'est jamais attentive en cours, toujours en train de gribouiller des caricatures ou d'écrire des vers.

À ma gauche, Romy se penche sur les options des léporidés du secteur cinq. Je ne la vois absolument pas intégrer les rangs de la police ou des Exploreurs, elle prendra certainement des cours de gestion ou d'informatique.

Quant à moi, future colibri de la Plume, j'hésite encore entre une carrière d'agent d'entretien des infrastructures communautaires et d'ouvrière d'usine. Il est vrai qu'en termes d'usines j'ai le choix ! Usine de krell, de SCT, de matériaux de construction, de matériel de bureautique... Il y en a des dizaines au secteur sept.

Je soupire. Même mon job à la salle d'activité est cent fois plus attrayant que tout ce que peut me proposer la Plume. Le secteur des losers. Trois misérables vies. J'ai vécu trois misérables vies ! Je suis une âme toute

neuve, tout juste sortie de son emballage. Qui a vécu trois malheureuses vies en deux cent mille ans d'existence ? Certes, il existe toute une théorie selon laquelle les âmes se renouvelleraient au terme d'un nombre donné d'existences en se fragmentant pour donner naissance à plusieurs autres âmes, mais quand même ! Trois vies ! Manante au Moyen-Âge, pourquoi pas esclave à l'Ère Ancienne puis insignifiante ouvrière à la Nouvelle Ère et me voilà officiellement la nana la plus inintéressante que la Terre ait portée !

J'ai envie de pleurer, mais je me retiens car Katerina se penche vers moi.

— Hé, Nina. Le positif dans tout ça, c'est qu'avec tes trois vies, tu n'as absolument aucune chance d'être une âme néfaste.

Même si elle n'a pas tort, sa compassion n'est pas la bienvenue. Dire qu'à l'avenir, je vais trimer à l'usine pour accumuler assez de crédits-travail pour pouvoir m'acheter un livre qu'elle aura écrit ou dont elle aura dessiné la couverture...

Ma colère ne s'est toujours pas apaisée au moment d'aller travailler. J'ai gardé avec moi la liste des cours optionnels que je peux choisir cette année, mais y jeter un coup d'œil me donne envie de pleurer. J'en veux terriblement à Josh d'avoir fait naître en moi l'espoir d'une grande carrière dans la Griffes alors que je n'avais aucune chance d'y atterrir. Et surtout, je lui en veux de m'avoir fait imaginer ma vie de famille avec lui, dans cette maison bleue qu'il habitera avec une autre fille, qui elle, sera une ursidée. Et puis, pour la première fois depuis que je suis en âge de réfléchir, j'en veux à la Communauté d'avoir instauré des règles aussi stupides.

Quand le dernier groupe d'étudiants quitte enfin la salle, je lave les shakers, reconditionne le matériel, passe un coup d'éponge sur le comptoir et m'occupe autant que je peux pour ne pas avoir à faire le chemin du retour en compagnie de Kate. Ensuite, je sors de la salle et la verrouille grâce à ma puce, fais quelques pas en direction de ma maison, m'arrête, dents et poings serrés, et me laisse aller à pleurer, là, sur le trottoir. Je laisse sortir ma frustration et ma déception. J'hésite même à donner un coup de poing dans le mur, mais tout compte fait, ça n'est pas une bonne idée. Alors je me laisse glisser contre le mur et m'assois par terre, la tête contre mes genoux.

— Bah alors ?

Surprise, j'ouvre les yeux sur une paire de tennis en krell dur d'un blanc immaculé, avant d'essuyer précipitamment mes larmes. Aaron Carter

se tient à côté de moi, l'air dubitatif, voire même un peu gêné. J'imagine que maintenant qu'il m'a vue pleurer, il se trouve dans l'embarras : il aurait certainement préféré changer de trottoir avant d'être obligé de me demander ce qui ne va pas.

— Faut pas pleurer comme ça dans la rue...

— Je ne pleure pas, j'ai juste une poussière dans l'œil.

Et comme j'ai également la goutte au nez, je renifle bruyamment. Aaron fouille dans la poche intérieure de son blouson en me tend un mouchoir en krell recyclé. Je me mouche bruyamment.

— Merci pour le mouchoir, mais c'est bon, tu peux rentrer chez toi. C'est bientôt le couvre-feu.

Alors que je m'attends à le voir partir, le grand blond décide de s'asseoir à côté de moi. À même le trottoir. Aaron Carter assis sur un trottoir en plein secteur quatre où tout le monde pourrait le voir. On marche sur la tête.

— Vu qu'on est lundi et que la Pesée des premières a eu lieu ce week-end, j'imagine que tu es déçue du résultat ?

— Déçue, c'est un doux euphémisme. Je suis condamnée à vie au secteur sept.

— Si tu veux mon avis, le colibri est le plus joli emblème de la Communauté.

Étonnée, je lève vers lui des yeux interrogateurs. De mémoire d'homme, on n'a jamais entendu un petit prétentieux de la Corne dire du bien d'une façon ou d'une autre de la Plume.

— Sans les travailleurs du secteur sept, rien ne pourrait fonctionner ici. C'est pour ça qu'ils sont si nombreux.

— Ils sont nombreux parce que les âmes légères sont les plus répandues.

— Oui, bien sûr.

Nous restons un moment silencieux. Mes larmes ne coulent plus, même si je suis encore secouée par un ou deux sanglots. L'agitation du Croc ayant cessé depuis un moment à cause du couvre-feu, l'allée Ouest est maintenant complètement vide. Tous les membres de la Communauté sont désormais chez eux et fêtent les résultats de leur enfant unique.

— Tes parents doivent s'inquiéter, dit soudain Aaron, comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Pourquoi t'es là ?

— Pardon ?

— Tu ne sais même pas comment je m'appelle.

— Donc il faut obligatoirement connaître le prénom des gens avant de pouvoir s'inquiéter pour eux ? J'ai toujours détesté voir une fille pleurer seule.

— C'est bon, c'est juste un coup de blues.

Alors qu'Aaron s'apprête à répliquer, son regard est attiré par une voiture de police qui descend silencieusement la rue. Elle est encore loin, mais comme le secteur n'offre aucun recoin pour se cacher, et que rouvrir les portes de la salle d'activités déclencherait aussitôt l'alarme, il ne nous reste plus qu'à nous lever et à attendre qu'elle s'arrête à notre niveau. Génial. J'avais trop de crédits sur mon compte, j'avais justement envie d'en redonner un peu à la Communauté.

— Que faites-vous là ? demande l'agent de police, un homme au physique disgracieux que j'ai déjà aperçu plusieurs fois. Le couvre-feu a sonné.

— Aaron Carter, secteur deux, se présente le blond en s'approchant de la fenêtre du véhicule. Je ne suis pas soumis au couvre-feu, ni, par extension, les personnes avec qui je me trouve.

Il tend son poignet afin que l'agent scanne sa puce avec son lecteur portatif pour vérifier ses dires. Le résultat s'affiche sur le petit écran, et je suis certaine d'entendre « foutus rhinos » s'échapper des lèvres du policier.

— C'est bon mais faites attention à vous. Et ne rentrez pas trop tard, y'a école demain.

Aaron salue l'agent de police puis la voiture démarre silencieusement.

— Les habitants de la Corne ne sont pas soumis au couvre-feu ?

— Non. Il n'y en a même pas, chez nous.

— Alors pourquoi je n'ai jamais vu un rhino traîner à la Plume après 21 heures ?

— Franchement, tu voudrais qu'on fasse quoi, à la Plume ? Même le Croc n'est pas intéressant vu que tout ferme avant le couvre-feu.

J'ai toujours su que les âmes lourdes bénéficiaient de certains avantages par rapport aux légères, mais tout de même, je ne trouve pas ça normal qu'ils puissent vagabonder où bon leur semble alors que nous autres sommes assignés à résidence dès 21 heures.

— Allez, viens, je te raccompagne.

— Je connais le chemin, je peux très bien rentrer seule.

— À partir du moment où tu n'es plus avec moi, tu es amendable, rappelle-t-il.

C'est pas faux.

Nous commençons donc à descendre l'allée Ouest, les mains dans les poches, en ne sachant trop quoi nous dire. Enfin, personnellement, je n'ai pas envie de parler et ne fais donc aucun effort pour discuter. Bien sûr, je lui suis reconnaissante de m'avoir évité une amende, mais en-dehors de ça, je n'ai aucune affinité avec lui. Personne ne se demande pourquoi les colibris et les rhinocéros ne trainent jamais ensemble.

Arrivés à l'angle des allées Ouest et Sud, nous bifurquons sur l'avenue qui traverse les secteurs trois à sept en diagonale. Nous marchons sur la voie de l'aérotrain ; à cette heure-ci, il ne circule plus. Du coin de l'œil, j'observe Aaron en silence. Il a l'air assez taciturne. Il est vrai qu'au lycée il ne m'a jamais paru exubérant. Il est toujours flanqué de ses deux sbires, et se contente de regarder les gens de haut, toujours les mains dans les poches, se dressant de toute sa stature de fils d'homme important.

— Tu vas prendre quoi, comme options, du coup, l'année prochaine ? demande-t-il au bout d'un moment.

— Tu veux vraiment parler de choses qui fâchent ?

— Hé, t'es affectée à la Plume, c'est comme ça. C'est pas en te lamentant que tu y changeras quelque chose. Tout ce que tu vas réussir à faire c'est devenir aigrie et rebuter tous tes futurs compagnons potentiels.

— J'ai vraiment pas envie de penser à ça maintenant.

— Tu préfères te morfondre jusqu'à ce que les algorithmes de la Communauté t'octroient d'office un compagnon qui ne te correspondra pas du tout ?

— Peut-être qu'il faut leur faire confiance, après tout. Je ne connais pas beaucoup de garçons de la Plume, et ça a plutôt bien marché pour mes parents.

— Génial, la Communauté dicte déjà ta vie sociale, tu vas également la laisser te dicter ta vie sentimentale.

— Attends, t'es pas le fils d'un scientifique qui est genre à la tête du Conseil Population ou je sais pas trop quoi ?

— Certes. Mais ça ne m'empêche pas d'utiliser ce fabuleux organe situé entre mes deux oreilles qu'on appelle le cerveau.

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire. Il me ferait presque rire, le bougre.

— On décide de peu de choses, ici, alors autant avoir le contrôle sur ce qui relève du libre-arbitre.

— Très bien, je me plongerai dans le catalogue des beaux bruns du secteur sept dès demain, lancé-je ironiquement.

— On a ça ?

— Malheureusement non.

Le sourire aux lèvres, Aaron me pousse du coude avec bonhomie.

Nous finissons par arriver devant chez moi. J'imagine que ma mère est morte d'inquiétude et que mon père est prêt à me passer un savon. Ou alors ils vont avoir pitié de moi et de la vie sans sel qui m'attend et se contenteront de me demander où j'étais.

Alors que je me tourne vers Aaron pour le remercier, je le vois fixer ma maison avec pitié. Je ne sais pas à quoi ressemble la sienne, puisque les secteurs un et deux sont interdits à tous ceux qui n'y habitent pas, mais elle est forcément plus belle que n'importe quelle maison du secteur trois, et donc mille fois plus jolie que mon bloc de béton brut.

— Je sais, c'est moche. C'est la Plume.

— Vous ne pouvez pas la peindre ?

— On n'a pas le droit.

— Sérieux ?

— De toute façon, ça coûterait trop cher à mes parents. On n'a pas de crédits à mettre là-dedans. L'intérieur est confort, c'est tout ce qui compte.

Le grand blond se tait, lèvres pincées.

— Je ferais mieux de rentrer. Merci de... m'avoir évité l'amende et de m'avoir raccompagnée.

— Pas de problème.

— Tu vas rentrer à pied ?

— Oui, j'ai besoin de marcher. Et puis, d'ici c'est quasiment toujours tout droit. Impossible de me perdre.

— Impossible à quiconque de se perdre dans la Communauté.

— C'est vrai, dit-il avec un sourire.

Je lui renvoie son sourire puis m'avance dans l'allée qui mène à ma porte d'entrée.

— Et du coup, c'est quoi ton prénom ? me lance Aaron.

— Le prénom en S ! dis-je en m'éloignant.

— Sienna, donc... À demain, Sienna !

Le lendemain, je me lève avec un sentiment étrange. Je n'ai plus pleuré depuis mon retour à la maison, et je n'ai plus envie de pleurer. La vie que je m'étais imaginée à la Griffes, en compagnie de Josh, n'était qu'une illusion. Un rêve qui se dissipe au réveil. À la fin de l'année, lui et moi allons être séparés. Il partira à l'université pour une formation d'au moins trois ans, et je ferai mon année de terminale. On ne se croiera plus dans le bus à la sortie des cours, car les étudiants finissent plus tard. Il passera peut-être me voir de temps en temps à la salle en coup de vent lorsque sa charge de travail le lui permettra. L'année d'après, je commencerai à travailler à l'usine et ne gagnerai pas assez pour fréquenter souvent le Croc. Et nos chemins se sépareront pour de bon.

Quoi qu'il advienne, nous aurons beau faire autant d'efforts que nous pourrons, nous finirons par nous perdre de vue. Ce n'est qu'une question de temps. Alors autant commencer tout de suite à m'habituer à son absence.

J'ai trouvé le nom de ce sentiment étrange : l'acceptation.

Éviter de croiser Josh demande un maximum d'organisation. Le matin, je m'arrange pour arriver juste à temps pour le début du premier cours, sauf les jours où il commence plus tard. Le midi, au lieu d'aller directement au réfectoire, j'assiste à une demi-heure de formation continue aux tâches ménagères et grands principes du tri en trainant des pieds, comme ça, non seulement j'apprends la couture, mais en plus je vais manger à l'heure où l'un des cours optionnels de Josh débute. C'est à seize heures que c'est un peu plus compliqué. Son cours optionnel du lundi, sciences appliquées, a débuté cette semaine, tout comme celui de biologie moléculaire du jeudi. Il a également repris le softball mercredi. Du coup, mardi, j'ai dû l'éviter comme je pouvais. Je me suis rendue à l'infirmerie en prétextant un mal de crâne carabiné. En plus de ne pas croiser Josh, j'ai eu droit à un massage thérapeutique.

Mais aujourd'hui, nous sommes vendredi, ni lui ni moi n'avons cours, et je ne travaille pas. Autrement dit, je n'ai absolument aucune excuse pour fausser compagnie à mes amis. Le cœur serré, je me dirige avec Romy et Kate vers le hall principal où nous attendent toujours les garçons. Alors que nous sommes à une vingtaine de mètres d'eux, j'aperçois Farrell et Josh faire semblant de se battre, se débattant exagérément quand l'un fait mine d'étrangler l'autre, et mimant d'être mort une fois à terre. Zack, quant à lui, les regarde d'un air résigné, un bouquin trouvé chez l'antiquaire à la main.

— Salut les mecs, je peux me battre aussi ? lance Kate en brandissant les poings.

— Le combat serait déloyal !

— Parce que je suis trop forte ?

— Parce que t'es une fille !

Alors que Josh s'arrache à la joute verbale de Farrell et Kate pour venir m'embrasser comme à son habitude, je fonds sur Zack pour lui demander, avec tout l'intérêt que je suis capable de simuler, quel est le titre de l'ouvrage qu'il est en train de lire.

— Le rouge et le noir, de Stendhal.

— Ah oui, incroyable, et euh... ça raconte quoi ?

— C'est l'histoire d'un homme qui est né dans une famille d'ouvriers et qui en est le souffre-douleur car contrairement à son père et à ses frères, il n'est pas taillé pour le travail manuel. C'est un intellectuel qui a des capacités hors du commun, par exemple il peut réciter par cœur l'ancien testament en latin ou...

— L'ancien testament c'est... la Bible, c'est ça ? Le livre phare de l'Ancienne Ère ?

— Oui, enfin, c'était la première partie de la Bible chrétienne, la religion la plus répandue de l'Ancienne Ère.

— C'est passionnant. Dis m'en plus.

— Tu t'intéresses aux religions de l'Ancienne Ère toi, maintenant ? demande Josh d'un air taquin en venant m'embrasser le front.

À son contact, une décharge me parcourt le corps. J'ai envie de me jeter dans ses bras et de le serrer jusqu'à ce que mort s'en suive tellement il m'a manqué cette semaine.

— Je pourrai te prêter mon livre quand je l'aurai fini, si tu veux, continue Zack. C'est une édition abrégée, il n'y a que 576 pages.

— Euh...

— J'aimerais beaucoup le lire, quand tu l'auras terminé, évidemment, interrompt la timide Romy, les yeux baissés.

Comme Zack se tourne à présent vers la plus intellectuelle des filles de la bande, Josh a le champ libre pour aborder le sujet qui semble lui brûler les lèvres.

— Si j'étais un peu parano je penserais que tu cherches à m'éviter.

— Quoi ? Mais absolument pas !

— J'ai voulu venir te voir après ta Pesée, mais tu étais introuvable. Le lendemain je suis passé chez toi mais tu étais malade.

Correction : j'ai demandé à ma mère de dire à Josh que j'étais malade si jamais il venait me voir.

— Oui, j'ai attrapé un sacré coup de froid, tu aurais vu mon nez, les chutes du Niagara... autrefois !

Comme il me regarde d'un air incrédule, je renifle un bon coup.

— Et puis avec la reprise des cours optionnels et du sport, c'est plus compliqué pour se croiser, complété-je.

— D'accord, donc ce soir on se retrouve sur ton toit, ça marche ?

Alors qu'un signal d'alarme retentit dans mon cerveau, j'essaye de trouver à toute vitesse une excuse pour me dérober, quand j'entends quelqu'un m'appeler. C'est Aaron, qui quitte un instant Brett et Cooper pour venir vers moi.

— Purée, les ABC, lâche Josh. Tu parles à Aaron, maintenant ?

— Salut Aaron, dis-je alors qu'il arrive à notre hauteur.

— Salut Sienna ! Je suis désolé, je voulais venir te voir lundi mais j'ai été happé par le boulot.

— Pas de problème.

C'est vrai que dimanche, il m'a dit « à demain », mais le lendemain, je ne l'ai pas vu. Je mentirais si je disais que je n'ai pas été un peu déçue.

— Du coup, pour me faire pardonner, je voulais t'inviter à la Corne, ce soir.

— La Corne ? Mais, je n'ai pas le droit d'y aller !

— Avec moi tu as tous les droits. Donc c'est oui ?

— Avec plaisir !

Oh merci, merci Aaron Carter de me donner l'occasion d'esquiver cette soirée en tête-à-tête avec mon futur ex meilleur ami.

— Alors on a qu'à se retrouver au portail de la Corne vers 18 heures ?

— Très bien.

Le grand blond me lance un clin d'œil avant d'aller retrouver sa clique. Et moi, j'ai le sourire aux lèvres.

— C'était quoi, ça ? demande Josh, faisant apparemment écho aux pensées du reste du groupe qui me regarde les yeux ronds. Depuis quand tu sympathises avec l'ennemi ?

— Quel ennemi ? C'est un camarade de lycée.

— Mais d'où tu le connais ?

— J'ai une vie en dehors de toi, rétorqué-je avant de prendre le chemin de la sortie.

À dix-huit heures tapantes, l'aérotrain me dépose devant le gigantesque portail de la Corne, seul accès pour y entrer ou en sortir. Les murs entourant le secteur deux sont beaucoup plus hauts que les autres, dans les dix mètres, à vue de nez. Cela dit, ils ne sont pas assez élevés pour cacher le sommet de la Tour du Savoir, qui monte littéralement jusqu'au zénith puisqu'elle soutient en son milieu le gigantesque plafond d'écrans qui nous sert de ciel.

Aujourd'hui, celui-ci projette quelques petits nuages blancs et un vol de grues. Parfois, je m'imagine toutes les bêtises que je ferais si je travaillais au secteur deux, dans les bureaux qui contrôlent l'ensemble des infrastructures de simulation de la ville. Je ferais tomber la nuit en plein après-midi, sans permettre aux habitants d'allumer les lumières, évidemment. Je simulerais un tsunami, comme ceux qui ravagent régulièrement les côtes à la surface. Ou un crash d'avion, ces énormes véhicules aériens qui pouvaient traverser la planète en une demi-journée, autrefois. Quand il existait encore des gens pour les fabriquer.

— Sienna ! Par ici ! lance la voix d'Aaron.

Je me tourne face à l'imposant portail, où se dessine une porte beaucoup plus petite qui ne s'ouvre qu'avec une puce programmée. Aaron m'attend sur le seuil.

— Allez, entre. Et bienvenue chez moi !

Je fais un pas à l'intérieur et ouvre grand les yeux.

En face de moi s'étend sur plusieurs centaines de mètres une avenue gigantesque bordée d'arbres aux feuilles dorées plantés dans des parterres de gazon semble-t-il naturel. Sur ma gauche, un espace vert où sont disposés quelques jeux pour enfants et une structure estampillée « maison de loisirs ». À ma droite, une rue mène dans la zone d'activités

professionnelles du secteur. J'aperçois plusieurs laboratoires et structures en verre qui semblent abriter des bureaux.

À mesure que nous évoluons sur cette immense allée, qui me fait un peu penser à une représentation des Champs Elysées de Paris en Europe, que j'ai vue dans un livre d'histoire, je distingue tout au bout une île de gratte-ciel vitrés. En son centre, la Tour du Savoir dont je n'avais jusqu'à présent jamais vu que le sommet.

— C'est le secteur un, la Cité du Savoir.

— Aucun mur ne vous sépare, noté-je.

— Non, seulement des douves, comme tu peux le constater. Mais seuls ceux qui y travaillent y ont accès.

Nous quittons l'avenue principale pour une rue adjacente résidentielle. Pour moi qui n'ai jamais rien connu d'autres que les quartiers tous publics de la communauté, je m'émerveille comme un enfant. Tout est coloré, tout est précieux, tout est naturel. Les maisons sont toutes différentes, mais rien à voir avec le Croc ou la Griffe : ici, elles n'obéissent à aucune norme de taille, de niveaux ou de superficie. Elles sont comme posées là, les unes à côtés des autres, entourées de jardins luxuriants, aux variétés de plantes et de fleurs qui me sont complètement inconnues. Et du vert, partout du vert, de l'orange, et du rouge.

Au détour d'un virage, surprise. Un sable fin presque blanc s'étale sur plusieurs dizaines de mètres, bordant une mer artificielle qui s'étend jusqu'au mur de délimitation. Celui-ci est peint en trompe-l'œil, si bien qu'on croirait voir la mer à perte de vue.

— On est arrivé au bout du secteur deux.

Nous avons marché un ou deux kilomètres pour arriver ici, mais je ne les ai pas sentis.

— Tu vois, ici on a des restaurants et des bars. Côté plage, c'est la zone de loisirs, côté douves, tu peux faire une promenade tout autour de la Cité du Savoir, et l'observer de loin. Bon, vu la taille des buildings, on ne voit pas grand' chose.

Alors que le reste de la Communauté ne ressemble qu'à une succession de très longs couloirs, plus ou moins larges selon les secteurs (les allées Est et Ouest de la Plume et du Bec par exemple sont plus larges que les autres car ils accueillent les manufactures et les industries), le secteur deux ressemble à l'un de ces villages balnéaires qui avaient tant la cote avant le Cataclysme.

— Le sable, c'est du vrai, en même temps à la surface c'est pas ce qui manque. L'herbe et les arbres sont vrais aussi. Il existe une grande serre à la Cité où des spécialistes font pousser les fleurs d'antan et en ont même créé de nouvelles.

— Mais, pourquoi il n'y en a pas partout dans la ville ?

— Parce que la verdure coûte cher à entretenir, surtout en eau. C'est contraire au principe d'économies.

— Ouais, sauf pour le secteur deux.

— Allez, arrête de pleurnicher et enlève tes chaussures.

— Quoi ?

— T'as jamais voulu connaître la sensation du sable entre tes doigts de pied ?

Oubliant tout à coup les privilèges injustes des âmes lourdes, je me débarrasse en deux temps trois mouvements de mes chaussures et fonce dans le sable. Mes pieds s'enfoncent, mon équilibre est précaire. Je sens les grains passer entre mes orteils, ça me fait rigoler. J'avance difficilement sous les rires d'Aaron qui me devance, en marche arrière, les mains toujours dans les poches, un sourire moqueur aux lèvres.

— Pas la peine de faire le malin, grogné-je entre mes dents.

Bientôt, le sable se rafraichit et se solidifie. Il est plus humide, également. J'en prends une poignée dans ma main, écarte un peu la matière du pouce pour observer tous ces éléments microscopiques collés les uns aux autres puis, sans prévenir, jette le sable sur Aaron. Surpris, il le prend en plein sur le torse.

— Tu sais qu'une agression de colibri envers un rhino c'est amendable.

J'éclate de rire, et pour lui montrer mon insubordination, l'attaque à nouveau. Piqué dans sa fierté, il réplique ; je reçois la boule en plein visage. Je crache un peu de sable et me tient la mâchoire, faisant mine d'avoir mal. Et alors qu'il s'approche en me demandant s'il m'a fait mal, j'attrape une poignée de sable et la lui plaque contre la bouche. S'en suit une bataille de boules de sable mémorable.

— Ok, maintenant je comprends pourquoi on ne voit pas de rhino dans la Plume, dis-je en souriant.

Nous sommes assis sur le sable, les pieds dans l'eau, à siroter le meilleur protishake qu'il m'ait été donné de goûter. La luminosité

commence à décliner et je pourrais presque m'imaginer vivre un vrai coucher de soleil.

— De belles maisons, un secteur qui ressemble à un vrai village, de la verdure, de la couleur, et de la nourriture qui peut dignement porter ce nom.

Aaron sourit faiblement puis reporte son attention sur son gros orteil en train de creuser un sillon dans le sable.

— Tu as vraiment de la chance d'être né ici.

— Ouais, sauf que c'est pas ici que je mourrai.

Cette fois, toute trace de sourire s'efface de son visage.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— J'ai subi ma Pesée l'année dernière...

Bien que je me doute de ce qui va suivre, je me tais pour lui laisser le temps de terminer sa phrase. Il a les yeux plissés, vissés sur l'horizon artificiel. Sa mâchoire se contracte.

— Je suis une âme légère. L'année prochaine, je serai affecté à la Plume.

C'est donc pour ça que ces derniers temps, Aaron s'est mis à fréquenter le Croc et ses salles d'activités. Pour ça qu'il regardait la Plume avec dégoût lors de la sortie scolaire. Et c'est pour ça... qu'il s'est mis à m'adresser la parole ?

— C'est parce que tu vas atterrir à la Plume que t'as fait de moi ta nouvelle meilleure amie ? lancé-je un peu amère.

— Je t'ai abordée parce que tu pleurais dans la rue comme une âme en peine.

— Je suis une âme en peine.

— Moi aussi.

— D'accord, et pourquoi tu t'es mis à fréquenter ma salle ?

— J'ai fait le tour de toutes les salles d'activités du secteur quatre, j'étais obligé de tomber sur la tienne. Mais, tout à fait entre nous, je n'y retournerai pas : la barmaid est vraiment désagréable.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

— Et puis je n'étais même pas au courant de ton affectation avant que tu me le dises.

— Ok, très bien. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je voudrais que tu me fasses aimer la Plume.

Surprise, je me tourne vers lui : l'air grave, il me fixe intensément, comme s'il me suppliait silencieusement. Lui faire aimer la Plume ? Je la déteste moi-même ! Alors pour quelqu'un qui vient du secteur deux, l'image même que je me fais du Paradis (même si la Communauté n'a aucune religion), la Plume c'est carrément un cauchemar ! Tout est gris, rectiligne, sans espace mort. Sans intérêt. Le problème, c'est que je n'ai pas envie d'avoir le suicide d'Aaron sur la conscience, il faut donc que je trouve quelque chose pour lui remonter le moral.

— Tu sais... ma mère me dit souvent que l'important dans la vie n'est pas d'être là où on le souhaiterait, mais d'être entouré des gens qu'on aime.

— D'accord, lance Aaron avec intérêt, mais j'aime personne, donc comment on fait ?

J'éclate de rire. Il ne me rend pas la tâche facile.

— Si tu décides de ne plus être le petit con du secteur deux, et que tu t'ouvres aux habitants de la Plume, il se peut que tu finisses par sympathiser avec certains colibris qui sauront faire preuve d'ouverture d'esprit.

— Et toi, tu es ouverte d'esprit ?

— Je suis là avec toi alors que je t'ai toujours secrètement détesté, donc j'imagine que oui.

Je ponctue ma phrase en lui tirant la langue, ce qui le déride un peu.

— Je ne voudrais pas remuer le couteau dans la plaie, mais... les enfants de grands scientifiques qui finissent à la Plume, ça ne court pas les rues, si ? demandé-je.

— Effectivement... tu remues le couteau dans la plaie.

— Désolée.

— Mais pour te répondre, ça n'arrive presque jamais. Ils sont le plus souvent affectés à la Griffé ou au Croc, et font une grande carrière grâce aux pistons de papa-maman...

Comme Diane Leonidas, la chanteuse la plus connue de la ville, ou Ian Ruben, le plus grand écrivain que la Communauté ait jamais porté, malheureusement victime d'un cancer de la gorge quelques années plus tôt. Tous deux étaient enfants de membres des Conseils de la ville.

— Tu as l'air de le prendre relativement bien. Je veux dire, moi je me serais sûrement jetée dans la mer artificielle ou dans les douves du secteur deux.

— J'y ai pensé, mais je serais automatiquement secouru, alors...

Il lève les yeux au ciel. Je ne sais pas s'il est sérieux, mais dans le doute, je préfère en rire.

— En réalité il me reste un espoir.

— Comment ça ?

— Si je rends un grand service à la Communauté, j'aurai peut-être une chance d'être affecté à un meilleur secteur que le sept.

— D'où tu sors ça ? La Pesée t'attribue un secteur selon le poids de ton âme, il n'y a pas de dérogation possible.

— C'est ce que tout le monde pense, mais tout le monde se trompe. Si tu suscites l'intérêt d'un des secteurs, il peut demander une dérogation pour que tu l'intègres. Tu n'as jamais trouvé ça bizarre que tous les élèves qui étaient doués en arts plastiques se soient retrouvés au Croc ? Ou que ceux qui étaient doués en sports de combat aient intégré la police en même temps que la Patte ?

— Tu veux dire que les résultats de la Pesée sont truqués ?

— Non, ce que je veux dire c'est que la communauté n'est tout de même pas stupide : si elle voit qu'un de ses membres pourrait servir davantage un autre secteur grâce à ses capacités, elle l'y envoie. Mais ça reste exceptionnel, et c'est soumis à examen du Conseil Population.

— Et outre le fait que c'est profondément scandaleux, tu comptes trouver quoi pour éveiller l'intérêt d'un autre secteur ?

— Eh bien, pour l'instant, je n'ai pas grand' chose. Mais je garde espoir.

Tout en reportant mon attention sur le faux horizon qui s'étend en face de nous, je songe aux capacités qui pourraient me valoir un accès à un secteur supérieur. Quelques secondes de réflexion me suffisent pour aboutir à la conclusion suivante : je n'ai aucune capacité hors du commun.

— Bon, et dans l'hypothèse où tu serais quand même obligé d'intégrer la Plume... ça te dirait que je te fasse visiter les lieux ?

— Avec grand plaisir, colibri !

— Tu n'as qu'à passer me prendre demain matin. Ne sois pas en retard, je sais que les habitants de la Corne aiment se faire désirer.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, je regarde ma montre en soupirant. Aaron n'est pas à l'heure. Assise sur le petit trottoir qui longe ma maison, je scrute les environs avant de repérer une silhouette se déplaçant en ma direction, debout sur un skateboard. Zut.

— Hey Nina ! lance Josh en s'arrêtant en trombe devant moi.

— Salut Josh, tu ne travailles pas, aujourd'hui ?

— Farrell me remplace, j'ai mon Examen d'âme, tout à l'heure.

— Ah, d'accord.

Il attend quelques secondes, comme s'il était de mon devoir de lui faire la conversation, puis il finit par soupirer et vient s'asseoir à côté de moi.

— Je suis content que pour une fois que je viens te voir, tu ne sois pas malade.

— Je ne suis pas malade, mais je ne suis pas disponible non plus. J'attends quelqu'un.

— Tu permets que j'attende avec toi ? Je voudrais pas que la police t'embarque parce qu'elle croit que tu fais la manche.

Il me pousse de l'épaule pour marquer sa boutade, et je ne peux m'empêcher de sourire. J'ai le cœur serré, comme à chaque fois qu'il est si proche de moi. Foutu cœur. S'il pouvait se contenter de ce qui lui est accessible !

— Si on en venait à la raison pour laquelle tu me fuis ?

Je soupire en laissant tomber ma tête contre mes genoux. Même si je n'ai pas envie d'avoir cette discussion, ni maintenant ni jamais, je sais pertinemment qu'il ne lâchera pas l'affaire tant que je ne lui aurai pas exposé clairement mes reproches.

— Josh...

J'essaye de le regarder en face, mais il me sonde de ses yeux verts qui me transportent. Je détourne la tête et la cale de nouveau contre mes genoux.

— Tu m'as fait croire que j'allais intégrer la Griffé, et vivre avec toi.

— C'est pour ça que tu en as après moi ? Parce que j'espérais que ce serait le cas ?

— Tu n'as pas fait qu'espérer, tu me l'as mis dans la tête, tu m'y as fait croire alors que je savais que je ne valais pas mieux que la Plume !

— Ne dis pas ça, Nina. Ton âme est légère, certes, mais tu vaux mieux que tout ce que la Communauté est prête à t'offrir. Tu vaux mieux que la Plume, tu vaux mieux que la Griffé, bon sang Nina tu vaux également mieux que la Cité du Savoir !

Le ton qu'il emploie me dresse les poils sur les bras. Il a l'air tellement bouleversé... En a-t-il après moi ? Ou après la Communauté ?

— Peut-être que... peut-être qu'un jour ça changera, je ne sais pas. Mais si... si tu veux vraiment qu'on soit ensemble, il y a une solution.

Soudain, je m'embrase et me lève.

— Allons bon, c'est reparti !

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu vas me faire croire, maintenant ? Que la Griffé acceptera de me prendre ? Alors que je n'ai aucune compétence, aucun talent ? Tu vas me faire espérer quoi, qu'on pourra être ensemble ? Mais j'ai une grande révélation à te faire : je suis une pauvre fille ! Je n'ai aucune

ambition, aucun talent, aucun intérêt ! Je suis l'incarnation même de la Plume ! Toi et moi, Joshua Dickens, nous n'avons rien en commun.

C'est ce moment que choisit Aaron pour s'arrêter près de nous sur son vélo électrique.

— Sienna, tout va bien ? demande-t-il.

J'ai les mains qui tremblent et les larmes au bord des yeux, je suis à deux doigts de craquer. Je regarde Josh avec fureur.

— Par contre tu as tout en commun avec Aaron Carter ? demande-t-il, visiblement blessé.

— Plus que tu ne le penses.

Son regard passe d'Aaron à moi, puis il finit par hocher la tête, lentement, tout en se mordant les lèvres, sûrement pour se retenir d'extérioriser ce que lui dicte sa colère. Puis, sans un aurevoir, il prend un peu d'élan et saute sur son skate. Et s'éloigne.

J'éclate en sanglots. Aaron descend de son vélo, qu'il laisse choir sur le côté, pour venir près de moi. Là, il m'enveloppe de ses bras et m'attire à lui. Je pleure contre son torse un bon moment. Il ne dit rien, n'étant sûrement pas doué pour remonter le moral des gens, et se contente d'attendre que ça passe. Au bout d'un moment, mes pleurs cessent. Alors, il m'écarte de lui et, me tenant à bout de bras, il sort :

— Bon, je suis venu pour visiter la Plume, hein, pas pour postuler comme consolateur au bureau des pleurs !

Je souris et essuie mes yeux avec ma manche.

Comme je n'ai pas de vélo, encore moins de vélo électrique, luxe réservé aux secteurs nobles, je prends place sur le guidon de celui d'Aaron. Non pas que ce soit une place à part entière, mais avec un peu de technique et d'équilibre, j'arrive à tenir dessus pendant qu'il pédale.

D'abord sous le choc de mon échange avec Josh, je finis petit à petit par me détendre. Il faut dire qu'Aaron se donne du mal pour me changer les idées. Lui qui d'habitude ne prononce pas plus de mots que nécessaire, ne tarit pas d'adjectifs pour décrire mon quartier. Sinistre, gris, déprimant, mais trouve toujours du positif à ajouter derrière. Au moins le gazon artificiel est vert. Il aurait pu être gris. Au moins personne ne me jalouse dans le quartier, vu que tout le monde a la même chose. Du coup, l'entente reste cordiale. Au moins, j'habite l'allée Sud, le quartier le plus huppé de la Plume. J'aurais pu habiter l'allée Nord avec tous le rebut de la Communauté.

— Attends, c'est pas encore fait, avec la chance que j'ai, ils vont bien m'attribuer une maison dans l'allée Nord, dis-je pour contrer son dernier argument.

— Oh, je suis sûr qu'il y a des gens très bien qui habitent là-bas.

Nous arrivons dans l'allée Est, large de plusieurs dizaines de mètres, où s'alignent les nombreuses usines. Il y a toujours de l'agitation dans ce coin, toujours un aérofret qui charge des produits pour les transporter dans d'autres secteurs, des aérobuses qui passent dans les deux sens en transportant les travailleurs, des ouvriers prenant leur pose devant les portes de leur usine, des responsables industrie qui font des inspections, des coursiers qui livrent colis et enveloppes... Un joyeux petit bazar que l'on retrouve également à l'opposé, allée Ouest.

— Si tu veux déposer une lettre de candidature, tu as l'embarras du choix, raillé-je.

— Très drôle, colibri, répond Aaron en pédalant pour s'échapper de ce brouhaha. Et toi, dans laquelle de ces usines tu vas travailler ?

— Je ne me suis pas encore posé la question. Une chose est sûre : je ne veux pas rentrer le soir couverte de cambouis ou imprégnée d'une odeur peu conventionnelle. Je me vois plutôt dans le textile.

— Si tu y parviens, s'il te plaît, change un peu la forme de ces immondes tee-shirts que portent tous les habitants de la Plume, à chaque fois que je croise un type avec ce truc, j'ai presque envie de lui donner quelques crédits de ma poche pour qu'il aille s'acheter des vraies fringues !

Je me tais. Je porte justement un de ces immondes tee-shirts aujourd'hui. C'est le plus joli que j'ai, cela dit. Rose pâle. Certes un peu grand, mais il est offert par la Communauté et mon job de serveuse ne me rapporte pas assez pour que je puisse m'acheter des vêtements en vente libre. Une fois glissé dans la ceinture de mon pantalon, franchement, j'ai un certain style. Enfin, c'est ce que je pensais jusqu'à présent.

Après avoir parcouru les six kilomètres de l'allée Est, nous tournons dans l'allée Nord. Nous passons silencieusement au milieu d'un *no man's land* où traînent détritiques et carcasses de vélos. Certains carrés de gazons ont été décollés, des carreaux sont cassés, des fenêtres barrées par des planches en SCT. Tout a l'air sale et désordonné. Aaron se met à pédaler plus vite, aidé par son petit moteur électrique.

Faire le tour du secteur sept nous prend une partie de la matinée. À midi, nous décidons de nous rendre au Croc et de manger une bouillie

« fondue trois fromages » dans un restaurant bon marché. Au moment de payer, Aaron me devance et règle ma part.

— Tu devrais garder tes crédits pour ta vie dans la Plume, si tu veux un minimum de confort.

— Ces crédits, c'est mon père qui me les donne. Tout ce qu'il me restera au moment d'emménager, je devrai le lui rendre, alors autant tout claquer. Ça te dit de faire un billard, après ?

Nous passons l'après-midi à nous lancer des défis sur les différents divertissements que propose le Croc. Plus je passe de temps avec Aaron, plus je l'apprécie. Il est très différent de Josh, mais c'en est presque reposant. Josh est né avec rien et ambitionne de changer le monde. Il veut trouver un vaccin contre le cancer, révolutionner le fonctionnement des secteurs, améliorer les conditions de vie de tous. Aaron est né avec tout et n'aura plus rien, il n'aura bientôt plus qu'à se laisser porter par la vie. Comme je le fais.

En fin d'après-midi, Aaron me raccompagne chez moi. Nous marchons à côté de son vélo car j'ai mal aux fesses (le guidon n'est vraiment pas fait pour s'asseoir dessus), et parce qu'il ne veut pas que je monte dessus. Le fils à papa n'est pas très prêteur.

Une fois devant ma porte, nous nous regardons dans le blanc des yeux pendant quelques secondes sans trop savoir quoi dire.

— Merci de... m'avoir sortie, aujourd'hui. Je me suis bien amusée.

— La prochaine fois on ira dans la Corne, il y a encore plein de choses à voir que je ne t'ai pas montrées. On devrait en profiter tant qu'on y a toujours accès.

— La prochaine fois ?

— Demain, si t'es libre ?

Je lui souris. J'aimerais le remercier de m'avoir fait un instant oublier Josh, même si son ombre plane constamment au-dessus de mon cœur. Au moins, il me prouve qu'il existe d'autres garçons dignes d'intérêt. Et que même quelqu'un destiné à la Plume peut être intéressant.

— Hé, Nina !

Je tourne la tête vers la personne qui a osé rompre le charme, même si j'en ai reconnu la voix moqueuse.

— Farrell, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je travaille, poulette.

En effet, juché sur son vélo, il a revêtu l'uniforme de krell neutre des coursiers communautaires. Il ne porte pas de casque ; il déteste quand son épaisse chevelure châtain foncé est aplatie par cet accessoire.

Alors qu'il lance un regard dédaigneux à Aaron, ce dernier prend congé en me donnant rendez-vous demain au portail de la Corne.

— Sérieux, tu sors avec cet abruti ? aboie Farrell une fois seuls.

— Je ne sors pas avec, je passe du temps avec, et il est moins abruti que...

Que toi, Farrell Knight.

— ... que ce qu'on pensait.

— Ouais, et sûrement moins snobe aussi, vu qu'il traîne avec un vulgaire colibri.

— Merci pour le « vulgaire ».

— Cui-cui, le colibri.

Crétin.

— Je te signale que t'es un futur corbeau. C'est peut-être un peu plus gros, mais ça reste une saleté d'oiseau.

Je ne sais pas ce que Farrell a après moi aujourd'hui, mais je suis bien décidée à ne pas me laisser faire.

— T'es là pour quoi, d'ailleurs ?

— J'ai une lettre pour toi.

Il fouille dans sa sacoche et en extirpe une enveloppe aux couleurs du Bec.

— C'est Josh qui te l'envoie.

— Je me doute. Pourquoi est-ce qu'il ne me la remet pas en mains propres ?

— Il est à son Examen d'âme. Il me l'a remise tout à l'heure et m'a bien dit de te dire de la lire immédiatement.

— Très bien.

Je lui arrache presque la lettre des mains et le salue à peine avant de rentrer chez moi.

À l'intérieur, ma mère est en train de ranger dans les placards les repas de la semaine qui lui ont été livrés par aérofret un peu avant mon arrivée. Ils nous livrent toujours nos vivres le samedi, histoire qu'on déprime bien en voyant que le menu de la semaine suivante reste inchangé.

Je passe les trente secondes règlementaires en compagnie de mes parents puis m'éclipse dans ma chambre sous prétexte de commencer à

faire mes devoirs alors que, soyons honnête, personne ne commence jamais ses devoirs avant le dimanche soir.

Assise sur mon lit, je lis mon nom et mon adresse inscrits en pattes de mouche *made in* Joshua que je reconnaîtrais parmi cent autres. Puis, prise d'une impatience subite, je déchiquette le haut de l'enveloppe pour en extraire la lettre.

Ma chère, chère Nina,

Aujourd'hui, j'ai essayé de te dire quelque chose que tu n'as pas voulu entendre. Je sais que tu m'en veux parce que je t'ai fait espérer une vie dans la Griffé. Je savais qu'il y avait très peu de chances pour que tu y sois affectée, mais j'avais fini par me persuader que si j'y croyais assez fort, ça se produirait. Mais je n'ai pas dû y croire assez.

Toi et moi, on se connaît depuis qu'on est gosses et que nos parents faisaient le chemin ensemble pour nous déposer à l'école avant d'aller bosser. Ils étaient amis et c'est un peu par obligation que nous le sommes devenus aussi, mais très vite, on ne pouvait plus se quitter. Même si j'ai un an de plus que toi, on n'a quasiment jamais été séparés. Je n'imagine pas une pause sans toi à mes côtés, ni une sortie de cours sans débriefing de la journée. Pourtant, depuis ta Pesée, ce cas de figure s'est répété tous les jours et ça me rend malade.

Tu as dit que nous n'avions rien en commun, mais c'est faux. On a toute notre vie en commun. Je sais très bien que je ne réussirai pas à vaincre le cancer ni à changer le monde, et je me suis rendu compte également qu'au final, avec mes plans sur la comète, je ne fais que passer à côté de ma vie. Est-ce qu'on peut s'épanouir professionnellement dans la Communauté ? Sans libre choix de notre métier, je ne pense pas. Peut-on s'épanouir émotionnellement ? Oui, certainement. Encore faut-il avoir le sens des priorités.

Dans vingt minutes je vais me rendre à mon Examen d'âme et leur dire que je veux à tout prix intégrer la Plume. Car si tu ne peux pas venir à la Griffé, moi, je peux te rejoindre. Alors non, notre maison ne sera pas grande et bleue, elle sera petite et grise comme toutes celles du secteur sept. Mais je m'en fiche, car t'avoir à mes côtés tous les jours suffira à me faire voir la vie en rose.

Si tu acceptes de continuer ton chemin à mes côtés, dans une petite bicoque pourrie, alors attends-moi à l'endroit habituel ce soir après le

couvre-feu. Je t'y rejoindrai, et nous pourrons parler d'avenir. Un avenir sûr et certain, cette fois.

Je remets cette lettre à mon ami Farrell en espérant vivement te voir ce soir.

Je t'embrasse, ma Nina. Très fort.

Josh <3

Prise de vertiges, je relis une deuxième, puis une troisième fois la lettre pour être sûre de ne pas avoir compris de travers. Josh veut sacrifier sa carrière pour vivre une vie minable dans la Plume avec moi ?

Non, pas une vie minable. Une vie à mes côtés.

Je n'y crois pas. Je m'allonge sur le lit, la lettre serrée contre mon cœur. Il veut faire sa vie avec moi, il veut faire sa vie avec moi, Joshua Dickens, le drôle, l'intelligent Joshua Dickens m'a choisie pour être la compagne d'une vie.

Les yeux rivés au plafond, la bouche ouverte, je me pince la peau du cou pour être sûre que je ne rêve pas, puis fonds en larmes (non, pas à cause de la douleur, je n'ai pas pincé si fort) en réalisant le sacrifice qu'il est prêt à faire pour moi.

L'instant d'après, je me redresse, saisie de doute : suis-je à la hauteur d'un tel sacrifice ? Est-ce que j'en vaudrais vraiment la peine ? Et s'il se rendait compte, en vivant avec moi, que je suis insipide ? S'il regrettait son choix ? S'il voulait retourner à la Griffes ? Il ne pourrait plus ! Une fois qu'on a renoncé à son affectation pour un secteur moins noble, il est impossible de faire marche arrière.

Je commence à paniquer, je ne peux pas le laisser faire ça, je ne peux pas le laisser gâcher sa vie de la sorte. Il mérite d'être un grand chercheur, d'avoir une femme ursidée magnifique qui lui donnera un adorable enfant unique et avec qui il vivra heureux et... sans moi ?

Non, je ne veux pas qu'il vive sans moi !

Josh ne m'aurait pas écrit cette lettre sur un coup de tête. S'il est spontané, il n'est sûrement pas irréfléchi. Il a forcément mesuré le pour et le contre avant de prendre sa décision. Et le connaissant, même mes doutes n'arriveraient pas à le faire changer d'avis.

Il m'a choisie. Moi.

Je flotte sur un petit nuage toute la soirée. Je ne peux rien avaler durant le repas, je suis trop occupée à m'imaginer avec lui ce soir. Bon, et aussi parce que la bouffe est répugnante. Est-ce qu'il va m'embrasser ? Et s'il le fait, est-ce que ce sera en me voyant, ou en me disant au revoir ? Mon estomac se serre chaque fois que j' imagine la scène, et les secondes s'égrènent avec une lenteur alarmante.

Dix minutes avant le couvre-feu, je décide de sortir pour prendre place sur mon perchoir. Il ne faudrait tout de même pas que je le rate. J'informe ma mère que j'ai rendez-vous avec Josh sur le toit, puis sors dans notre micro-jardin pour gravir la petite échelle en krell organique installée contre la façade. Cette échelle, à la base, sert une fois par an à vérifier l'état du toit, mais comme j'ai le papa le plus gentil du monde, il la laisse là toute l'année pour que je profite de mes entrevues nocturnes avec mon meilleur ami.

Quand j'y pense, ils vont être fous de joie d'apprendre la nouvelle !

Je m'allonge en dessous des étoiles, et même si je les sais aussi fausses que les fleurs de ma voisine d'en face, je m'émerveille de ces centaines de constellations. J'ai hâte que Josh me rejoigne pour me rappeler le nom de celle qui a une forme de skate, et aussi pour qu'il me dise de vive voix qu'il veut s'installer avec moi. J'ai hâte qu'il soit là et qu'il me serre dans ses bras. Sa lettre est avec moi, et je la relis encore et encore en l'attendant, jusqu'à ce que ma vue se brouille et n'arrive même plus à discerner les mots. Ce n'est pas grave, car ils sont imprimés dans mon cœur.

Je ne sais combien de temps passe avant que je ne commence à m'inquiéter. Le couvre-feu a sonné depuis un bon moment, même ma voisine aux fausses fleurs a déjà éteint les lumières, chez elle. Je jette un œil à ma montre : 22h45.

Ce n'est pas normal. Il est forcément rentré chez lui avant le couvre-feu, et faire le trajet jusque chez moi ne lui prend pas plus d'un quart d'heure. Je me redresse, soudain prise de doutes. Et si, finalement, il était revenu sur sa décision ? Et s'il regrettait d'avoir écrit cette lettre, de m'avoir fait cette proposition ? Peut-être les scientifiques l'ont-ils dissuadé de rejoindre la Plume, son intelligence devant rester au service du secteur trois et non être gâchée à l'usine. Peut-être ont-ils tout simplement refusé sa demande.

Quand bien même, rien ne l'empêche de venir m'en parler, au lieu de me laisser dans l'expectative ! Je ressemble à quoi, moi, perchée sur mon

toit, à attendre l'arrivée du prince charmant sous des étoiles de pacotille ?

— Nina ?

Je me lève péniblement, les membres engourdis, pour m'approcher du bord. Ma mère se tient en bas, le combiné du téléphone plaqué contre sa poitrine, des larmes plein les joues.

— Que se passe-t-il ? demandé-je, saisie d'effroi.

— Josh ne viendra pas, ma puce.

Je n'ose pas poser la question.

— Il a été exilé.

— Il faudrait peut-être que tu sortes prendre un peu l'air ? propose ma mère en allumant la lumière.

L'ampoule m'éblouit ; je remonte la couette au-dessus de ma tête. Je l'entends déposer un nouveau bol de bouillie et enlever celui qu'elle m'a apporté ce matin et auquel je n'ai pas touché.

— Ma puce, les professeurs s'inquiètent pour toi, et les parents de tes camarades appellent à la maison tous les jours, me dit-elle tout doucement en s'asseyant sur mon lit.

— Et est-ce que quelqu'un s'inquiète pour Josh ?

Ma voix est éraillée. J'ai tellement pleuré les premiers jours que je me suis abîmé les cordes vocales. Depuis hier, je ne pleure plus. Je ne peux plus.

— Joshua est plein de ressources, répond-elle. C'est le garçon le plus débrouillard et le plus courageux que je connaisse. Je suis sûre qu'il pourra survivre à l'extérieur.

Soudain, je dégage la couette et me redresse.

— Survivre ? Dehors ? Je crois que j'ai suivi assez de cours en la matière pour savoir que c'est impossible de survivre dehors ! Surtout sur l'île des Néfastes ! Il y a des bêtes à deux têtes qui attendent que tu t'endormes pour te dévorer dans ton sommeil !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Vous y êtes allés lors de votre dernière sortie scolaire ?

— Quoi ?

— Tu connais quelqu'un qui en est revenu ?

Je reste bouche bée, ayant peur de comprendre ce que ma mère est en train d'insinuer.

— Tu crois qu'ils nous mentent ?

— Je crois qu’il est bien plus confortable de croire que la meilleure vie que nous puissions espérer est ici.

Après quoi, elle se lève et quitte ma chambre sans éteindre la lumière.

Je reste un long moment à fixer le plafond et à méditer les paroles de ma mère.

Elle vient de remettre en cause ce que nous apprenons dès le berceau. Le monde, à l’extérieur, n’est plus habitable. Il est profondément hostile, aride, rempli de créatures monstrueuses. L’espèce humaine est éteinte, en tout cas sur notre continent, et personne ne peut survivre plus d’une semaine. Les radiations sont tellement puissantes qu’elles vous filent un cancer en un battement de cils, et l’air, d’une pauvreté consternante en oxygène, vous fait l’effet d’un sac en SCT souple sur la tête.

Comment survivre, dans ces conditions ?

Mon regard tombe sur le skate de Josh que sa mère est venue m’apporter après l’annonce de son exil. Il voulait me le léguer. C’était son objet le plus précieux, celui qu’il emmenait partout avec lui, et c’est à moi qu’il l’a donné. Quand elle est venue chez nous, Miranda avait le visage creusé et les yeux encore plus cernés que d’habitude. Le cancer gagne du terrain jour après jour. L’exil de son fils a été le coup de grâce. Nous avons pleuré, l’une dans les bras de l’autre, pendant un long moment, puis elle est partie. Et alors que je la regardais s’éloigner, j’ai compris que je ne la reverrais plus.

Je secoue la tête pour chasser ces pensées déprimantes. Puis je me lève, m’habille, et prends le skate avant de descendre au rez-de-chaussée. Mes parents, atablés, me regardent comme si je débarquais de la planète Mars.

— Je vais faire un tour !

Une fois dans la rue, je m’élance sur le skate, comme Josh me l’a appris, puis je descends tranquillement l’allée jusqu’à l’avenue transversale. Je me rends ainsi dans le Croc, chez Oliver, l’antiquaire où était tout le temps fourré mon meilleur ami. Une fois sur le seuil, je prends le skate à la main et entre.

Oliver est un homme d’une cinquantaine d’années qui a un grand nez rond surmonté de lunettes et une calvitie assez prononcée. Il est resté mince, comme la plupart des hommes de son âge, si ce n’est une petite bedaine qui semble lui pousser depuis quelques mois. Chaque fois que je vais le voir, il est en train de lire un livre que lui a déniché un de ses Exploreurs lors d’une expédition. Son ambition dans la vie : devenir le seul

arrière-grand-père que la Communauté ait jamais compté. Il faut dire qu'avec une espérance de vie de cinquante-deux ans, il est déjà considéré comme une chance d'être simplement grand-père. Mais étant donné que Sienna, sa petite-fille, n'a pour l'instant que treize ans, ce n'est pas gagné.

Quand l'antiquaire me voit arriver et poser le skate de Josh dans un coin, il se lève, enlève ses lunettes et se précipite vers moi pour me serrer dans ses bras.

— Nina, ça doit être terriblement difficile pour toi.

Je ne réponds pas, sinon les larmes vont se remettre à couler. J'ai mis plus d'une semaine à mettre un pied dans ce monde sans Josh. Même si je ne suis toujours pas prête.

La cloche retentit à la venue d'un client. Oliver me laisse deux minutes pour aller s'en occuper. Pendant ce temps, je fais le tour de sa boutique.

Le comptoir où il passe ses journées est assez proche de l'entrée, mais ses étales continuent loin derrière. Les murs sont recouverts du sol au plafond d'objets issus de l'ancien monde. Aucun prix n'est affiché, ce qui faisait dire à Josh qu'Oliver le fixait à la tête du client, et qui expliquait aussi pourquoi lui et moi bénéficions toujours de bons prix, alors qu'il s'agissait d'objets rares. Certains objets sont si saugrenus qu'il est impossible de savoir à quoi ils servent, ou tellement rongés par la rouille ou par le sable qu'une remise en état n'est pas envisageable.

Ce que je préfère par-dessus tout, c'est regarder les vieilles photos récupérées dans des ruines de maisons, et imaginer quelle a pu être la vie de ces personnes qui sourient, les unes à côtés des autres. Étant donné qu'elles viennent des villes environnantes, rien ne dit qu'il ne s'agit pas de mes ancêtres ou de ceux de personnes que je connais. Avec Josh, nous nous amusons à trouver des ressemblances avec nos camarades. Nous passons des heures à en rire.

Tout au fond du magasin est disposé, entre deux étagères, une table et quelques chaises. Dessus, une ancienne carte de l'Amérique du Nord. C'est avec ça qu'Oliver fait ses recherches pour cibler d'autres endroits à piller. Ça devient de plus en plus difficile, selon ses dires, à cause du niveau de sable qui augmente sans cesse et des tornades qui ravagent régulièrement les environs. L'année dernière, deux de ses Exploreurs sont morts, happés par une tornade. Il a fallu dix Exploreurs de plus pour retrouver les corps. Depuis, ils ont été incinérés et reposent au Memorium du secteur trois. Ça a été un coup dur pour Oliver.

— Qu'est-ce que tu regardes ? me demande-t-il alors que je suis justement penchée sur sa carte.

— Tu sais où se situe la Communauté, exactement ?

— Avec précision, non, vu le manque de repères sur le terrain... Les lacs sont asséchés et le sable a tout recouvert, les paysages ne sont pas variés...

Il prend place à côté de moi et entoure une petite région du doigt.

— Selon mes estimations, mes gars n'ont jamais pu dépasser ce périmètre.

— Pourquoi ?

— Trop hostile. Les voitures s'enlisent, et les batteries se déchargent vitesse grand V quand ils essayent de se dépêtrer. Le circuit fermé de leur combinaison ne tient plus la cadence et ne leur délivre plus assez d'oxygène.

— Donc nous, on serait quelque part par-là ?

Je pointe du doigt le milieu de la zone qu'il a entourée avec le sien.

— À peu près, oui. On ne peut pas le savoir précisément sans point de repère.

— On n'est pas très loin de la mer.

— Et encore moins maintenant que le niveau de l'eau a augmenté. Mais pas de panique, on ne risque pas d'être engloutis. L'emplacement de la Communauté a été bien pensé.

— Donc l'île des Néfastes serait quelque part par-là ?

Je montre à présent un bout de mer où sont inscrits les mots « Océan Pacifique ».

— Je pense que oui.

— Oliver, comment c'est, dehors ?

— Nina, tu le sais. C'est recouvert de sable, il fait cinquante-six degrés en été et il n'y a presque plus d'oxygène.

— Mais est-ce qu'on peut survivre ? Est-ce que c'est possible ?

— Il faudrait d'abord trouver une source d'eau, ce qui est impossible en Californie car les nappes phréatiques sont rares et très profondes.

— Comment fait la Communauté ?

— La Communauté a été creusée à côté d'une nappe, on récupère également l'eau de la pluie. Ces eaux sont traitées car chargées en pollution et sûrement contaminées. Si tu la buvais sans la traiter, cette eau te tuerait.

— Et sur l'île des Néfastes ?

— La question que tu te poses c'est : est-ce que Josh peut survivre là-bas, n'est-ce pas ?

Je hoche doucement la tête, les yeux rivés sur la carte.

— Si l'île est au large de San Francisco, les températures sont plus supportables. S'il trouve une source d'eau et qu'il se fabrique des armes, il pourra peut-être survivre quelques semaines...

— Quelques semaines...

Cette fois, les larmes coulent bel et bien. Je me retiens du mieux que je peux.

— Je peux pas croire qu'il ait une âme néfaste, lancé-je entre deux sanglots.

— Moi non plus. Je n'y crois pas.

Je pose sur lui des yeux interrogateurs pleins de larmes.

— Comment ça ?

— D'abord Hope, maintenant lui ? Alors que tous les deux essayaient de percer le secret de la Communauté ? Bizarre, non ?

— Tu parles de la théorie du complot qu'avait imaginée Hope ?

Je ne m'y suis jamais vraiment intéressée, mais je sais que Josh, si. Hope pensait que nous étions manipulés par les scientifiques, ou quelque chose dans le genre, mais je n'ai jamais vraiment fait attention aux discours qu'elle pouvait tenir.

— Ce n'est pas une théorie du complot, mais des faits qui se vérifient. Lorsqu'un individu pose un peu trop problème à la Communauté, ou met en doute son fondement, il a tendance à être exilé.

— N'importe quoi ! Ils analysent notre âme, nos vies passées, et si nous avons fait plus de mal que de bien, nous sommes exilés, pour le bien de la Communauté ! Alors oui, désolée, l'intérêt collectif prévaut sur l'intérêt individuel, et ça fait mal quand ça tombe sur quelqu'un qu'on connaît, mais c'est pour le bien de tous.

Oliver me regarde par-dessus ses lunettes, les lèvres pincées.

— Tu n'es pas prête.

— Je veux juste vivre ma vie, aussi pourrie soit-elle.

Après quoi, je me lève et sors du magasin en trombe, attrapant le skate de Josh au passage.

Je suis trop en colère pour pleurer. Savoir que Josh était depuis tout ce temps une âme néfaste me fait déjà suffisamment mal, alors si en plus on essaye de me faire croire qu'en réalité il était juste gênant pour la

Communauté... Non. Je ne peux pas croire qu'il ait été envoyé à une mort certaine injustement. Je ne pourrai pas vivre avec ça.

Alors que j'arrive à toute vitesse à hauteur de ma maison, j'envisage de sauter le trottoir dans un petit mouvement de pieds dont Josh avait le secret. Problème : je ne le maîtrise pas du tout. Le skate bute alors sur le trottoir et je suis projetée sur le gazon artificiel de mon micro-jardin.

Après avoir roulé par terre, je me relève avec douleur, sentant déjà les futurs bleus qui vont me pousser sur le corps pendant la nuit, et vais récupérer ma planche.

— Ça va Sienna ? me demande la voisine d'en face qui vient de rentrer du travail.

— Oui, oui, Madame Leech, je me suis ratée.

— Cette planche à roulettes est une invention du diable, je l'ai toujours dit à Joshua ! D'ailleurs où se trouve-t-il ?

— Il a été exilé, lancé-je en ramassant le skate avant d'ajouter dans ma barbe : vieille bique, si t'es pas au courant, t'es bien la seule !

Je tourne le dos à la commère et remonte ma petite allée, quand une partie du skate tombe à terre. Surprise, je regarde l'autre partie qui est restée dans ma main.

J'ai cassé le skate de Josh. De façon nette et précise. J'ai cassé en deux l'unique souvenir qu'il me restera de lui jusqu'à la mort !

Les lèvres serrées, je ramasse le morceau et me précipite chez moi pour m'enfermer dans ma chambre.

Encore sous le choc, je m'assois en tailleur au milieu de la pièce et dépose les deux morceaux devant moi. J'ai cassé le skate de Josh en une journée de temps alors qu'il avait résisté jusqu'à présent à toutes ses acrobaties. Il serait tellement furieux ! Non, tellement déçu plutôt... Mais il n'est plus là, et plus personne n'est en mesure de me reprocher ma maladresse.

Je suis à deux doigts de me remettre à pleurer quand j'aperçois quelque chose d'anormal. Alors que j'examine de plus près l'une des deux parties du skate, je remarque qu'un morceau de papier a été inséré entre les plis de bois qui composent la planche. J'extirpe la feuille en faisant bien attention de ne pas la déchirer, et la déplie. Là, je manque de tourner de l'œil.

C'est une lettre. Écrite par Josh.

Nina,

Je m'apprête à me rendre à mon Examen d'âme. Je viens de mettre un point final à la lettre que te donnera Farrell tout à l'heure. Si à présent tu lis celle-ci, c'est que ma théorie s'est avérée fondée.

Je crois que je vais être exilé. Non, je suis presque sûr d'être exilé. Ils vont me déclarer âme néfaste et vont m'envoyer sur l'île des Néfastes. Pourquoi ? Parce que je pose trop de questions. Rappelle-toi ce que Santiago a dit, la fois où je suis venu lui parler après son cours...

Donc si tu lis ces mots, Nina, sache que je suis désolé de ne pas avoir pu honorer la promesse que je t'ai faite dans la première lettre, crois-moi j'aurais préféré que tu n'aies jamais à lire celle-ci.

Ne t'en fais pas pour moi, Nina, je suis un battant, je survivrai sur l'île, et je penserai à toi tous les jours, comme j'espère que tu penseras à moi.

Je suis tellement triste de te quitter... Veille sur ma mère, elle qui est si fragile en ce moment.

Je t'embrasse, une dernière fois.

Josh <3

PS : Hope avait raison.

Hope avait raison. Hope avait raison... mais à propos de quoi ?

Je tapote nerveusement mon stylo contre mon cahier alors que Monsieur Barkley, le prof d'histoire, nous donne un cours sur les dégâts causés par l'argent monétaire dans l'ancien monde et pourquoi il était essentiel de le remplacer par des crédits-travail, uniquement cessibles à son enfant mineur. Je suis complètement ailleurs, et il l'a remarqué, mais il ne me fera aucun reproche, car c'est la première fois que je retourne en cours depuis plus d'une semaine et tout le monde connaît la cause de mon absence. Dans les couloirs, certains me jettent des regards discrets, d'autres m'adressent des sourires compatissants, d'autres encore ont des mots encourageants.

Je ne veux pas de leur pitié. Je veux savoir pourquoi Josh a été exilé.

Tout en fixant la chaise vide de Hope que personne n'a cru bon d'occuper, je fais sautiller ma jambe sans m'en rendre compte, jusqu'à ce que Katerina plaque sa main dessus en aboyant :

— Arrête ! Tu vas me faire péter un câble.

Elle est bien la seule qui ne prend pas de pincettes avec moi aujourd'hui, et rien que pour ça, je lui suis reconnaissante.

— Kate, est-ce que tu sais avec qui trainait Hope ? chuchoté-je une fois que le prof a le dos tourné.

— C'est toi qui bossais avec elle à la salle, je te rappelle.

— Je sais, mais même si on était bonnes copines au boulot, on ne se fréquentait pas au lycée.

Elle ne fréquentait d'ailleurs personne de la classe. Hope était une fille active qui préférait côtoyer des terminales ou même des étudiants. Nous n'étions sûrement pas assez bien pour elle.

— Je crois qu'elle était amie avec Alice Lance, tu sais, celle qui était en terminale quand on était en seconde.

— Oui, celle qui s'est installée avec une autre Alice.

— Je les ai vues trainer ensemble plus d'une fois. Mais pourquoi tu poses la question ?

— Je me suis rendu compte que même en ayant travaillé avec elle, je ne la connais pas du tout.

— C'est bien de t'en rendre compte maintenant mais pour tailler une bavette ça va être compliqué, plaisante-elle.

— Tu penses pouvoir assurer le service toute seule ce soir à la salle ?

— Tu veux dire, comme tous les autres soirs depuis une semaine ?

— Merci, Kate.

À la sortie des cours, je monte dans l'aérobis qui me transporte à l'allée Sud de la Griffé. Je ne sais pas où habitent les deux Alice, mais je sais que la maison qui devait être attribuée à Josh appartenait à l'une des deux. Arrivée sur les lieux, j'ai un pincement au cœur : c'est ici que je m'imaginai couler une vie heureuse avec lui. Me secouant intérieurement, je vais sonner chez le voisin et demande au jeune homme où je peux trouver la Alice qui habitait à côté de chez lui. Comme dans la Griffé, tout le monde se fait confiance, il me donne sa nouvelle adresse, allée Nord.

Après un deuxième trajet en bus, j'arrive devant la porte de leur maison, un joli pavillon rose de deux étages, entouré d'un jardin parsemé de fleurs artificielles. Tandis que je m'apprête à frapper à la porte, je réalise soudain que je ne sais pas quoi leur dire. Je ne sais même pas pourquoi je vais les voir. Si Hope a découvert un secret du temps où elle était encore là, à quoi ça m'avancera de le connaître ? Et puis, si c'est un secret, pourquoi les deux Alice me le révéleraient-elles ? Sont-elles seulement au courant ?

— Tu vas rester ici longtemps sans frapper ? demande une voix derrière moi.

Sursautant, je fais volte-face, la main sur le cœur. Alice Lance se tient derrière moi, un attaché-case sous le bras. Elle a coupé ses cheveux auburn et les porte désormais à la garçonne. Ça fait ressortir ses yeux verts et ses taches de rousseur.

— Alice, bonjour, je m'appelle...

— Sienna, et tu travaillais avec Hope à la salle d'activité numéro quatre, allée Ouest du Croc. Tu vis à la Plume.

— On... s'est déjà parlé ? demandé-je, troublée.

— On s'est déjà croisées, mais je te connais parce que je connaissais Hope. Et Josh.

— Justement, c'est à cause d'eux que je viens vous voir...

Alice jette un œil suspicieux alentours avant de m'inviter à la suivre.

— Pas ici. À l'intérieur.

Nous pénétrons dans l'entrée et la première chose qui accroche mon regard est la grande baie vitrée qui baigne le salon de clarté. Chez moi, le salon n'a pas de fenêtre, car les seules pièces qui ne soient pas collées à un mur mitoyen ou au mur de séparation sont la cuisine et la chambre de mes parents. Du coup, la plupart du temps, on a l'impression de vivre dans le noir.

Alice me précède dans le salon. L'autre Alice y est assise à lire le journal. Toutes les deux s'embrassent puis la première explique à la seconde qu'elle m'a trouvée devant la porte. Elles m'invitent alors à m'asseoir à leur table et me demandent la raison de ma visite. Comme je ne trouve pas les mots, je sors de ma poche la lettre de Josh et la dépose devant elles. Elles prennent quelques secondes pour la lire, puis soupirent profondément.

— Nous sommes désolées pour Josh, me dit doucement la deuxième Alice, une grande blonde aux yeux marrons qui a l'air délicate comme de l'eau qui coule.

— C'était prévisible, lâche la première.

— Pourquoi ? Pourquoi Josh lui-même savait qu'il allait être déclaré néfaste ?

Après avoir pincé les lèvres un certain temps, Alice la brune se décide à parler.

— Parce qu'avec Hope, ils ont découvert des choses que la Communauté cherche à cacher.

— Qu'est-ce que la Communauté cherche à cacher ? Et comment ça, « avec Hope » ? Josh passait son temps avec moi, jamais il ne m'a dit qu'il tirait des plans sur la comète avec elle !

Alors que je sens la jalousie me brûler les joues, j'essaye de me calmer.

— Enfin, je veux dire...

— On voit très bien ce que tu veux dire, me coupe la petite brune. Si Josh ne t'en a pas parlé, c'est parce qu'il voulait te protéger. Il disait toujours que tu étais faite pour la vie ici et que tu n'étais pas prête à voir les choses en face.

Cette fois, j'ai beau faire des efforts, je suis carrément vexée. Sa manière de me dépeindre en petite fille modèle me met hors de moi. Pourtant, il savait que je rêvais d'une autre vie ! Il savait que j'aurais aimé être née trois siècles plus tôt pour profiter du vent dans mes cheveux et des rayons du soleil sur ma peau.

— De quoi parle-t-il, dans la lettre ? demandé-je, amère. « Hope avait raison » ?

— Hope pensait que la Communauté se débarrassait des éléments gênants en les exilant sur l'île des Néfastes.

— Gênants dans quel sens ?

— Tous ceux qui remettent en cause le fonctionnement de la Communauté ou le classement par poids, répond Alice la blonde.

— Je ne connais personne qui remette en cause le classement par poids !

— Tu en connaissais deux. Mais ils ne sont plus là.

Je reste interdite.

— Vous voulez dire que si quelqu'un pose trop de questions ou se risque à émettre un avis dissident, ils truquent les résultats de la machine pour qu'il soit déclaré néfaste ?

— Non, ils ne « truquent » pas les résultats. La machine en elle-même n'est que pipeau.

— Impossible.

— Impossible ? Pourquoi ? me lance Alice la brune sur un air de défi.

— Neil Harrison a créé une machine capable de peser l'âme, et après des années de recherches il a mis au point une autre machine capable d'analyser l'âme, tout le monde le sait. C'est comme ça que ça s'est passé !

— Sauf que la Balance repose sur des équations extrêmement complexes relevant des théorèmes de grands physiciens. Par contre, analyser ton âme, Sienna, tu as conscience de ce que cela implique ? Il faut une machine capable de retracer tous les souvenirs marquants de tes vies passées à travers la mémoire morte de ton subconscient.

— C'est exactement comme ça que ça fonctionne.

— Donc tu crois vraiment que c'est possible ? Dans ce cas, pourquoi on ne l'utilise pas pour retracer les grands événements ou résoudre les mystères de l'humanité à travers ceux qui les ont vécus dans leurs vies passées ?

— Je... je ne me suis jamais posé la question.

— Cette soi-disant machine ne sert qu'à écarter ceux que la Communauté ne veut pas dans ses rangs.

— Admettons un instant que ce soit vrai, même si honnêtement j'en doute fort, l'Examen d'âme n'a lieu qu'une fois dans la vie d'un membre, à ses dix-huit ans. Or, tous les dissidents ne naissent pas dissidents. Que fait la Communauté si elle veut virer un adulte, hein ?

Les deux Alice me regardent à présent comme si la réponse était tellement évidente que même un aveugle la verrait.

— Dans ce cas elle lui donne le cancer, le « mal du siècle ».

— Non, arrêtez deux minutes.

Cette fois, je me lève et commence à faire les quatre cents pas dans le salon, les mains dans les cheveux.

— Ça va beaucoup trop loin.

— Un habitant sur deux de la Plume et du Bec développe un cancer dans sa vie. Un sur quatre dans la Patte, un sur six dans le Croc, un sur dix dans la Griffes, énumère Alice la blonde. Bizarre, non, pour des gens qui vivent tous dans les mêmes conditions et reçoivent les mêmes doses de rayonnements provenant de l'extérieur ?

— Et ne parlons pas de la mortalité en cas de cancer, renchérit la brune. Cent pour cent de mortalité dans la Plume et le Bec, quatre-vingts dans la Patte, et les chiffres diminuent à mesure que l'on se rapproche du secteur deux. Pour celui-ci, par contre, nous n'avons aucun chiffre puisqu'ils se soignent entre eux.

— Je suis perdue, dis-je en essuyant une goutte de sueur sur mon front. À quoi riment ces chiffres, au juste ?

— Non seulement la Communauté ne se donne pas la peine de soigner du cancer ses membres les moins importants, mais il est en plus l'arme idéale pour se débarrasser de ceux qui gênent.

— Mais vous savez bien que la Communauté n'a jamais trouvé de remède au cancer !

— Sienna... Elle sait très bien comment traiter le cancer... et elle sait également très bien comment en provoquer un sans que personne ne s'en aperçoive.

Je pense alors à la mère de Josh. À la nourrice qui me gardait avec d'autres enfants quand j'étais petite. Aux nombreux collègues de mes parents. À tous ces habitants de la Plume qu'on a vus partir les pieds devant

se faire incinérer. Je ne peux pas croire que la communauté ait décidé de les laisser mourir parce qu'ils gênaient ou n'étaient pas indispensables.

Il y a bien des gens importants qui sont morts d'un cancer ! Comme Ian Ruben, l'excellent auteur de « La vie sous l'eau », son dernier roman, qui raconte comment un petit groupe de personnes survit au déluge en trouvant refuge dans une bulle d'air sous l'eau, alors qu'en réalité ils se trouvent juste au fond d'un lac et que tout autour, la vie a repris...

Oh non. Je n'avais jamais fait le rapprochement. Il faut dire que quand j'ai lu ce bouquin, j'avais douze ans et je ne me posais aucune question. Je n'ai jamais réalisé que la situation dépeinte dans ces lignes n'était peut-être qu'une allégorie de la nôtre. Et son cancer l'a pris quelques mois après la publication...

— Non, ce n'est pas possible ! crié-je avant de me précipiter vers la sortie.

— Reviens nous voir quand tu veux ! lance ironiquement Alice la brune.

Une fois dehors, je m'arrête près d'un arbuste, persuadée que je vais vomir. Mais comme je n'ai rien mangé depuis des lustres, je n'ai que deux ou trois haut-le-cœur douloureux.

Est-ce qu'on peut vraiment évoluer dans une société qui nous manipule et nous ment, qui nous exile à nos dix-huit ans ou nous donne un cancer à l'âge adulte si on ne rentre pas dans les clous ? Et si c'est vraiment le cas, combien de personnes sont au courant et vivent normalement sans rien faire ?

Je vis depuis quelques jours hors du temps. Le discours des deux Alice repasse en boucle dans ma tête. Une part de moi refuse catégoriquement de les croire et les traite de complotistes paranoïaques, mais une autre part de moi, une part qui prend de plus en plus d'importance, commence à se demander où se trouve la limite entre paranoïa et clairvoyance. Josh a été exilé après avoir fait des recherches et émis des théories sur la Communauté. Tout comme Hope. D'ailleurs, cette dernière a été condamnée à passer un examen d'âme anticipé pour avoir été surprise deux fois dehors après le couvre-feu. Normalement, la sanction qui s'applique n'est qu'une amende majorée. De là à imaginer que tout ça n'est qu'un coup monté, il n'y a qu'un pas...

Non, je ne peux pas vivre comme ça. Je ne peux pas avancer dans cette société en ayant constamment des soupçons sur nos scientifiques. Ce sont nos dirigeants, ils font de leur mieux. Les statistiques des deux Alice ne tiennent pas debout. Il est normal pour des habitants du Bec ou de la Plume d'avoir plus de chances de développer un cancer que n'importe quel autre membre de la Communauté. Ils sont exposés tous les jours à des matières toxiques et à des gaz d'usine ! Leur métier est bien plus pénible, les risques sanitaires sont plus élevés pour eux. Il n'est pas possible que nos dirigeants soignent ou donnent des cancers par-ci par-là sans que personne ne s'en rende compte !

Il est 20h30 quand je ferme avec soulagement la salle d'activité. La soirée a été particulièrement difficile, comme souvent le jeudi soir avec l'arrivée du week-end. Je m'apprête à prendre le chemin de la maison quand je tombe nez-à-nez avec Oliver, ce qui me fiche la trouille de ma vie. La main sur le cœur, je me retiens de justesse de lui demander ce qu'il fait là – ça n'aurait pas été très poli – et le salue.

— Il faut qu'on parle, Nina. Laisse-moi faire un bout de chemin avec toi.

Intriguée, j'accepte et lui emboîte le pas. J'ai comme un mauvais pressentiment.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai eu Alice Lance au téléphone. Elle m'a dit que tu avais été la voir pour la questionner au sujet de Josh et Hope.

— En effet. Et alors ?

— Elles t'ont révélé ce qu'elles savaient de la Communauté.

— Ce qu'elles pensaient savoir !

— Sienna, je vais te raconter quelque chose que peu de personnes savent. Il y a environ quinze ans, un de mes exploreurs m'a rapporté d'expédition un objet qui était toujours fortement radioactif. Il s'est passé plusieurs jours avant que je ne m'en rende compte, et évidemment j'ai développé un cancer. Quand la Communauté l'a su par le biais des médecins qui me suivaient, ses sbires sont venus chez moi et ont confisqué toutes mes provisions de nourriture protéinée pour me constituer tout un stock d'une nouvelle formule qu'ils voulaient soi-disant me faire tester. Deux ans plus tard, mon cancer avait disparu.

— Et il n'y a aucune chance pour qu'il se soit soigné tout seul ?

— Bien sûr que non.

— Donc ce que tu essayes de me dire, c'est que la Communauté a soigné ton cancer via ta nourriture ?

— Exactement.

Nous passons devant des voisins commerçants qui nous saluent de la main, mais nous sommes bien trop concentrés sur notre discussion pour leur répondre.

— Pourtant la Communauté prétend ne pas savoir soigner ce mal !

— Parce que si les gens apprennent que le cancer se soigne, elle sera obligée de soigner tout le monde, et cela épuiserait nos ressources.

— Mais pourquoi toi, elle t'a soigné ?

— Parce que c'est moi qui forme tous les Exploreurs de la Communauté, et parce que je ramène régulièrement des trésors. Je suis quelqu'un d'important aux yeux de nos scientifiques.

— Donc elle garde le remède secret pour éviter de gâcher des médicaments en soignant les ouvriers ?

— C'est exactement ça. Pour elle, les petites gens ne servent qu'à servir les grands.

— Si tout ça est vrai, alors je suis profondément dégoûtée.

— Je suis désolée, Sienna. Le monde n'était pas beau avant, et même si on a réussi à plus ou moins supprimer l'argent, il reste encore le pouvoir. Le fonctionnement de notre cité n'est pas la réponse à tous les problèmes.

Je lâche un petit rire jaune et secoue lentement la tête. Je suis dépitée. Tellement dépitée.

— Donc tu es venu jusqu'à mon boulot pour confirmer les dires des Alice ?

— À vrai dire, non.

Il s'arrête de marcher pour me faire face. Je l'imite.

— Alice a fait l'erreur de me téléphoner, or nos lignes sont toutes sur écoute. La Communauté sait maintenant que tu es au courant de tout.

— Quoi ?! m'étranglé-je alors que le sang se vide de ma tête. Mais je n'ai rien demandé !

— Techniquement, si... Tu es allée voir les Alice. Maintenant tu fais partie des personnes gênantes pour la Communauté, que tu le veuilles ou non.

— Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Oliver plonge la main dans l'intérieur de sa veste et en sort une carte géographique identique à celle sur laquelle il fait ses recherches, mais plus petite, ainsi qu'un couteau de poche avec lame rétractable issu de l'Ancienne Ère dont Josh faisait la collection. Furtivement, il me les fourre dans les mains.

— Prends ça avec toi. Cache-les. Garde-les toujours sur toi.

— Mais pourquoi ?

— Parce que maintenant que tu es dans la confiance de ce qui se trame ici, tu risques d'en avoir besoin.

Je me réveille empâtée. Je n'ai presque pas dormi. Après le départ d'Oliver, je n'ai fait que fixer la carte et le couteau en me demandant quelle utilité ils pourraient bien avoir. Et puis j'ai fini par comprendre le message : je suis devenue une cible. Je suis une cible parce que j'ai demandé des informations, j'ai remué un peu la vase que la Communauté tente de dissimuler au fond de son lac doré. Sans même le vouloir, je suis passée de l'autre côté. Du côté de Josh, Hope, et des deux Alice. Cinquante pour cent

de ce groupe ayant été exilé, j'ai une chance sur deux de... Non. Je ne peux pas y penser. Ce n'est pas envisageable. Les deux Alice ont beau flirter avec la rébellion, elles n'ont jamais été inquiétées par la Communauté et n'ont pas encore développé de cancer « punitif », à ce que je sache...

La dernière journée de la semaine va être longue. Dans la salle de bain, je coiffe mes longs cheveux bruns. Habituellement, je fais une natte, pour qu'ils ne me gênent pas. Tout à coup, pour la première fois, je me dis que je pourrais les couper et les vendre à la Communauté. De toute façon, une fois dehors, ils deviendront plus gênants qu'autre chose.

Qu'est-ce que je raconte ?

Secouant la tête, je finis de me préparer et descends prendre un petit-déjeuner à base de purée de flocons d'avoine protéinée goût vanille. En réalité, la vanille ne doit pas avoir ce goût-là, mais personne n'a vécu au temps où on la cultivait. Du coup, nos scientifiques peuvent bien donner à notre petit-déjeuner un goût de fraise ou de réglisse, on n'en saura jamais rien.

— Je suis contente que tu sois retournée au lycée, me dit ma mère derrière son bol.

— Je devais le faire. Pour Josh.

— Tu es courageuse.

En sortant de chez moi, je m'apprête à courir pour attraper mon bus que je vois arriver tranquillement un peu plus haut dans l'allée, quand je tombe nez-à-nez avec Aaron sur son vélo électrique. Je m'arrête net. J'avais carrément oublié qu'il existait, celui-là.

— Je t'emmène ?

Assise sur le guidon de son vélo, je regarde mes camarades prendre le chemin du lycée tandis que nous les dépassons tranquillement.

— Comment as-tu su que j'avais repris les cours ? demandé-je.

— Je t'ai aperçue au lycée, hier. Je suis heureux de te revoir.

Comme mon équilibre est précaire, je préfère ne pas me tourner vers lui et continuer de fixer la route droit devant moi. De toute façon, je ne sais pas quoi répondre à ça.

— Je suis désolé, pour Josh.

— Tu n'y es pour rien.

— Je sais, mais c'est une façon de te dire que je suis là, si tu as besoin de parler.

Arrivés au lycée, je regarde Aaron ranger son vélo dans un des emplacements réservés à l'entrée, puis il m'invite à entrer dans le bâtiment, une main posée entre mes omoplates. Sa douceur et sa bienveillance me réchauffent le cœur, même si elles ne pourront jamais pallier l'absence de mon meilleur ami. « Se concentrer sur ceux qui restent ». Foutaises. « Fermer les yeux sur ceux qu'on a fait partir », plutôt !

Au milieu du couloir, j'attrape le bras du grand blond pour qu'il fasse volte-face.

— Aaron. J'ai peur d'être déclarée néfaste.

Vu la tête qu'il tire, il était loin de s'attendre à ça.

— Quoi ?

— Je... J'ai toutes les raisons de croire que la Communauté voudrait me voir dégager d'ici.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es inoffensive !

— Oui, mais... j'ai appris des choses qui risquent de lui déplaire.

— En quoi cela peut-il influencer la qualité de ton âme ?

J'hésite à le mettre dans la confiance, et puis, je me dis que tout un chacun est en droit de savoir ce que nos scientifiques nous cachent. Au moins, si je venais à être exilée, il saurait pourquoi.

— Je crois que la Communauté n'exile pas selon la qualité de ton âme mais plutôt selon ta capacité à obéir aveuglément.

— T'es en train de me dire que l'Examen d'âme est truqué ?

— Plus ou moins.

— C'est impossible. J'ai assisté à des centaines d'Examens d'âme avec mon père, et depuis tout petit. La machine qui analyse ton âme fait toute une pièce et ça dure une éternité ! Si c'était truqué ils ne se donneraient pas tant de mal.

Je baisse les yeux. Je me doutais qu'il serait difficile à convaincre. Moi-même ne suis pas sûre d'être parfaitement convaincue.

— Je conçois que tu stresses, et même si tu as encore un an à attendre avant ton Examen d'âme, je peux t'assurer que tu ne seras pas déclarée néfaste. Avec trois vies, c'est improbable !

— On en reparlera quand je serai jetée dans un vieux pick-up avec un sac en krell organique sur la tête !

Il soupire.

— Ok. Tu veux en être sûre, une bonne fois pour toutes, et arrêter de te torturer l'esprit avec ça ?

— Comment ça ?

— Je peux te faire passer ton Examen d'âme de manière anticipée et tout à fait clandestinement.

— Sérieux ?

— Il me suffit de voler le badge de mon père. Il ouvre le pont de la cité du Savoir, les bâtiments et les labos. Rien de plus facile.

— Mais... activer la machine ne demande pas des compétences particulières ?

— Je l'ai vu faire des centaines de fois, je te dis ! Ce sera du gâteau. Comme ça, tu verras que tu es une âme faste et tu pourras continuer à vivre sereinement.

Et surtout, si je suis déclarée faste maintenant et néfaste lors de mon Examen d'âme officiel, j'aurai la preuve que les résultats sont truqués.

— D'accord, je marche.

— Très bien, alors retrouve-moi au portail du secteur deux juste avant ton couvre-feu.

Pendant tout mon service à la salle, Kate me rapporte les potins entendus pendant mon absence et dont elle n'a pas pu encore me parler. Un couple s'est formé sans savoir s'ils seront affectés au même secteur, un prof a fait une dépression nerveuse, un petit rigolo a déclenché l'alarme incendie en plein cours d'histoire de la Communauté... Elle me raconte tout ça, comme si la situation était normale, comme si notre groupe d'amis n'avait pas été amputé de son leader, du ciment qui nous liait tous, comme si Zack et Farrell nous fréquentaient encore et se fréquentaient encore. Kate fait preuve d'un déni irritant.

À la fin de mon service, je ne me fais pas prier pour déguerpir. Après avoir prétexté auprès de Kate l'envie de marcher pour rentrer, je rejoins à pied le secteur deux où Aaron m'attend déjà.

— Je n'ai même pas eu à voler le badge de mon père finalement, j'ai demandé à Hamilton s'il pouvait lui emprunter en prétextant vouloir faire visiter les labos à une nana qu'il veut impressionner, et le tour était joué.

— Qui est Hamilton ?

— Mon petit-frère.

Il est vrai que le secteur deux est le seul secteur non soumis à la politique de l'enfant unique.

— Je ne savais pas que tu avais un frère.

— Il va à l'école à la Cité du Savoir, il n'a jamais mis un pied en-dehors de la Corne.

— Et pourquoi toi tu vas au lycée à la Griffé ?

— Quand mon père a vu quelle déception j'étais, il m'a envoyé chez les pauvres et a refait un gosse tout de suite derrière.

Nous remontons la grande avenue bordée d'arbres dorés jusqu'à l'île où se tient dans toute sa splendeur la Cité du Savoir.

— Donc il accorde tout à ton frère ?

— Oui, mais le bon côté des choses c'est que Hamilton me vénère, je peux donc tout obtenir de lui.

Avoir un frère ou une sœur est un concept très étrange, pour moi. Partager ses parents et ses gènes avec quelqu'un qui vous ressemble physiquement... Vivre sous le même toit... Devoir partager le peu qu'on a... Je n'aurais vraiment pas supporté.

— Et Hamilton, il a subi sa Pesée ?

— Il n'a que quatorze ans, donc officiellement non...

— Mais officieusement ?

— Vu que mon père est au Conseil Population, il a obtenu qu'il subisse une Pesée informelle anticipée. Les résultats ne sont pas fiables à cent pour cent à cet âge-là mais il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chance qu'il fasse une belle carrière à la Corne.

— Tandis que toi, le fils renié, tu finiras tes jours à la Plume. Le hasard fait bien les choses.

Si hasard il y a, ce dont je doute de plus en plus.

— Je ne perds pas l'espoir d'intégrer un secteur plus noble.

Au bout de vingt minutes de marche, nous arrivons à l'entrée du pont qui franchit les douves entourant la Cité du Savoir. Celle-ci est encore plus impressionnante vue de près.

Aaron passe le badge de son père devant le lecteur. Les portes en SCT transparent qui nous barrent le passage s'ouvrent. Je traverse le pont en regardant l'eau couler sous mes pieds comme une enfant. Le pont étant entièrement transparent, j'ai l'impression de voler.

Nous arrivons sur une grande place abritée par quelques arbres, certains verts, d'autres roses, et balayée par un petit vent artificiel tout à fait agréable. Face à nous s'élève la Tour du Savoir qui soutient le plafond de la cité en son centre. Elle est flanquée de plusieurs bâtiments plus petits mais non moins saisissants, gigantesques tours de verre à l'image de ce qui figure

dans mon livre d'histoire des USA au chapitre « New-York City ». Une large rue borde cet amas d'immeubles et les sépare d'une autre rangée de buildings qui eux, sont moins grands et se tiennent juste au bord des douves.

— J'ai chaud, tout à coup, lancé-je en enlevant ma veste.

— C'est normal, ici il fait dix-huit degrés alors que le reste de la Communauté est à la température de quatorze degrés.

Pour quelqu'un qui sait autant de choses, je suis surprise qu'il ignore totalement que son père et ses collègues scientifiques nous mènent en bateau depuis deux cents ans.

La vie semble avoir déserté la Cité du Savoir, pourtant ce doit être un quartier très agité la journée. Mais 21 heures ayant sonné, je suppose que toutes les personnes travaillant ici sont rentrées chez elles dans le secteur deux. Seul un petit aérocar d'entretien circule entre les bâtiments pour ramasser les détritrus. Je plains le pauvre malheureux qui travaille de nuit.

Aaron me prend la main pour m'attirer dans un bâtiment attenant à la Tour du Savoir.

— Allez, ne perdons pas de temps, je te rappelle que nous n'avons pas le droit d'être ici.

À la présentation du badge devant le lecteur, la porte s'ouvre, et nous nous engouffrons à l'intérieur. Nous traversons un hall immense, plongé dans la pénombre à cause de la lumière déclinante de notre faux soleil, jusqu'à un ascenseur que Aaron actionne, toujours avec le badge.

— Pas le temps pour la visite guidée, tu m'excuseras.

Je lui souris, même s'il ne le voit pas à la lumière diffuse des boutons d'étages. Tout à coup je réalise que je vais passer mon Examen d'âme et une boule de la taille d'un ballon de foot se forme dans mon estomac.

La cabine s'immobilise et les portes s'ouvrent sur un couloir aux murs en SCT transparent. Nous le parcourons, passons devant un bon nombre de laboratoires et de salles d'expériences occupées par des machines imposantes dont je ne connais ni le nom ni la fonction, pour nous arrêter devant la pièce du fond, la seule ayant des murs opaques. Aaron passe le badge devant le petit lecteur, puis tape un code sur le boîtier et la porte s'ouvre.

— *Bienvenue, professeur Carter*, lance alors une voix de synthèse qui me fait sursauter. *Je ne pensais pas vous voir à cette heure tardive.*

— Je ne t'ai pas créée pour que tu penses, Iloa.

Devant mon air surpris, il se penche et me glisse à l'oreille :

— Je lui parle comme lui parlerait mon père, heureusement nous avons quasiment la même signature vocale et cette carne d'intelligence artificielle ne fait pas la différence.

— *Que puis-je faire pour vous, professeur Carter ?*

— À ton avis, Einstein ? Je suis là pour faire passer son Examen d'âme à Sienna Steele. Et cela restera entre nous.

Je comprends mieux d'où vient le ton condescendant d'Aaron. Il a été formé à bonne école, apparemment.

— *Je charge le dossier de Sienna Steele. Secteur d'origine : la Plume. Secteur d'affectation : la Plume. Chargement en cours.*

— Installe-toi, Sienna.

L'Analyseur est composé d'un tube vertical transparent à l'intérieur duquel pendent mollement des électrodes, entouré d'un réseau monumental de câbles et de gaines électriques qui occupe un pan de mur entier. Le tout est connecté à un ordinateur, sur la droite, vers lequel sont envoyés les données et résultats issus de l'analyse. J'ai déjà vu cette machine en photo quand j'étais au collège, mais la voir en vrai fait un tout autre effet.

Je m'installe donc dans le tube, puis Aaron place des électrodes à plusieurs endroits de ma tête, puis sur mes poignets, chevilles, et deux sous mes clavicules. J'ai le cœur qui bat la chamade.

— Bien, lance Aaron en soufflant profondément. Iloa, où en es-tu ?

— *Le dossier de Sienna Steele est chargé, professeur Carter. Tout est prêt pour l'analyse.*

— Lance l'analyse.

— *Poids de l'âme : trois vies antérieures, durée approximative de l'examen : quatre minutes.*

— Quatre minutes pour trois vies, je n'imagine pas le temps que ça met pour quelqu'un qui en a plus de quatre-vingts !

— Ne m'en parle pas. La punition préférée de mon père quand je n'étais pas sage était de me faire assister aux Examen d'âmes lourdes.

— Quel homme charmant.

Aaron pianote quelque chose sur l'ordinateur puis vérifie des jauges situées à côté de ma tête. En contrôlant que mes électrodes sont bien en place, il croise mon regard.

— Tu as l'air stressée.

— Qui ne le serait pas à son Examen d'âme ?

— Toute personne qui n'a vécu que trois vies et qui n'a techniquement aucune chance d'être déclarée néfaste. Moi-même, avec mes neuf vies, je suis plutôt serein.

Je me tais quelques instants, puis je lance :

— Aaron, tu ne le trouves pas injuste, le fonctionnement de notre société ?

Le grand blond prend quelques secondes pour me sonder, histoire d'être sûr que je ne plaisante pas.

— Le classement par poids est l'un des systèmes les plus équitables que le monde ait connu, répond-t-il en tripotant une gaine électrique. Les âmes légères n'ont que très peu d'expérience en terme d'humanité, les âmes lourdes ont vécu de nombreuses vie et ont accumulé un tas d'informations dans leur mémoire morte, ce qui leur permet de prendre des décisions difficiles. Tu ne laisserais pas un nouveau-né gérer le contrôle des populations, n'est-ce pas ?

— Donc quelqu'un comme toi par exemple, intelligent et avec beaucoup de potentiel, est inapte à avoir des fonctions importantes parce qu'il n'a traversé qu'une poignée de vies ?

— Sienna, tu devrais...

— *Analyse terminée*, coupe la voix de l'intelligence artificielle. *Les résultats sont disponibles.*

— Eh bien vas-y, dis-nous tout.

— *Sienna Steele, secteur sept, trois vies antérieures. Âme néfaste.*

Pendant quelques secondes, nous nous regardons, stupéfaits.

— Elle a dit âme néfaste ? demandé-je alors que mon rythme cardiaque augmente sensiblement.

— Iloa, tu, tu as, peux-tu répéter les résultats de l'analyse ?

— *Sienna Steel, secteur sept. Âme néfaste.*

— En es-tu certaine ?

— *Je ne me trompe jamais, professeur Carter. Vous devriez le savoir.*

Même si ce résultat n'est pas une surprise au vu de l'avertissement d'Oliver, il est quand même un grand choc pour moi. Pour Aaron aussi, apparemment, car son regard a changé.

— *Un tel résultat doit être communiqué à l'État-Major. Envoyer les résultats à l'État-Major ?*

Je sens tout à coup la panique m'envahir.

— Aaron, tu ne vas pas...

— Mais bon sang, tu es une âme néfaste, Sienna !

— Non ! Tu l'as dit toi-même, avec trois vies, je ne peux pas être néfaste ! C'est bien une preuve que cette machine est truquée !

— Tu vois quelqu'un qui l'a truquée, là ? Il n'y a que toi et moi ! Personne ne pouvait savoir que tu allais venir passer ton Examen d'âme, personne n'a pu truquer les résultats !

— Tu me crois vraiment néfaste ?

— Je ne crois que ce qui est inscrit sur l'écran de cet ordinateur ! Tu as sûrement été un serial killer ou un dictateur dans une de tes vies passées, si ça se trouve tu es dangereuse !

Cette fois, je suis hors de moi. Je commence à arracher toutes les électrodes avec fureur, et vais m'en prendre à la machine elle-même quand la voix d'Iloa me coupe :

— *Envoyer les résultats à l'État-Major ?*

Aaron a l'air hésitant. Je lui bondis littéralement dessus.

— Tu ne trouves pas ça bizarre que ton petit-frère adoré par tes parents reste avec eux à la Corne tandis que toi, tu vas finir ta vie dans la Plume et travailler à l'usine ? Tu ne trouves pas ça bizarre que Hope et Josh aient été déclarés néfastes alors qu'ils avaient découvert que la Communauté se fout de nous ? Tu ne trouves pas ça ahurissant que Ian Ruben soit mort d'un cancer juste après avoir sorti un livre nous mettant en garde contre les manœuvres de la Communauté, livre qu'on ne peut plus trouver nulle part ?

J'agrippe à présent sa chemise comme si ma vie en dépendait. D'ailleurs, ma vie en dépend. S'il décide d'envoyer mes résultats d'analyse aux scientifiques, je peux être sûre de voir débarquer la police chez moi dans la nuit.

Oh mon Dieu, je vais être exilée. Peut-être pas maintenant, peut-être pas demain, mais je serai exilée, de façon sûre et certaine. Comment vais-je faire ? Je ne tiendrai pas une journée à l'extérieur !

— Aaron je ne peux pas être exilée, je ne suis pas une combattante, je ne suis pas une aventurière, s'ils m'exilent je vais mourir, n'envoie pas ces résultats par pitié.

Le regard qu'il me lance est indescriptible. Je crois qu'il avait plus d'estime à mon égard quand je n'étais pour lui qu'un vulgaire colibri. Je vois passer dans ses prunelles tour à tour de la pitié, de la peur, de la méfiance, du dégoût.

— *Professeur Carter, voulez-vous que j'envoie les résultats à l'État-Major ?*

D'un geste lent, Aaron enserme mes poignets pour détacher mes mains de son col. Puis il me lâche, comme si j'étais aussi radioactive qu'une source de cobalt 60.

— S'il te plait, Aaron.

— Iloa...

À bonne distance de moi, il me regarde par-dessous ses cils puis soupire.

— Ne transmets pas les données. Je m'en charge personnellement.

— *Bien, professeur. Pour rappel, un élément néfaste doit faire l'objet d'une arrestation.*

— Je sais. Et je ne t'ai rien demandé. Éteins tout, nous partons.

Alors que je me liquéfie de soulagement, Aaron me presse vers la sortie. Nous longeons le couloir sans dire un mot. Une fois dans

l'ascenseur, il se passe la main dans les cheveux en expirant bruyamment.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? me demande-t-il sans un regard pour moi.

— Qu'est-ce que toi, tu vas faire ? Tu vas en parler ?

— Je...

— Si tu n'en parles pas, j'ai un an devant moi pour trouver un moyen de...

Un moyen de quoi ? Soit je pars pour éviter l'exil, soit je me fais exiler. Tu parles d'un choix !

— Je ne sais pas ce que je vais faire, en fait...

Bizarrement, je me surprends à ne pas pleurer. En réalité, je suis trop en colère pour être triste. Les soupçons de Hope, de Josh et des deux Alice se sont encore vérifiés sur moi. Si cette partie de leur découverte est avérée, alors plus rien ne prouve que le reste n'est pas également vrai.

Les deux semaines suivantes, je traîne comme une âme en peine. Je suis néfaste, je vais être exilée par la Communauté, et je n'ai même pas trouvé le courage d'en parler à mes parents. Pour quoi faire, de toute façon ? Pour qu'ils se rongent les sangs jusqu'à ce que le moment soit venu de passer mon Examen d'âme ? Pour qu'ils essayent de faire quelque chose de stupide et s'exposent aux représailles sanitaires des scientifiques ?

Heureusement, tout le monde me pense encore endeuillée par l'exil de Josh, et même si c'est vrai, c'est maintenant mon propre avenir qui me préoccupe. Après trois semaines, mon meilleur ami n'a pas beaucoup de chances d'être encore en vie. Le jour où je suivrai ses traces, il ne restera de lui qu'une dépouille squelettique.

Enfin... dans l'hypothèse où Aaron ne me balance pas à son père ! J'ai essayé plusieurs fois d'aller le voir pour m'assurer qu'il tienne parole et n'en parle à personne, seulement il m'évite comme la peste et s'arrange pour ne jamais me croiser. Cependant, je pense qu'il risque gros si son père apprend qu'il s'est servi de l'Analyseur dans son dos. Il est de son intérêt que cette histoire ne s'ébruite pas. De toute façon, dans moins d'un an, je serai exilée. Ce n'est pas comme si j'allais organiser une révolte entre temps...

— Est-ce que vous avez vu Aaron Carter ces derniers temps ? demandé-je à mes copines pendant la pause déjeuner.

— Quel dommage que les premiers mots que tu prononces depuis tout ce temps soient destinés à ce fils à papa, lâche Kate tout en mâchant la bouche ouverte.

Je ne comprendrai jamais pourquoi elle mâche sa bouillie. Ça s'avale tout seul.

— Tu comptes remplacer Josh par Aaron ? poursuit-elle, cynique.

Je choisis de ne pas répondre, de peur que mes paroles ne dépassent ma pensée. Si j'ai toujours été reconnaissante à Kate d'être franche, un peu de délicatesse ne lui ferait tout de même pas de mal.

Quand elle se lève de table pour aller à son option dessin, Romy, jusque-là silencieuse, me dit :

— Tu sais, mon père connaît un très bon psychologue. Tu pourrais peut-être lui parler ?

— C'est gentil, Romy, mais il ne pourra pas m'aider. Comme tous les pys il se contentera de me rappeler pourquoi il est indispensable d'exiler les âmes néfastes et à quel point j'ai de la chance d'être née dans la Communauté. Et crois-moi, ce n'est pas du tout ce que j'ai envie d'entendre actuellement...

— Je comprends...

Après quoi elle se cache de nouveau derrière ses cheveux.

Depuis deux semaines, je ne peux m'empêcher de revivre mon Examen d'âme. Aaron a raison, avec trois vies il est quasiment impossible d'être déclaré néfaste, sauf si on a été Jack l'Éventreur puis Adolf Hitler. S'il est vrai que la machine est truquée, je ne comprends pas pourquoi elle m'a déclarée néfaste alors que personne à part Aaron n'y a touché. Et honnêtement, je ne vois pas quel profit il aurait pu tirer de cette manœuvre.

Je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas vers qui me tourner, mais si mon destin est scellé, la manière dont je peux le gérer ne dépend que de moi. J'ai un an pour me préparer à vivre à l'extérieur. Peut-être pourrais-je demander à Santiago des conseils de survie, comme ça, l'air de rien. Je peux prétexter écrire un livre sur une fille de la Communauté obligée de survivre à l'extérieur, histoire de ne pas attirer l'attention sur moi...

Il y a forcément quelqu'un qui peut m'aider d'une manière ou d'une autre.

La fin des cours a sonné, je m'apprête à prendre le chemin du bus quand une voix familière me hèle. Aaron approche, d'une démarche incertaine, son sac à dos négligemment jeté sur son épaule. Quand je pense

que j'essaye de le voir depuis deux semaines et que c'est finalement lui qui me trouve ! Tant mieux, nous allons pouvoir parler de ce que nous seuls savons.

— Marche un peu avec moi et fais comme si on se parlait à peine, me dit-il sans même me regarder.

Comme il ne ralentit pas, je me cale à son allure.

— Bonjour, oui je vais bien merci, et toi ?

— Comment tu peux faire comme si de rien n'était ?

— Je ne fais pas comme si de rien n'était, Aaron, je ne dors plus depuis... l'autre soir.

— Sienna, écoute... Dans la vie on a certaines opportunités qui se présentent à nous, qu'il serait vraiment idiot de rater...

Comme un Examen d'âme anticipé, par exemple ?

Je le laisse continuer, trop curieuse de ce qu'il peut bien avoir à me dire.

— Et j'ai réalisé que... qu'une opportunité se présentait à moi.

Oh, oh. Maintenant, j'ai un mauvais pressentiment.

— J'aurais pu ne rien te dire, mais on a tissé des liens, en quelque sorte. Je veux être honnête avec toi. Je te préviens pour être honnête.

Mon sang se glace dans mes veines. Je n'aime pas du tout la tournure que prend son discours. Comme il ne me regarde pas, je l'invite à poursuivre d'un grognement.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit ? que si je rendais un grand service à la Communauté j'aurais peut-être la possibilité de terminer dans un endroit un peu plus huppé que la Plume ?

— Oui, et alors ? demandé-je en ayant peur de comprendre.

— Tu sais, Sienna... Au début c'est vrai que je t'ai approchée parce que tu es la plus jolie fille de la Plume, et comme je savais que j'allais tomber là-bas, je m'étais dit que vivre dans un secteur de merde mais avec une belle nana était toujours mieux que vivre dans un secteur de merde tout court.

— Aaron, viens-en au fait je t'en supplie.

Il s'arrête de marcher pour me faire face.

— Je vais tout avouer à mon père. Je vais lui dire que tu es une Néfaste.

— Quoi ?! Mais tu ne peux pas faire ça !

— Toi, dans tous les cas, tu es foutue. Comprends-moi, je suis une âme faste, je vais finir ma vie ici contrairement à toi, alors il faut que j'assume

mon avenir ! Je ne peux pas laisser passer une occasion pareille !

Écœurée par ses paroles, je me retiens pour ne pas lui vomir dessus. C'est pourtant tout ce qu'il mériterait.

— Tu ne peux pas me faire ça, Aaron, ce n'est même pas un service que tu rendrais à la Communauté puisqu'ils s'en seraient rendu compte tôt ou tard ! Ils n'ont pas besoin de toi pour ça !

— Je dois essayer quand même.

Les larmes me montent aux yeux. Je détourne le regard.

— Tu n'es qu'un...

— Mais pour te montrer ma bonne foi, Sienna, je te laisse une semaine.

— Une semaine pour ?

— Trouver une solution, un plan B, je ne sais pas... Tout ce que je te dis, c'est que dans une semaine je te dénoncerai.

Je suis atterrée. Les larmes mouillent mes joues alors que je cours à travers la Griffé. Tout à coup, je dois m'arrêter pour reprendre mon souffle. Sans aucune dignité, je m'affale sur le trottoir, à genoux, la main contre mon cœur. J'ai l'impression qu'il va exploser, mes poumons me brûlent, vais-je mourir ?

Oui, je vais mourir. Dans une semaine environ.

Mes larmes redoublent. Je commence à penser à tout ce que j'ai à faire, à toutes les personnes que j'ai envie de voir avant d'être exilée. À ce que j'aurais dû faire, à ce que je ne pourrai plus jamais faire. Ma respiration ne s'améliore pas, elle est sifflante, inefficace, brûlante, mes doigts se crispent, ma vue se brouille, je n'entends et ne distingue plus rien autour de moi.

Sauf une voix...

— Sienna ?

Cette voix, douce comme l'eau qui coule, je la reconnais, c'est celle d'Alice la blonde. Je lève la tête vers elle, elle est penchée, le visage grave, et me questionne :

— Que se passe-t-il ?

— Je vais être exilée ! m'écrié-je en me jetant sur elle.

Elle me prend dans ses bras, essaye de me calmer avec des mots rassurants, mais elle ne peut rien faire. Ce ne sont que des mots. Dans une semaine, je serai mise dehors, je devrai survivre à l'extérieur, où le monde est hostile, sans vie. Un monde qui a banni l'homme. Les mots ne me sont d'aucune utilité.

Tout en me soutenant, Alice m'emmène jusque chez elle. Là, elle me sert un verre d'eau. Je me sens vidée. Mes larmes ont arrêté de couler, mon cerveau s'est mis en mode sécurité et ne pense plus à rien. Mes yeux détaillent chaque chose qui passe devant eux sans pour autant lui accorder la moindre importance. Je suis une défunte pas encore morte.

Alice la brune rentre du travail une demi-heure plus tard. Pendant que je reste amorphe sur leur canapé, à regarder à travers leur baie vitrée, je les entends s'entretenir à voix basse dans la cuisine. Au bout d'un moment interminable, Alice la brune se plante de toute sa hauteur devant moi. En reniflant, je lève les yeux vers elle.

— Tu veux rester ou partir ? me lance-t-elle.

— Comment ça, « rester » ?

— Si tu veux rester, il y a des moyens de te cacher dans la Plume. Mais pour ça, il faut enlever ta puce.

Interdite, je regarde l'intérieur de mon poignet avant de réaliser que cela impliquerait de l'extirper de mes chairs.

— Quand tu dis enlever ma puce, tu veux dire...

— Ouvrir ton poignet et retirer ta puce. Refermer avec du fil. On a ce qu'il faut. Ce n'est pas la première fois qu'on le fait.

— Mais, c'est vraiment nécessaire ? Si je n'ai plus de puce je ne pourrai plus rien payer, je n'aurai plus d'accès nulle part, je...

— Si tu décides de continuer à vivre ici, tu ne pourras de toute façon plus vivre comme un membre normal de la Communauté. Mais tu seras en vie.

Je regarde mes pieds. Quelle vie ce serait ? Devoir rester cachée toute la journée, sursauter chaque fois qu'une voiture de police passe dans la rue. Est-ce vraiment ça, être en vie ?

— Si tu gardes ta puce, les dirigeants sauront quand tu ouvres la porte de chez toi, quand tu prends l'aérobis ou l'aérotrain, quand tu payes quelque chose, quand tu accèdes à un lieu. Ils pourront te suivre à la trace et n'auront qu'à choisir le bon moment pour te cueillir comme une fleur.

Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Jusqu'à présent, ma puce ne représentait pour moi qu'un moyen de payer mes trajets et consommations et déverrouiller les portes de chez moi et de mon lieu de travail. Maintenant, je comprends le but de cet implant, la réelle utilité que lui confèrent les scientifiques : c'est un traceur, un moyen de tout savoir de

la vie de quelqu'un : ce qu'il mange, boit, où il va, à quel moment il rentre chez lui. Ils savent tout.

— Vous dites que vous l'avez déjà fait ? Retirer la puce de quelqu'un ?

— Tu n'es pas la première à vouloir échapper aux Scientifiques.

— Je ne veux pas leur échapper, je veux qu'ils m'acceptent, dis-je dans un souffle, comme une prière à voix basse.

Bras croisés, me surplombant de toute sa hauteur, Alice la brune tord sa bouche de mécontentement.

— Ouais. Sauf qu'ils te veulent hors de la Communauté. Alors oublie la *happy end*. Et prends ton destin en main.

— Mon destin ?

Alors que la brune me regarde d'un air de défi, la blonde vient déposer un objet métallique sur la table à manger. Je me lève du canapé pour mieux voir. Il s'agit d'un petit couteau à la lame très acérée.

— Soit tu te fais exiler comme une paria, soit tu rejoins les rangs et décides de lutter de l'intérieur contre le système, dit-elle avec un signe du menton vers le couteau.

Je ne sais pas vraiment ce que cela implique. Je ne sais pas vraiment ce qu'on attendra de moi. Mais je sais que si je garde la puce, la Communauté pourra me tomber dessus à n'importe quel moment. Et si je ne sais pas encore de quoi sera fait demain, je veux au moins avoir un peu de temps pour moi afin d'y réfléchir. Alors, je relève la manche de mon pull, vient m'asseoir à la table et pose mon bras droit, paume en l'air.

— Fais-le. Enlève cette satanée puce.

— Ça va faire mal, prévient Alice la blonde. Je n'ai pas d'anesthésiant.

— Fais-le quand même. Quelque chose me dit que ce n'est que le début.

— Alice. Scalpel.



Mon poignet me brûle. Des gouttes de sueur de la taille de mon pouce coulent le long de mes tempes. Pendant de longues minutes, j'ai regardé Alice la brune tracer un Z sur mon poignet avec son scalpel, écarter ma peau, plonger une pince métallique dans ma chair à la recherche de ma puce, me l'extraire en écartant veines et tendons, puis me recoudre avec un crochet et du fil transparent. Je l'ai regardé faire sans broncher, dents serrées. Je pensais à Josh. J'aurais voulu qu'il soit présent pour me voir endurer ça, pour lui prouver que je ne suis pas qu'une chiffemolle soumise à la Communauté. Lui prouver que je suis capable de désobéir, comme lui, comme Hope. Lui prouver que je suis capable de prendre mon destin en main.

Non, la Communauté ne me fera plus pleurer. Non, les Scientifiques ne me feront plus trembler. Je me cacherai dans la Plume. Je vivrai dans l'ombre. Et quand la révolte grondera, je serai prête.

Quand je rentre enfin chez moi, mes parents sont attablés. Après avoir déposé mon sac de cours dans l'entrée, je me rends dans le salon d'un pas sûr, me plante devant la table et y dépose l'objet circulaire, pas plus grand que l'ongle de mon auriculaire, que l'on m'a implanté à la naissance et qui ne m'avait jusque-là jamais quittée.

Le regard de mes parents va de la puce à mon poignet bandé. Plusieurs fois. Puis la délicate main de ma mère vient couvrir ses lèvres pâles, tandis que mon père s'exclame :

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?! C'est ta puce, ça ? Dis-moi que ce n'est pas ta puce, Nina !

— C'est ma puce. Je l'ai enlevée.

— Mais ça va pas la tête ! Tu es complètement folle ! Ce truc-là ne doit jamais voir la lumière du jour ! Qu'est-ce qui t'a pris ! Tu es devenue complètement folle ? Qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête ?!

— Michael... coupe la voix de ma mère.

Mon père écume, quand tout à coup il semble réaliser que quelque chose de grave s'est produit. Ma mère, elle, a déjà compris. Elle l'a su dès que j'ai passé le pas de la porte.

— Maman, Papa... Je suis une âme néfaste.

Le temps semble s'arrêter, plombé par le silence. Je peux entendre les questions qui se bousculent dans leur tête : pourquoi, comment le sais-tu, qui t'a enlevé ta puce. Les yeux de ma mère se voilent déjà de larmes, je décide de leur épargner l'interrogatoire.

— Aaron Carter m'a proposé de passer un Examen d'âme anticipé. Je suis une âme néfaste. Ça, je le sais depuis un moment, en fait. Le souci, c'est qu'il m'a prévenue tout à l'heure qu'il allait avertir son père. Du coup, les deux Alice de la Griffes m'ont extrait la puce.

Et tout ce qui franchit les lèvres de mon père, après ce moment de tension terrible, c'est :

— J'ai toujours dit que les Alice de la Griffes étaient des filles très peu fréquentables.

Mais ma mère l'empêche de continuer en s'agrippant fermement à sa chemise. En fait, elle s'y agrippe comme s'il était sa seule bouée de sauvetage.

— Tais-toi, Michael. Nous devons trouver une solution.

— Les deux Alice m'ont dit que je pouvais vivre cachée dans la Plume. Dans l'allée Nord.

Alors que ma mère ferme les yeux de dégoût à cette idée, mon père serre les poings.

— Il y a effectivement une communauté marginale qui vit là-bas, sans aucun respect pour nos règles, dit-il. Mais tu n'as rien à y faire ! Tu n'es pas comme eux, tu n'es pas une malpropre, à vivre sur le dos de la société, à vivre la nuit comme un rat !

— Michael ! gronde ma mère.

— Il y a forcément une autre solution. L'Examen que t'a fait passer ton ami, c'était sur une vraie machine ? Est-ce qu'il sait au moins s'en servir ? Comment a-t-il fait pour y accéder ?

S'ensuit une longue heure durant laquelle j'explique et réexplique comment se sont déroulés les événements, ce qu'a dit la machine, mot pour mot, ce qu'Aaron m'a dit cet après-midi au lycée, ce que les Alice ont fait... Je m'épuise à répondre à leurs questions, jusqu'à ne plus savoir ce

que je dis, comment prononcer ces mots, toutes ces phrases, ces justifications. Finalement je tombe de fatigue et m'endors sur le canapé.

Dans un demi-sommeil, j'entends mes parents débattre de la solution à trouver. Ma mère s'est faite à l'idée de me cacher dans l'allée Nord, là où au moins elle pourra me rendre visite de temps en temps. Là où j'ai le plus de chances de survie, même si la vie que j'y mènerai n'aura rien d'attrayant. Mon père, lui, voudrait me faire sortir de la Communauté. Il dit que c'est possible, il faut dire qu'à travailler dans l'usine des équipements de la police communautaire et des Exploreurs, il a régulièrement des contacts avec eux. Il sait par où passent les Exploreurs pour sortir de la Communauté, il sait aussi où se trouve le tuyau d'évacuation des déchets.

— Je peux même la faire sortir par l'échappement des fumées de ma propre usine ! Je pourrais subtiliser des équipements, jour après jour, pour lui assembler une combinaison qui pourrait l'aider à survivre un certain temps.

— Combien de temps ? Un mois peut-être ? lance ma mère, acerbe. Tu sais bien qu'elle ne survivra pas dehors. Elle ne connaît rien de ce qui est à la surface, elle ne connaît aucune technique de survie.

Je suis maintenant tout à fait réveillée, dents serrées. Même ma mère ne croit pas une seule seconde que je puisse affronter l'extérieur. Elle a raison, je ne sais pas ce qui s'y trouve à part ce qu'on nous dit en cours, et je ne connais aucune technique de survie. Je ne sais pas comment me protéger des radiations. Ni des bêtes sauvages qui ressemblent désormais à des monstres.

Cela dit, je connais quelqu'un qui sait. Quelqu'un qui s'est de nombreuses fois aventuré à la surface et qui saurait me conseiller : Santiago. J'ai déjà songé à aller le voir durant ces deux dernières semaines, désormais cela me semble une nécessité.

— Que fais-tu ? me demande ma mère alors que je viens m'attabler.

— Je viens déjeuner.

— Mais pourquoi si tôt ? Tu ne comptes tout de même pas aller au lycée ?

— Si. Je dois avertir Kate et Romy.

Alors qu'elle prépare ma bouillie du matin, ma mère me lance un regard en biais, bouche tordue.

— Tu es sûre que c'est bien prudent ? Je veux dire, est-ce que Kate est une personne de confiance ?

— Tu ne te poses pas la question pour Romy ?

— Tu sais que j'ai toujours eu du mal avec Katerina.

Que ma mère ait une préférence pour la douceur et la timidité de Romy ne m'étonne pas, elle n'a jamais apprécié les filles trop sûres d'elles et peu regardantes sur leurs manières comme Kate, mais de là à sous-entendre que cette dernière pourrait ne pas être quelqu'un de confiance... Le fait est que ma mère a toujours été quelqu'un de très intuitif, sûrement grâce à sa grande sensibilité et à sa faculté à écouter et à analyser les personnes. Et il est vrai que depuis quelques semaines, une petite voix tout au fond de moi me susurre de me méfier de mon amie.

Je passe tout le cours de littérature à regarder Kate du coin de l'œil, épiant son comportement, essayant de deviner ses pensées derrière son air blasé. Elle a toujours eu l'air tellement détachée de la Communauté, comme s'il était normal pour elle de vivre sous terre et de ne jamais avoir vu la lumière du jour. Comme si elle était persuadée que sa place est ici et que personne n'aurait jamais l'inconscience de l'y déloger. Comme si tout lui était acquis.

— Qu'est-ce que t'as à me mater depuis une heure ? me lance-t-elle tout à coup en tournant les yeux vers moi.

— T'as pas peur d'être exilée ?

— Hein ?

Je coule un regard vers ma professeure qui est en train d'écrire le nom de notre prochaine lecture obligatoire en lettres majuscules au tableau. Quand je suis sûre qu'aucune oreille indiscreète ne traîne, j'enchaîne :

— Pourquoi t'es toujours sereine, comme si t'étais sûre que t'allais rester ici pour toujours ?

— Parce que je me fiche de rester ici pour toujours, justement, me répond Kate, incisive.

— Comment ça ?

La fin du cours sonne, mes camarades se hâtent de jeter leurs affaires dans leur sac et de prendre le chemin de la sortie. La cohue couvre pratiquement ses paroles quand Kate me sort :

— Parce que je survivrais dehors. Et que ça peut pas être pire que la vie qu'on a ici. Je préfère mourir libre que de crever dans une cage.

Après quoi elle jette son sac sur son épaule et se dirige vers la sortie.

Je reste interloquée alors qu'une main me presse doucement l'avant-bras. C'est Romy, les yeux à moitié cachés derrière son rideau blond platine. Elle me sourit timidement, comme si nous ne partagions pas notre quotidien depuis des années.

— Est-ce que tu vas mieux depuis hier ? me demande-t-elle.

— Romy, j'ai quelque chose à te demander.

— Oui, de quoi s'agit-il ?

— Peux-tu venir chez moi ce soir, avant le couvre-feu ?

— Bien sûr ! Mais... j'ai l'impression que c'est grave ?

— Avec quoi coupes-tu tes cheveux ?

— Pardon ?

Devant son air étonné, je lui montre une mèche de mes longs cheveux en haussant les sourcils.

— Euh... avec un vieux rasoir acheté chez l'antiquaire.

— Apporte-le avec toi, s'il te plait.

En rentrant chez moi, je suis sereine, car j'ai pris ma décision. Me cacher dans la Plume est peut-être une solution, mais rien ne m'assure que ce soit la meilleure solution sur le long terme. Dans tous les cas, il faut que je sois préparée à affronter l'extérieur. Je dois avoir un plan B. Je dois me préparer, physiquement et mentalement. Je dois apprendre à survivre sans les scientifiques.

Mes parents sont toujours en train d'élaborer des plans pour me dissimuler aux yeux de nos dirigeants. Ma mère a gagné la bataille, on ne me fera pas fuir. Mon père a cédé devant ses yeux rougis, et parce qu'il tient à pouvoir rendre visite à sa fille, de temps en temps, lui aussi.

Quand Romy frappe doucement à la porte, mes parents se figent. Je sens la tension monter d'un coup, tandis que chacun fixe l'entrée comme s'il s'agissait d'une bombe à retardement.

— Relax, dis-je, c'est Romy.

Je cours lui ouvrir alors que ma mère souffle de soulagement, une main sur le cœur.

Sur le pallier, Romy a coiffé son carré court avec un ruban rouge. Elle me tend une petite boîte en métal toute cabossée, provenant de l'Ancienne Ère, en disant :

— Je vous ai apporté trois muffins au chocolat pour vous remercier de l'invitation.

Je ne saurais dire pourquoi cet élan de gentillesse me fend le cœur et m'attendrit de l'intérieur. Sans la prévenir, je l'attire à moi pour la serrer dans mes bras. D'abord surprise, elle qui n'est jamais dans l'effusion de sentiments me rend à son tour mon étreinte.

— Allez, entre.

Ma mère vient embrasser la petite blonde, qui est de toute évidence celle de mes amies qui remporte tous les suffrages. Mon père se contente de la saluer d'un signe de tête et d'un mot amical. Quand elle remet la boîte à ma mère, celle-ci l'inonde de remerciements et propose de nous préparer des protishakes afin d'accompagner tout ça. Alors qu'elle se rend dans la cuisine, j'en profite pour demander à Romy si elle a bien amené son rasoir.

— Oui, bien sûr, mais...

— Je voudrais que tu me coupes les cheveux. Un carré court, là, au-dessus des épaules, dis-je en mimant la longueur souhaitée.

— Tu veux les vendre à la Communauté ? Je ne pensais pas que tu le ferais un jour.

— Non, je veux te les donner, pour que tu les vendes. Tu garderas l'argent pour toi.

— Quoi ? Mais !

— Crois-moi, Romy, ils ne me serviront plus. Ils ne feront que m'encombrer.

Le bruit d'un shaker tombé au sol attire notre attention vers la cuisine où ma mère se tient, déconcertée.

— Tu veux couper tes magnifiques cheveux ?

Les larmes perlent au bord de ses yeux, elles font briller le mordoré de ses prunelles.

— Maman... Si jamais la Communauté me trouve...

— Non, chérie, c'est impossible, on te cachera tellement bien que plus personne n'imaginera que tu habites toujours la Plume.

— Mais si la Communauté me trouve, il me faut un plan B. Et dans ce plan B, mes cheveux sont de trop.

Ma mère se détourne de nous alors qu'une larme roule sur sa joue ; mon père se lève et se précipite vers elle pour la consoler.

— Je... je ne comprends pas, dit Romy d'une petite voix tremblante. Nina, je ne comprends pas ?

— Aaron m'a fait passer un Examen d'âme anticipé clandestinement. Je suis néfaste. Je serai exilée quand il en parlera à son père, dans moins

d'une semaine.

Alors que je pensais que la sensibilité de mon amie allait prendre le dessus, qu'elle allait au moins porter la main à sa bouche en blêmissant de peur, Romy réagit tout autrement. Après avoir balayé la pièce du regard pendant deux secondes, elle attrape un feutre qui traîne sur la table à manger et m'agrippe le bras, relève la manche de mon tee-shirt long avant de tomber sur le bandage.

— Tu es blessée ?

Sans un mot, je fouille dans ma poche de ma main libre pour en sortir la puce qui m'a accompagnée toute la journée. Romy hoche la tête d'un air entendu puis inscrit un numéro sur mon avant-bras, au-dessus de mon pansement.

— 457 allée Nord, dit-elle en rebouchant le feutre. Rends-toi là-bas, ces gens-là pourront te cacher. C'est dans la Plume.

Je regarde mes deux parents avant de reporter mon attention sur le visage si sérieux de la petite blonde. L'espace d'un instant, la Romy réservée laisse place à une femme forte, aux pupilles brillantes de détermination.

Alors que la question est au bord de mes lèvres, elle me lance en pleine face :

— C'est eux qui prennent soin de mon petit-frère.

— Attends... quoi ?

La politique de la Communauté est l'enfant unique, imposée par les scientifiques en raison d'une surpopulation qui a failli nous être fatale. Chaque couple ne peut avoir qu'un seul enfant (sauf les rhinos de la Corne, bien entendu). C'est une règle essentielle à notre survie, compte tenu du rythme de production de notre nourriture et de nos ressources en eau. Ainsi donc, quand il arrive qu'une femme se retrouve accidentellement enceinte, la Communauté procède gratuitement à son avortement. Il serait absolument inconscient de mener une grossesse à terme tout en étant sciemment hors des clous.

— Dix ans après ma naissance, ma mère est tombée enceinte. Il a fallu qu'elle trouve un moyen pour ne pas qu'on lui prenne.

— Comment ça, qu'on lui prenne ?

— Les... les bébés nés hors des règles sont pris par la Communauté, explique ma mère en venant s'asseoir à table.

— Sont « pris » ? Pour en faire quoi ?

— On ne sait pas, répond mon père. Ça n'arrive que très rarement.

— Ce qui est certain c'est que tu ne revois jamais ton enfant, lance Romy. Ma mère voulait éviter ça à tout prix. Alors elle s'est renseignée et a découvert qu'un tas d'enfants clandestins vivaient dans l'allée Nord de la Plume. Ils sont équipés pour cacher des gens, là-bas. Ils ne vivent que la nuit.

— Mais... comment font-ils ? Pour la nourriture, l'équipement ?

— La Communauté leur fournit ce dont ils ont besoin, et ils se rationnent, répond Romy.

— Tu veux dire que nos dirigeants savent que des gens vivent clandestinement sous leur toit, en-dehors des règles, mais qu'ils cautionnent ça en leur fournissant des vivres ?

— Ils ne cautionnent pas, ils font tout pour éviter le renversement du système, lance mon père. Un peuple qui n'a plus à manger est un peuple qui n'a plus rien à perdre.

Je tombe des nues. Moi qui voyais la Communauté comme une société de survivants pensée dans ses moindres détails, régie par des règles inébranlables, voilà qu'il s'agit au final d'une grosse flaque d'eau dont le fond est tapissé de vase que nos dirigeants tentent de remuer le moins possible.

Tout à fait à l'image du roman de Ian Ruben. Comment se termine cette histoire, déjà ?

— Nina, tu peux avoir une vie là-bas, reprend Romy. Pas la vie que tu imaginais, c'est sûr, mais il y a un tas de gens bien.

— C'est toujours mieux que la surface, renchérit ma mère.

Je regarde mon poignet qui me brûle, puis ma puce, posée sur la table. Je suis fatiguée.

— D'accord, j'irai là-bas.

— Je prends ta puce, déclare Romy. J'irai au lycée avec tous les jours, pour les mettre sur une fausse piste. Certains disent que nous sommes géolocalisés grâce à elle.

— Fantastique, ironisé-je en levant les yeux au ciel. Merci, Romy. Je te fais confiance. J'irai dès demain à l'adresse que tu m'as donnée. Il me reste quelques jours pour me préparer... Mais avant, il faut que tu me coupes les cheveux.



Je passe l'après-midi du lendemain à la bibliothèque communautaire avec Romy. Je cherche désespérément le livre de Ian Ruben, *La vie sous l'eau*. Je ne sais pas pourquoi, je suis persuadée que ce roman peut m'apporter quelques éléments de réponse. Si Ruben a découvert les secrets de la Communauté, rien n'aurait été plus malin que de les dévoiler dans cet écrit par le biais de métaphores.

Nos scientifiques, par contre, ont vu clair dans la plume de Ruben, car il n'existe plus aucun exemplaire de *La vie sous l'eau* entre nos murs... Comme s'ils étaient morts en même temps que leur auteur.

En fin d'après-midi, je prétexte l'envie de rentrer à pieds pour me séparer de Romy. En réalité, au lieu de descendre l'allée Est, je prends la direction de l'allée Nord de la Griffes. Comme je l'ai dit hier, je dois me préparer : me préparer à être exilée. Car si tous mes plans tombent à l'eau, si la police m'arrête avant que je n'aie eu le temps de me cacher, je préfère y être préparée.

C'est pour cette raison que je frappe à la porte de l'Exploreur Santiago, l'aventurier sans peur qui a passé plus de temps à la surface que sous terre. J'ai trouvé son adresse dans l'annuaire communautaire. Monsieur habite une jolie maison aux baies vitrées, entourée d'un gazon aux couleurs passées. De lourds rideaux obstruent la vue qu'on pourrait avoir de l'intérieur.

Je toque trois fois, puis attends. J'espère qu'il n'est pas parti en expédition.

Après quelques secondes, je frappe à nouveau, un peu plus fort. J'entends remuer.

— C'est qui ? demande sa voix étouffée.

— Sienna Steele, Monsieur Santiago ! Je suis au lycée, j'ai des questions à vous poser !

Je l'entends pousser un juron en même temps qu'une chaise tombe.

— Vous pouvez revenir plus tard ? me demande-t-il.

— C'est très important. C'est une question de vie ou de mort.

Je crois distinguer un « bah voyons » entre quelques grognements de plus en plus proches de la porte. Celle-ci finit par s'ouvrir.

La peau halée de l'Exploreur est assombrie par une barbe de plusieurs jours. Ses cheveux sont en bataille, et il est entièrement enroulé dans une couette en krell souple.

— Vous étiez en train de dormir ?

— C'est une infraction au Code Communautaire ?

— Est-ce que je peux entrer ? Vous parler deux minutes ?

Après avoir poussé un soupir, Santiago libère le passage, ouvrant juste assez la porte pour que je m'y glisse de profil. À l'intérieur, des sachets vides de poudre protéinée, des shakers, de la vaisselle sale et des vêtements jonchent sol et plans de travail. Le tout dans une odeur un peu suspecte.

— Une tornade a frappé votre maison ?

— Je ne suis pas une fée du logis, grogne-t-il en s'asseyant sur un tabouret haut.

Il s'accoude au bar qu'il s'est manifestement fait construire, et où sont disposés quelques verres de formes et de couleurs variées que je devine provenir de ses nombreuses expéditions. Du bout du doigt, il les incline tous les uns après les autres pour en vérifier le contenu, jusqu'à tomber sur un fond de liquide marron qu'il vide d'une seule traite dans sa bouche grande ouverte.

— Désolé j'ai rien à te proposer.

Il parle avec la bouche pâteuse, comme si sa langue restait collée au fond de son palais, ou que ses lèvres étaient trop anesthésiées pour se mouvoir.

À cet instant, je me demande si c'est vraiment le bon moment pour lui parler de mes chances de survie.

— Tu voulais quoi déjà ?

J'hésite.

— Vos conseils...

Il lâche un rire ironique en même temps qu'une nuée de postillons. Je m'écarte d'un pas, histoire d'être hors d'atteinte.

— Vous qui êtes allé de nombreuses fois dehors, vous savez comment survivre, non ?

— Ouais, en restant sous terre.

Je sens tout à coup qu'il ne va pas être très coopératif. Mais je ne lâche pas l'affaire.

— Mais quand on n'a pas le choix ? Que faut-il faire pour survivre dehors ?

L'Explorateur détache son regard des verres vides alignés pour me détailler de la tête aux pieds, la tête inclinée sur le côté comme si elle était devenue trop lourde pour sa nuque. Les yeux mi-clos, il me lance :

— T'es pas la petite-copine du gars qui a changé toutes les questions dans le pot, l'autre fois ?

— Je suis son amie, oui, mais il a été exilé.

Il lâche un petit rire cynique, puis se hisse sur ses pointes de pieds pour attraper une bouteille de l'autre côté du bar, et remplit un petit verre d'un liquide brun avant de le brandir et de lancer à la cantonade :

— À ta santé, toi qui te posais tellement de questions sur l'île des Néfastes ! J'espère que t'as tes réponses.

Et il le vide d'un coup sec.

J'ai le sang qui boue.

— Vous n'allez pas m'aider, n'est-ce pas ?

— Écoute, petite, tu connais l'adage de la Communauté, non ? « Se concentrer sur ceux qui restent », ça ne te dit rien ? Ton petit-copain est parti, laisse tomber.

— Il ne s'agit pas de mon copain mais de moi-même. Je vais être exilée et je voudrais que vous m'appreniez tout ce que vous savez sur la survie !

Alors qu'il allait remplir un autre verre, son bras reste suspendu en l'air. Son regard bascule doucement jusqu'à moi.

— Toi tu vas être exilée ? Avec ton air de pas y toucher et ta coupe de cheveux d'ouvrière ?

Par réflexe, je passe une main dans mon carré court. La Communauté m'a fait renoncer à ce que j'avais de plus précieux. La seule chose qui m'appartenait vraiment. Bientôt, mon foyer et ma famille me seront enlevés aussi et je n'aurai vraiment plus rien à perdre.

— Arrêtez de vous foutre de moi. Dites-moi ce que vous savez de la surface.

— J'ai déjà tout dit dans mes cours, du sable, de la chaleur, des pluies acides, bla-bla-bla.

— Josh pensait que vous étiez un imposteur. Prouvez-moi qu’il avait tort.

Je réalise que j’ai touché une corde sensible quand je le vois serrer son verre tellement fort dans son poing qu’il finit par le casser. Je sursaute.

— Ah ! Il savait tout ton copain, là, ce Josh ! C’était un petit malin, hein, plus malin que les autres oui, sûrement, mais pas plus malin que les dirigeants. Il est où, à présent ? Oh, exilé ? Pas étonnant qu’une telle grande gueule soit écartée !

— Ne parlez pas comme ça de lui.

— Qu’est-ce que ça fait ? À l’heure actuelle il s’est fait bouffer par un ours radioactif ! Crois-moi, les cages c’est pas le grand confort mais au moins, dedans, tu es à l’abri de tout.

— Où sont passés votre courage et votre témérité, Santiago ? Ce que j’entends dans vos jérémiades, c’est un gosse en train de chialer parce qu’il a peur du noir. Vous avez vraiment passé tout ce temps dehors ? Vous avez vraiment affronté tous les dangers que vous nous décrivez au lycée, ou est-ce que vous imaginez ça pendant que vous êtes défoncé à boire vos mixtures répugnantes ? Sans quitter votre logement, bien au chaud dans vos certitudes et votre condescendance ? Vous êtes pitoyable.

Après quoi, je tourne les talons et sors en claquant la porte. Je marche d’un pas énergique, retenant les larmes de colère qui pointent sous mes paupières. Encore une fois, Josh avait raison. Santiago n’est qu’un imposteur drogué à l’alcool qu’il doit acheter cher aux Exploreurs. Si ça se trouve, il n’a jamais mis une botte en-dehors de la Communauté. Je suis dégoûtée.

Je suis au milieu de la route quand j’entends une porte s’ouvrir et la voix pâteuse de Santiago m’interpeller :

— Sienna Steele ! Reviens.

Tout en fulminant, je fais volte-face et retransverse sa pelouse sans ménagement. Elle est déjà dans un état lamentable, de toute façon. Bras croisés, je me plante devant lui et le regarde droit dans les yeux en attendant qu’il parle.

Ses petits yeux sombres parcourent le sol un moment tandis que sa main ébouriffe ses cheveux déjà très hirsutes.

— La vérité... tu ne veux pas l’entendre.

— Je veux l’entendre.

— Tu ne peux pas survivre dehors. Je n’y ai jamais passé plus de quelques heures, en combinaison intégrale et avec un circuit d’air fermé. Le soleil te rôtit la peau comme les braises de l’Enfer, l’air t’irrite les poumons et le sable te brûle les pieds. Je ne sais pas comment survivre à l’extérieur. Personne ne le sait.

Yeux clos, je soupire profondément, de tristesse, de désespoir, de déception. Personne ne sait comment survivre dehors. Logique, sinon nous ne serions pas enterrés.

— Mais je sais comment survivre dedans, reprend-t-il.

— Pardon ?

— Pourquoi es-tu certaine que tu seras exilée ?

— Parce qu’un ami m’a fait passer un Examen d’âme anticipé, dans le secret. Mais il va bientôt le dire à son père qui travaille au Conseil Population. Ils me feront passer l’officiel à ce moment-là.

— L’Examen d’âme peut te déclarer faste.

— C’est impossible, l’Analyseur ne peut pas se tromper.

— Non, mais une puce bien particulière peut l’inciter à l’erreur.

Je décroise les bras, subitement happée par les paroles de l’Exploreur imposteur. D’un hochement de tête, je l’encourage à continuer.

— Je connais un gars qui peut t’en faire une. En remplacement de ta puce actuelle, elle embrouillera la machine au moment de ton Examen. Elle te déclarera automatiquement faste. La Communauté n’aura plus aucune raison de te mettre à la porte.

— Vous... ça... ça fonctionne vraiment, cette puce ?

— Crois-moi sur parole, dit-il en sortant le bras de la couette qui l’emmitoufle.

Sur son poignet droit, une cicatrice, à peine visible, légèrement plus pâle que sa carnation, en forme de Z. J’ai mille questions qui se bousculent dans ma tête.

— 315 allée Nord, secteur sept. Dis-lui que tu viens de ma part. C’est son fils qui les fabrique, maintenant, mais il est aussi doué que son père. Vas-y seulement la nuit.

Je voudrais le questionner davantage, mais il me ferme la porte au nez.

315 allée Nord. 315 allée Nord.

Sur le chemin du retour (je ne peux plus prendre l’aérobis depuis que Romy a conservé ma puce), je me répète cette adresse comme un mantra, comme ma dernière chance de poursuivre une vie normale sans devoir me

cacher. C'est là-bas que se trouve la solution à mes problèmes. Et je ne compte pas perdre un jour de plus. Je vais devoir parcourir la Plume en pleine nuit, arpenter toute l'allée Sud, toute l'allée Est, et une partie de l'allée Nord sans me faire attraper par la police. Sinon, c'est retour à la case départ, sans compter les problèmes qui risquent de me tomber dessus quand l'agent voudra scanner ma puce manquante.

Allongée sur mon lit, je dresse mentalement mon plan d'action. Je vais devoir attendre que mes parents dorment – je n'ai pas envie de les inquiéter avec ça, ni leur donner un faux espoir s'il s'avère que la personne indiquée par Santiago ne peut finalement pas m'aider – descendre sans les réveiller, bloquer la porte avec un objet pour qu'elle ne se referme pas, sans quoi je ne pourrai pas la rouvrir sans puce pour commander le lecteur de l'entrée, puis parcourir plus de dix kilomètres sans me faire repérer par les patrouilles de police. Pour ça, je vais devoir marcher sur les toits en m'accroupissant pour ne pas être repérée de loin. Les voitures de police ne faisant quasiment aucun bruit à faible allure, il est très facile de se faire prendre.

Une fois dans l'allée Nord, je pourrai marcher à découvert : la police ne va jamais jusque là-bas. Quand je me serai entretenue avec cet homme, je devrai faire demi-tour et tout le chemin inverse à couvert. Si tout se passe bien, je serai revenue avant le lever du soleil.

Mon plan me paraît simple, j'espère seulement tenir le rythme car je n'ai jamais marché autant. Ce ne sont pas les cinq-cents mètres à faire pour me rendre à l'arrêt de l'aérobis qui m'ont sculpté des cuisses de grande sportive...

Depuis ma chambre, j'entends mes parents essayer de se disputer le plus discrètement possible. Mon père est revenu à la charge avec son projet de me faire sortir de la Communauté, au grand dam de ma mère qui préférerait me voir enfermée dans une prison de verre plutôt que risquer ma vie à l'extérieur. Ma mère finira par avoir le dessus, comme toujours. J'aimerais seulement que ça arrive vite, histoire que je puisse m'échapper rapidement.

Leur querelle prend fin vers minuit, mais je n'entends que ma mère monter se coucher. Au bout d'une demi-heure à attendre que mon père la suive, je comprends qu'il va passer la nuit dans le canapé. Zut, je vais devoir être encore plus discrète.

À pas de loup, je me glisse hors de ma chambre. En faisant semblant d'aller me coucher, j'ai bien pris soin de pousser ma porte à fond sans la fermer, afin d'éviter de faire du bruit en l'ouvrant. Je descends les escaliers lentement, et me voilà dans l'entrée. Je jette un œil dans le salon : mon père est bien dans le canapé. Sa respiration profonde et régulière m'indique qu'il s'est endormi. Tout doucement, je m'approche de la porte et mets la main sur la clenche. C'est l'étape la plus délicate. Retenant mon souffle, j'appuie dessus. Un déclic retentit, bruit sourd amplifié par le silence de la nuit. Je me fige et tend l'oreille : j'entends mon père se retourner sur le canapé, puis un léger ronflement. Je tire alors la porte, la bloque avec mon sac et me faufile par l'ouverture. Une fois dehors, je pousse un soupir de soulagement.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à monter sur le toit. Problème : l'échelle en krell organique que j'utilise en temps normal n'est plus à sa place. Maintenant que Josh n'est plus là pour m'y rejoindre, j'imagine que mon père l'a rangée.

Durant quelques secondes, je repense à mon ami exilé, à notre vie commune future qui ne sera jamais et à celle qui m'attend, bien pire encore que le pire que j'aie imaginé, et je me sens abattue. J'en viens à me demander si tout ça a bien un sens, si quelqu'un peut réellement m'aider ou si je ne ferais pas mieux de me rendre et de me faire exiler.

— Je l'ai rangée, je ne voulais pas qu'elle te rappelle des souvenirs douloureux.

La main sur le cœur, je me tourne vers mon père qui a failli me faire mourir d'un arrêt cardiaque.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur. Où vas-tu ?

— J'ai peut-être une solution, mais je ne peux pas vous en parler tout de suite. Surtout à maman. Mais fais-moi confiance.

— Fais attention à toi, tu sais que si la police te surprend dehors après le couvre-feu, tu risques gros...

— Je sais.

— Je vais te chercher l'échelle.

Il disparaît une minute, durant laquelle je guette le passage d'une patrouille, puis revient avec l'échelle qu'il installe contre le mur. Alors que j'ai un pied sur le premier barreau, il me dit :

— Tu te rappelles, quand tu avais six ans et que tes deux meilleures amies de classe préparatoire s'étaient disputées ? Tu étais très contrariée, tu

ne savais pas comment faire pour les réconcilier.

— Mon premier problème digne de ce nom, ironisé-je.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit ?

— Que tu aurais toujours une solution à mes problèmes. Le lendemain tu nous a emmenées toutes les trois dans une salle de jeux et elles se sont réconciliées.

— J'aurai toujours la solution à tes problèmes, ma fille. Toujours.

Son regard si généreux et son air au bord du désespoir me fendent le cœur. Malgré ma gorge serrée, je parviens à lui répondre :

— Peut-être que cette fois, c'est à moi de trouver la solution.

Il sourit faiblement.

— Peut-être, oui. En attendant, fais attention à toi et reviens vite.

— Promis, Papa.

Quand j'arrive dans l'allée Nord, je suis en nage et hors d'haleine. Des muscles dont je ne soupçonnais même pas l'existence me font souffrir le martyre, mes jambes tremblent et mon cœur bat tellement vite que je l'imagine aisément s'arrêter dans les prochaines minutes.

Plusieurs fois, j'ai dû faire des arrêts pour me camoufler sur le toit d'une maison au passage d'une voiture de police. Plusieurs fois, j'ai glissé et me suis tordu la cheville. Plusieurs fois, j'ai dû courir aussi vite que je pouvais pour ne pas me faire rattraper par le temps.

Alors que je reprends mon souffle à l'angle des allées Est et Nord, je songe à m'arranger un peu pour être présentable. Puis je me rappelle que je vais rencontrer des marginaux ; ce n'est sûrement pas quelques cheveux collés de sueur sur les tempes ou une légère odeur de transpiration qui vont les faire fuir.

Je profite d'un toit d'usine en pente douce pour me laisser glisser jusqu'au sol. Une chute maîtrisée de deux mètres me fait atterrir sur le trottoir. Je me mets en route, le cœur battant, de fatigue mais aussi d'appréhension, vers le 315.

Si les premiers mètres de l'allée Nord ne trahissent tout d'abord aucune âme qui vive, mes yeux finissent par distinguer des lumières vacillantes derrière les rideaux opaques des fenêtres. En avançant, je constate que des personnes déambulent dans la rue, quelques dizaines de mètres plus loin, ou s'attroupent autour de feux de camp improvisés au milieu de la route. Sur ma gauche, un homme est sorti dans son jardin et cloue une planche en krell organique sur un mur de sa maison, sûrement pour le consolider.

La sensation d'être une intruse – sensation que je n'ai jamais connue ailleurs dans la Communauté – me met terriblement mal à l'aise. Yeux plissés, je tente de distinguer un numéro sur les maisons qui m'entourent,

en espérant que le 315 ne m'amène pas à traverser une nuée de personnes qui se rendront compte immédiatement que je n'habite pas cette allée.

— Tu cherches quelque chose ? me lance une voix sur ma gauche.

Je sursaute – j'espère que ça ne s'est pas vu – avant de remarquer qu'une femme aux cheveux tellement courts qu'ils en sont presque rasés m'observe depuis sa fenêtre sans vitre. Elle est vêtue d'une combinaison de krell neutre sûrement faite maison, très décolletée.

— Toi t'es pas venue ici pour te promener, continue-t-elle. Quel numéro ?

— Pardon ?

— Quel numéro tu cherches ?

— Le... 315.

— Oh, intéressant.

D'un bond assez gracieux, elle s'assoit sur le rebord de sa fenêtre avant de faire passer des jambes interminables et d'atterrir dans son jardin. Enfin, si on peut appeler ça un jardin. Le sourire aux lèvres, elle s'approche de moi.

— C'est ton jour de chance, je serai ton guide privé.

Sans autre forme de procès, elle me crochète le bras avec le sien et me tire en avant pour que je me remette à marcher.

— D'habitude on n'aime pas trop que des étrangers viennent mettre leur nez dans la Zone mais toi t'as l'air tellement paumée que t'en es attendrissante, débite-t-elle avant de renifler ostensiblement. T'as fait du chemin pour venir jusqu'ici, pas vrai ? Suis prête à parier que t'as pas trop l'habitude de te dépenser physiquement. T'es encore au lycée ?

— Je viens de l'allée Sud de la Plume.

— Hum, les beaux quartiers, ironise-t-elle.

— ...et je suis en première, au lycée. Enfin... j'étais.

— Et t'aimerais bien y rester, hein, c'est pour ça que tu veux aller au 315 ?

Je hoche la tête silencieusement. La jeune femme, dont j'ignore le prénom, m'entraîne avec elle. Nous passons près d'un groupe rassemblé autour du feu. La bonne humeur règne. La plupart ont le crâne rasé. Une guitare dans les mains, dont une ou deux cordes ont cédé, un jeune homme se balance au rythme des accords, tandis qu'une gamine qui ne doit pas avoir plus de dix ans, cheveux coupés ras elle aussi, chante une comptine qui évoque une nuit étoilée dans un désert ardent. J'aimerais rester un

instant pour profiter de cette voix cristalline, mais ma ravisseuse ne me laisse pas le temps d'apprécier.

— Ça a l'air moche et crade vu de l'extérieur mais j'te jure que quand tu mets un pied dans la Zone, t'as plus envie d'en sortir.

Pour l'instant, je n'adhère pas totalement à ces propos. Il y a quand même tout un tas de gens vraiment bizarres tapis dans l'ombre qui m'observent en silence, et le confort a partout l'air d'être réduit à son strict minimum. En témoignent les fenêtres cassées qui laissent entrevoir des lits de fortune constitués de couvertures de krell souple et de mobilier en SCT d'outre-tombe. Et je ne parle pas de l'hygiène approximative.

— Mais toi t'es trop bien pour venir te cacher ici, tu préfères retourner à la belle vie du sud de la Plume.

Il y a encore quelques semaines, j'aurais éclaté de rire à m'en taper les cuisses en entendant « belle vie » et « la Plume » dans la même phrase. Cependant, à la lumière des derniers événements, je commence à entrevoir les choses différemment.

Alors que j'observe cette population décharnée, sans cheveux et très souvent sans dents, me dévisager à mon passage, j'ai une pensée pour Josh. Imaginait-il qu'un véritable monde parallèle évoluait à notre strict opposé ? Que tous les rebus de la société étaient rassemblés ici, dans la plus pure clandestinité ? Comment aurait-il réagi en apprenant ça ?

— Au fait c'est quoi ton petit blase ? me demande la grande chauve.

— Le prénom en S.

— Nous on s'en fout de la liste, la moitié d'entre nous n'existe plus ou n'a jamais existé aux yeux de la Communauté, c'est nous qui choisissons nos prénoms. Je sais même plus ce que c'est le prénom en S !

— Sienna. Mais mes amis m'appellent Nina. Et toi ?

— Esperanza. Ça veut dire espoir en espagnol.

— En espagnol ?

— Ma grand-mère dit qu'on a du sang espagnol. De très loin.

— Finalement tu as la version espagnole du prénom communautaire en H, Hope.

— Soit tu vois ça comme ça, soit tu vois ça comme un prénom que personne d'autre ne porte ici.

Je lève les yeux au ciel.

— On y est ! lance Esperanza en me montrant une maison qui a l'air abandonnée.

— Tu es sûre ?

— Ouai. S'il y a bien un truc que tu apprendras, ici, c'est de ne pas te fier aux apparences.

— Tu sais, Esperanza... ton quartier a l'air très chouette, mais...

— Je sais. Ton petit confort de colibri du Sud. Allez, je te laisse ! Repasse me voir avant de te sauver si tu en as envie.

Après quoi, elle remonte un peu la fermeture à glissière de son décolleté, me fait un signe de tête puis se détourne de moi en enfonçant ses mains dans ses poches.

Je la regarde s'éloigner un peu avant de frapper à la porte du numéro 315.

— *Qui est là ?* demande une voix nasillarde comme celles qui sortent des haut-parleurs de la Communauté quand nos dirigeants ont de grandes annonces à faire.

Je regarde autour de moi, ne sachant d'où provient cette voix.

— *Répondez je vous entends !*

— Je suis Sienna Steele, je viens de l'allée Sud de la Plume. J'ai besoin de vos services.

— *Pourquoi ?*

— Je... suis une âme néfaste... et Santiago m'a dit que je pouvais venir vous voir.

— *Ça faisait longtemps que j'avais pas entendu parler de ce dégénéré et j'en étais bien content ! Je vous ouvre, descendez l'escalier en face de vous.*

Un bruit strident retentit un court instant et la porte s'ouvre. L'intérieur, plongé dans la pénombre, fait vraiment peur à voir. Tout est sale, cassé, usé, mal rangé. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un pouvait vivre ici.

Je m'arrache à la découverte du lieu pour me concentrer sur la trappe dissimulée dans le sol d'où s'échappe une raie de lumière. La porte pèse une tonne mais je réussis à l'ouvrir. Derrière, des marches en pierre descendent dans les profondeurs de la terre. Pendant un instant, j'hésite à faire demi-tour et à prendre mes jambes à mon cou, puis je me mets mentalement un coup de pied aux fesses et m'engage dans l'escalier. Je n'ai pas fait tout ça pour abandonner maintenant.

Arrivée en bas, je découvre une pièce creusée dans la terre, dont le plafond assez bas donne une sensation d'étouffement, sensation renforcée par le nombre impressionnant de machines électroniques et de câbles

d'alimentation qui tapissent les murs. Au milieu, une table occupant presque toute la pièce est recouverte d'objets et de pièces métalliques, d'outils en tous genres et de tellement de bric-à-brac qu'il me faudrait une semaine entière pour en faire l'inventaire.

Alors que je reste comme deux ronds de flan, les bras ballants, debout à l'entrée de la pièce, une porte s'ouvre en face de moi et laisse passer un homme de petite taille, à peine un mètre soixante à vue de nez, vêtu d'une combinaison blanche tachée sur toute sa surface, portant des gants trop grands pour lui et des lunettes en SCT transparent sur le nez. Il me serait absolument impossible de lui donner un âge, même si je pense que son crâne dégarni et ses cheveux effilochés ne jouent pas en sa faveur.

J'ai l'impression de me retrouver dans un roman écrit par un dingue, pour des dingues.

— Euh... bonjour, dis-je maladroitement. Je suis désolée de vous déranger.

— Si j'ai bien compris vous êtes une amie de Santiago ?

— Une amie... disons que c'est lui qui m'envoie.

— Je déteste ce gars.

Avis partagé.

— Mais il a vachement rendu service à mon père, du coup je suis obligé de lui rendre service en retour. Jusqu'à ce que mon père meure et là je ne serai plus soumis à aucune obligation.

Que puis-je répondre à cela, sinon que je préférerais que son père ne meure pas avant que j'aie pu obtenir ma puce ?

— Si ça peut vous rassurer, je déteste aussi Santiago. C'est un lâche et un vantard.

— Ah ! s'exclame-t-il alors que son visage s'illumine. On est bien d'accord. J'ai un peu plus de plaisir à être face à vous, du coup.

— Euh... merci. Je crois...

— Vous allez devoir me dire pourquoi vous êtes ici exactement.

Je répète alors, pour la millième fois, mon petit speech sur mon Examen d'âme anticipé, et lui explique que je ne survivrai pas dehors. Je lui dis que j'avais pour projet de me cacher dans l'allée Nord de la Plume, mais que s'il pouvait plutôt me faire une puce qui me permette de retourner à ma vie normale, ça m'arrangerait.

— Nous aussi, ça nous arrangerait, dit-il. Il n'y a plus de place, ici, on vit déjà les uns sur les autres et nos souterrains ne sont plus assez vastes. Je

peux vous fabriquer un brouilleur. J'aurais même pu vous implanter un brouilleur de secteur si vous étiez venue avant votre Pesée. Vous auriez pu choisir votre secteur d'affectation.

— C'est inutile, dis-je avec une pointe de résignation dans la voix. Je visais la Griffé, maintenant je ne souhaite que la survie.

— La Griffé est un tout petit secteur, vous vous y seriez ennuyée.

J'esquisse un sourire.

— Je vais devoir prendre un maximum d'informations sur vous. La fabrication du brouilleur va me prendre quarante-huit heures environ. Revenez dans deux jours, avec votre ancienne puce, je vois que vous l'avez retirée. C'est une très bonne chose car personne ne doit savoir que vous êtes venue ici. À votre retour, je vous réinstallerai votre puce, ainsi que l'implant brouilleur, et vous pourrez retrouver votre sérénité.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dis-je, soulagée.

— C'est très simple, ce n'est pas gratuit. Pour bénéficier de cette puce, vous devrez à partir de maintenant et jusqu'à votre mort, nous faire parvenir par coursier des vivres, de la nourriture, des vêtements, tout ce qui pourra nous être utile. Tout ce que vous pourriez avoir de trop chez vous, nous voulons le récupérer.

Je hoche la tête, un sourire entendu aux lèvres.

— Marché conclu.

Je passe les deux jours suivants avec un sentiment de gagne. La Communauté a voulu m'exclure, j'ai été plus maligne qu'elle. Grâce à la puce que j'irai chercher dès la tombée de la nuit, je vais reprendre une vie normale dans mon secteur de naissance. Non que l'idée de préparer une révolte ne m'emballe pas, mais tout de même, je préfère vivre tranquillement dans un certain confort. Je n'ai pas les épaules pour sauver le monde.

Du coup, je me sens un peu bête d'avoir coupé mes cheveux. Cela dit, j'aime bien ma nouvelle tête. Elle me donne plus de caractère. Farrell dirait que ça ne peut pas me faire de mal, lui qui m'a toujours reproché de n'en avoir aucun. Évidemment, quand on est toujours d'accord avec les paroles de son meilleur ami, qu'on fait ses devoirs en temps et en heure et qu'on voue un véritable culte au système, cela ne fait pas de nous une personne très charismatique. Rien à voir avec Esperanza, par exemple.

J'ai souvent repensé à elle ces deux derniers jours, et j'aimerais bien la recroiser ce soir quand je me rendrai de nouveau dans l'allée Nord. Son histoire m'intéresse. Grâce à sa combinaison très décolletée, j'ai pu remarquer qu'elle ne portait pas le tatouage communautaire en forme de colibri. Elle n'existe donc pas aux yeux des dirigeants, sauf si elle s'est planquée dans cette cour des miracles avant de se faire tatouer l'emblème de notre secteur à ses dix-huit ans. J'ai mille questions à lui poser, et maintenant que je suis sûre de ne pas avoir à vivre parmi eux, j'aimerais bien en apprendre davantage sur ces marginaux.

Avant de quitter le lycée, j'ai récupéré ma puce auprès de Romy. Je lui ai également dit que j'avais la solution, celle qui me permettrait de reprendre une vie normale. Elle était tellement heureuse pour moi qu'elle en avait les larmes aux yeux.

La fin d'après-midi passe avec une lenteur affligeante. Je dois attendre la nuit noire avant de prendre le chemin de l'allée Nord, et je ne sais pas quoi faire pour m'occuper tant l'excitation est grande. Je suis tellement fière du pied-de-nez que je fais à la Communauté que j'aurais presque envie de le crier sur tous les toits. Quand Aaron va me balancer auprès de son père, que je me ferai arrêter pour passer un Examen d'âme anticipé, et que celui-ci me déclarera faste, ce fils à papa sera ridiculisé devant tout le gratin des dirigeants. Je me délecterai alors de son air honteux, et imprimerai cette image dans ma tête. Comme ça, chaque fois que je serai en train de trimer à l'usine, que j'aurai un coup de blues en pensant à ma vie sans saveur, je repenserai à ce moment où je me suis bien fichue de lui, et cela suffira à me redonner le sourire.

C'est avec cette réjouissante pensée et le sourire aux lèvres que je me prépare à sortir. Mes parents tiennent à attendre mon retour dans le salon, même si cela peut durer des heures.

— Je suis tellement fier de toi, ma fille, me dit mon père en glissant la capuche de mon sweat sur ma tête. La vie t'a tendu un piège et tu as su le déjouer.

— Tu m'as donné le bon exemple.

— Allez, va, la première patrouille vient juste de passer.

Je me tourne vers ma mère qui affiche un air inquiet, la main sur le cœur.

— Sois très prudente, ma Nina, très très prudente. Ce n'est pas le moment de te faire prendre.

— Ne t'inquiète pas, maman, sur les toits ils ne me voient pas. Je serai de retour au petit matin et tu sais quoi ? Je prendrai même le bus pour rentrer.

Son visage s'illumine d'un sourire, puis elle m'embrasse sur le front. J'ouvre la porte et sors sans me méfier.

Un agent de police attend au milieu de mon allée, pistolet à impulsion électrique tendu droit sur moi. Je sursaute et fais un pas en arrière.

— Sienna Steele, vous êtes en état d'arrestation et allez être conduite devant le Conseil Population sous le régime de la garde à vue.

— Quoi, mais...

Mon cœur rate un battement, mes jambes ne me soutiennent plus. Mon père se précipite à l'extérieur et essaye de tempérer les choses, mais un

second agent, qui se tenait près de leur aérocar garé plus loin, se joint au premier, lui aussi armé d'un PIE.

— Attendez, il doit y avoir une erreur, lance mon père, en agitant les mains devant lui.

— Que se passe-t-il ? s'exclame ma mère en sortant également.

— Sienna Steele, veuillez nous accompagner sans résistance.

— Pour quel motif l'arrêtez-vous ?

— Violation du couvre-feu.

— Vous rigolez, elle n'a mis qu'un pied dehors ?! hurle ma mère en se jetant sur eux.

Mais mon père l'intercepte au moment où elle passe à côté de lui en lui empoignant le bras pour la plaquer contre lui.

— Qu'allez-vous lui faire ?

— Nous allons lui faire passer son Examen d'âme.

Je tombe à genoux.

— Non, pas maintenant...

— Allez, suivez-nous sans faire de vague, dit le premier agent en s'approchant de moi avec méfiance.

— Je ne vous laisserai pas la prendre ! crie ma mère en se débattant dans les bras de mon père.

— Calmez-vous Madame Steele.

— Je ne vous laisserai pas la prendre !

Autour, des lumières s'allument, des fenêtres s'ouvrent. Les voisins sont curieux de voir ce qui fait autant de remue-ménage dans une rue d'habitude si paisible.

Alors que ma mère hurle, je vois le deuxième agent changer de cible avec son pistolet pour le verrouiller sur ma mère. Dans un cri de rage, je me relève et me précipite sur lui. Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est des impulsions électriques qui parcourent mon corps et contractent tous mes muscles, et ce cri, ce cri déchirant d'une mère à qui on enlève son enfant.

— J'espère que la couleur te plait, me dit Josh en s'effaçant pour me laisser entrer.

Alors que je pénètre dans le salon entièrement repeint de bleu et d'argenté, le grand brun m'invite à me poster au milieu de la pièce en me poussant affectueusement d'une main dans le dos. Puis, son bras vient envelopper mes épaules et il dépose un baiser au sommet de mon crâne.

— Notre chez-nous, enfin, lance-t-il en couvant la pièce d'un regard fier, les yeux pétillants.

Je suis soulagée. Tellement soulagée d'être de nouveau près de lui, de ne plus m'en faire pour mon avenir. D'être sous son aile. Protégée, aimée. Vivante.

— Tu imagines ce qu'aurait été notre vie si j'avais fouiné dans les affaires de la Communauté ? s'esclaffe-t-il. Franchement, se faire exiler pour des idéaux, alors que les dirigeants étaient prêts à nous offrir ça !

Je voudrais lui dire que je suis extrêmement fière de lui, qu'il a su se fondre dans le moule imposé par notre société, qu'il en a accepté les bons et les mauvais côtés pour le plus grand soulagement de tous, mais je suis incapable de prononcer le moindre mot. Mes lèvres sont soudées, tout comme mes pieds ancrés dans le sol.

— Profitons un peu de la vue sur le jardin que nous avons depuis le divan !

Les mains sur mes épaules, Josh me guide alors jusqu'au sofa où il me fait asseoir comme si j'étais une poupée de cire. Je voudrais lui demander pourquoi je ne suis pas libre de mes mouvements, mais dès que j'essaie de bouger les lèvres, un grand sourire les étire comme un ressort.

— Quel dommage que tu aies enlevé ta puce. Bon, c'est sûr que tu n'avais pas le choix. Elle est partie avec le reste !

Alors qu'il éclate d'un rire cristallin, mon cœur s'accélère subitement tandis que je baisse les yeux sur mes mains. Ou plutôt, sur mes moignons.

Mes mains ! On m'a coupé les mains !

Je panique, je veux sortir de cette pièce qui m'étouffe tout à coup, je tente d'hurler mon désarroi à mon meilleur ami, mais seul ce fichu sourire vient de nouveau se plaquer sur ma bouche. Je veux effacer ce sourire, me pincer les lèvres pour qu'elles arrêtent d'afficher cet air abruti, mais je me heurte aux moignons qui terminent mes bras. Alors que je me débats intérieurement, que je ressens la chaleur ardente de la terreur qui coule dans mes veines, Josh n'en finit plus de rire. Un rire tout à coup terrifiant, qui me vrille les tympans et me tétanise. Il se lève, déchainé, et entame une danse au milieu du salon, puis il s'approche de moi et me tend les bras. Je lui présente mes moignons pour qu'il m'entraîne avec lui, et il rit encore plus fort quand il fait mine d'attraper le vide à la place de mes mains.

— Quel dommage, je t'aurais bien fait danser, mais tu n'as plus de mains !

Tu n'as plus de mains !  
Tu n'as plus de mains !  
Tu n'as plus de mains !

Je me réveille en sursaut. Je suis trempée de sueur. De la bave coule de ma bouche.

Ma tête pèse une tonne ; je la relève difficilement. Ma vision est floue, je cligne des yeux pour la rendre plus nette.

Je mets de longues secondes à comprendre que je suis assise sur une chaise, les mains attachées devant moi par des menottes.

Mes mains ? Dieu merci elles sont encore là !

Je regarde autour de moi. Je suis dans une pièce où tout est blanc. Des chaînes en SCT sortent du sol et me maintiennent prisonnière. En face de moi, une table, une chaise. Une vitre, sur le mur du fond, me renvoie mon image. Je fais peur à voir. J'ai des cernes monstrueux sous les yeux et les joues creusées.

Je suis tellement fatiguée.

La porte s'ouvre alors que je commence à piquer du nez. Machinalement, j'essuie mes lèvres contre mon épaule pour effacer les traces de bave, puis je lève les yeux sur mon visiteur. Ou plutôt ma visiteuse.

Miranda Massala, notre dirigeante. Le cinquième successeur de notre père fondateur, Neil Harrison. Je ne l'ai jamais vue en vrai, évidemment, mais son portrait trône dans toutes les salles de classe, et sa photo est sans cesse relayée dans le journal trimestriel. Impossible de me tromper, il s'agit bien d'elle, avec ses yeux noirs comme des billes et ses cheveux roux décoiffés, sans forme, comme si être féminine lui demandait trop d'efforts.

« Pas le temps d'être élégante quand tu as une Communauté de huit mille personnes à gérer », dit souvent ma mère, avant d'ajouter avec un clin d'œil : « ce qui explique pourquoi j'ai conservé l'allure de mes vingt ans ».

Alors que je la regarde, me demandant si je ne suis pas encore en train de rêver, Miranda prend place sur la chaise en face de moi avant de croiser les bras sur sa poitrine presque inexistante. Elle est vêtue d'une combinaison de krell blanc rehaussée de liserés d'or, sous une blouse de chimiste. Preuve qu'elle ne s'arrête jamais de travailler.

Elle me regarde avec un air indéfinissable. Son visage rigide ne trahit aucune émotion, aucun tic ne vient ébranler cette face austère si ce ne sont

de rares battements de cils.

Maintenant que j'ai repris pleinement conscience de mon corps, j'en ressens la douleur dans la moindre parcelle. Et encore plus au niveau de ma cicatrice, ouverte, qui me brûle. Je jette un œil effaré à l'objet de ma désobéissance. Je remarque au passage que la plaie est boursoufflée et a pris une couleur bizarre.

— Si tu veux mon avis, tu devrais surveiller ça, me lance Miranda de sa voix rauque avec un signe du menton en direction de mon poignet. C'est en train de s'infecter.

Sur l'instant, j'ai l'espoir qu'elle n'ait pas fait le rapprochement avec ma puce, puis il me vient qu'il s'agit du plus gros cerveau de la Communauté.

— C'est Aaron Carter qui m'a balancée ? demandé-je dans un souffle.

— Il n'a pas eu besoin. Tu crois vraiment que quelqu'un peut utiliser l'Analyseur d'âme sans que je sois informée du résultat ?

Je soupire. Avec ou sans Aaron, j'étais foutue.

— Sais-tu pourquoi nous portons tous une puce, Sienna Steele ?

Alors que je sens arriver le sermon, je pince les lèvres et baisse la tête.

— Parce que l'homme est cupide. L'homme est égoïste. Il n'est intéressé que par l'argent, et par celui qu'il peut gagner sans la moindre contrepartie. Alors que seul le travail compte. Cette puce est le système monétaire le plus juste. Tu travailles, tu gagnes des crédits, tu peux les dépenser. Personne ne peut te les voler, personne ne peut t'en demander illégitimement. L'argent a ruiné le monde. Regarde-nous, obligés de vivre comme des vers de terre.

Elle arrache son regard noir de mon visage pour le poser sur le mur de gauche.

— Je fais ça pour vous. Ce mode de société, il a été pensé et repensé pour notre survie ! Nos ancêtres ont tellement surconsommé qu'ils ont essoré la planète comme une vieille éponge pour en extraire la moindre substance. Ils ont creusé leur tombe, et ont mis tous leurs congénères à l'intérieur, à grands coups de pied dans le derrière ! Mais moi, moi je vous ai sauvé la vie ! Et c'est comme ça que tu me remercies, Sienna Steele ? En enlevant ta puce et en fricotant avec la résistance ?

— Je n'ai pas... je ne voulais pas !

— Ce n'est pas compliqué, Sienna, soit tu es avec moi, soit tu es contre moi. Si tu es avec moi, tu te plies à toutes mes règles. Si tu es contre moi...

— Neil Harrison n'aurait jamais voulu vivre six pieds sous terre !

— Comment peux-tu te permettre de parler au nom de notre Fondateur ?

— Il voulait vivre parmi les étoiles, pas dans un trou !

— Justement ! Neil Harrison était tellement pris dans ce système suicidaire, en proie aux profits, aux nouvelles technologies toujours plus gourmandes en énergies, qu'il n'a pas vu la fin du monde arriver ! Il ne s'était fait construire son bunker souterrain démesuré que pour échapper aux guerres nucléaires et bactériologiques. Reste qu'il n'a jamais pu revoir la lumière du jour. Il s'était sans le savoir enfermé dans sa propre tombe.

Le regard de Miranda se voile de tristesse. Quelques secondes d'égarement plus tard, elle secoue la tête et se lève pour faire les quatre cents pas dans la toute petite pièce.

— Si Harrison avait pu vivre plusieurs vies, crois-moi, il aurait pris les mêmes décisions que moi. Les mêmes.

— Si vous le dites...

— Tous les rats de ce navire ne peuvent pas comprendre l'utilité de ces règles, de ces classements sociaux, de toute cette surveillance ! Mais ils sont fondamentaux pour notre survie à tous ! Personne d'autre que moi n'a la capacité de diriger la Communauté.

— Toute cette surveillance ? tiqué-je. Vous parlez de nos puces ?

— Nous sommes obligés de savoir ce qu'il se dit dans nos rues. Nous sommes obligés de savoir si une révolte se prépare. Nous sommes obligés de faire des compromis, de traiter avec les marginaux qui ont réussi à détourner partiellement le système. Et je suis obligée de connaître les éléments perturbateurs. Pour le bien de tous.

— Donc c'est ça, tous nos faits et gestes sont épiés ? Et quand vous repérez un individu en désaccord avec vos grands principes, vous le déclarez néfaste ? Vous devez passer votre temps à ça...

— Je suis bien plus intelligente que tu ne peux l'imaginer. Toutes les données collectées par vos puces sont transmises à l'Analyseur d'âme. Tous vos déplacements, les personnes que vous fréquentez, les livres que vous empruntez, les chansons que vous écoutez. Ton rythme cardiaque qui s'emballait lorsque tu étais près de ce perturbateur, Joshua Dickens. Les sentiments que tu éprouvais pour lui, l'Analyseur les connaissait. C'est ça qui t'a perdue. Toutes ces données sont stockées dans l'Analyseur qui, le

moment venu, les étudie pour décider si oui ou non, l'individu peut présenter un risque de rébellion pour la Communauté.

— Alors cette histoire d'âmes néfastes n'est que foutaise ! Les vies précédentes ne sont que foutaises !

— Il est important de placer les gens dans les bonnes cases, Sienna. Pour le bon déroulement de la survie.

— Vous me dégoûtez ! Quand le peuple saura... !

— Mais il ne le saura pas. Il ne l'apprendra pas de ta bouche, car tout est prêt pour ton exil.

Même si la situation ne me laissait aucun espoir quant à son dénouement, l'entendre formulé de la bouche de notre dirigeante me donne envie de pleurer.

— Alors pourquoi je suis là ? Pourquoi me garder ici au lieu de m'envoyer directement sur l'île ?

— Parce que tu as enlevé ta puce, et que tu ne l'as pas fait pour rien. Pourquoi l'avoir enlevée ?

Je réalise tout à coup que même si Miranda a connaissance de l'existence des marginaux de l'allée Nord, elle ignore totalement les activités qu'ils y mènent. Elle ne sait pas que certains membres de sa chère Communauté ne doivent leur salut qu'à une puce trafiquée qui a brouillé son Analyseur.

Alors qu'un sourire narquois fend mon visage, Miranda s'énerve brusquement et abat ses deux poings sur la table.

— Dis-moi ce que tu comptais faire !

— À quoi bon ? articulé-je. Je vais être exilée, de toute manière. Sauf si vous préférez me tuer ? Car je n'y vois pas d'inconvénient.

En une fraction de seconde, le visage de la grande rousse se transforme pour reprendre sa placidité légendaire. Elle se redresse, et me toise tout en esquissant un sourire en coin.

— D'accord, j'ai compris.

Elle fait quelques pas à travers la pièce, ses méninges s'activant à plein régime, puis elle finit par me faire face.

— Si tu me livres des informations intéressantes, tu seras graciée.

J'éclate de rire.

— Bien sûr, oui ! Je suis un élément perturbateur, ne l'oubliez pas.

— Je pourrai effacer ta mémoire. Le procédé est encore en expérimentation, mais les derniers tests sont plutôt concluants. Si tu me dis

ce que tu sais, tu pourras retourner vivre dans la Communauté, et même choisir le secteur de ton choix. Tu auras une belle maison, et une vie confortable.

— Je n'ai aucune confiance en vous.

— C'est bien dommage, car je suis quelqu'un de parole. Quand on m'a offert le poste de Dirigeante, j'ai prêté serment de tous nous sauver, et je m'y attelle jour et nuit, sans relâche. Je ne dors que deux heures par nuit et je travaille le reste du temps. Je sacrifie ma vie pour la Communauté. Pour vous tous. Pour toi.

Je reste interdite.

— Avec tes souvenirs récents effacés, tu ne seras plus un risque pour nous. Tu pourras vivre la vie dont tu as toujours rêvé.

— C'est ce que vous avez proposé à Josh avant de l'envoyer à la mort ?

— Son monde n'était que suspicion, alors que toi, tu sais. Tu n'as plus ta puce. Tu sais comment détourner le système. Et je dois le savoir, pour que le système ne soit pas renversé. Pense à tes parents, Sienna, à tes amis...

— C'est une menace ?

— Non, une promesse. La promesse que tout se passera bien si tu coopères.

— Et inversement, dis-je entre mes dents serrées.

— Tu m'as l'air d'être une fille intelligente. Tu as une minute pour prendre une décision.

Mâchoire contractée, je détourne le regard pour fixer le sol immaculé.

Si j'accepte de lui parler des activités clandestines de l'allée Nord de la Plume, des puces trafiquées qui modifient les résultats, des échanges de bons procédés entre habitants et marginaux, je peux être sûre que le quartier et tous ses habitants seront rayés de la carte en moins de deux. Mais d'un autre côté, les personnes que j'aime resteront en bonne santé et je pourrai intégrer un secteur qui me correspond et exercer un métier intéressant. Combien pèse mon intérêt personnel et celui de mes proches face à celui d'une communauté de marginaux inutiles à la société ? D'autant qu'avec mes souvenirs effacés, je n'aurai aucune mauvaise conscience, aucun regret, puisque je ne me souviendrai même pas d'eux.

— La minute est écoulée. J'espère que ça t'a suffi pour revenir à la raison.

— Oui, ça a suffi.

— Bien ! Je t'écoute.

— Vous savez, Miranda... je pensais vraiment ne pas avoir les épaules pour une révolte. N'avoir aucun rôle à jouer dans le soulèvement du peuple. En réalité, j'en ai un, lui dis-je en souriant, la regardant droit dans les yeux.

— Tu ne veux rien me dire ? Tant pis ! postillonne-t-elle tandis que son visage se ferme. Mon sérum de vérité saura te tirer les vers du nez.

Elle se dirige alors vers la vitre du mur du fond et tape trois coups dessus avec son poing.

— Amenez-moi la drogue ! hurle-t-elle.

Tout à coup, je panique. Je pensais avoir abattu l'atout ultime, mais voilà que Miranda en gardait un dans sa manche. Alors, je fais la première chose qui me traverse l'esprit : je me mords la langue, tellement fort que je sens bientôt le goût du sang dans ma bouche.

Sans langue, sérum de vérité ou pas, il me sera impossible de lui révéler ce que je sais.

Alors qu'elle se tourne vers moi, Miranda remarque le filet rouge couler de mes lèvres et se jette sur moi. Là, elle fourre son poing entre mes dents ; ma mâchoire craque. Malgré la douleur, je mords ses doigts aussi fort que je peux. Elle hurle, mais parvient quand même à donner des indications à ses sbires en blouses blanches qui pénètrent un par un dans la pièce. Le premier me plante une aiguille dans le cou, tandis que le deuxième me recouvre la tête d'un sac en krell organique. Très vite, je n'ai plus la force de serrer les dents ; Miranda en profite pour en extirper sa main. Ma tête tombe contre ma poitrine tandis que le sang s'écoule de ma bouche, et je sombre une fois de plus dans les ténèbres.

Nous dansons maintenant.

Nous virevoltons, nous tourbillonnons.

J'en ai mal à la tête ! J'entends encore le rire de Josh, mais je ne vois plus son visage. Pourtant, il n'est qu'à quelques centimètres du mien...

Nous sommes dans l'allée Nord de la Griffes, en pleine valse, et les deux Alice se joignent à nous. Elles rient, elles ne se rendent pas compte que cette danse me remue trop, je me sens mal...

*« Chargez-la dans le coffre »*

Je voudrais arrêter de tourner de la sorte, je ne sais même plus si j'ai la tête à l'envers ou à l'endroit. Et j'ai chaud. Bon sang, j'ai chaud !

— Josh, arrête...

J'entends des rires gras. Des rires d'hommes. Mais pas celui de Josh.

— Ce sera comme ça jusqu'à la fin, me répond-il, si bas que je l'entends à peine.

La sueur coule sur mes tempes, une pirouette la fait couler dans mes yeux. Ça brûle.

— Arrêtons là, s'il te plait, j'ai du mal à respirer.

— Il faudra t'y faire ! rit-il en me ramenant brusquement à lui avant de m'écartier de nouveau.

*« Qu'est-ce que c'est que ça ? Un couteau et une carte ! Qu'est-ce qu'elle fout avec ça ? »*

*« Laisse tomber, on s'en fiche. On la dépose et on se casse. »*

Alors que Josh penche mon corps tout entier en arrière, dans un geste un poil brusque, j'ouvre grand les yeux sur notre ciel artificiel. Il est rempli à craquer d'étoiles scintillantes, plus vraies que nature. Je reconnais tout de suite la Grande Ours, une des constellations que mon meilleur ami m'a apprises. C'est magnifique. On dirait que le ciel s'étend sur des milliers de kilomètres, que dis-je, il semble même ne pas avoir de limite ! C'est comme

si je le voyais pour la première fois. Je pourrais le regarder pendant des heures, mais Josh me ramène brutalement à lui et ma tête se cogne contre sa clavicule, m'obligeant à fermer les yeux.

Notre danse dure une éternité. Je n'en peux plus, je n'ai plus de souffle, j'ai la tête qui tourne, je vais être malade. À force de danser trop près du trottoir, nous finissons par le percuter, et je m'étale de tout mon long à plat ventre. Bizarrement, le béton amortit beaucoup mieux ma chute que je ne l'aurais pensé. C'était presque agréable, comme réception. Bien qu'un peu humide, peut-être.

Je me tourne vers Josh et lui tend la main pour qu'il m'aide à me relever. Mais il a disparu, ainsi que les deux Alice, le secteur trois, la Communauté. Il n'y a que le ciel étoilé et un bateau qui s'éloigne de moi, filant dans les airs et dans un bruit de clapotis.

Je suis si fatiguée de cette danse. Josh reviendra bien un jour. En attendant, je ferais mieux de me reposer.

Je me réveille en sursaut, me redresse et m'assois dans mon lit. J'ai dû crier car ma mère ne met pas plus de trente secondes pour débouler dans ma chambre.

— Oh mon bébé, tu as fait un cauchemar ? me demande-t-elle en se précipitant à mon chevet.

— Maman, c'est vrai qu'il y a des gens qui veulent nous attaquer ?

— De quoi parles-tu mon bébé, ton père et moi n'avons que des amis.

— Non, pas nous, mais la Communauté !

— Allons, qu'est-ce que tu me chantes là ? demande-t-elle d'une voix douce en me caressant les cheveux.

— Ce matin, Hope, à l'école, elle a dit qu'on n'était pas les derniers survivants et que des méchants allaient nous attaquer !

Je peux voir à la lueur de la lumière apportée par le couloir que ma mère reste immobile, lèvres pincées.

— C'est vrai Maman, dis ?

— Ma chérie... On ne peut pas... vraiment savoir si nous sommes les derniers sur terre. Tu sais, nous habitons une très, très grande planète et il y a forcément des endroits qui n'ont pas été touchés par la guerre ou la maladie.

— Pourtant à l'école ils nous ont dit qu'on était seuls !

— Parce que l’histoire de notre monde est compliquée, et pour l’instant ils n’entrent pas dans les détails. Mais tout te sera appris quand tu entreras au collège.

— Alors on peut se faire attaquer ?

— Non. Nous sommes les seuls à des centaines de kilomètres à la ronde. Et surtout, nous sommes très bien cachés. Et très, très bien protégés. Nina, ma puce, la Communauté te protégera toujours. Tu es en sécurité ici. La Communauté nous protège tous.

J’ai les pieds mouillés. Mouillés et très chauds. Comme... tout mon corps, en fait. C’est très désagréable. Je sens que j’ai la bouche ouverte. Je la referme. Ma langue prend beaucoup de place et est vraiment très sèche. Une goutte de sueur tombe sur ma paupière. Dans un effort infini, je plie le bras pour porter les doigts à mes yeux et l’essuyer.

Tout à coup, j’entends un corps se déplacer comme si mon geste l’avait fait sursauter.

Je prends conscience d’être sur l’île. Et je suis en danger de mort.

J’ouvre subitement les yeux. Je distingue, à quelques centimètres de moi, la tête d’un animal à la fourrure blanche, avec de grands yeux bleus et des babines retroussées sur ses canines longues comme mes pouces.

Mon instinct de survie reprenant le dessus, je me lève dans un sursaut en poussant un cri éraillé qui semble effrayer l’animal. Alors que je prends mes jambes à mon cou pour m’éloigner de lui, l’animal a le même réflexe et se carapate pour s’engouffrer dans une épaisse forêt.

J’arrête de courir, épuisée par ce coup de sang. Mon cœur tambourine dans mes tympans et c’est alors que je sens la chaleur tomber sur mes épaules. Je m’assois, avalant de grandes goulées d’un air extrêmement pauvre en oxygène. Je n’en ai pas assez, alors que j’en ai besoin, je suffoque, mon pouls s’accélère, l’atmosphère m’étouffe !

Du calme, du calme. Il faut vraiment que je prenne le temps de respirer, et que j’arrête de m’agiter. Plus je remue, plus je panique, et plus j’ai besoin d’oxygène. Je prends de profondes inspirations, de plus en plus espacées, tout en observant mon environnement.

Je suis sur une plage de sable épais. Devant moi s’étend un océan d’eau et d’objets en SCT. Non... pas en SCT. En plastique, cette matière phare de l’Ancienne Ère qui a complètement asphyxié les océans en quelques dizaines d’années. Des bouteilles, des sacs, des verres, des bouchons et des

objets dont j'ignore complètement l'usage. Tous ces déchets se sont accumulés sur la plage de l'île. Seul un sillon s'est formé entre tous ces détritiques, en plein milieu, là où l'aérojet qui m'a abandonnée s'est frayé un chemin pour repartir.

Abandonnée. Je suis abandonnée.

Alors que je sens les larmes monter et la crise de nerf pointer le bout de son nez, je me reprends, me concentrant sur l'autre partie de la plage pour me calmer.

Derrière moi, à une trentaine de mètres, commence une forêt très dense d'où me parviennent des bruits de branchages qu'on agite et des cris d'animaux. Puis le terrain monte de façon abrupte, si haut que j'en vois à peine le sommet. La forêt recouvre la partie basse de cette montagne, puis se raréfie pour laisser place à de la roche.

La plage semble enclavée. Pour en être sûre, il faudrait que je prenne de la hauteur.

Je me lève doucement et, tout en faisant une grande économie de mon oxygène, je marche dans le sable mouillé jusqu'à l'orée de la forêt qui se dessine en pointe sur la plage.

Alors que je m'en rapproche, je plisse les yeux pour mieux distinguer une forme blanche au pied d'un arbre. Une chaise. Une chaise blanche en plastique, posée devant le tronc comme si elle était sensée m'aider à grimper. Le cœur battant, j'accélère le pas. Quelqu'un vit peut-être dans cet arbre ! Peut-être que...

Non. Je ne dois pas y penser.

Arrivée devant, je remarque que des branches et du feuillage ont été installés un peu plus haut, dans le but de faire un toit. La personne qui a réalisé cet abri de fortune a forcément dû y passer plusieurs jours. Ces branchages me permettraient de me protéger du soleil dont je sens les rayons agresser ma peau. Pourtant, si je me fie à la position de l'astre dans le ciel, il est probable que nous ne soyons qu'au petit matin.

J'observe un instant ma trouvaille. Pourquoi m'embêter à escalader cet arbre ? Je n'ai qu'à rester dans son ombre et je serai protégée du soleil. Certes, les épines qui garnissent ses branches ne procurent pas beaucoup d'ombre, mais pour l'instant, je n'ai pas la force de me mettre à grimper. J'ai chaud, et terriblement soif. Au moins, l'avantage d'une île, c'est qu'elle ne manque pas d'eau.

Les pieds dans la mer, je me fais un peu de place en poussant les déchets de plastique, puis je place mes mains en coupelle et y recueille le précieux liquide. Quand je le porte à mes lèvres, je le recrache aussitôt. Il est carrément trop salé !

Je m'éloigne un peu du bord, et retente le coup en récupérant un peu d'eau dans mes paumes. Imbuvable. Mais je n'ai pas le choix, sinon je vais mourir de soif. J'en bois donc quelques gorgées en faisant la grimace. De l'eau coule le long de ma main et s'insinue dans ma cicatrice enflée, ce qui m'arrache un cri de douleur. Note à moi-même : éviter de mettre en contact ma plaie et l'eau de mer.

Après avoir un peu étanché ma soif, je retourne sur la plage et m'installe au pied de l'arbre, pour être à l'abri du soleil. En voyant ces dizaines et dizaines d'arbres, je repense à la Corne et à son allée de végétaux à feuilles dorées.

Non. Ne pas penser à la Communauté.

Ils m'ont exilée, ils m'ont jetée ici et vouée à une mort certaine sans sourciller. Ils ne méritent même pas que je pense à eux. Ils savent très bien qu'une fille comme moi ne fera pas de vieux os, ici. Franchement, je me donne quelques jours pour mourir. Je ne sais pas encore de quoi : c'est la seule surprise qui m'attend.

La fatigue commence à me rattraper, j'imagine que les effets de la drogue qu'ils m'ont injectée ne se sont pas totalement dissipés. Pendant un instant, je songe à gagner la cachette dans les arbres, mais je n'ai vraiment pas envie d'y grimper pour y découvrir le cadavre de mon prédécesseur. Je préfère m'allonger sur le sable et me laisser aller à une petite sieste... ou à un repos éternel.

Je suis réveillée par mon estomac qui se tord. La luminosité commence à décliner, j'ai dormi tout le jour, et vu la teinte qu'ont pris mes bras, j'imagine que j'ai passé toute une partie de la journée en plein soleil. Ma peau est chaude et rouge vif. Je presse mon index dessus ; une trace jaune se forme puis s'estompe rapidement. Je crois qu'on appelle ça un coup de soleil. Josh m'a un jour raconté que dans un temps reculé de l'Ancienne Ère, les nobles se cachaient des rayons du soleil pour ne pas bronzer, car à cette époque, seuls ceux qui travaillaient la terre brunissaient, et la couleur de la peau trahissait l'origine sociale. Ça paraît tellement grotesque. À leur

place, j'aurais profité autant que possible des températures clémentes de leur temps.

Bref, j'ai l'estomac dans les talons, comme me le rappelle mon ventre qui émet gargouillis sur gargouillis. Une chose est sûre : je ne trouverai rien à manger sur la plage. Ma seule chance réside dans la forêt. Je regrette d'avoir dormi si longtemps, car maintenant que la nuit tombe, j'ai l'impression d'y entendre deux fois plus de bruits. Peut-être qu'en m'y enfonçant un peu, mais pas trop, je pourrai trouver des fruits à cueillir. Même si je n'en ai jamais vus en vrai, je sais très bien à quoi ressemblent une pomme, une poire ou une fraise, car elles illustraient abondamment mes livres de primaire. Je me rappelle qu'un jour, Hope a dit que tous les fruits rouges étaient empoisonnés, et que c'était en partie à cause d'eux que l'humanité s'était éteinte.

Sacrée Hope. Quand j'y pense avec le recul, elle a toujours été complotiste, depuis sa plus tendre enfance. Et elle a également toujours été plus ou moins une source d'angoisses pour moi qui croyais tout ce qu'elle me disait. Avec le temps, j'ai appris à écouter ses théories comme un enfant écoute ses parents lui lire une histoire. J'arrivais même à en rire. Avant qu'elle ne soit exilée.

C'est à elle que je pense quand j'avance entre les arbres, tout d'abord espacés, puis, au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la plage, de plus en plus rapprochés. Quand le sable laisse place à une terre humide, les sous-bois deviennent bien plus fournis. Les buissons et arbustes ont poussé dans tous les sens, rendant difficile le passage. Je décide de ne pas trop m'éloigner afin de ne pas perdre de vue la plage.

Ici, les températures sont un peu plus supportables. Par contre, l'humidité rend mes vêtements collants, en plus de ma sueur, ce qui commence à devenir pénible. Je m'arrête un instant pour essuyer mon front dégoulinant avec mon tee-shirt, et reprendre mon souffle. J'en profite pour regarder autour de moi, à la recherche de quelque chose de comestible.

Des cris d'oiseaux me font sursauter. Je me retourne pour les localiser. Plusieurs semblent m'observer, perchés sur des branches, hors d'atteinte, en lançant de petits piaillements qu'on prendrait aisément pour des moqueries. Ils sont sûrement en train d'évaluer les chances de survie de la nouvelle venue.

Je me demande si ces oiseaux se mangent. Je secoue la tête. Il m'est impossible de les attraper, de toute façon. Je vais devoir me contenter de ce

que je pourrai trouver au sol.

Oui, mais pendant combien de temps ?

Et à quoi bon, puisqu'il n'y a pas d'issue possible ?

Je shoote dans un caillou pour faire taire ces voix dans ma tête. Il atterrit dans un buisson très touffu, agrémenté d'une multitude de petites baies rouges. Bingo ! Rassérénée, je me fraie un chemin parmi la végétation jusqu'au banquet, avant de m'arrêter net.

Un craquement, comme quelqu'un qui écrase une brindille. Des bruits de pas.

Je me redresse, tous mes sens en alerte. Alors que j'entends clairement les pas se rapprocher, je tente un petit « y'a quelqu'un ? ».

Pour toute réponse, un rugissement.

Je reste tétanisée une demi-seconde avant que mon instinct de survie ne reprenne une fois de plus le dessus et ne me souffle de détalier en direction de la plage. J'entends les buissons remuer, puis une bête en surgir et se mettre à me courir après. En pleine course, je n'ose me retourner, de peur de me prendre les pieds dans une racine ou de percuter un arbre. Je cours comme jamais je n'ai couru, toujours plus vite, alors que mes poumons me brûlent, que l'air me manque et que ma température corporelle va bientôt atteindre les cinquante degrés, poussée par une envie de vivre – ou plutôt, de ne pas mourir déchiquetée par une bête féroce.

Rapidement, je me retrouve à mon point de départ, et sans réfléchir une seconde, je prends appui sur la chaise en plastique posée contre le tronc du dernier arbre de la plage et me hisse sur une branche, hors d'atteinte de mes poursuivants. Ceux-ci débarquent la seconde d'après. De taille moyenne, orange rayé de noir, un corps massif et musclé, une grosse tête de chat avec de longues dents, pas de doute, ces deux spécimens représentent la lettre T dans l'alphabet des animaux que j'ai appris à l'école primaire. Des tigres.

L'un d'eux, le plus grand, tente de grimper sur le tronc, mais ses griffes ne parviennent pas à s'enfoncer dans le bois et il retombe à terre. De mon côté, je me recroqueville le plus possible, crachant mes poumons tout en cherchant de l'air. Les deux tigres font maintenant les cent pas sous mes pieds, en rugissant de frustration. Mon cœur cogne dans mes oreilles, et tout ce que je souhaite à présent c'est ne pas m'évanouir. Dans la précipitation, j'ai écorché ma cicatrice qui me lance encore plus fort. En l'inspectant, je remarque que la boursoufflure a laissé échapper un liquide épais et jaunâtre.

J'appuie un peu dessus avec une grimace de douleur, le pus s'écoule davantage. Cela ne me dit rien de bon...

Je tiens ma position un bon quart d'heure avant que d'autres tigres ne rejoignent les premiers et ne se mettent à me tourner dessous également. Certains se battent entre eux, comme pour décider de qui aura la meilleure part. Pendant ce temps, je réfléchis activement à la manière dont je vais pouvoir me sortir de là.

Peu à peu la nuit tombe. Je respire un tout petit peu mieux, ai un peu moins chaud, mais ne distingue plus des tigres que des ombres qui vont et viennent sur le sable. Par contre, je les entends pousser des sortes de meuglements, pour communiquer ou peut-être m'inciter à descendre. Mon poignet me lance toujours terriblement, ma peau me brûle, mes poumons semblent trop petits pour inspirer l'air dont j'ai besoin. Tout à coup, je me demande combien de temps je mettrais à mourir si je me laissais tomber dans la horde de tigres, et si ce serait vraiment pire que ce qui m'attend sur l'île. De toutes les occasions d'y passer qui se présenteront à moi ici, ce serait peut-être la plus rapide.

Alors que je suis perdue dans mes pensées morbides, je sens un petit picotement sur mon épaule. J'y trouve une goutte d'eau. Je l'essuie de la paume de la main, avant de sentir un autre picotement sur mon bras. Tout à coup, je réalise qu'il se met à pleuvoir, chose que je n'ai jamais connue car la Communauté n'aurait jamais gâché d'eau à simuler une telle fantaisie. Amusée, je regarde les gouttes se déposer sur mes vêtements, laissant une tâche ronde et foncée, et sur mes bras. Puis, les gouttes commencent à être de plus en plus grosses et à tomber de plus en plus dru. Mes bras s'enflamment, et pas seulement à cause de mes coups de soleil. Non, c'est l'eau elle-même qui me brûle !

Des pluies acides ! De celles qui tombaient à torrents avec la pollution et les premières manipulations climatiques sous l'Ancienne Ère et qui obligeaient les populations à rester enfermées chez elles.

Alors que la pluie redouble, je me frotte les bras et le visage pour m'essuyer et tenter de protéger ma peau, mais je ne peux rien faire, les épines des branches au-dessus de moi laissent passer l'eau. Je décide alors de grimper jusqu'à l'abri fabriqué par un de mes prédécesseurs, un peu plus haut dans l'arbre. Par chance, les branches forment une sorte d'escalier et j'y accède facilement. Une fois sous l'épais tapis constitué de ramures et de

terre, installé en équilibre entre deux branches, je suis protégée. Effet positif de cette pluie acide : j'entends les tigres s'éloigner en grognant.

Je souffle. Maintenant, je peux essayer de me mettre un minimum à l'aise. J'enlève mon tee-shirt et l'essore, puis j'attrape la carte d'Oliver qui ne m'a pas quittée depuis que je sais que je vais être exilée. Jusqu'à présent, elle était coincée dans mon pantalon. Avec l'océan, la sueur et la pluie, elle est détrempée. Je la déplie et la pose à cheval sur une branche pour la faire sécher, à côté de mon tee-shirt.

Me sentant beaucoup mieux, je décide de fermer les yeux un instant. Vu la largeur de la branche sur laquelle je me tiens, je ne risque pas de tomber, et tant qu'il fera nuit, je ne pourrai aller nulle part. Mon estomac devra attendre.

Je suis réveillée au petit matin par le chant des oiseaux et par une atroce envie de faire pipi. Après avoir enfilé mon tee-shirt sec puis vérifié qu'aucun comité d'accueil ne m'attend plus au pied de ma cachette, je descends en prenant appui sur les branches disposées en escaliers. Une fois à terre, je file dans l'eau et me fraye un passage parmi les déchets. Ce n'est que quand je me soulage enfin que je réalise qu'il aurait été plus judicieux d'étancher ma soif avant de faire pipi dans l'eau. Tant pis, j'irai plus loin sur la plage.

Sur le chemin du retour, bouteille remplie d'eau de mer sous le bras, je remarque que la forêt est étrangement calme. Peut-être les animaux dorment-ils, à cette heure-ci ? J'hésite à retourner cueillir les fruits que j'ai vus hier, mais je n'ai pas le choix, mon ventre crie famine. Alors que je les ai toujours critiquées, je donnerais tout, à l'heure actuelle, pour avaler les bouillies communautaires.

Soudain, le souvenir de ma mère me les préparant avec amour me frappe tel un coup de poing dans l'estomac. Je ne la reverrai plus jamais, ni mon père. Et ils ne me reverront plus jamais. Pour moi, la souffrance va être de courte durée, mais eux, ils devront vivre avec mon absence jusqu'à la fin de leurs jours.

La Communauté permet-elle aux couples auxquels on a retiré l'enfant d'en avoir un second ? Cela dit, à quarante ans, je suppose que mes parents ne voudraient pas faire un nouvel enfant qui risquerait d'être orphelin avant sa majorité.

Je secoue la tête pour chasser ces pensées. Il faut que je reste concentrée sur mon environnement. Je suis en mode survie. Et j'ai déjà un jour à mon actif.

Nous sommes au petit matin et la faible lumière de l'aube peine à pénétrer la cime des arbres. Cependant, mes yeux s'habituent à l'obscurité :

il faut dire que chez moi, je vivais la moitié du temps dans la pénombre. Toutes ces fois où j'ai dû me rendre aux toilettes en plein milieu de la nuit sans lumière auront finalement servi à quelque chose.

L'air est déjà humide et chaud mais encore respirable ; je m'enfonce dans la forêt à bonne allure en suivant le même itinéraire qu'hier, la plage visible sur ma droite. Rapidement, je tombe sur mon buisson couvert de baies. Aux aguets, je les cueille sans restriction, en me servant de mon tee-shirt comme d'un panier. Quand j'estime en avoir assez pour mon premier repas, je repars après m'être assurée que je ne suis ni suivie, ni observée.

Sur le retour, je les mange une par une. La première me surprend en éclatant sous mes dents, libérant un jus acide qui réveille brutalement mes papilles. Puis, au fur et à mesure, je m'habitue à ce goût bizarre, âcre et amer. Je réalise que c'est le premier aliment naturel que je mange et j'en suis toute émue. Dommage que je ne connaisse pas son nom.

Je remonte dans mon arbre et bois quelques goulées d'eau. J'ai beau m'hydrater régulièrement, j'ai toujours aussi soif. Je jette un œil à ma cicatrice : elle est encore pleine de pus. Je soupire. Il faut que je trouve plus de nourriture, sinon même la cause de ma mort ne sera plus une surprise. Et pour ça, il faut que je m'enfonce davantage dans la forêt, mais j'ai trop peur de tomber à nouveau sur la horde de tigres. Surtout qu'ils savent très bien où je me trouve...

En pleine réflexion, je sens soudain mes intestins se tordre, comme une crampe qui s'étire et s'étire avant de lentement reprendre sa place. Puis revenir quelques secondes plus tard. Rien à voir avec la faim. Je me plie en deux, espérant soulager mon ventre, en vain. La douleur fait perler sur mon front des gouttes de sueur. Maintenant, mes intestins remuent comme s'ils étaient habités par une colonie de rats. Je me sens de plus en plus mal, j'ai de plus en plus chaud et je suis assoiffée. Je bois, mais cela ne fait qu'accentuer mes maux. J'en viens à me demander si les baies sont vraiment comestibles ou si, à l'instar de ce que Hope racontait gamine, elles ne sont pas empoisonnées.

La seule solution qui me vient à l'esprit est de me faire vomir, mais même avec deux doigts enfoncés jusqu'à la glotte, je ne parviens qu'à provoquer des haut-le-cœur.

Le jour qui se lève et les températures qui montent ne font qu'accentuer mon mal-être. Je transpire tellement que mes vêtements sont trempés. En plus de mes maux de ventre, j'ai maintenant mal à la tête, et je suffoque.

Mon cœur bat beaucoup trop vite en étant au repos, et je me sens vidée de mon énergie.

Je reste dans cet état un long moment. Le soleil, désormais haut dans le ciel, me donne l'impression d'être dans un four. Je cuis comme les muffins protéinés que je préparais à la salle de divertissement. Encore quelques heures et les tigres pourront me manger à point.

Un moment, je crois tomber de ma branche, mais l'instant d'après, je rouvre les yeux et il fait nuit. Ai-je la tête à l'envers ? L'océan semble si proche et si loin. Les oiseaux ne chantent plus, je crois que tout le monde dort. Ce serait le moment idéal pour explorer la forêt. Il me faut de l'eau. Je boirais l'océan entier jusqu'à pouvoir rentrer à pied à la Communauté.

Pourquoi me faire ça à moi ? Je pleure comme un bébé. De la sueur coule dans mes yeux.

Je cligne des paupières, je suis par terre. Suis-je tombée ? Mon corps entier n'est que douleurs.

Mais le ciel est si beau. Des étoiles. Partout. Des milliers, des milliards. Tu les connais toutes, celles-là, Joshua Dickens ?

Ça a dû t'en boucher un coin quand t'as débarqué ici. T'en boucher un coin. J'adore cette expression. Je ne l'utilise vraiment pas assez à mon goût. J'ai soif. Les fruits rouges c'est poison ! La Communauté exile les indésirables ! Elle avait raison sur tout ? Du coup, on aurait pu se faire attaquer ? Et cette constellation qui clignote, là, elle s'appelle comment ?

Et toi t'es où, Joshua Dickens ? Pourquoi t'as pas attendu que je te rejoigne avant de clamser ? T'aurais pu me laisser un mot. Ha ha. Je pleure comme un bébé.

J'appelle ma mère, comme quand j'étais gosse. Elle venait toujours. Même le jour où j'ai vomi sur Romy à la maternelle. J'ai appelé ma maman. Elle est venue. Elle viendra toujours. Du coup, j'essaye. Mais non. La Communauté me protégera toujours, maman viendra toujours. Conneries, conneries, conneries !

Je rampe, tel un ver de terre. Avant j'étais un ver de terre dans la terre, maintenant je suis un ver de terre sur le sable. Je. Suis. Un. Ver. Coucouuuu ! je suis un veeeeeer.

Qui mange le ver ? Le tigre ? Rrrrrr !

Sortez-moi du four ! J'étouffe ! J'étouffe ! Je vais être trop cuite. Il faudra recommencer la journée. J'espère que c'était pas ceux au chocolat

parce que...

Mes paupières sont lourdes. J'essaye de me redresser, mais tout tourne autour de moi. Je me rallonge. Je vais mourir. Je le sais, je le sens, je vais mourir. Je dois aller chercher du secours. Au secours, Josh ! Je dois marcher. Je dois me lever.

Je me redresse. Je suis mouillée sans avoir été dans l'eau. J'ai froid, mais en même temps j'ai terriblement chaud. Le soleil m'éblouit, m'aveugle même. Je me mets à quatre pattes et je me dirige vers la forêt. Là-bas, on respire plus facilement. J'y vais tout doucement, ne regardant que mes mains qui s'enfoncent dans le sable brûlant. Je longe la forêt par la plage, jusqu'à ne plus avoir pour choix que de m'y enfoncer. Je suis sur les genoux, j'avance lentement. Les bruits m'enveloppent et résonnent si fort que je me demande s'ils ne sont pas dans ma tête. Je frissonne.

Je longe le flanc de la montagne, là où un petit sentier s'est naturellement dessiné au milieu des arbres. Je finis par m'asseoir contre un tronc. J'ai besoin de reprendre mon souffle. Des yeux bleus me fixent, là-bas. J'ai la tête qui tourne.

Je détaille tout ce qui m'entoure. Les arbres montent si haut dans le ciel qu'on dirait qu'ils n'ont pas de fin.

C'est mon dernier jour sur terre. J'aurai tenu deux jours sur l'île des Néfastes. Cela dit, l'endroit que j'ai trouvé est plutôt agréable pour passer l'arme à gauche. De la verdure, des arbres, un beau ciel bleu. Tout ce que je n'ai jamais connu. Je suis peut-être née enterrée, mais je mourrai à l'air libre. C'est sur cette pensée réconfortante que je ferme les yeux, et me laisse aller...

Quelque chose pousse mon bras. Je sens dans le creux de ma main un souffle humide. Puis, une pression encore sur mon bras, comme si on me mordait doucement... Je grogne et me dégage de cette prise. Quelque chose s'éloigne.

Je finis par ouvrir les yeux. Je ne suis pas encore morte. Ou alors, le monde après la mort ressemble étrangement à l'île des Néfastes. Ce qui serait, qu'on se le dise, une épouvantable nouvelle. Je suis sur le point de perdre à nouveau connaissance lorsqu'un détail retient mon attention.

En face de moi, sur le tronc d'un arbre, est gravée une flèche qui indique une direction. Fébrile, je cligne plusieurs fois des yeux pour être

sûre qu'il ne s'agit pas encore d'une hallucination. La flèche est toujours là.

Et en dessous sont gravées les initiales « J.D. ».

Joshua. Joshua Dickens !

Il a gravé cette flèche pour moi ! Pour m'indiquer quelque chose, une direction à suivre, pour que je survive !

Je me lève d'un coup, puis retombe sur les fesses, des étoiles dansant devant mes yeux. Je recommence l'opération en prenant mon temps, puis je prends la direction indiquée, jusqu'au prochain arbre.

« J.D. »

Je pousse un cri de victoire et me précipite vers l'arbre suivant. Même symbole. Je continue mon chemin, je cours, je vole ! Je t'ai trouvé, Joshua ! Je me suis aventurée dans cette forêt maudite pleine de tigres et j'ai trouvé les indices que tu as laissés pour moi !

Mais bientôt, je n'arrive plus à respirer. Je dois m'arrêter. Je m'affale sur le sol. J'ai soif, j'ai chaud, je me redresse, je me sens de nouveau terriblement mal. Je sens la fièvre revenir à vitesse grand V, mon cœur battre la chamade. Je vais tourner de l'œil, encore une fois. Non, non, il faut que je m'accroche ! En dépit de mes efforts, je m'étale de tout mon long, les yeux braqués sur la direction que j'aurais dû prendre pour retrouver mon meilleur ami. Tout devient flou.

Au loin, une silhouette se dirige vers moi. Un grand brun, je crois. Certainement Josh, venu m'accueillir aux portes de la mort.

— Il existe une théorie, me dit soudain Josh après un long moment de silence.

Je m'arrache à la contemplation de notre ciel artificiel étoilé pour le charrier un peu.

— Tu n'en connais qu'une seule ? Pas terrible pour un futur chercheur.

Tandis qu'un « tsss » franchit ses lèvres, il me pousse du coude avec bonhomie.

— Dis-moi, alors, quelle est cette théorie ? demandé-je en reprenant mon sérieux.

— Elle s'appelle « la théorie des âmes sœurs ». Tu sais qu'il existe une hypothèse selon laquelle lorsqu'une âme devient trop lourde, elle se divise pour donner naissance à plusieurs nouvelles âmes.

— Oui, il paraît...

— Toutes ces âmes sont des âmes sœurs. Elles formaient un même tout, initialement. Du coup, quand deux individus se trouvent dotés d'un fragment de cette ancienne âme lourde, ils deviennent des âmes sœurs et sont irrésistiblement attirés l'un par l'autre. Car ils sont faits pour ne former qu'une seule et même âme.

Je frissonne.

— C'est beau...

— On dit qu'où qu'ils soient, ils arriveront à se retrouver s'ils se laissent guider par leur instinct.

Je reste silencieuse une minute, réfléchissant à ses paroles.

— Mais tu sais qu'en théorie, admettons qu'une âme lourde se divise en quatre ou cinq âmes nouvelles, il y a très peu de probabilités pour que deux d'entre elles vivent exactement à la même époque et au même endroit !

— Zack, sors de ce corps ! plaisante Josh.

— Sauf si nous sommes bien les seuls sur terre, et encore... ça paraît impossible que deux âmes sœurs se retrouvent.

— Eh bien, j’imagine que c’est pour ça qu’on se sent seul toute sa vie.

Je suis bien. Je suis allongée, détendue. Je n’ai plus mal. Je n’ai plus chaud. Je sens que quelque chose recouvre mon visage et mes bras, mais je n’ai pas envie de le retirer, ça me fait du bien. J’entends remuer à côté de moi. Un animal ? Non, un humain.

Un humain ?

Je me redresse promptement, envoyant valser ce qui couvrait mon visage, et me tourne vers la source du bruit.

Une jeune femme, assez grande, cheveux blonds coupés ras, de grands yeux bleu foncé ronds comme des soucoupes, braqués sur moi, se tient le cœur comme s’il allait sortir de sa cage thoracique.

— Tu pourrais prévenir avant de te réveiller subitement comme ça ! Tu m’as fichu la frousse de ma vie ! s’exclame-t-elle.

Hagarde, je regarde autour de moi. Je suis dans une petite grotte aménagée avec des tapis, du mobilier en bois et en plastique, éclairé par la flamme vacillante d’une bougie. Derrière cette femme, un plan de travail directement creusé dans la pierre est couvert de matériel médical, de plantes et de fleurs.

— Je suis toujours sur l’île des Néfastes ?

— Euh... ouaip. Comme nous tous !

— Nous tous ? Il y en a d’autres ?

— Tu es notre trentième pensionnaire ! Félicitations !

Même si sa remarque est ironique, je ne pourrais décrire le soulagement qui irradie dans tout mon corps. Je descends alors de ma couchette, précautionneusement, et me dirige droit vers l’inconnue pour la prendre dans mes bras et la serrer très fort contre moi.

— Euh... ça va aller, me dit-elle en me tapotant maladroitement le dos.

C’est là que je me rends compte que je suis presque nue, et recouverte de feuilles collées à ma peau par une substance gluante. Je me détache de ma sauveuse.

— Je m’appelle Sienna, dis-je. Mais mes amis m’appellent Nina.

— Isla, se présente-elle avec un sourire. Tu devrais retourner te coucher, tu n’es pas encore guérie.

Docile, j'obéis, même si un milliard de questions se bousculent dans ma tête. Une fois allongée, Isla s'approche de moi et commence à soulever les feuilles une à une.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Tu veux la liste entière ?

— Le principal...

— Déshydratation, brûlures sur le visage et les bras, empoisonnement aux baies des naufragés, infection d'une plaie au poignet. Le tout ayant provoqué fièvres et hallucinations. Pour info, t'es rigolote quand tu parles dans ton sommeil.

— Sûrement plus que quand je suis éveillée. Je suis ici depuis combien de temps ?

— Quasiment vingt-quatre heures. La fièvre est tombée, j'ai appliqué un onguent spécial à base de sève sur tes bras et ton visage, j'ai désinfecté ta plaie au poignet et l'ai bandée, et ton corps a éliminé le poison.

— J'ai super soif.

Isla saisit une bouteille d'eau posée sur la paillasse.

— Tiens. Bois par petites gorgées.

Je me retiens d'avalier d'un coup le contenu de la bouteille. La première lampée me fait l'effet d'un élixir de vie.

— Elle est trop bonne.

— J'imagine que tu as bu de l'eau de mer ?

— Il n'y avait que ça !

— L'eau de mer est très salée, beaucoup trop pour notre organisme. En la buvant, tu n'as fait qu'accélérer ta déshydratation. Ça, c'est l'eau d'une source qui coule de la montagne. Tu peux en boire autant que tu veux.

— J'ai tellement de questions à te poser, dis-je entre deux gorgées.

— Je n'en doute pas, mais tu devrais te reposer.

— Qui m'a trouvée ? C'est Josh ?

— C'est Alec qui t'a trouvée. De temps en temps on se rend sur la plage Sud pour voir s'il y a un nouveau venu. Parfois, on arrive trop tard.

— Vous êtes arrivés pile à temps, en ce qui me concerne... Donc vous êtes tous issus de la Communauté ? Vous êtes vingt-neuf, c'est ça ? Vous êtes organisés ? Vous savez ce qui se passe à la Communauté ?

— Du calme, du calme ! tempère Isla. Tu dois te reposer. Tout à l'heure Nelly passera te voir et elle répondra à toutes tes questions. C'est notre matriarche, complète-elle en me voyant ouvrir la bouche pour poser la

question. Si tu as envie d'aller aux toilettes, il y a un pot de chambre au fond de la pièce. Pense bien à remettre le couvercle quand tu as fini. Il y a des vêtements sur le plan de travail.

— Tu me laisses ?

— Je ne suis pas loin. Dors.

Avec toutes ces émotions, impossible de dormir ! Comme Isla attend sur le palier avec un regard insistant, je me rallonge sur ma couchette. Après m'avoir fait un petit sourire satisfait, elle disparaît et referme derrière elle la porte fabriquée avec des branches d'arbres.

Même si je suis persuadée que je ne vais pas réussir à dormir (cela fait quand même vingt-quatre heures que je ne fais que ça !), je ferme les yeux et me laisse bercer par l'idée que j'ai été trouvée, recueillie, sauvée. Je suis à l'abri dans un endroit où il ne fait pas trop chaud, un endroit peuplé d'humains. Je souris.

Quelqu'un frappe à la porte. Ça a beau me réveiller en sursaut, je suis trop contente d'entendre ce son pour me plaindre. D'abord, parce que ça implique qu'il existe une autre personne que moi sur cette île, et ensuite, parce qu'il y a une porte, ce qui n'est pas négligeable non plus.

— Entrez, dis-je, la bouche un peu pâteuse.

La porte s'ouvre sur un grand et bel homme aux cheveux châtain mi-longs et au regard gris pénétrant, un bol en terre dans les mains. Je me redresse et commence à m'affoler en réalisant que je suis en soutien-gorge et petite culotte (enfin, sans parler des feuilles). J'essaye de me cacher tant bien que mal en ramenant mes genoux sous mon menton, tandis que le goujat ne prend même pas la peine de détourner les yeux.

— T'as des vêtements là-bas, me dit-il d'un air stoïque avec un signe du menton.

Le bon côté des choses, c'est que j'ai beau être morte de honte, ça ne doit pas se voir vu que mon visage a déjà une teinte rouge tomate à cause des coups de soleil. Bon sang, cette dégaine que je dois avoir !

— Ça te dérangerait de te retourner ?

— Pourquoi ?

— T'es sérieux ?

— Des filles à moitié à poil j'en vois toute la journée ici. En plus toi t'es pas à poil, t'es plutôt... à feuilles.

Je le regarde, les yeux ronds, m'attendant à ce qu'il éclate de rire à sa vanne pourrie, mais l'expression de son visage ne change pas d'un hic. Ce n'était donc pas une blague, mais une constatation.

Résignée, je me lève en vitesse et enfile à la hâte short et tee-shirt, prenant tout de même le soin de les mettre à l'endroit, histoire de ne pas ajouter au ridicule de la situation. Pendant ce temps, mon invité surprise dépose le bol à côté du matériel médical puis vient se replacer sur le seuil de la porte.

— Je pense que tu peux les enlever.

— Quoi... ? Enlever quoi ?

— Tes feuilles.

Tout en rougissant davantage (finalement, c'est possible), j'arrache les feuilles une par une et les pose sur le plan de travail. Ensuite, j'étale l'excédent d'onguent sur ma peau qui est nettement moins abimée qu'il y a deux jours. Je remarque que mon visiteur a toujours le regard braqué sur moi, mais pas un regard plein d'intérêt, non... plutôt un regard blasé, limite absent, comme égaré dans l'espace qui nous sépare.

— Nelly arrive, dit-il finalement alors que le silence entre nous devient presque gênant.

Il met les mains dans les poches de son pantalon de cuir puis s'appuie négligemment contre le chambranle de la porte, toujours en me regardant avec son air absent. Inutile de préciser qu'il me met très mal à l'aise.

Puis il finit par dégager l'entrée afin de laisser passer la matriarche.

Qui n'est autre que Miranda Massala.

Stupéfaite, je me mets naturellement en garde, comme si elle allait se jeter sur moi. À la place, elle tend ses mains en guise d'apaisement.

— Je ne suis pas Miranda, me dit-elle.

— Ah oui, vous êtes quoi, un clone ?

Franchement, vu les expérimentations que cette folle de scientifique a l'air de mener pendant ses longues soirées d'hiver, je m'attends à tout.

— Non, tout simplement sa sœur jumelle.

— Quoi ? Miranda n'a pas de sœur.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores à propos de Miranda.

Il est vrai qu'à y regarder de plus près, je note à présent quelques différences : celle que j'ai en face de moi a la peau ridée, comme vieillie prématurément. Elle se tient également un peu voûtée, comme si elle avait le poids du monde sur les épaules. Et surtout, elle est bien plus mince et plus musclée.

— Pourquoi n'a-t-on jamais su que Miranda avait une sœur jumelle ?

— Parce que nous avons toujours vécu dans la Corne, et quand ils l'ont choisie pour être la future dirigeante, à nos quinze ans, ils m'ont exilée.

— Mais pourquoi ?

— Je savais trop de choses.

— Pourquoi n'a-t-elle jamais parlé de vous ?

— Parce que ce n'est plus ma sœur, répond-elle sombrement.

— Je ne comprends pas, vous n'étiez pas proches ?

— Nous étions très proches. Fusionnelles. Inséparables.

— Alors elle aurait dû parler de votre exil quand elle est arrivée au pouvoir !

— Non, Sienna, tu ne comprends pas. Ce n'est plus ma sœur. Ma sœur est morte. Du moins, son âme est éteinte.

— J'ai peur de... je ne comprends pas.

— Je t'expliquerai en temps voulu. Pour l'instant, nous avons beaucoup plus important à gérer. J'espère que tu t'es assez reposée, car nous devons te présenter aux autres membres de l'île et te faire visiter les lieux. Alec sera ton guide, me dit-elle en me montrant le garçon resté sur le seuil.

— C'est toi Alec ? lui demandé-je en pivotant vers lui. C'est toi qui m'as trouvée dans la forêt ?

— Oui.

— Eh bien... merci.

Intimidée, je regarde mes pieds un instant, ce qui n'échappe pas à la matriarche.

— Allez, mange ton bol de viande séchée, tu dois être affamée. Ensuite Alec t'emmènera faire le tour du propriétaire. Bienvenue chez nous, Sienna. Bienvenue chez toi.

— Merci, dis-je avec un sourire sincère.

Nelly me retourne mon sourire puis quitte la pièce, posant une main bienveillante sur le bras d'Alec en passant à côté de lui. Celui-ci lui fait un signe de tête respectueux puis braque de nouveau son regard gris sur moi.

— Allez, mange.

Sans protester, je m'approche du bol qu'il a déposé un peu plus tôt sur le plan de travail. À l'intérieur, des morceaux de ce que je suppose être de la viande, tout secs et tout durs.

— Comment ça se mange ?

— Tu prends avec tes doigts, tu mets dans ta bouche, et tu mâches. Mhmmm miam miam ! lance-t-il tout en alliant le geste à la parole.

Je décide de le laisser se moquer car après tout, si je suis là, c'est grâce à lui. Cependant, l'immunité qu'il a obtenue en me sauvant la vie n'aura pas une durée illimitée.

Du bout des doigts, je prends un morceau de viande que j'avance jusqu'à mon nez. Ça sent bizarre. Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment comestible, mais je préfère me passer de commentaire. Sans réfléchir davantage, je l'enfourne dans ma bouche. Et je mâche. Un long moment.

Le visage d'Alec affiche un air amusé.

— Tes dents n'ont connu que la bouillie, tu risques d'avoir quelques douleurs au niveau des maxillaires, à force de mâcher, ces jours prochains.

Tu t'y feras.

— Ce n'est pas désagréable, comme goût. C'est quoi ?

— Du lion.

— Pardon ? C'est de la viande de lion ? Ça se mange ?

— Tout se mange quand tu dois survivre.

— D'ailleurs, qu'est-ce que font des lions et des tigres sur l'île des Néfastes ?

Tout en poussant un soupir à l'idée de la quantité de mots qu'il va devoir formuler, Alec croise ses jambes en plus de ses bras et se laisse aller contre la porte.

— L'île des Néfastes était un zoo, autrefois. Les visiteurs venaient en bateau et faisaient le tour de l'île dans des voiturettes protégées par des grillages. On les utilise toujours, quand il y a du soleil. Ici, on est à l'intérieur de la montagne. Il y a deux boyaux qui contiennent plusieurs cavités de la taille de celle-ci : elles nous servent de chambre. En ce moment, chacun a la sienne. Au centre, il y a une grande salle où nous nous rassemblons pour manger quand ce n'est pas possible dehors. En cent cinquante ans, nos prédécesseurs ont eu tout le temps qu'il fallait pour arranger les lieux. Si tu as fini, je vais te faire visiter.

Je le suis, restant sur ses talons alors qu'il m'entraîne dans le couloir. Nous parcourons un boyau dont le côté droit est creusé de cavités comme l'infirmierie où j'ai dormi. À cette heure-ci, personne n'est dans sa chambre.

— Normalement, les sous-sols sont éclairés grâce à l'antenne de stockage de foudre, mais comme il n'y a pas eu d'orage depuis longtemps, nous sommes à court de jus, d'où les torches sans cesse rallumées par les Attiseurs.

— Les Attiseurs ?

— Ici, tout le monde doit contribuer à la vie du groupe. Il existe huit activités, chacun pouvant librement choisir la sienne en fonction de ses compétences. Je suis Chasseur.

— Et Isla est médecin ?

— Soigneuse, avec Horace, le membre le plus âgé de notre groupe. Les Bâisseurs aménagent les lieux et coupent du bois, les Façonneurs trient les déchets qui arrivent sur l'île pour les utiliser, ou les transformer. Les Pêcheurs nous approvisionnent en poissons et font la cuisine. Les Cultivateurs font pousser tout ce qu'ils peuvent. Et les membres Polyvalents sont un peu sur tous les fronts.

— Partout et nulle part à la fois, si tu veux mon avis, interrompt une voix chaude derrière nous.

Je me retourne sur un grand métis à la peau caramel et aux yeux clairs. Ses cheveux, coupés au-dessus des épaules, sont négligemment coiffés en arrière, et il ne porte pas de tee-shirt. Détail anodin qui a son importance étant donné que c'est le deuxième torse d'homme qu'il m'est donné de voir de ma vie.

— Roméo, pour vous servir... se présente-t-il en me faisant une révérence accompagnée d'un baisemain. La Communauté nous envoie des fleurs de plus en plus jolies pour garnir notre jardin.

Tandis qu'il me fait un clin d'œil, Alec éclate d'un rire moqueur.

— Roméo ? Ce n'est pas le prénom en R de la liste communautaire, noté-je.

— Ma douce, ici, tu peux être qui tu veux, me lance-t-il tout en m'incitant à continuer ma marche en me passant son bras autour des épaules. Laisse tomber la Communauté, maintenant tu es dans la vraie vie, leurs règles ne font pas loi ! Alec, Razza, Isla, Maddy, Horace... nous sommes nombreux à avoir abandonné notre nom de naissance pour adopter notre nom d'homme libre !

— Assez avec ton baratin, vieux frère, va donc surveiller la cuisson du dîner, j'aimerais bien éviter de bouffer carbonisé comme la dernière fois ! raille Alec.

Dans une ultime révérence, Roméo se retire.

— Tu as fait la connaissance de mon ami le plus proche. Le pire beau parleur que l'île ait connu ! Bref, où en étions-nous... Ah oui, il te faudra choisir un métier quand tu seras remise sur pieds. Tout le monde travaille, ici.

Arrivés au bout du tunnel, nous bifurquons à droite pour nous retrouver à l'entrée de la salle centrale, immense, où trône une gigantesque table de bois, entourée de chaises en plastique comme celle qui m'a permis de monter dans l'arbre sur la plage. Quelques personnes discutent en groupe ou s'occupent à leur besogne (je vois de la couture d'un côté et du taillage de flèches d'un autre).

Mais c'est un petit groupe de garçons qui attire mon attention. En réalité, surtout l'un d'eux. Grand, cheveux bruns bouclés coiffés en arrière, silhouette athlétique que je reconnaitrais parmi cent autres. Il est là.

Josh.



Et comme s'il avait senti ma présence, il se retourne vers moi, et son regard s'illumine.

Et il se précipite vers moi.

Et je cours vers lui.

Et nous nous prenons dans nos bras, et nous nous serrons l'un contre l'autre si fort que j'entends un de mes os craquer.

Je suis tellement soulagée de le voir que l'émotion me prend à la gorge et m'empêche de respirer, pire encore que le manque d'oxygène dans l'air. Les larmes coulent sur mes joues et roulent jusque dans son cou. Il rit en les essuyant, puis me regarde du plus profond de ses yeux verts et m'embrasse tendrement le front.

Bon, j'avais peut-être imaginé un baiser un peu plus intime pour nos retrouvailles, mais déjà, il est devant moi, ce qui est beaucoup plus que ce que j'étais en mesure d'espérer il y a encore vingt-quatre heures.

— Nina, j'étais pas sûr qu'ils allaient t'exiler mais je m'y attendais quand même un peu, et quand on m'a dit que tu avais été retrouvée dans la forêt, j'ai jamais été aussi heureux ! Tu as suivi mes gravures sur les arbres ?

— Je ne les ai pas trouvées tout de suite mais oui, je les ai suivies tant que j'ai pu.

— Elle avait fait deux mètres environ, commente Alec qui vient de nous rejoindre.

— N'importe quoi ! m'exclamé-je en rougissant.

— Elle était en train d'agoniser et parlait de ver de terre et d'une valse dans la Griffé ou je ne sais pas trop quoi.

— Pardon ! J'avais quarante de fièvre !

Josh part d'un rire enfantin tandis qu'il me serre contre lui et m'embrasse le sommet du crâne.

— Peu importe, Nina, tu es là maintenant, c'est tout ce qui compte. T'as coupé tes cheveux, j'adore ! Tiens, j'ai une surprise pour toi !

— Ah oui ? demandé-je, les yeux brillants.

— Et elle arrive dans quelques secondes... Hé ! Hope ! Viens là !

Se détachant de moi, il fait de grands signes à travers la pièce. À une vingtaine de mètres de là, Hope tourne vivement la tête vers nous, faisant valser sa natte blonde sur son épaule. En me voyant, son visage se fend d'un large sourire et elle quitte le groupe avec lequel elle était en train de confectionner des vêtements pour courir jusqu'à nous.

Là, elle me prend dans ses bras.

Et moi, je suis prise d'un sentiment un peu étrange. Je suis heureuse de revoir ma camarade, dont l'absence au boulot et en classe m'avait tant affectée, mais à cause de Josh et des sentiments que je le soupçonnais avoir pour elle, j'avais fini par me sentir quelque peu soulagée qu'elle ne soit plus une menace. Du coup, me voilà partagée.

— Sienna c'est génial que tu nous aies rejoints, Josh va enfin pouvoir changer de disque !

— Il parlait souvent de moi ? risqué-je timidement.

— Si Nina débarque ici elle aimera bien ci, elle aimera bien ça ! J'ai failli l'implorer d'aller te chercher.

Elle éclate de rire, imitée par mon meilleur ami, et alors il se passe quelque chose qui, je crois, vient trancher la question de savoir si je suis heureuse ou pas de revoir Hope.

Josh l'attire à lui et, avec un sourire radieux, lui prend le menton entre son pouce et son index et l'embrasse sur la bouche.

Mon cœur explose. Mes jambes ne me portent plus. Le sang se vide de ma tête. Je vacille.

— Hop là ! lance Alec en me retenant de justesse. Je crois que la balade a été un peu trop longue. Je vais te ramener à l'infirmerie.

— Nina, ça va ? me demande Hope avec inquiétude.

Je ne peux rien lui répondre sous peine de lui vomir mon repas dessus.

— Repose-toi, Nina, me conseille Josh. Je viendrai te voir demain matin après la chasse.

— Je l'emmène, dit Alec en me soutenant par la taille.

Je passe mon bras sur ses épaules et j'agrippe fermement son tee-shirt comme si j'allais me noyer et qu'il était ma bouée de sauvetage. Le choc émotionnel est tellement fort que j'ai envie d'hurler, et de me ruer sur Hope

et de la rouer de coups, non, de me ruer sur JOSH et de le rouer de coups, et de pleurer, pleurer, pleurer.

Au lieu de ça, je contracte tous mes muscles et me laisse entraîner par Alec qui me ramène à l'infirmierie à travers les boyaux souterrains. Après m'avoir déposée sur ma couchette, le grand brun me regarde, désesparé par mon mutisme soudain, puis s'en va en marmonnant qu'il va chercher Isla. Une fois seule, je laisse échapper un cri de rage avant de taper dans le mur de pierre, juste assez pour m'ouvrir légèrement les jointures des doigts, puis j'éclate en sanglots.

Quand Isla arrive et me voit dans cet état, elle se précipite à mon chevet.

— Tu as mal où ?!

— Vous auriez dû me laisser là-bas ! m'exclamé-je entre deux sanglots.  
Me laisser pourrir là-bas !

— Quoi, sur la plage ?

— La souffrance aurait été de courte durée !

— Tu as mal quelque part ?

— À mon cœur ! Il est détruit.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?!

J'émets encore quelques geignements avant de parvenir à lui dire :

— Josh, avec, avec Hope. Il, il, il était censé être a... a... avec moi !

Alors que mes pleurs redoublent, Isla reste silencieuse quelques secondes puis me dit :

— Mais Nina, c'est juste un amour de survie.

— Un quoi ? demandé-je en levant mes yeux bouffis vers elle.

— Quand tu arrives ici, tu es persuadé que ta vie va se terminer bientôt, alors tu tombes sous le charme de la première personne venue. J'en ai vu, des couples se former ! Ils finissent tous par se séparer. Soit parce que l'un des deux est mort prématurément, soit quand les deux survivent parce qu'ils se rendent compte qu'ils ne sont pas obligés de finir leur vie avec la même personne.

— Tu dis qu'ils se sont mis ensemble parce qu'ils avaient peur de mourir ?

— Est-ce qu'ils étaient proches dans la Communauté ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas...

— Tu sais, depuis que je suis ici, et ça fait quand même six ans, je n'ai connu qu'un couple qui ait survécu : Lino et Lina. Mais ils étaient déjà en

couple avant leur exil, Lino a demandé à être exilé quand Lina a été déclarée néfaste, et ça fait quatre ans que ça dure.

— Il a *demandé* à être exilé ?

— Il préférerait mourir plutôt que vivre sans elle. Ça, Nina, c'est de l'amour. Pas ce qu'il y a entre Hope et Josh.

Ça me rassure un instant, puis je me remémore les paroles de Josh. « J'étais pas sûr que tu sois exilée mais je m'en doutais un peu quand même ». S'il s'en doutait, pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ? Pourquoi s'est-il jeté sur Hope alors qu'il n'avait que quelques semaines à attendre ? Lui qui m'avait juré que je comptais bien plus à ses yeux que n'importe quelle grande-bouche-pseudo-potentielle-leader-mes-fesses.

Isla s'active à me préparer une potion me permettant de bien dormir tandis que je continue de fulminer, poings serrés. Soudain, un bruit de clochette résonne dans les couloirs.

— Ah, c'est l'heure de dîner. Je te ramène une assiette ?

— Non, j'ai pas faim.

— D'accord. Tiens, prends ça avant de dormir, me dit-elle en posant un verre en terre cuite au pied de ma couchette.

— Merci de t'occuper de moi.

Elle hausse les épaules.

— C'est mon job.

— Isla, est-ce que tu pourrais appeler Alec ?

— Si tu veux. Il ne doit pas être très loin.

Effectivement, car à peine deux minutes après qu'elle est sortie de la pièce, les yeux gris du garçon apparaissent dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu m'as demandé ?

— Alec, tu vas chasser demain avec Josh ?

— Oui, c'est notre tour.

— Empêche-le de venir me voir, s'il te plait.

— Ok. Bizarre, mais ok, répond-il avec tout le désintérêt du monde.

— Et... Alec ?

— Oui ?

— Apprends-moi à chasser.

— Tu rigoles, tu tiens à peine debout ! lance-t-il avec dédain.

— Dès que je serai sur pieds, je veux devenir une Chasseuse.

Apprends-moi.

Devant mon air déterminé, un petit rictus impressionné traverse son visage.

— Ok, pas de problème. Mais je n’aurai aucune pitié pour toi.

— Ça tombe bien, je ne veux pas de ta pitié.

Un demi-sourire étire le coin de sa bouche pendant une seconde, puis il me fait un signe de la tête et s’en va.

L’image de Josh embrassant Hope, tenant son menton comme s’il avait peur qu’elle lui échappe, me hante toute la nuit. Je verse un paquet de larmes, je lance un paquet d’insultes. J’ai besoin de me défouler, mais je me sens encore faible et il est hors de question que je me promène dans les boyaux de l’île. Vu le labyrinthe que c’est, je m’y perdrais à coup sûr.

Je finis mon bol de viande séchée en mâchouillant pensivement, la morve au nez. Je me déçois. Je n’ai rien d’une survivante. On m’a exilée, j’ai failli mourir, on m’a retrouvée, on m’a soignée, on m’a nourrie, et je trouve encore le moyen de me lamenter parce que le garçon que j’aime en secret depuis des années se tape une autre fille. Je n’ai pas envie de renvoyer cette image aux habitants de l’île. Ici, j’ai l’occasion de recommencer tout à zéro, d’être la Sienna que je veux être, il n’est pas question que je sois une victime, une frustrée de la vie, une couarde, ni que sais-je encore. Je veux être une survivante, pas parce que les autres me maintiennent en vie, mais parce que je m’active à survivre.

Après avoir été spectatrice de ma vie pendant des années, je veux désormais en être l’actrice principale.

Les premiers lève-tôt sont passés devant la porte de ma chambre depuis un moment lorsque quelqu’un frappe. Je donne un dernier tour de bandage autour de mon poignet avec du tissu trouvé sur la paille puis je me lève pour ouvrir. Nelly.

— J’espère que tu es reposée, le jour s’est levé et nous avons encore beaucoup de choses à te montrer.

Elle s’avance vers moi pour m’inviter à la suivre en plaçant sa main dans mon dos. Mais elle s’arrête une seconde et, après avoir reniflé, elle me demande :

— Tu voudrais peut-être te laver ?

Il est vrai que je ne sens pas la rose.

— J’apprécierais...

Quand je pense que Josh m'a serrée dans ses bras alors que je sens la chaussette moisie ! La honte. Mes cheveux sont tellement gras que mon carré court tient tout seul en arrière. Il faut dire aussi que les produits bizarres appliqués par Isla sur mes coups de soleil n'arrangent rien.

Accompagnée de Nelly, je sors de l'infirmerie. Nous prenons à gauche dans le couloir et nous arrêtons presque aussitôt devant une porte. Dans la pierre est gravé le prénom *Isla*, précédé de quelques autres qui ont été barrés, j'imagine à mesure du décès des locataires... La matriarche frappe trois coups puis ouvre la porte.

— Isla, peux-tu emmener Sienna avec vous à la baignade ?

Assise à un bureau de fortune fait de morceaux de bois sûrement ramassés dans la forêt, Isla lève les yeux d'un livre à la couverture gondolée pour hocher la tête avec un sourire.

Nous partons dix minutes plus tard accompagnées de Quinn, une jolie jeune femme aux cheveux blond platine que je connaissais de vue avant son exil un an plus tôt. Il faut dire que tout le monde la connaissait. Très appréciée, elle était vouée à un avenir brillant au Croc en tant qu'actrice. C'était la fille la plus populaire du Bec, je m'étais toujours dit qu'elle était beaucoup trop bien pour ce secteur et ne pouvait pas y rester. La Balance a été du même avis que moi et l'a destinée au secteur divertissement. Sa carrière était toute tracée jusqu'à ce que l'Analyseur d'âme la déclare néfaste.

Pour nous escorter et surtout nous protéger pendant que nous nous baignons, Isla a demandé à Faith de nous accompagner. Cette grande brune de vingt-quatre ans, que je n'avais jamais vue auparavant, est assez impressionnante. Le visage fermé, les yeux aussi noirs que les cheveux, soulignés par la cendre dont elle farde ses paupières, Faith ne parle pas, mais elle est armée jusqu'aux dents. Arc et carquois garni de flèches sur le dos, couteau rangé dans un étui de cuir qu'elle porte à la cuisse, c'est une Chasseuse réputée. Même si j'étais le plus baraqué des mecs, j'éviterais de lui chercher des noises.

En fin de compte, la disposition des boyaux est assez simple. Il existe deux entrées : l'entrée Est, très proche de l'endroit où j'ai été retrouvée, et l'entrée Nord, davantage utilisée. L'entrée Est donne sur un couloir à droite, qui mène à plusieurs chambres, et se termine sur l'entrée Nord, tandis qu'un couloir sur la gauche fait le tour de la salle centrale et donne accès à une vingtaine d'autres chambres. L'une des premières anfractuosités se trouve

être l'infirmier. Le premier corridor est appelé « allée L », tandis que le second est appelé « allée O », rapport à la forme qu'ils prennent.

Je trouve ça ironique d'avoir utilisé le même terme d'allée que dans la Communauté sachant qu'ici, tout le monde semble rejeter ce qu'il a connu là-bas.

Alors que nous sommes presque arrivées à la sortie Nord, une voix d'enfant nous interpelle :

— Hé les filles !

Isla se retourne, avec déjà le sourire aux lèvres.

— Oui, Wyatt ?

Un bonhomme d'environ douze ans nous rejoint en roulant un peu des mécaniques dans son marcel blanc et son pantalon de cuir, semblable à celui que portait Alec hier. Peau brunie par le soleil, cheveux blonds comme les blés et les yeux bleu azur, il affiche une mine canaille.

— Vous avez besoin d'un garde du corps ? demande-t-il d'un air malicieux.

— On va se laver entre filles, l'affreux, lui répond Quinn. Comme toujours tu n'es pas le bienvenu.

— Vous êtes sûres que vous n'avez pas besoin d'une escorte ?

— Faith est notre escorte, répond Isla en désignant la jeune femme restée en arrière.

Celle-ci, indifférente, attend, bras croisés sur sa poitrine, de se remettre en route.

— Bon, j'aurais essayé ! lance-t-il avec un clin d'œil avant de s'en retourner.

— Celui-ci alors ! lance Quinn en même temps qu'elle lève les yeux au ciel.

Soudain, je percute :

— Mais ! ce gamin est beaucoup trop jeune pour avoir été exilé !

— C'est parce qu'il n'a jamais été exilé, me lance Isla alors que nous reprenons notre chemin.

La lumière du jour éclaire le bout du tunnel et la température commence à être beaucoup moins agréable.

— Pardon ?

— Il est né ici ! C'est le seul enfant qui ait survécu. Ses deux parents, eux, sont morts. C'est le petit protégé de Nelly, même si nous sommes tous ses protégés.

— Il a tous les droits, oui ! se plaint Quinn.

Je suis sur le point de poser une question sur les parents du gamin quand je suis prise à la gorge par la chaleur suffocante de l'extérieur. Le choc thermique entre l'intérieur de la montagne, dont la température avoisine celle que j'ai connue sous terre, et l'air libre est saisissant. Et nous ne sommes que le matin !

— Tu t'y feras, me lance Quinn en passant devant.

L'allée L débouche sur la seconde plage de l'île. Celle-ci a été aménagée au fil du temps. Sur la gauche, on y trouve un potager où les Cultivateurs font pousser des légumes, puis un peu plus loin un atelier de plein air pour la confection d'objets divers, souvent recyclés parmi les déchets de plastique que le continent rejette vers les plages. Tout autour de ce périmètre où s'activent des habitants de l'île s'étend en arc-de-cercle une série de feux de camp dont les flammes, alimentées par les Attiseurs, ont pour but de repousser les animaux dangereux.

Nous nous approchons de l'un d'eux, situé sur la droite, auprès duquel attend une jeune femme aux cheveux roux, dont le visage juvénile parsemé de taches de rousseur lui donne l'air d'une enfant tout juste sortie de l'adolescence. Quand elle nous voit arriver, elle attrape une immense feuille de palmier (arbre chéri des riches de l'Ancienne Ère), qu'elle abat sur le feu afin d'en étouffer les flammes. Je lui fais un petit signe de la main, un peu gênée par leur manque de formalisme en matière de présentation. La rouquine me répond par un grand sourire espiègle.

— Merci, Alizée, lance Isla avant de le franchir et de m'inviter à faire de même.

Une fois de l'autre côté de la barrière ardente, Faith prend la tête de la file, arc bandé, et progresse à pas de loup tout en examinant attentivement les environs. J'en rirais presque si une course-poursuite avec des tigres ne m'avait fait prendre conscience des dangers de cette forêt.

Nous suivons un petit sentier tracé à travers les arbres, les fougères et les buissons. Autour de nous, des cris d'animaux se font entendre de toutes parts, pourtant, même en regardant bien je n'en vois aucun. Il va falloir que j'aiguisse sérieusement mes sens si je veux faire bonne figure auprès d'Alec quand il m'apprendra à chasser.

Après quelques minutes de marche, nous arrivons à un petit lac à l'eau transparente. Alors que Faith se poste en hauteur sur un gros rocher, Quinn se déshabille intégralement en jetant ses affaires de côté et s'enfonce dans

l'eau avec un cri de joie. Isla, quant à elle, sort de son baluchon en cuir ce qui ressemble à des serviettes et à un pain de savon et, tout en se déshabillant à son tour, me lance :

— Dépêche-toi, on n'a pas beaucoup de temps avant d'attirer les bestioles.

J'enlève mes tennis en krell, puis hésite un instant à me dénuder devant elles, mal à l'aise.

— T'as de la chance, aujourd'hui c'est Faith qui nous accompagne, mais parfois c'est Alec ! lance Quinn en riant.

Génial, je suis ravie. Je comprends mieux pourquoi il m'a dit avoir l'habitude de voir des filles toute nues.

Résignée, et surtout sentant trop mauvais, je me débarrasse de mes tee-shirt, short et sous-vêtements avant de m'enfoncer dans l'eau. Je me frotte tout le corps avec le savon, puis essaye de laver tant bien que mal mes vêtements.

— Comment ça se fait qu'on ait du savon ici ?

— C'est moi qui le fabrique, répond Isla tout en se lavant.

— Sérieux ?

— Ce n'est qu'un peu de graisse animale, de l'huile végétale, de l'essence de plantes ou de fleurs... Rien de très compliqué. C'est Horace qui m'a appris.

— Horace ?

— Notre doyen, répond Quinn en faisant la planche sur la surface de l'eau. Il est hyper vieux.

J'essaye de ne pas fixer ses seins qui flottent à la surface sans complexe.

— Horace travaillait sur l'île du Savoir. C'était un scientifique très haut placé. Quasiment le bras droit de Miranda. Mais avec les années, il a commencé à être en désaccord avec les expérimentations faites par la Communauté et il a fini exilé. Pour notre plus grand bonheur ! Sans lui, la vie ici serait très compliquée.

— Parce qu'elle n'est pas compliquée, actuellement ?

— Il y a toujours pire, Nina. Toujours pire.

Tout en rinçant mes vêtements, j'observe Faith, muette comme une carpe, qui scrute les environs de ses yeux perçants. Comme Quinn vient flotter à côté de moi, yeux fermés, je lui demande tout bas :

— Elle ne parle jamais ?

— Qui ça, Faith ? Oh si, quand il y a un alignement de planètes particulier.

— Je vois. C'est un peu l'équivalent féminin d'Alec ?

— Tu crois pas si bien dire. S'ils sont aussi agréables l'un que l'autre, c'est pour les mêmes raisons.

— Comment ça ?

— T'apprendras ça plus tard, Sienna. De leur bouche, peut-être. Même si je t'accorde que c'est mal barré.

Quand je regagne l'infirmierie, dans des vêtements propres et une aura d'essences florales, Nelly m'attend déjà pour m'entraîner deux cavités plus loin.

— Voici ta chambre, m'annonce-t-elle. Oréo vient juste d'y graver ton nom.

Effectivement, les lettres « Sienna » creusent désormais la pierre sur la droite de ma porte. Le dernier d'une liste bien fournie. Juste au-dessus du mien : Barbara. Le prénom de ma mère...

Je suis sur le point de me laisser submerger par le chagrin à la vue de ce prénom, mais Nelly ne m'en laisse heureusement pas le temps et embraye en ouvrant la porte :

— Cela fait longtemps que cette chambre n'a pas été occupée, il faut dire que ça fait longtemps que nous n'avons pas été trente. La déco est minimaliste mais tu pourras l'accommoder à ton goût. Les façonneurs ont un tas d'objets en stock, tu pourras aller t'en choisir quelques-uns. Ils peuvent aussi te construire un bureau ou une table.

L'aménagement de cette pièce, creusée dans la roche comme toutes les autres, et mesurant à peine neuf mètres carrés, est composé d'une couchette dont le matelas en plume et peaux de bêtes repose sur un cadre de bois robuste, d'une petite table de chevet sur laquelle est posée une lampe électrique (pour l'instant hors d'usage par manque de courant), ainsi que d'un meuble à tiroir taillé à la serpe.

— Tes affaires sont là, sur la commode.

— Mes affaires ? demandé-je en m'approchant.

— Ton couteau et les vêtements que tu portais quand on t'a trouvée. Conserve-les, le krell est une invention géniale.

Effectivement, inventé par les scientifiques pour remplacer les tissus synthétiques trop fragiles dont étaient friands les anciens, le krell, produit

issu de la chimie pure, est réputé pour sa longévité. Bien entretenu, un tee-shirt offert à vos dix-huit ans par la Communauté peut résister jusqu'à votre mort. N'étant pas soumise aux Diktats de la mode comme dans l'Ancienne Ère, notre garde-robe peut ainsi ne jamais être renouvelée. C'est le cas de mes tennis blanches qui m'ont suivie jusqu'ici. Certes, elles ne sont plus du tout blanches depuis mon arrivée sur l'île, mais elles ne sont pas abîmées. Je serai sûrement enterrée avec.

Alors que mes pensées divaguent jusqu'à la Communauté, je réalise soudain que ma carte de l'Amérique du Nord ne figure pas parmi mes affaires.

— Vous n'avez pas trouvé une carte sur moi ?

— Une carte de ?

— Une carte d'Amérique.

— Tu as une carte de notre pays ?

Une lueur d'intérêt s'est allumée dans son regard.

— J'en avais une, mais du coup...

Entre ma fièvre, les baies qui m'ont rendue si malade, et mon poignet infecté... j'ai du mal à retracer la chronologie des derniers événements. Mais de toute évidence, la carte doit être restée sur la plage Sud où j'ai été abandonnée par les Exploreurs.

— Il faut la retrouver ! s'exclame Nelly. Avoir une carte pourrait être un atout non négligeable !

— Comment ça ? On s'en fiche de savoir précisément où on est, non ? Puisqu'on est coincés ici pour le reste de notre vie.

— Nous ne sommes pas forcément tous coincés ici.

— Pardon ?

— Nous parlerons de ça plus tard, Sienna. J'aimerais te présenter Horace. La journée promet d'être chaude, nous ne pourrons sortir qu'en fin d'après-midi pour aller récupérer ta carte.

— Récupérer ma carte ? Mais je ne sais pas où elle se trouve ! Et je n'ai vraiment pas envie de retourner là-bas !

— Tu iras avec Alec. Nous avons une voiturette auto-alimentée par panneaux solaires, avec le temps d'aujourd'hui elle sera fonctionnelle ce soir. Allez, suis-moi.

Retenant de justesse un soupir, j'emboîte le pas de la matriarche. Après la marche de ce matin jusqu'à l'oasis, j'aurais préféré me reposer un peu. Chaque effort sur l'île me pèse plus que sous terre, et je suis constamment

en manque d'oxygène, même si la température des boyaux de la montagne est mille fois plus supportable que l'air extérieur. Mais je suis une nouvelle venue et je dois m'adapter ; m'isoler dans ma chambre ne va pas m'aider à me faire des amis. Et je vais en avoir besoin vu que je ne compte pas passer mes journées à tenir la chandelle à Josh et Hope.

Nous parcourons l'allée O jusqu'à la chambre de Nelly, qui donne sur l'entrée de la salle centrale. Un peu plus grande que les autres, elle est beaucoup plus meublée. Table, chaise, lit haut-de-gamme, armoire, coiffeuse avec miroir, peaux de bêtes sur le sol et les murs, on oublierait presque qu'on se trouve au milieu d'une montagne. Il faut dire qu'en quarante années passées sur l'île, Nelly a eu le temps d'aménager les lieux.

Assis à la grande table circulaire disposée au fond de la pièce, un petit homme au crâne dégarni et aux lunettes rondes nous attend en souriant.

— Sienna, je te présente Horace.

Celui-ci bondit alors sur ses pieds et vient se poster devant moi pour me tendre la main. Je l'empoigne. Il est un chouia plus petit que moi.

— Horace, pour vous servir ! se présente-t-il avec bonhomie. Viens, prends place, nous avons à parler.

Je lance un regard interrogatif à Nelly qui m'invite à m'asseoir d'un signe de tête, le sourire bienveillant. Horace contourne la table pour retourner vers sa chaise. Un grand sourire aux lèvres, comme s'il s'apprêtait à me révéler le secret de la création du monde, il croise ses doigts noueux devant lui et me dévisage. Je fais de même, car je me demande s'il m'a déjà été donné l'occasion de contempler quelqu'un de si vieux. À vue de nez, il doit avoir dans les soixante ans, âge que très peu de membres de la Communauté ont la chance d'atteindre.

— Je suis vieux, hein ?

Surprise par sa remarque, je sursaute, me demandant s'il a la capacité de lire dans les pensées.

— En réalité, je ne suis pas si vieux, si on compare avec les moyennes d'âge de l'Ancienne Ère. Mais si tu compares avec ce que tu as connu dans la Communauté, alors oui, je suis carrément une momie. Normal, puisqu'à mon âge on ne travaille plus. Et la Communauté déteste devoir entretenir des vieux qui ne lui apportent plus rien par le travail.

— Alors c'est vrai... Les dirigeants se débarrassent de ceux qui ne lui sont plus utiles ?

— Pour se permettre de faire vieillir sa population, il faudrait que la Communauté soit deux fois plus nombreuse, commente Nelly. Mais là n'est pas le sujet. Nous voulions te voir car nous avons remarqué que tu n'avais pas de puce dans le poignet. Ou plutôt, plus de puce.

— Oui, je l'ai fait retirer pour qu'un des marginaux de l'Allée Nord me la remplace par un brouilleur.

— Les marginaux de l'Allée Nord ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Isla m'en a vaguement parlé mais elle n'avait pas beaucoup d'informations les concernant.

Je lui explique alors où ils vivent et comment ils fonctionnent : les services qu'ils rendent aux membres dans la panade en échange de vivres qu'ils peuvent consommer sans risque d'attraper le cancer. Je lui raconte également ce que je m'apprêtais à faire avant d'être exilée : assortir ma puce d'un brouilleur.

— Combien sont-ils ?

— Aucune idée. Mais l'Allée Nord fait six kilomètres de long, donc ils doivent être assez nombreux.

Nelly et Horace s'échangent un regard plein d'espoir.

— La voilà notre gangrène, lance Horace dont le peu de cheveux qui lui reste semble se dresser sur les côtés de sa tête.

— Quelle gangrène ?

— Celle qui renversera le pouvoir, me dit Nelly, les poings sur les hanches. Neil Harrison nous a assez asservis depuis deux cents ans, il est temps que chaque individu soit libre de quitter la Communauté et de remonter à la surface s'il le souhaite.

— Neil Harrison n'y est pour rien, c'est Miranda Massala qui dirige la Communauté, rappelé-je. Votre sœur.

— Non, je t'ai déjà dit que ce n'était pas ma sœur, rappelle-toi.

— Oui, d'ailleurs vous n'avez pas été très claire à ce sujet. Si ce n'est pas votre sœur, c'est qui ?

— Neil Harrison.

J'arbore une moue dubitative.

— C'est-à-dire ?

— Comme tu l'as sûrement appris à l'école, Harrison était obsédé par la vie éternelle. La réincarnation de l'âme, la vie après la mort, etc, dit Horace.

— Oui, d'où toutes ces conneries de sectorisation selon le poids de l'âme.

— Le poids des âmes n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ce qui l'intéresse vraiment, c'est la transplantation d'âme. Et particulièrement de la sienne.

— La transplantation d'âme ?

— Une réincarnation forcée et en pleine conscience. Transplanter son âme dans un autre corps. Récupérer tous ses souvenirs et ses connaissances. Encore et encore. Pour ne jamais mourir.

— Donc dans le corps de Miranda, il y a Neil Harrison ?

— Oui. Il a pris possession de son corps et a étouffé l'âme qui l'occupait pour transplanter la sienne. Comme il a fait pour les quatre précédents.

Je n'arrive plus à fermer la bouche.

— Mais... comment... c'est possible ?

— C'est un processus très compliqué qui demande plusieurs essais et une sélection de cobayes selon des critères très précis comme le groupe sanguin, la masse de matière grise, les facultés mentales et un certain nombre d'autres facteurs. Lorsque la transplantation échoue, le cobaye meurt et l'âme à transplanter peut être endommagée. C'est pour ça qu'il y a tant d'essais et d'expériences sur les bébés.

— Les bébés ? Quels bébés ?

— Ceux nés hors-règles. Ceux que la Communauté enlève à leur famille, ceux qu'elle avorte. Une fois hors du corps de leur mère, ils les font grandir en caisson de pousse jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour subir leurs expériences.

J'ai tout à coup envie de vomir. Main sur la bouche, je retiens un haut-le-cœur. Juste au moment où je pensais que la Communauté ne pouvait pas être plus cruelle, on me détrompe.

— C'est abominable, dis-je, les yeux dans le vide.

— Neil Harrison est abominable, Sienna, c'est pourquoi nous devons l'arrêter.

— Mais comment ?

— Nous avons monté un plan. Mais il reste un certain nombre de facteurs inconnus que nous devons préciser. Sur le papier, nous pouvons quitter l'île. Mais nous devons savoir vers où aller. L'emplacement de la

Communauté est un mystère, et même si nous le connaissons, nous avons besoin d'armes pour soumettre Harrison.

— Des armes ? Mais le Cataclysme a eu lieu il y a presque deux cents ans !

— Il reste forcément des armes quelque part dans ce pays, lâche Horace en remontant ses lunettes rondes sur son nez. Il reste peut-être même une armée, des autorités, un gouvernement ! Mais pour ça nous devons nous rendre dans une partie du monde habitable.

— D'après la Communauté, il n'en reste plus aucune.

— Évidemment, crache Nelly, il ne faudrait pas qu'il vienne à l'idée de certains d'aller chercher d'autres survivants.

— Alors, où ?

— Dans le Nord, répond Horace. Là où avant personne ne vivait à cause du froid. Là-bas, les températures doivent être agréables, la couche d'ozone moins impactée, les radiations à un niveau acceptable. Au Nord il y a de la vie, ma petite, j'en suis persuadé.

Je reste silencieuse un moment. Je ne connais pas vraiment la taille de notre pays, mais d'après ce que j'ai pu voir sur la carte que m'a donnée Oliver, entreprendre un tel voyage me paraît bien périlleux. Ne serait-ce que rejoindre le continent, pour commencer ! Je ne me vois pas le faire à la nage !

— Je sais que ça fait beaucoup à digérer pour toi, me dit Nelly de sa voix douce. Mais il faut que tu comprennes à quel point ça me tient à cœur. Harrison a assassiné ma sœur, et tient des milliers de personnes sous son joug. J'aimerais tant que justice soit rendue avant de mourir.

Je lève vers elle des yeux interrogateurs.

— Un cancer se développe en moi. Je ne sais pas combien de temps il me reste à vivre, mais je suis condamnée. Une fois que je serai partie, et quand Horace m'aura suivie d'ici quelques années, plus personne ne sera là pour veiller sur mes enfants. Mes « Néfastes ». Je veux vraiment leur offrir une vie meilleure. Pour eux et pour tous ceux qui nous ont quittés bien trop tôt.



Allongée sur ma couchette, je fixe le plafond de roche, les yeux grands ouverts. La discussion avec Nelly et Horace repasse en boucle dans ma tête. Je ne peux pas laisser mes parents et mes amis vivre dans ce cloaque. Savoir qu'un être tel que Harrison existe, et qu'on encense les actions qu'il a menées depuis le Cataclysme, ça me dégoûte.

Trois petits coups tapés sur la porte de ma chambre me sortent de mes pensées. Alec ouvre. Il reste un instant sur le seuil, son regard détaillant chaque recoin de la pièce comme s'il la voyait pour la première fois mais qu'elle ne lui inspirait pas du tout confiance.

— Oui ? dis-je pour mettre fin à cet examen.

Certes, je n'ai pas encore songé à décorer la pièce, mais son comportement me met mal à l'aise.

— Tu viens, on va chercher la carte.

— Déjà ?

— Tu as dormi une partie de la journée, tu as raté le déjeuner.

— Oh.

Certes, je me suis adonnée à une petite sieste tout à l'heure, mais j'étais loin de me douter qu'elle avait duré plusieurs heures. Sans montre ni lumière du jour, il est facile de perdre la notion du temps.

J'ai encore raté l'occasion de partager un repas avec le reste du groupe. Cela dit, je ne suis pas pressée d'être officiellement intronisée devant tant de personnes. J'ai toujours été d'un naturel assez timide.

Le premier tremblement de terre annonciateur du Cataclysme a frappé en 2160 de l'Ancienne Ère, rayant de la carte San Francisco et plusieurs villes côtières érigées sur la faille de San Andreas. L'île des Néfastes, à cette époque zoo de renommée internationale, a été évacuée dès les premières secousses. Tout le matériel a donc été laissé sur place

pendant des dizaines d'années avant que les premiers Néfastes ne débarquent sur l'île. Au fil du temps et de leurs explorations, ils ont réussi à trouver le matériel et à en réparer une partie. Parmi les reliques de cet ancien temps, une voiturette grillagée qui, comme presque tous les véhicules de cette époque, fonctionne à l'énergie solaire grâce à des panneaux photovoltaïques. Cette voiture est d'une utilité inestimable pour se déplacer sur de longs trajets sans craindre d'être attaqué. Seul bémol : les batteries étant très vieilles, elles ne peuvent plus stocker l'énergie, elle est donc inutilisable de nuit ou par temps nuageux.

Ce qui explique pourquoi Alec et moi prenons la route alors qu'il fait encore au moins quarante degrés à l'ombre en fin d'après-midi.

— Je vais mourir, dis-je en essuyant la sueur sur mon front.

— Certainement, répond Alec sans sourciller.

Je lève les yeux au ciel. Ce tête-à-tête n'est pas des plus chaleureux.

Nous sommes au cœur du secteur tropical, où les pins gigantesques ont laissé place à de sublimes palmiers garnis de noix de coco. Ici, les cris d'animaux sont comme amplifiés par rapport au reste de l'île. Des lianes semblent tomber du ciel et l'air se fait vraiment étouffant.

Alec stoppe la voiture au pied d'un arbre et coupe le moteur.

— Ce n'est pas là que j'ai laissé la carte, lui fais-je remarquer.

— Tais-toi et observe, lâche-t-il en me montrant le ciel du doigt.

Je lève la tête vers le sommet des arbres, et j'attends en silence. Au bout d'une minute ou deux, les branchages commencent à bouger. Un petit singe saute d'un arbre à un autre avec un cri amusé. Un perroquet rouge et bleu se pose sur une branche. Au sol, j'aperçois même un tigre se faufiler entre deux arbres, une cinquantaine de mètres plus loin. Je frissonne.

— Tu ne risques rien dans la voiture.

— Et si on n'arrive pas à redémarrer, hein ? On va se faire bouffer tout cru en essayant de rentrer à pieds !

— Tu as raison, il vaudrait mieux que je laisse le moteur allumé.

J'acquiesce tandis qu'il appuie sur le bouton de mise en marche. Rien ne se produit. Comme le moteur ne fait quasiment aucun bruit quand il démarre, je questionne :

— Y'a un problème ?

La mine inquiète, Alec appuie plusieurs fois sur le bouton permettant de faire démarrer la voiturette, mais toujours rien.

— Merde, lâche-t-il finalement.

— On est en panne ? T'es sérieux ? Au milieu de la jungle ? Qu'est-ce que je t'avais dit ! Maintenant on va mourir bêtement tout ça parce que t'as voulu me montrer des singes !

Tout en me regardant, les yeux mi-clos, d'un air las, Alec appuie une nouvelle fois sur le démarreur, et cette fois le moteur se met en route.

— Oh, j'avais oublié la pédale de sécurité.

Puis sa bouche s'étire dans un demi-sourire moqueur pendant une ou deux secondes, et il reprend notre route tandis que je fulmine.

— C'est vraiment pas drôle !

— Si, ça l'est. Mais tu es trop en colère pour l'admettre.

Au cœur de la zone tropicale s'étend un petit étang où, selon mon guide, les animaux viennent boire.

— Quand on manque de viande, on vient chasser ici. C'est facile, mais très dangereux car nous devons sortir de la voiturette pendant un laps de temps suffisamment long pour nous faire attaquer.

— Quand vous manquez de viande ?

— Il faut tuer beaucoup de mouettes et de corbeaux pour nourrir trente personnes. Alors qu'un seul tigre suffit à faire deux repas. On utilise tout dans un tigre ou un lion. Ton oreiller est rembourré à la crinière de lion.

— D'où l'odeur bizarre...

— Dans la montagne, on trouve des chèvres et des lynx, mais c'est encore plus dangereux que la jungle.

— Pourquoi ?

— Le terrain est escarpé, le danger peut venir de n'importe où. Une simple chute peut être mortelle. C'est déjà arrivé plusieurs fois.

— Pas de balade dans la montagne, c'est noté, plaisanté-je.

La forêt artificiellement tropicale laisse enfin place à la forêt de pins dans laquelle j'ai été secourue par Alec. Nous la traversons à bonne allure, faisant fuir bon nombre de petits animaux tels qu'écureuils et lapins, mais également de plus gros comme des biches et des chevreuils.

— Pourquoi ne chasse-t-on pas les biches ? demandé-je.

— Le gros gibier est la nourriture des prédateurs tels que les tigres et les panthères. S'ils n'ont plus ça pour se nourrir... crois-moi, il vaut mieux qu'ils aient ça pour se nourrir. À l'origine, les gros prédateurs ne venaient pas dans cette partie de l'île, car ils trouvaient à manger ailleurs. Mais leur nombre croissant les incite à sortir de leur secteur pour venir chasser ici. Ce qui ne nous arrange pas car ça les amène à errer autour de notre entrée Est.

Au bout d'un moment, je crois reconnaître le buisson de baies qui a failli me coûter la vie.

— Là-bas ! ce sont les baies qui m'ont rendue malade.

— Les baies du naufragé. Pire poison présent sur l'île.

— Pourquoi tu les appelles comme ça ?

— Parce que les Néfastes abandonnés sur l'île se ruent tous dessus !

— Tu ne t'es pas rué dessus, toi, peut-être ?

— Non. Nous étions deux à mon exil. On s'est débrouillés autrement. Être exilé avec quelqu'un peut te sauver la vie. Du moins dans un premier temps.

— Ok, donc tu as évité le piège des baies-qui-tuent. Beaucoup sont morts ?

— Certains, oui. Peut-être beaucoup, je ne sais pas. Un cadavre ne fait pas long feu ici avant d'être dévoré.

— Un être vivant non plus, d'ailleurs...

Bientôt, nous débouchons sur la plage. Comme la voiturette peinerait à rouler sur le sable, Alec l'arrête à l'orée de la forêt, là où le sol est encore praticable. Nous descendons et marchons jusqu'à la pointe où se trouve la cabane qui m'a servi de refuge.

— L'abri du naufragé ! Il en a sauvé, des vies.

— Et tu vas me dire que c'est toi qui l'as bâti avec l'aide de ton pote ?

— Non. Il était déjà là quand nous sommes arrivés.

— D'ailleurs, avec qui tu as été exilé ?

Ignorant ma question, Alec passe devant moi pour ouvrir la voie en s'assurant qu'aucune menace n'est en vue. La main en visière pour cacher le soleil déclinant, il fait le tour de l'arbre avant de très vite trouver ce que nous sommes venus chercher. En deux temps trois mouvements, il grimpe sur les branches en escalier et disparaît derrière les épines. Trente secondes plus tard, il est redescendu et nous rejoignons la voiture.

— Trop facile, lance-t-il une fois à l'intérieur en me fourrant la carte dépliée sur les genoux.

Je m'active à la replier soigneusement tout en me rappelant que je l'avais fait sécher dans l'arbre avant de tomber malade.

— Le soleil se couche, on va passer par l'entrée Est.

Ne tenant pas particulièrement à tomber réellement en panne à la tombée de la nuit, j'acquiesce silencieusement.

Quand nous rentrons enfin d'expédition, j'ai à peine le temps de mettre un pied dans ma chambre que la clochette signalant le repas du soir résonne dans les couloirs. Cette fois, je ne peux pas y échapper.

Alors que je m'attendais à être présentée en grande pompe à tous les habitants de l'île réunis en assemblée, Nelly se contente de m'attribuer une place entre Isla et un petit métis prénommé Oréo ne dépassant pas le mètre soixante et me souhaite un bon appétit. Pendant toute une partie du repas, j'écoute les conversations échangées entre Alec, Roméo et Oréo d'un côté, et entre Isla, Wyatt et Scott, un Bâisseur blond aux yeux bleus, de l'autre. Les premiers comparent les avantages de leurs activités respectives (Chasseur, Pêcheur, Bâisseur), tandis que les seconds rêvent d'un monde meilleur sur le continent.

D'après ce que je comprends, le groupe est divisé entre ceux qui veulent tenter leur chance dans le Nord et ceux qui préfèrent rester sur l'île malgré les conditions de vie difficiles. Scott, la vingtaine et le regard pétillant – une version plus âgée de Wyatt somme toute – est certain qu'une vie meilleure nous attend là-bas, conviction partagée par son petit frère spirituel, qui ne rêve que d'aventures. Isla est là pour tempérer leur ardeur en rappelant que toutes les guerres ne sont peut-être pas éteintes sur le continent, et que même dans le cas contraire, en présence de survivants dans un pays dévasté, ils ne seraient peut-être pas plus en sécurité qu'ici.

Au menu ce soir : mouette rôtie et topinambour. J'avoue ne pas être fan de ces derniers, mais je suis tellement heureuse de manger quelque chose de solide après dix-sept années de bouillie protéinée que je ne fais pas la fine bouche. En plus, la mouette est délicieuse. C'est beaucoup moins dur à manger que la viande séchée, que j'ai dû mastiquer si longtemps lors de mon dernier repas, que j'en ai des courbatures. D'ailleurs, mâcher ravive légèrement la douleur, je grimace en me massant les tempes. Je croise le regard amusé de Josh, à l'autre bout de la table.

Alors que le repas est terminé mais que tout le monde reste autour de la table pour partager un moment de convivialité, je glisse à Isla :

— Je pensais que Nelly allait me demander de me présenter, dire de quel secteur je viens et pourquoi j'ai été exilée, ce genre de trucs.

— On s'en fout, répond-elle en haussant les épaules. Pourquoi tu as été exilée, on le sait, tu gêrais d'une manière ou d'une autre. Et de quel secteur tu viens, franchement, la plupart d'entre nous ne se rappellent même plus leur secteur d'origine.

— Et toi, tu t'en souviens ?

— Peu importe, c'est derrière moi.

— D'accord... Pourquoi avoir choisi Isla comme prénom ?

— C'est mon prénom de femme libre. Ça veut dire « île » en espagnol. Ma grand-mère avait des origines espagnoles, c'est un peu un hommage.

Sa remarque me fait penser à Esperanza, la marginale qui m'a accueillie dans l'Allée Nord de la Plume. Elle aussi a des origines espagnoles. Cela dit, une grande partie des nationalités est représentée dans la Communauté, et à force de mixité un grand nombre de personnes partagent des origines communes.

Les premiers membres du groupe commencent à quitter la table et je m'apprête à m'éclipser discrètement quand Josh vient à ma rencontre.

— Viens, je vais te montrer un truc, me dit-il en m'entraînant par la main.

À son contact, mon cœur rate un battement avant de se rattraper en battant la chamade. Quand je pense que Hope peut le toucher autant qu'elle veut... Je chasse les vilaines pensées qui commencent à affluer en secouant la tête.

Nous prenons l'allée O puis bifurquons à gauche sur l'allée L pour récupérer la sortie Nord.

— Ferme les yeux, me dit-il alors que nous approchons de la porte.

— J'ai déjà vu la plage, Josh.

— Obéis un peu ! s'agace-t-il faussement en se plaçant derrière moi pour plaquer ses mains sur mes yeux.

Je le laisse me guider, m'accrochant à ses bras pour ne pas perdre l'équilibre. Maintenant que la nuit est complètement tombée, les températures sont plus clémentes. Je sens que mes pieds foulent le sable sur quelques mètres, puis Josh me permet d'ouvrir les yeux.

Devant moi s'étend un plafond d'étoiles jusqu'à l'infini. Même si c'est la seconde fois que j'assiste à ce spectacle, sa vision me coupe le souffle.

Avec un rire enfantin, Josh s'allonge sur le sable et m'invite à en faire autant. Je l'imité et cale mes mains sous ma tête de façon à profiter au mieux de cette vue magique.

— Attends un peu... chuchote Josh, mystérieux. Ne quitte pas le ciel des yeux.

— Pour rien au monde...

Je me laisse bercer par les bruits lointains de la forêt et le clapotis des vagues qui s'échouent sur la plage (et par ce bruit si caractéristique des bouteilles de plastique s'entrechoquant doucement à la surface de l'eau), détaillant chaque constellation qui s'offre à moi, quand tout à coup une étoile plus grosse que les autres traverse le ciel, laissant derrière elle une traînée scintillante, juste quelques fractions de secondes, le temps d'un battement de paupière.

— Voilà ! Une étoile filante. C'est la saison.

Je reste ébahie un moment, submergée par l'émotion. Josh doit le ressentir car il pose sa main juste à côté de moi, ses doigts effleurant ma taille, et me dit :

— Je me rappelle chaque moment passé sur ton toit à regarder notre ciel artificiel. J'ai cru que jamais nous n'allions revivre ça. Alors que tu vois, on le vit maintenant, et c'est encore plus intense, parce que là, c'est pour de vrai.

Les yeux braqués sur les étoiles, je ne sais que répondre. Je balance entre l'envie de pleurer, le prendre dans mes bras, et enfin lui demander si ce speech m'est réservé ou si Hope y a eu droit elle aussi.

— Nina, je te sens distante...

Je me mords les lèvres. Voyant que je ne réponds pas, il poursuit :

— Je ne t'ai vue qu'une seule fois depuis que tu es arrivée ici et on a à peine eu le temps d'échanger quelques mots.

— Je ne voulais pas perturber ton idylle avec Hope.

Oups, c'est sorti tout seul.

Josh se redresse pour s'asseoir en tailleur.

— Il y a donc un problème, constate-t-il.

— Josh, tu savais que je serais exilée, ou pas ?

— Je... Si ma théorie et celle de Hope étaient justes, alors oui, il y avait trois chances sur quatre pour que tu sois exilée. Mais je ne pouvais pas en être sûr.

— Du coup tu t'es dit que comme il y avait une chance sur quatre pour que je vienne pas, tu allais te mettre avec Hope. Celle que prétendument, tu ne voyais que comme un ex-futur-leader, un bien pour tous qui nous a été enlevé injustement.

À la lueur des flammes qui bordent la plage, je le vois ouvrir la bouche sans savoir quoi répliquer.

— Donc j’aurais dû... attendre jusqu’à la fin de mes jours au cas où tu serais exilée ?

J’éclate d’un rire cynique.

— Ouais, t’as attendu quoi, trois jours avant de te mettre avec elle ?

— Nina tu es injuste avec moi. Ça a été dur pour moi aussi.

— Donc tu t’es pris Hope comme lot de consolation ?

— J’ai l’impression que tu n’es pas heureuse qu’elle ait survécu. C’était ton amie, pourtant.

— Oui, mais c’est beaucoup plus la tienne, maintenant.

Comme je sens les larmes me monter aux yeux, j’ajoute :

— Laisse-moi seule.

— Mais non, Nina, c’est stupide...

— Laisse. Moi. Seule.

Tout en soupirant, Josh se lève et époussette son pantalon.

— Très bien. Mais si tu changes d’avis et que tu veux parler, ma chambre est la troisième à gauche par l’entrée Nord. Bonne nuit, Nina.

J’attends qu’il soit rentré pour éclater en sanglots. Je me sens tellement nulle. Nulle et superficielle.

Superficielle, vraiment ? Est-ce être superficielle que d’aimer quelqu’un, même en situation de survie ? Est-ce superficiel de souffrir du manque de retour ? D’avoir vu sa place prise par une autre ?

Alors que je pleure, la tête contre mes genoux, mon attention est attirée par un bruissement de feuilles sur ma droite, au-delà de la ligne de feux qui protège la plage. Intriguée, je me lève pour m’approcher et découvre, à quelques mètres, deux pupilles bleu clair. Je plisse les yeux pour essayer de mieux distinguer cette silhouette. De la fourrure blanche, des oreilles pointues se terminant par une petite touffe de poils noirs... Pas de doute, il s’agit de la même espèce d’animal que j’ai déjà croisée sur la plage. À moins que ce ne soit la même bête ? Non, impossible, je suis à des kilomètres de la plage Sud. Elle ne peut pas m’avoir suivie jusqu’ici. Ou alors elle a très envie de me manger.

Mais ce n’est pas la faim que je crois percevoir dans ses yeux. Non... plutôt de la curiosité. L’animal me reluque comme si j’étais le premier spécimen d’une nouvelle espèce fraîchement débarquée sur l’île.

Alors que je me rapproche du feu, scrutant la réaction de l’animal, un bruit suivi d’un juron le font détalier dans les ténèbres de la nuit. Déçue, je

me tourne vers Wyatt qui vient de faire tomber de ses bras des bûches qu'il portait.

— Tu veux de l'aide, bonhomme ?

— Nan merci, femme ! lance-t-il en ramassant ses bûches. Il est de mon devoir d'Attiseur d'alimenter les feux. Tu es sous ma protection.

Je ris doucement puis prends le chemin de ma chambre. Quand j'entre dans le boyau en forme de L, je repère la troisième porte, celle où le prénom de Josh est gravé. J'hésite à frapper, puis me ravise et vais voir qui occupe la chambre d'à côté, par curiosité. C'est sans surprise que je découvre le prénom de Hope inscrit sur la porte voisine. Je continue mon chemin, la colère bouillonne dans mes veines.

*Trois semaines plus tard*

— Prends bien le temps de l'avoir en visée... me chuchote Alec tout près de mon oreille. Vise le cou... Attends qu'elle relève la tête... Maintenant !

L'adrénaline pulsant dans mes veines, je décoche ma flèche qui vient se planter dans la tête de la chèvre, la tuant sur le coup. Je pousse une exclamation de joie.

— T'as vu ça ! En plein dans le mille ! Je suis une bonne élève !

— Tu as surtout eu un bon professeur.

— Un peu tyrannique, tout de même, plaisanté-je.

Enfin, non, je ne plaisante pas. Ces trois semaines d'entraînement intensif au tir à l'arc ont été les plus éprouvantes de ma vie. Sans parler des nombreuses heures à crapahuter sur les flancs de la montagne, à me tordre les chevilles tous les dix mètres. Mais je suis fière de moi, car aujourd'hui je me débrouille pas trop mal avec un arc et surtout, mon corps s'est adapté au manque d'oxygène et aux chaleurs excessives, même si nous choisissons toujours l'aube ou le crépuscule pour aller chasser.

J'en viendrais presque à apprécier ma vie ici et à me demander si cela vaut vraiment la peine d'essayer de quitter l'île. Évidemment, vivre en groupe restreint apporte son lot de désagréments, comme devoir supporter Caroline et Grace, deux des quatre Cultivatrices qui passent leur temps à médire des autres. Encore ce matin, la première m'a alpaguée dès le petit-déjeuner pour me mettre en garde contre les sentiments que je pourrais éprouver pour Alec.

« Alec a perdu la seule fille qu'il ait jamais aimée, depuis son cœur est dur comme de la pierre, alors évite de perdre ton temps à lui courir après. D'autres ont essayé et s'y sont cassé les dents. »

Pfff. Comme si je lui courais après. Bon, c'est vrai que j'apprécie beaucoup les moments que nous passons seuls ensemble, mais c'est parce qu'il ne dit que le nécessaire et qu'il a réponse à tout. Je commence même à me faire à son côté taciturne qui me mettait hors de moi il y a encore deux semaines. Je sais qu'il existe tout un tas de souffrances derrière son air désinvolte et son détachement. Je sais qu'au fond, il n'est pas celui qu'il prétend être. Et je sais aussi que je ne fendrai jamais son armure. Je le sais, et il sait que je le sais, c'est comme si on partageait ce secret ensemble.

— Arrête de rêvasser Nina, on va se faire bouffer notre proie si tu te bouges pas les fesses pour aller la chercher !

— On dit « s'il te plait ».

— On dit « exécution ».

Tout en levant les yeux au ciel, je glisse l'arc sur mon épaule et me dirige vers l'endroit où se trouve la chèvre. Elle a dévalé quelques mètres en tombant raide morte ; je glisse sur la terre humide mais trouve quelques pierres pour me stabiliser. Arrivée à hauteur de l'animal, j'attrape une de ses pattes et la tire de toutes mes forces. Je la traîne au sol jusqu'à Alec qui m'attend un peu plus loin sur un rocher, bras croisés.

— J'espère que Quinn ne voulait pas se faire un manteau avec sa fourrure, parce que tu l'as ruinée.

— Un manteau pour sortir par quarante degrés à l'ombre ? raillé-je.

— Tu n'as pas encore passé un hiver ici.

Je lève une nouvelle fois les yeux au ciel et tire la chèvre jusqu'à ses pieds pour lui signifier qu'à présent il se débrouille avec.

— Tu ne vas pas la porter ? me demande-t-il avec un sourire en coin.

— Non, votre Altesse. Démerdez-vous, votre Altesse.

Nous nous chamaillons quelques minutes avant de reprendre la route. Finalement, Alec porte la chèvre sur ses épaules et moi, son arc et ses flèches. Si une bête nous attaque, ce sera à moi de nous protéger.

Tout à coup, Alec se fige. Sans un bruit, il me donne un coup de coude et me montre du menton le sommet de la montagne que nous avons presque atteint. À contre-jour dans le soleil descendant, je crois distinguer une silhouette d'animal, peut-être un lion, mais très petit. Je mets ma main en visière pour essayer de mieux voir.

Alec a déjà fait glisser la chèvre au sol et s'est emparé de son arc et d'une flèche quand je reconnais la fourrure blanche en face de moi.

— Je l'ai déjà vu.

— Parfait, c'est la dernière fois, répond Alec en bandant son arc.

— Tu vas le tuer ?

— C'est un lynx. Un lynx albinos. C'est rare mais ça peut nous tuer, surtout si on transporte un cadavre d'animal sur notre dos. Sa fourrure plaira beaucoup à Quinn.

Me mordant les lèvres, je regarde l'animal, à mi-chemin entre un chat et un chien, avec ses beaux yeux bleus que j'ai déjà croisés à mon réveil sur l'île, puis quand j'étais réfugiée dans la cabane du naufragé, et trois semaines plus tôt, sur la plage... Ses yeux luisent de curiosité, et sans savoir précisément pourquoi, je suis persuadée qu'il pourrait m'approcher sans me faire de mal.

Décidée à le laisser vivre, j'abats ma main sur la flèche d'Alec pour l'empêcher de tirer.

— Ne le tue pas.

— Quoi ?

— Ne le tue pas. S'il te plait. Il ne nous fera aucun mal.

— Il est encore petit, mais il ne fera pas de sentiments quand il aura atteint sa taille adulte.

— On verra à ce moment-là, mais laisse-le en vie, s'il te plait. Il est vraiment trop mignon.

— Tu le trouveras moins mignon quand sa mère aura rappliqué et qu'elle essaiera de te gober les yeux. Ok, c'est bon, concède-t-il en rangeant sa flèche.

Il ramasse alors une petite pierre et se sert de la corde de son arc pour la propulser vers lui.

— Allez, va-t'en !

Effrayé par la pierre tombée juste à côté de sa patte, le petit lynx fait volte-face et disparaît.

— Un lynx, tu dis ?

— Tu ne connais pas beaucoup les animaux, n'est-ce pas ?

— Moi, tu sais, à part ceux présents dans l'alphabet des animaux qu'on nous apprend en primaire...

Nous descendons lentement la montagne par le versant Ouest quand nous nous faisons surprendre par une averse de pluies acides. Fort heureusement, nous trouvons rapidement une cavité dans la roche pour nous mettre à l'abri.

— Je hais ces saletés de pluies acides ! Tu sais que c'est à cause d'elles que l'eau de la montagne est cancérigène ?

— Tu veux dire, plus qu'avec les radiations ?

— Sienna, la contamination résultant d'accidents nucléaires il y a plus de deux cents ans n'a quasiment plus d'effets ici... Nous pourrions vivre normalement si les manipulations climatiques n'avaient pas déglingué le climat et perforé la couche d'ozone.

— Dans la Communauté, ils nous disent que dehors les radiations nous tuent en quelques semaines...

— Ça fait dix ans que je suis sur l'île et Nelly, quarante ! Elle n'est malade que depuis quelques mois... Ici tu as plus de risques de mourir d'une infection que d'un cancer dû aux radiations. Même si nous mourrons tous plus jeunes qu'autrefois.

Je regarde la pluie tomber en rafales par l'ouverture de la grotte. D'où nous sommes, nous avons une vue imprenable sur l'océan Pacifique, et sur l'amoncellement de nuages noirs à l'horizon qui annonce un orage violent et l'arrivée rapide de la nuit.

— Je crois qu'on va passer la nuit ici, soupire Alec. Pourvu que la foudre tombe sur l'antenne de stockage pour qu'on récupère l'électricité dans les boyaux.

— Tu as ta lampe dynamo ? J'aimerais m'assurer que cette grotte n'est pas habitée par un ours.

— L'ours est à la lettre O dans ton alphabet ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'il n'y en a pas sur cette île.

Je lui tire la langue et attrape au vol la petite lampe qu'il me lance. Je fais quelques tours de manivelle puis braque son faible faisceau sur le fond de la grotte.

— C'est beaucoup plus grand que ça en a l'air, en fait...

J'aimerais avoir le courage d'explorer le fond si obscur et ténébreux de la grotte, le fait est que j'ai la trouille.

— T'y vas pas ? demande Alec, amusé par mon manque de vaillance.

— Si, si, j'y vais !

Mais je ne bouge pas d'un pouce.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Je suis une grande fille.

— Tu veux que je parle pendant que tu vas voir, pour te rassurer ?

— Des fois j’ai envie de te baffer.

— Chiffe molle.

Piquée dans ma fierté, je me gonfle de courage et me décide à aller explorer l’inconnu. La hauteur de la grotte me permet tout juste de me tenir debout, à condition de me courber un peu. Au moins, je pourrai courir si je fais une rencontre indésirable.

Plus je m’enfonce dans le cœur de la montagne, plus je sens mon courage m’abandonner. Je ne sais pas sur quoi je vais tomber et l’obscurité qui m’engloutit peu à peu renforce mon sentiment d’angoisse. Arrivée à un certain point, même la petite lampe peine à éclairer les lieux. Je donne quelques tours de manivelle supplémentaires, mais rien n’y fait. C’est comme si les murs de pierre étaient noirs.

Mais ils sont noirs ! Intriguée, je passe ma main sur l’un d’eux et frotte un peu. De la suie. Les murs sont couverts de suie, comme si quelqu’un avait fait un grand feu de joie au bout du couloir. Je me demande ce qui a bien pu brûler ici quand je tombe sur un amas de cendres d’au moins un mètre de haut.

J’espère de tout mon cœur ne pas avoir découvert le lieu d’incinération des morts de l’île quand je reconnais une forme rectangulaire. Du bout du pied, je balaye quelques cendres avant de découvrir que ce qui a brûlé en surface ne s’est pas consumé au cœur de la pile. Je plonge mes mains dedans, et en extirpe un livre à moitié calciné. Je le laisse de côté et vais fouiller plus profondément dans l’amoncèlement et en arrache un second, en bon état.

Sur la couverture sobre et élégante est inscrit en lettres dorées le titre de l’ouvrage :

*La vie sous l’eau*

Étonnée, je continue mes recherches, les bras entiers plongés dans les cendres, et examine chaque ouvrage qui se présente à moi. Ce sont tous des exemplaires du livre qui a causé la mort de Ian Ruben. Le livre dans lequel il a essayé de nous prévenir, des années plus tôt, de la mascarade de nos dirigeants.

J’appelle Alec aussi fort que je peux pour couvrir le bruit de la pluie.

— Quoi, y’a un animal ?! T’as besoin d’aide ?!

À genoux devant le tas de livres à moitié carbonisés, je feuillette mon exemplaire avec un air ébahi. J’entends les pas précipités d’Alec résonner.

— Tu pourrais répondre ! J'ai cru que tu te faisais attaquer ! Qu'est-ce que t'as trouvé ?

— Des livres.

— Oh, super, lâche-t-il, sans conviction.

— Oui, c'est super, Alec. C'est vraiment super.

— Si tu t'ennuies la journée je vais t'apprendre à tailler tes propres flèches, parce que...

— Ian Ruben a écrit ce livre pour nous mettre en garde contre la Communauté, le coupé-je en brandissant ma précieuse trouvaille. Il avait tout compris avant tout le monde, par je ne sais quel miracle, et il en a fait un livre ! Bizarrement tous les exemplaires ont disparu de la circulation mais maintenant je sais où ils se trouvaient depuis tout ce temps !

— Ils sont venus ici pour les cacher et les brûler ? demande Alec en analysant les lieux. Sauf qu'en se consumant, le feu a consommé tout l'oxygène de la grotte et s'est éteint avant d'avoir tout dégradé.

Avec un large sourire, je lui fourre la lampe dynamo dans les mains et attrape plusieurs exemplaires du roman.

— Tu vas en faire quoi ? me demande Alec alors que nous regagnons l'entrée de la grotte.

— Je vais chercher la personne la plus intelligente du groupe et lui demander de me seconder dans la lecture de ce roman pour en interpréter le sens et peut-être les messages cachés.

— Tu vas être seule sur ce coup, raille-t-il.

— Ça veut dire que tu me trouves intelligente ?

Déstabilisé, le grand brun détourne le regard.

— Je te trouve surtout sale comme un cochon ! Regarde-toi, t'es pleine de suie.

Il braque de nouveau sur moi ses yeux gris où se reflètent les éclairs à l'horizon et me pince le nez.

— T'en as même sur le piffe.

J'éclate de rire en repoussant sa main d'une tape. Son air amusé me réchauffe le cœur, je le vois rarement comme ça.

— Donc ton super bouquin pourrait nous aider à quitter cette île de la mort ? demande-t-il alors que nous nous asseyons à l'entrée de la grotte.

— C'est ce que tu voudrais ?

— Quitter cet endroit ? Qui ne le voudrait pas ?

— C'est peut-être pas pire que ce qu'il y a ailleurs, dis-je en haussant les épaules.

— Donc tu resterais ici, même si tu avais la possibilité d'aller au Nord ?

— Je suivrai le groupe, de toute façon.

— Non, tu suivras Josh.

— Pardon ?

— Josh par-ci, Josh par-là, j'ai bien vu comment tu le regardes, se moque-t-il. S'il te dit d'aller à gauche, tu vas à gauche sans broncher !

Je sens mon visage virer au pourpre.

— N'importe quoi. Il est avec Hope de toute façon...

— Oui, je l'ai assez entendu sortir de ta bouche ces dernières semaines !

— Et toi, alors ?

— Quoi, moi ?

— T'avais bien une copine, avant !

Son visage passe de l'amusement à la colère en si peu de temps que mon sang se fige dans mes veines. J'ai l'impression tout à coup d'avoir dépassé une limite à ne pas franchir.

— Comment tu sais ça ? C'est l'autre sorcière de Caroline qui t'en a parlé ? crache-t-il avec dureté.

— Je...

— Pourquoi tu veux parler de ça ? Pour assouvir ta curiosité morbide ?

— Alec, j...

— Je ne sais pas ce que t'a raconté cette garce à son sujet mais un conseil : oublie et n'en parle jamais plus.

Douchée, pire que si j'avais passé la soirée sous une pluie acide, je me lève sans dire un mot et vais m'installer plus loin dans la grotte. Je passe un moment à cogiter sur ce qui vient de se passer, fixant les larges épaules d'Alec à l'entrée de la grotte. Je me sens affreusement mal. Je sais que son ex est un sujet sensible, puisque c'est pour ça qu'il est distant avec tout le monde, qu'il n'est plus que « l'ombre de lui-même » selon Roméo, son ami le plus proche. Et malgré tout, je pose la question, comme une idiote, alors que le moment ne s'y prête pas, et que ce ne sont même pas mes affaires. Il a raison, c'est juste une question de curiosité malsaine qui n'a pas lieu d'être.

Je me sens seule, tout à coup. Peut-être parce que la personne dont je suis la plus proche dans cette petite communauté vient de me rejeter comme une chaussette trop odorante. Je me sens de trop, inutile. Personne n'a besoin de moi, alors que j'ai besoin de tout le monde. Josh passe ses journées avec Hope et les amis qu'il s'est faits ici : Roméo, Oréo, Faith, tandis que moi je traîne comme un boulet à la cheville d'Alec, constamment à la recherche de son attention alors qu'il vit en tête-à-tête avec ses fantômes.

Je finis par m'endormir en position du fœtus, imaginant que ma mère se tient à mes côtés pour me consoler, pendant que mon père réfléchit activement à une solution à mes problèmes.

La nuit est noire quand je me réveille en sursaut, quelques heures plus tard. Les restes d'un cauchemar dont je ne me souviens déjà plus terminent de se dissiper quand je me redresse et me frotte les yeux.

Alec se trouve toujours à l'entrée de la grotte. J'aperçois sa silhouette qui se détache dans la faible clarté de la lune. La pluie s'est arrêtée de tomber. À quatre pattes, je me rapproche de lui. J'aimerais m'excuser mais je dois d'abord appréhender son humeur au risque de me faire recaler. Je suis à moins de deux mètres de lui quand il commence à parler :

— Elle s'appelait Barbara. Elle était sur l'île depuis cinq ans quand je suis arrivé. Elle était forte, invulnérable. Une excellente Chasseuse. Je suis tout de suite tombé amoureux d'elle, mais elle m'a fait languir un peu avant de m'avouer ses sentiments. Moi, j'avais été exilé avec Xander, mon meilleur ami, nous étions nés le même jour. La meilleure amie de Barbara, Faith, est sortie avec Xander et moi, avec Barbara. On faisait tout ensemble. On était heureux. J'étais heureux. Et puis un jour, elle a attrapé une infection. Horace n'a rien pu faire pour elle. Elle est morte en quelques jours. Ça m'a détruit. Des rumeurs ont circulé, selon lesquelles Xander et ma Barbara avaient entretenu une relation secrète. J'y ai cru, car il était bien trop triste lui aussi pour être honnête. On s'est battus, il est parti s'isoler au-delà de la barrière de feu. Il n'est jamais revenu. On en a déduit qu'il s'était fait attaquer par un animal. Depuis, Faith me tient pour responsable de sa mort. J'ai perdu les trois personnes qui m'étaient les plus chères sur cette île. Je me suis juré de ne plus jamais m'attacher à qui que ce soit.

Médusée, je mets quelques secondes à reprendre mes esprits. Je finis par réagir.

— L'attachement n'est pas quelque chose qui se contrôle. Les sentiments non plus. Ce qui t'est arrivé est tragique, mais tu ne peux pas décider du jour au lendemain que tu n'aimeras plus personne.

— Bien sûr que si.

— Alec, si tu ne prends pas le risque d'être malheureux tu ne seras plus jamais heureux.

— Je ne suis ni heureux ni malheureux et ça me convient très bien.

— Je ne te crois pas.

Il se tourne enfin vers moi. Je n'ai pas besoin de lumière pour voir la colère dans ses yeux.

— Crois-moi Sienna, quand tu as connu le bonheur et qu'on te l'a arraché avec violence, tu ne peux plus jamais être heureux !

— Bien sûr que si ! Encore faut-il que tu t'autorises à être heureux au lieu de te punir sans cesse de la mort de ton meilleur ami !

Il éclate d'un rire sarcastique qui me donne la chair de poule.

— Ah ouais, être heureux ? Et grâce à qui ? Toi, peut-être ?

Je sais que cette remarque a été formulée pour me blesser, mais s'il m'a associée à un potentiel bonheur, c'est qu'au fond de lui, il sait qu'il pourrait être heureux avec moi.

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Parce que tu es faible, que tu ne sais pas te défendre et que tu mourras certainement avant l'hiver ! M'attacher à toi ? Pour te perdre ? Perdre quelqu'un que j'aime, encore une fois ? Tu es folle à lier !

Cette fois, je m'enflamme littéralement et le gifle tellement fort que j'en ai mal à la main.

Alec me regarde, stupéfait. Le menton tremblant, je lui tourne le dos et m'éloigne avant que les larmes n'envahissent mes yeux.

Le lendemain, nous rentrons dès le lever du soleil. Durant le trajet, nous ne décrochons pas un mot. J'ai l'impression que le lien qui nous unissait tacitement s'est rompu. J'espère qu'il s'en veut de s'être énervé contre moi, au moins autant que je m'en veux de l'avoir giflé. Mais je ne suis pas prête à faire le premier pas, ça non !

Ce que je remarque immédiatement en entrant dans les boyaux, c'est que l'éclairage est revenu, en témoignent les lumières allumées qui nous éclairent comme en plein jour. J'en déduis que la foudre est enfin tombée sur l'antenne de stockage, offrant ainsi de l'électricité pour plusieurs mois.

Alec et moi essayons les regards mauvais de Caroline et Grace, ainsi que les railleries bon enfant d'Oréo et Roméo qui mettent en doute notre version des faits. Quinn insinue même que la pluie n'a été qu'une excuse pour passer la nuit ensemble. Leurs allégations sont certainement corroborées à leurs yeux par la gêne ostensible qui se dégage de nous. Seul point positif : la tête que tire Josh est sans égal.

Tandis qu'Alec s'éloigne, je reste un peu en salle centrale pour discuter avec Oréo de l'aménagement de ma chambre. Oréo irradie la joie de vivre. Il ne manque jamais de rappeler à chacun que nous vivons sur une île paradisiaque et que nous avons beaucoup de chance d'être libres et en vie. Oréo est un antidépresseur vivant. Selon la légende, lorsqu'il a été exilé, sept ans plus tôt, il s'est réveillé à côté d'un emballage plastique sur lequel était représenté un biscuit rond de couleur noire de la marque Oréo, vestige de l'Ancienne Ère. Depuis, il a adopté ce sobriquet et personne ne se souvient de son prénom communautaire.

Je lui passe commande d'un bureau et d'une chaise qu'il me promet d'assembler en quelques jours. Les Bâtisseurs sont les seuls habilités à aménager les boyaux et à construire des meubles. Ils sont également les seuls à avoir le droit d'abattre des arbres, pour les besoins du groupe.

Alors que nous rions de bon cœur, Josh et Roméo se joignent à nous, histoire d'en savoir plus sur ce qui s'est passé pendant la nuit.

— Alors, y'a eu du rapprochement cette nuit ma belle ? demande Roméo en remuant des sourcils.

Je ne peux m'empêcher de pouffer devant cette mimique.

— Vous auriez pu rentrer dans la nuit, on y voyait assez clair, reproche Josh.

— Et ne pas profiter de la proximité avec le plus beau gosse du groupe après moi ? raille Roméo. Nan nan, Sienna est loin d'être aussi bête.

— Sienna a peut-être une autre explication, lance Josh en me regardant droit dans les yeux comme si j'avais des comptes à lui rendre.

— Mon explication, je l'ai déjà donnée. Non, on n'y voyait pas assez clair pour rentrer après la pluie acide, et non on n'y voyait pas assez clair pour rentrer sans risquer de se faire bouffer.

— Et alors, du coup ? relance Roméo.

— Du coup, on a ramené une chèvre. D'ailleurs Roméo, je crois qu'on t'attend en cuisine !

— Ok, je m'en vais donc de ce pas me précipiter aux fourneaux en faisant semblant de ne pas avoir remarqué que tu avais éludé la question.

Après quoi il me fait un clin d'œil puis s'éloigne d'une démarche chaloupée en sifflant un air de musique. Je lève les yeux au ciel.

— Allez, je me mets au boulot ! lance Oréo en faisant craquer ses doigts. Les sorcières m'ont demandé de nouveaux bacs pour leurs cultures.

— Les sorcières ?

— J'ai dit les sorcières ? Je voulais dire les Cultivatrices.

Je le regarde s'éloigner avec un sourire amusé. Puis je croise le regard beaucoup trop sérieux de Josh. Je sors alors le livre de Ian Ruben que j'ai glissé dans ma sacoche de chasse.

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Mais le beau brun continue de me fixer avec insistance.

— Tu sais qu'il y a les ABC ici aussi ? me dit-il. Alec, Brett, Cooper. Alec a juste remplacé Aaron.

Je sais qu'il ne s'agit pas que d'une histoire de lettres, mais je préfère esquiver.

— Le livre de Ian Ruben ! *La vie sous l'eau* ! Josh !

— Oui, et alors ?

— Je suis sûre qu'on peut trouver des réponses là-dedans.

— Alors qu'est-ce que tu attends pour le lire ? Tu aurais déjà dû commencer dans la grotte. Mais peut-être que quelque chose t'a accaparée.

— Ok, maintenant j'en ai assez. C'est quoi le problème ? J'ai passé la nuit avec Alec, ouah ! quelle histoire ! Est-ce que je te dis quoi que ce soit à propos de toi et Hope ?

— Oui, précisément ! Tu m'as reproché d'être sorti avec elle et dès que j'ai le dos tourné tu passes la nuit avec Alec !

— Nous étions bloqués ! crié-je.

Un peu plus loin, les Façonneuses occupées à coudre des vêtements sur un coin de la grande table lèvent la tête de leur ouvrage, intriguées par nos éclats de voix. Y compris Hope. Je croise son regard. Elle semble triste.

— Tu lui fais de la peine, Josh, dis-je en regardant mes pieds.

— Pardon ?

— Tu fais de la peine à Hope. En étant là, avec moi. En étant jaloux.

— Je ne suis pas jaloux, je suis juste... énervé.

— Alors peut-être que tu devrais être énervé auprès d'elle.

Sous les yeux des Façonneuses, nous échangeons un long regard puis Josh soupire et se détourne pour aller rejoindre Hope. Je le vois s'asseoir à cheval sur le banc, derrière elle, et l'enlacer.

J'ai mal.

Mais je suis en vie.

N'est-ce pas ?

Je passe la journée à m'occuper comme je peux pour éviter de trop cogiter. En milieu de matinée, Brett et Cooper (les B et C des ABC, j'ai forcément une pensée pour Josh...) m'apprennent à confectionner des flèches pour petit gibier. L'île grouille de lapins dont raffole une partie du groupe, mais les flèches que l'on réserve aux tigres ou aux lions causent trop de dommages à la viande pour être utilisées sur les petits animaux. En tant que Polyvalents, ils savent faire un tas de choses, en particulier fabriquer et entretenir les armes.

Peu avant midi, j'aide Roméo, Lino et Lina à préparer le déjeuner, auquel j'assiste en compagnie de Wyatt et Scott, les frères spirituels, à rire de tout et de rien, mais surtout des Cultivatrices détestées de tous, Caroline et Grace. Les deux autres, Maddy et Lana, ne sont pas désagréables, mais elles pâtissent de la réputation de leurs collègues et sont un peu contraintes de faire bande à part avec elles.

L'après-midi, je vais aider Vince et Carla à trier des déchets réutilisables dans ce que charrie le continent de plastique sur nos plages, puis je vais me reposer au frais. En fin d'après-midi, j'accompagne Isla, Hope et Quinn, escortées par Faith, à la baignade. Depuis trois semaines que je suis ici, je n'ai pas réussi à arracher plus de deux mots à notre garde du corps, et si jusqu'à présent je la voyais comme quelqu'un de froid et sans cœur, je comprends mieux, maintenant que je connais son histoire, pourquoi elle est ainsi. Je me surprends à regretter de ne pas l'avoir connue au temps où Xander et Barbara étaient encore en vie.

Je rattrape la grande brune qui nous devance de quelques mètres, comme toujours aux aguets.

— Hé, salut ! lancé-je, un peu maladroitement.

— On s'est vues au moins quatre fois aujourd'hui.

— C'est une façon comme une autre d'entamer la conversation.

Elle tourne vers moi son regard aussi noir que ses longs cheveux ondulés, avec l'air de me demander si je suis vraiment sûre de vouloir discuter avec elle.

— Merci pour l'arc que tu m'as donné !

— J'en avais plusieurs.

J'évite un arbre sur mon passage et reviens près d'elle.

— Dis-moi, Faith... Beaucoup de gens ici ont changé de nom à leur arrivée sur l'île. Pourquoi tu as gardé le prénom communautaire, toi ?

Rebelle comme elle est, je vois mal pourquoi elle a conservé la marque de propriété de la Communauté.

— Hope et Faith sont les plus jolis prénoms que la Communauté avait à nous offrir, répond-elle sombrement.

— L'espoir et la foi...

— C'est particulièrement adapté pour là où on vit maintenant. Et puis, ma mère portait le même prénom.

— Ta mère, elle... elle était toujours en vie quand tu as été exilée ?

— Tu poses trop de questions, la nouvelle.

Aujourd'hui, nous sommes le premier jour d'avril, et comme la tradition le veut, le premier jour du mois le groupe organise une soirée pour fêter tous les anniversaires du mois. Ce soir, nous fêtons ceux de Wyatt (13 ans mais pas toutes ses dents suite à un accident de noix de coco), Quinn (19 ans, l'âge qu'elle fêtera jusqu'à la fin de sa vie selon ses dires), Garrett

(un bâtisseur qui a moins d'intelligence dans le regard que le lynx blanc que je croise régulièrement, qui fête ses 24 ans), et enfin Tyler, un Polyvalent à la mine lugubre qui « survit depuis 34 ans ».

De retour de la baignade, Quinn, Isla et moi passons la fin de l'après-midi à préparer la salle centrale pendant que les Pêcheurs s'occupent du banquet, essentiellement à base de chèvre, de poisson et de pommes de terre. Wyatt est dans tous ses états. Afin d'impressionner Alizée, il a demandé à Roméo de lui apprendre quelques pas de danse, mais Oréo se mêle de la leçon, trouvant que son ami se prend trop au sérieux. Selon le petit homme, rien ne marche mieux que le rire pour faire craquer une fille. Ce à quoi Roméo rétorque que, malgré son physique désopilant, Oréo n'a jamais réussi à faire craquer qui que ce soit sur l'île. S'en suit alors une confrontation de danse qui se termine par un véritable affrontement sur la piste improvisée au milieu de la salle. Même si la soirée n'a pas encore officiellement commencé, Razza, Lino, Carla et Quinn se sont mis spontanément à jouer de la musique sur des instruments recyclés. L'ambiance décolle d'un coup.

J'essaie d'apprendre quelques pas sophistiqués que me montre Oréo quand Josh et Hope rejoignent enfin la fête, main dans la main. Une coulée de fiel me dégouline dans la gorge en les voyant si proches, mais ma raison reprend le dessus. Je décide de ne pas leur accorder d'attention et de profiter de la joie et de la bonne humeur qui émane du groupe. Alec fait également son apparition et se fait illico intercepter par Roméo. Il rejoint notre groupe en me jetant un regard discret avant de rapidement détourner les yeux.

Wyatt, autoproclamé Prince de la soirée, m'accapare pendant un moment pour me demander des conseils de drague afin de séduire Alizée. Mon seul et unique conseil : prendre six ans d'un coup pour avoir le même âge qu'elle et être en droit d'espérer quoi que ce soit. Fidèle à lui-même, il prend ça à la rigolade et préfère demander conseil à Scott, qui lui n'aura jamais le cœur de lui faire comprendre qu'il n'a aucune chance avec elle.

L'oreille trainante, Roméo prend alors les choses en main et se lance dans des explications à base de « langage du corps » qu'il illustre d'un cas concret : il veut montrer à Wyatt comment, en trois minutes, il va réussir à obtenir un rendez-vous galant avec Lana. Démonstration qui se solde par un échec cuisant, sous le rire communicatif d'Oréo qui ne manquera pas de lui rappeler ce moment de solitude toute la soirée.

Je les regarde se chamailler, je les regarde danser, jouer de la musique, se donner des accolades amicales, et je me dis « voilà, ça c'est ma nouvelle famille ». J'ai un sourire béat sur les lèvres quand je croise une nouvelle fois le regard d'Alec. Nos yeux s'accrochent une seconde ou deux, avant que Quinn ne m'entraîne de force sur la piste de danse.

Quand nous terminons d'exécuter la chorégraphie qu'elle voulait absolument m'apprendre, Alec a disparu. Tous les espoirs de réconciliation que j'ai secrètement entretenus durant la journée s'évanouissent d'un coup.

— Comment te sens-tu ici, Sienna ? me demande Nelly en s'approchant de moi, un verre en terre cuite à la main.

Je me suis un peu isolée, étourdie par la musique et les éclats de voix.

— Le climat et le manque d'oxygène me fatiguent toujours un peu mais je m'y habitue.

— Et au sein du groupe ?

— Je suis contente d'avoir trouvé une deuxième famille.

— La survie crée des liens entre les individus. Mais j'aime à croire que nous serions aussi proches même une fois retournés à la civilisation.

— Vous croyez vraiment qu'il reste une civilisation quelque part ?

— J'en suis persuadée.

— Mais beaucoup ont l'air heureux, ici. Vous croyez qu'ils voudraient partir ?

— La plupart ne sont pas sur l'île depuis très longtemps. Ils n'ont pas vu ce que cette île est capable de nous faire.

— Comme pour Barbara et Xander ?

— Par exemple, oui. Certains sont morts de maladie, d'autres ont été attaqués par des animaux. D'autres encore sont devenus fous, se sont entre-tués, suicidés... Cette île est une malédiction, Sienna.

Le contraste de ses paroles avec l'ambiance de fête qui règne dans la salle centrale me fait froid dans le dos. Ainsi donc sur cette île, des Néfastes se sont entre-tués... Il est vrai qu'en cent-cinquante ans d'exil, il a dû se passer tellement de choses ici... J'imagine surtout les tout premiers, seuls sur l'île, ou en petit comité... Le groupe tel qu'il est à présent est le résultat de dizaines d'années d'entraide.

— Un jour il sera temps de décider de ce que l'on fait ou pas, me dit Nelly, me sortant de mes pensées. J'espère que ce jour-là je pourrai te compter dans mes rangs.

Après quoi, elle m’embrasse sur le crâne et retourne se mêler au reste du groupe.

Exténuée, je décide de quitter la fête pour aller me coucher. En sortant de la salle, j’aperçois la porte d’Alec à quelques mètres sur ma droite. J’hésite à aller frapper pour voir s’il dort, mais je ne saurai pas quoi lui dire, alors je bifurque à gauche et remonte le couloir jusqu’à ma chambre.

Avant d’entrer, je jette machinalement un coup d’œil sur mon nom gravé dans la roche. Au-dessus du mien, celui de ma mère, Barbara, est barré de nombreuses fois, comme si on avait voulu l’effacer. Soudain je comprends qui était la précédente occupante de ma chambre.

Sans savoir vraiment pourquoi, je pivote sur mes talons et retourne d’où je viens. Je passe devant la porte d’entrée de la salle centrale où la fête bat son plein et vais me planter devant celle d’Alec. Je m’apprête à frapper, mais ma main reste en suspens. Je doute que ce soit une bonne idée.

Je suis en train de faire demi-tour pour la seconde fois quand, de l’autre côté de la porte, j’entends Alec qui semble se débattre. Il gémit et s’énerve, comme s’il se disputait avec quelqu’un mais qu’il n’était pas en mesure de crier.

Sans attendre davantage, j’ouvre la porte de sa chambre d’un coup.

Allongé sur son lit, Alec se débat avec lui-même, tournant la tête à gauche, puis à droite, le visage en sueur, crispé, comme s’il souffrait. J’ignore ce qu’il est en train de vivre en cauchemar, mais ça a l’air particulièrement désagréable. Je me précipite vers lui pour essayer de le calmer. Il finit par se réveiller, égaré, à bout de souffle, et quand il me reconnaît, il se serre contre moi en haletant. Je m’allonge à côté de lui.

— Je veux pas te perdre, Sienna, je peux pas, je peux pas encore perdre quelqu’un que j’aime, *je peux pas* !

Le cœur serré, je lui embrasse le front en lui caressant les cheveux pour l’apaiser. Il me serre tellement fort que j’ai du mal à respirer.

— Je peux pas te perdre, répète-t-il. J’ai déjà perdu trop de gens que j’aimais.

— Tu ne vas pas me perdre, Alec. Je survivrai.

Il relève la tête, et prend mon visage entre ses mains.

— Promets-le-moi ! lance-t-il, l’air tellement grave.

— Je te le jure. Je survivrai. Nous survivrons.

Après quoi, il m’attire à lui et m’embrasse.



Je suis réveillée en sursaut par un cri abominable. Un cri désespéré, empli de peur et de souffrances. Un cri qui résonne dans les boyaux et trouve plusieurs échos.

Alors que je reste pétrifiée par ce que j'entends, Alec se redresse d'un coup et saute du lit. Il allume la lumière au passage et se rue sur son arc et son carquois entreposés dans un coin de sa chambre. Puis il fonce vers la porte qu'il ouvre à la volée. Il passe la tête dans le couloir tout en bandant son arc, puis retient une exclamation. Il referme la porte et me regarde, les yeux exorbités.

— Reste-là, me dit-il. Mets tout ce que tu peux derrière la porte une fois que je serai parti, et ne sors de là sous aucun prétexte.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes attaqués par des panthères.

Après quoi, il prend une profonde inspiration comme s'il allait plonger en apnée et sort de la chambre.

Les cris redoublent, la panique se propage dans les couloirs. J'entends des personnes hurler, de douleur, et des ordres. J'entends Alec crier à Nelly de rester enfermée, j'entends des portes qui claquent.

Je dois faire quelque chose. Même si la peur me paralyse, je dois faire quelque chose. Je suis une Chasseuse, la défense de notre groupe repose aussi sur mes épaules. Je balaye du regard la pièce avant de repérer un deuxième arc. Sans réfléchir davantage, je m'en empare, glisse le carquois rempli de flèches sur mon épaule et j'ouvre la porte.

Au moment où je m'apprête à sortir, Grace passe devant ma porte en courant et en hurlant. Sur ses talons, une panthère noire dont la robe luit de sang à la lueur des spots.

La main tremblante, je bande mon arc et vise l'animal. Je décoche ma flèche. Celle-ci traverse le couloir et vient se planter dans le mollet de

Grace qui tombe lourdement à terre dans un cri de douleur. Je ne laisse pas la panique me gagner et tire une autre flèche. Cette fois, elle vient se ficher dans l'arrière du crâne de la bête. Celle-ci s'écroule sur le sol dans un rugissement furieux, puis tente de se relever. Je me mets alors à courir tout en sortant de la poche de mon pantalon en krell mon couteau offert par Oliver. Arrivée au niveau de l'animal, je le lui plante dans le cou. Le sang gicle sur Grace qui pousse un nouveau cri, de dégoût cette fois. Alors que la panthère tombe raide morte, l'adrénaline qui circule dans mes veines rend ma vision trouble.

— Tu m'as tiré dans le mollet ! hurle Grace en montrant sa jambe. Mais t'es complètement malade !

— Je t'ai sauvé la vie, abrutie !

N'ayant pas plus de temps à accorder à la fille la plus détestable du groupe, je remonte en courant l'allée O en direction des cris que j'entends toujours.

Quand j'arrive dans la salle centrale, le spectacle qui s'offre à moi me retourne l'estomac : Alec se bat au corps-à-corps avec une panthère, le dos couvert de griffures ; Josh explose la tête d'un tigre avec une énorme pierre ; Oréo est en mauvaise posture et un corps non identifié est en train de se faire dévorer par un tigre et une panthère qui se disputent les morceaux.

Re foulant la bile qui me monte en bouche, je bande mon arc en direction de l'assaillant d'Oréo. Je lui décoche une flèche dans le cou, puis une seconde dans la tête. Puis je me précipite sur l'animal avec lequel se bat Alec et, au moment propice, j'abats mon couteau dans son œil, écorchant un peu l'avant-bras d'Alec au passage.

Quand il se rend compte que je lui ai désobéi, il me lance un regard furieux.

— Tu devais rester dans ma chambre !

— Tu avais besoin de moi !

— J'ai besoin de toi vivante ! hurle-t-il. Quelques heures après m'avoir juré que tu resterais en vie tu te précipites vers la mort !

— Je ne suis pas morte !

— Oh ! Ça suffit ! crie à son tour Josh. Oréo est blessé, il faut l'emmenner vers Horace !

— Sienna, occupe t'en. Josh et moi allons nous occuper des autres bêtes.

Je hoche la tête puis les deux garçons se précipitent dans le couloir. Retenant mon souffle, je me dirige vers Oréo, allongé au milieu de la salle, à l'endroit même où quelques heures plus tôt il dansait avec tant d'entrain. À présent, le sang coule abondamment de son abdomen. Je crois qu'un de ses intestins est dehors.

— ISLA ! hurlé-je. ISLA ! AU SECOURS !

Je répète son nom trois ou quatre fois, puis je plaque ma main contre ma bouche pour m'empêcher de crier davantage. C'est un cauchemar. Un véritable cauchemar.

Isla finit par arriver, la mine affolée.

— Je n'avais pas le droit de sortir de ma chambre, les Soigneurs doivent se protéger lors d'une attaque, débite-t-elle comme pour se justifier de ne pas s'être fait dévorer.

— Aide-moi, on doit l'emmener à l'infirmerie.

Nous prenons chacun un bras puis soulevons Oréo. À cet instant, le reste de ses intestins finit de se déverser par le trou béant de son abdomen. Je manque de vomir.

— C'est trop tard pour lui, souffle Isla.

Elle relâche le bras qu'elle soutenait ; j'en fais de même. Oréo tombe au sol face contre terre. Isla s'en écarte comme s'il allait la contaminer.

— Nous devons aller voir les autres ! Ils ont sûrement besoin de soins !

Je jette un dernier regard à Oréo, le priant tout bas de m'excuser, puis je cours sur les traces de mon amie. Nous remontons l'allée O jusqu'à l'allée L. Les cadavres d'animaux jonchent le sol, tout comme certains de nos camarades. Ceux qui sont seulement blessés nous disent de passer notre chemin pour nous occuper de ceux qui en ont le plus besoin. Quand nous arrivons sur la plage, la première chose que je vois, c'est Alec tenir dans ses bras Alizée, et Wyatt pleurer à chaudes larmes à côté. Alors que je m'approche, je remarque que plusieurs des feux de la barrière sont éteints.

Je m'agenouille dans le sable à côté d'Alec et Alizée, celle-ci tourne la tête vers moi. Son visage est ensanglanté.

— J'ai oublié de vérifier les feux, pleure-t-elle.

Ses larmes dessinent des sillons sur ses joues pleines de sang.

— Ce n'est pas ta faute, ce n'est pas ta faute, répète Alec en la serrant contre son torse.

Bientôt, la jeune femme rend son dernier soupir et les pleurs de Wyatt redoublent.

Je finis par craquer à mon tour et à me mettre à pleurer sans plus pouvoir m'arrêter. Tout s'est passé si vite. C'était d'une telle violence. Rien ne pouvait me préparer à ça.

Josh s'approche de moi et me prend dans ses bras. Alors qu'il essaye de m'apaiser, je vois Roméo et Tyler porter le corps inerte de Cooper, tandis que Scott, Hope et Quinn s'occupent de rallumer les feux tout en essuyant leurs larmes. Les cris de Wyatt sont insupportables.

— C'est déjà arrivé, me dit Alec.

Je suis assise sur son lit, jambes repliées, genoux sous le menton. Mes larmes coulent toujours, mais je ne suis plus prise de sanglots. Ma tristesse s'évacue juste en silence.

— Et ça arrivera encore.

Il se prépare pour emmener les corps.

Cinq corps.

Alizée, l'Attiseuse dont était amoureux Wyatt, Madeleine, la discrète Cultivatrice qui endurait toute la journée le mauvais caractère de ses collègues, mon cher Oréo, le rayon de soleil de cette petite communauté, Brett et Cooper. Les ABC ont été amputés de deux de leurs membres.

Depuis cette nuit, Horace et Isla s'occupent des blessés, qui sont nombreux. Alec a été soigné le premier, car il fait partie du convoi qui va enfouir les corps.

— Où allez-vous les enterrer ? Il y a un cimetière, ici ?

— Pas vraiment.

— Mais vous enterrez bien vos morts tous au même endroit, non ?

— Ils sont tous mis au même endroit, oui, mais ils ne sont pas enterrés.

— Vous les brûlez ?

Alors qu'il est en train de resserrer la sangle de son carquois autour de son torse, Alec stoppe son geste et se tourne vers moi, l'air grave.

— Sienna, si nous sommes attaqués par les bêtes c'est parce qu'elles ont faim. Il y a plus de prédateurs que de proies, sur cette île.

Alors que je commence à comprendre, je blêmis.

— Vous les donnez à manger aux animaux ?

— Il y a un endroit, dans la forêt tropicale, qu'on appelle la fosse aux tigres, même si les lions et les panthères y viennent aussi. C'est là qu'on les met.

— Mais c'est horrible !

— Nous prenons des risques à être en-dehors de la barrière de feu, enterrer cinq individus nous prendrait un temps monstrueux et pourrait nous coûter la vie ! Alors que les donner aux tigres, c'est l'assurance d'être tranquilles un moment.

— Mais c'est inhumain !

— C'est de la survie. Leur âme a quitté leur corps, ce ne sont plus que des enveloppes vides.

Je détourne le regard, dégoûtée par ce que j'entends. Même si je comprends le sens de ses paroles...

L'ambiance est très difficile à supporter dans les boyaux. Tout le monde a repris le cours de ses activités, les yeux un peu plus rouges et bouffis que la veille. Même si nous sommes désormais moins nombreux, je trouve l'atmosphère encore plus pesante qu'à l'extérieur. Peut-être à cause de Wyatt qui erre dans les allées en pleurant, réclamant un câlin de réconfort à chaque individu qu'il croise. Je suppose que l'absence de ses parents doit peser encore plus lourd aujourd'hui. Moi-même, si j'avais pu, je serais allée me réfugier dans les bras de ma mère.

Je décide de sortir malgré la chaleur et vais m'asseoir tout au bout de la plage. J'ai enlevé mes chaussures, les vagues me lèchent les orteils, ainsi que quelques pots de yaourts de l'Ancienne Ère. Je me demande où est le petit lynx blanc que j'ai aperçu plusieurs fois, et s'il a participé à l'attaque.

Non, évidemment que non. La quasi-totalité de nos assaillants ont été tués. D'ailleurs les peaux ont été prélevées ce matin par les Façonneurs et sont en train de sécher au soleil, étendues sur des supports spéciaux. Leurs restes nous nourriront pendant plusieurs jours, comme ils se nourriront des restes de nos camarades.

Voilà la vie qu'a à nous offrir cette île maudite.

Certes, les bestioles ici sont différentes de ce que nous présente la Communauté, elles n'ont pas deux têtes ni des mensurations démesurées, comme on l'entend souvent. Elles sont normales, un peu plus petites même que leurs ancêtres, à cause du manque d'oxygène dans l'air, mais leur instinct de survie est exacerbé. Et nous sommes des intrus sur leur territoire.

— Je savais que je te trouverais ici.

Josh s'installe à côté de moi et passe son bras autour de mes épaules pour m'attirer à lui. Tout en soupirant, il plante un baiser au sommet de mon

crâne.

— Vous êtes allés nourrir les lions ?

— Quand tu dois survivre il faut être extrêmement pragmatique, tu crois pas ?

— Sûrement...

La tête contre son épaule, je me laisse bercer par le bruit des vagues. J'aimerais tellement que cette nuit ne soit qu'un affreux cauchemar...

— Tu as passé la nuit avec Alec, n'est-ce pas ? Je veux dire, encore une fois.

Je me redresse, courroucée.

— Tu crois vraiment que c'est le moment de parler de ça ?

Mon meilleur ami secoue la tête, l'air désolé.

— Non, tu as raison. J'ai juste peur que... j'ai juste peur de te perdre.

— Quoi, toi aussi tu penses que je vais mourir ?!

— Non, pas du tout ! Je veux dire... on a tous des risques de mourir prématurément, mais tu es trop maligne et courageuse pour ça. Je t'ai vu te servir de ton arc, je suis très impressionné.

— Oh... Alors de quoi as-tu peur ?

— J'ai peur que la lueur qui a toujours brillé dans tes yeux en me regardant ne s'éteigne au profit d'un autre homme.

Piquée, je prends quelques secondes pour analyser cette phrase.

— En d'autres termes tu as peur que je tombe en admiration devant quelqu'un d'autre ? Désolée mon vieux, tu n'es plus le centre de mon univers ! Tu as perdu ta spectatrice préférée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Perturbé, il se frotte le visage avant de poser son regard sur l'horizon.

— Tu te rappelles de la théorie des âmes sœurs ? Celle que je t'ai expliquée, une fois.

— Oui, bien sûr.

— Sienna, même si on meurt ici, dans deux jours ou dans dix ans, je sais qu'on se retrouvera dans notre prochaine vie.

Je dois retenir un sanglot. Josh a toujours eu le don d'avoir les bonnes paroles au bon moment, c'est l'une des choses qui m'a fait craquer chez lui. À cet instant où je pleure mes camarades, ces mots résonnent en moi encore plus fort.

Nous restons ainsi un long moment, jusqu'à ce que Roméo vienne nous chercher. Nelly a provoqué une réunion de crise pour discuter de l'avenir du

groupe et nous sommes attendus.

Tout le groupe, du moins ce qu'il en reste, est réuni dans la salle centrale. Nelly, Horace, Alec, Faith et Roméo, les cinq membres du Conseil, siègent face à nous. Josh et moi nous asseyons en tailleur près de Hope et Wyatt.

— Nous sommes au complet, nous pouvons commencer, lance Nelly.

En réalité, nous ne sommes pas au complet. Il manque Madeleine, Alizée, Brett, Cooper et Oréo. Tout le monde le sait, tout le monde y pense, mais ce ne sont pas les premiers ni les derniers morts, alors personne ne fait la remarque et tout le monde agit comme s'il ne s'était rien passé.

— En quarante ans d'existence sur cette île j'ai connu dix-sept attaques de tigres. Elles se font de moins en moins fréquentes mais sont de plus en plus meurtrières. Les tigres, qui se sont cette fois alliés aux léopards, ont profité d'un moment de relâchement de notre part. D'habitude, à l'heure où ils ont attaqué, nous sommes tous dans nos chambres, mais cette nuit, de nombreux membres du groupe ont trainé dans les boyaux ou dormi dans la salle centrale. Des proies de choix pour les bêtes.

Je pose les yeux sur Grace qui porte un bandage au mollet, là où ma flèche s'est malencontreusement plantée. Vu le regard mauvais qu'elle me renvoie, elle a manifestement oublié que même si je l'ai blessée par mégarde, je lui ai tout de même sauvé la vie. Quelque chose me dit qu'elle n'envisage pas de me remercier.

— Je sais que nous en parlons depuis quelques années sans vraiment penser à sauter le pas, reprend Nelly, mais nous devons à présent penser à l'avenir du groupe.

Silence dans l'assemblée. On pourrait entendre une mouche voler.

— Il est temps, maintenant. Nous devons décider si oui ou non nous essayons de quitter cette île.

Alors que je tourne la tête vers Josh, celui-ci fixe déjà Hope du regard. J'ai le cœur serré. Je suis prête à parier qu'ils ont déjà tout prévu.

— Je vous propose de voter, lance Nelly.

— Est-ce qu'on ne devrait pas en parler avant ? demande Razza, appuyé nonchalamment contre le mur.

— De quoi veux-tu parler, Razza ? questionne Horace avec lassitude.

— Essayer d'établir un plan, voir si c'est réalisable.

— Nous avons déjà un plan, lance Hope en se redressant. Et il est tout à fait réalisable.

Razza laisse trainer son regard noisette sur elle avant de s'en détourner et de marmonner quelque chose dans sa barbe proéminente.

— Nous vous expliquerons en temps voulu, reprend Nelly. Pour l'instant, il s'agit de savoir qui est pour quitter l'île.

Quelques mains se lèvent. Caroline, Grace, Garrett, le reste des Cultivatrices, Josh et Hope, évidemment, Wyatt et Scott, et quelques autres. Je lève également la main.

— Treize voix pour, huit voix contre. J'invite les membres du Conseil à voter à main levée.

Nelly lève la main pour montrer l'exemple, Alec suit, ainsi que Roméo. Les votes de ses deux derniers seraient de toute façon les mêmes, quoi qu'Alec décide. Seul Horace garde la main baissée en signe de contestation silencieuse. Même s'il est persuadé qu'une vie meilleure est possible ailleurs, il a surtout conscience des risques que nous encourrons à chercher cet El Dorado. Il sait que certains périront en route, et il n'est pas prêt à l'accepter. Dans le fond, je pense que s'il s'est toujours opposé à sauter le pas, ce n'est pas parce qu'il attend de trouver le plan infallible, comme il le fait croire à tout le monde, mais parce qu'il préférerait mourir de sa belle mort avant de voir ses camarades – que dis-je, ses enfants adoptifs – tomber en tentant de réaliser son rêve.

— La décision est prise semble-t-il... constate-t-il sombrement.

— Nous ne pouvons pas tous quitter l'île en même temps, explique Nelly. Un premier groupe partira en éclaireur et reviendra nous chercher selon le plan que nous avons établi. Cette première mission pourra prendre quelques mois, et n'est évidemment pas sans danger. J'ai besoin de volontaires.

Accordés à l'unisson, Josh et Hope lèvent la main. Il est clairement hors de question que je laisse partir Josh alors que je viens de le retrouver. Hors de question également d'attendre de voir si nous nous retrouverons bel et bien dans une autre vie.

Face à moi, Alec perçoit mon hésitation car il me lance un regard noir tout en faisant non de la tête.

Je lève le bras. Il fulmine, puis lève le sien.

— Alec ? Tu veux vraiment y aller ? demande Nelly qui, de toute évidence, ne tient pas à voir son bras droit la quitter.

— J'irai aussi, lance Isla près de moi. Même si je ne suis pas pour quitter l'île, ils auront besoin d'un soigneur.

— Si Alec y va, j'en suis, lâche Roméo.

— Je veux y aller aussi ! s'écrie Wyatt en se levant brusquement.

— Ce n'est même pas envisageable, lui lance Isla en le forçant à se rasseoir.

— J'ai treize ans maintenant, je suis assez grand pour prendre mes propres décisions ! Nelly ! Tu me laisseras y aller, hein ?

Impossible de décrire l'expression du visage de la matriarche, quand elle voit ses chouchous animés du désir de partir. Au fond d'elle, elle doit savoir qu'il y a toutes les chances pour que, s'ils partent, elle ne les revoie jamais. Soit parce que la maladie l'aura eue avant, soit parce que la mort les aura trouvés...

— C'est trop dangereux, Wyatt, tu ne peux pas les accompagner. Tu quitteras l'île quand ils reviendront nous chercher.

— Mais... !

— Ne discute pas.

L'adolescent se rassoit, bras croisés, en rage.

— Je serai de la partie également, lance Faith, jusqu'à présent silencieuse.

— Non, ce n'est pas possible. Si tous nos Chasseurs partent nous n'allons pas survivre, lâche Horace.

— Garrett, Vince et Tyler peuvent très bien prendre le relais. Ils savent se servir d'un arc. Ils savent même faire des flèches. Il y aura beaucoup moins de bouches à nourrir après notre départ.

Devant ces arguments irréfutables, Nelly baisse la tête, l'air consterné.

— Je croyais que tu étais contre l'idée de quitter l'île ?

— Je dois les protéger.

Faith braque alors son regard sur Alec, comme un écho à leur histoire. Ils se sont éloignés parce qu'ils ont tous deux perdu les mêmes personnes, et parce qu'ils avaient peur de se perdre à leur tour. Mais la très forte amitié qui les liait est toujours présente. Ils tiennent l'un à l'autre, et se soutiendront toujours.

— J'aurais aimé faire partie de cette expédition mais ma mauvaise condition physique et surtout ma maladie ne seraient qu'un frein pour vous. Je vous demande juste de faire le plus vite possible et de tous me revenir. De *tous* me revenir.

Assis à sa droite, Alec prend doucement la main de Nelly et la porte à sa bouche pour lui faire un baiser. Nelly est notre mère à tous.

— Il ne nous reste plus qu'à préparer notre plan d'action.

— Tu as suivi Josh, me lance Alec. Comme je l'avais prédit.

Armés d'arcs et de couteaux, nous avançons à travers la végétation broussailleuse du versant Sud de la montagne. J'ai les bras égratignés par les ronces, mais plutôt mourir que de porter des manches longues par des températures pareilles.

— Je savais que tu allais vouloir faire partie de l'expédition, lui dis-je sans me retourner.

— Je me suis porté volontaire uniquement pour te protéger.

— Nous ne partons qu'entre personnes qui cherchent à se protéger mutuellement, on devrait aller loin, plaisanté-je avant de me tourner vers lui. Tu les aurais laissés partir sans rien faire ?

Je me plante devant lui, les poings sur les hanches. Il se mord la lèvre.

— Tu sais bien que non.

— Je le sais, effectivement. Je commence à bien te connaître.

Avec un demi-sourire aux lèvres, il enroule son bras autour de ma nuque et m'embrasse tendrement. Mon cœur est sur le point d'exploser. Je me blottis un moment contre lui en respirant son odeur à pleins poumons. Pendant un instant, je regrette d'avoir décidé de quitter l'île, alors que nous aurions pu rester ensemble ici. Panthères, tigres, soleil abrasif, manque d'oxygène... tout me paraît anecdotique quand je suis dans ses bras.

— Nous sommes observés, me chuchote Alec. Retourne-toi doucement.

J'obéis, et mets un moment à distinguer une silhouette blanche derrière un taillis, puis des yeux bleus perçants et des petites touffes de poils au sommet des oreilles.

— C'est Billy, soufflé-je.

— Tu l'as appelé Billy ?

— Je ne voulais pas lui donner un prénom communautaire, et le seul animal en forme de chat dont je me souviens dans mes livres s'appelait Billy.

— Mais ce n'est pas un chat, c'est un lynx blanc.

— Ça a quand même une forme de chat. En plus gros.

Je me détache du grand brun et fait face à l'animal en m'accroupissant pour qu'il comprenne que je ne lui veux aucun mal. Il a un petit mouvement de recul, mais continue de m'observer avec curiosité.

— Salut, lui dis-je. Je suis Sienna.

— Euh, t'es en train de lui parler, là ?

— J'ai remarqué que tu avais tendance à me suivre, non ? demandé-je en ignorant la question d'Alec.

— T'attends vraiment une réponse ?

— Viens. Je ne vais pas te faire de mal. Allez, viens.

Je lui tends la main, mais il n'a pas l'air de trouver ce geste très engageant. J'ai une autre idée. Après avoir plongé la main dans ma sacoche de chasse, j'en extirpe un des trois écureuils que nous avons attrapés grâce à nos pièges posés dans les arbres. Instantanément, le lynx blanc semble gagné par l'intérêt.

Je m'assois en tailleur et pose l'animal mort devant mes jambes.

— Ce n'est pas très prudent ce que tu fais.

— Chut. Allez, viens, c'est pour toi.

Les yeux bleus de Billy passent de l'écureuil à moi, tandis que son museau avance de quelques centimètres. Il finit par mettre une patte en avant, puis une deuxième. Il sort doucement du taillis, ventre à terre, une patte après l'autre et, une fois arrivé à un mètre de moi, se précipite soudain sur l'écureuil, le prend dans sa gueule et retourne fissa se tapir dans les herbes hautes, les yeux toujours braqués sur moi.

— Il est trop mignon, dis-je en me relevant.

— On peut y aller, l'amie des bêtes ? raille Alec.

Je lui donne un coup de coude amical puis reprends le chemin du poste de surveillance.

Accroché au versant Sud de la montagne, ce poste servait aux tout premiers survivants de l'île à guetter l'arrivée d'exilés. La communauté insulaire s'est développée, et le poste a peu à peu été délaissé pour être aujourd'hui totalement abandonné. La végétation n'étant pas très dense à cet endroit, le petit perchoir de bois n'est recouvert que de quelques herbes sèches au niveau du sol. Deux ou trois coups de machette et Alec a nettoyé l'endroit.

Le temps est radieux et dégagé, ce qui nous permet d'avoir une vue imprenable sur les environs. D'ici nous apercevons quelques îles telles que la nôtre mais bien moins grandes, et même, si j'en crois mes yeux, un bout de terre.

— C'est le continent ? demandé-je en mettant ma main en visière.

— Je suppose. Nelly dit qu'avant la montée des eaux, l'île des Néfastes était assez proche de San Francisco.

Je reste silencieuse devant cette étendue d'eau qui me fait tout à coup prendre conscience de la vastitude du monde. C'est tellement beau et effrayant à la fois ! C'est beau, car la surface promet de m'en mettre plein les yeux, comme elle le fait depuis que je suis ici, mais c'est effrayant, car pour trouver un endroit où il fera bon vivre, nous allons devoir faire un long voyage.

Alors que je me tiens accoudée à la rambarde, Alec se place derrière moi et m'enlace.

— Tu devras me jurer que tu ne prendras aucun risque, me dit-il dans le creux de l'oreille.

— Je t'ai juré que je mourrai de ma belle mort.

— Barbara m'avait juré fidélité et ça ne l'a pas empêchée de se taper mon meilleur ami.

Surprise, je me tourne vers lui. C'est la première fois qu'il me dit ça, c'est même la première fois qu'il mentionne le nom de sa petite-amie défunte depuis l'épisode de la caverne.

— Elle... te trompait ?

— Parfois, les bruits de couloirs sont justifiés.

— Je suis désolée.

— Des fois je me demande ce qui m'a rendu le plus triste, son infidélité ou sa mort. La trahison de Xander, ou sa mort...

— T'as... t'as pris quadruple peine en fin de compte.

Avec un demi-sourire résigné, il me fait un petit baiser sur le nez.

— As-tu commencé à lire *L'île sous l'eau* ?

— *La vie sous l'eau* ! rectifié-je. « *L'île sous l'eau* » ça n'a aucun sens.

— Rien de ce qu'écrit Ian Ruben n'a de sens. J'ai été traumatisé par un livre soi-disant éducatif où il faisait parler une araignée.

J'éclate de rire. J'ai assez mal vécu la lecture de cet ouvrage, moi aussi, quand j'étais petite. Pourtant, c'était une lecture communautaire de primaire.

— C'est la première fois que tu me parles de ta vie dans la Communauté.

— C'est du passé. Je n'ai plus personne là-bas. Ma famille, c'est le groupe.

— Et moi, ajouté-je en le serrant dans mes bras.

Nous passons la journée à guetter l'horizon, à l'abri sous des feuilles de palmier. Pendant ce temps, Josh et Faith partent chasser pour faire le plein de provisions. Nous devons partir les poches pleines sinon c'est la faim qui nous tuera dans notre quête de vie.

Le plan de Josh et Hope est simple : tous les jours, une équipe guette l'arrivée d'un aérojet amenant un nouvel exilé. Quand le bateau est en vue, le guetteur doit souffler dans une espèce d'instrument fabriqué par Faith : une corne creusée d'une certaine façon qui laisse échapper un son très grave. Ça, c'est le signal pour se mettre en route pour la plage. Le temps que le bateau accoste, nous nous serons cachés dans la forêt. Puis nous donnerons l'assaut et, armés de nos arcs et de nos couteaux, nous attaquerons les Exploreurs et les tuerons afin de leur dérober leur aérojet. Avec ce bateau, nous pourrions remonter toute la côte Ouest du continent sans carburant, car il marche à l'énergie solaire comme tous les véhicules de la fin de l'Ancienne Ère.

Lors des deux réunions en petit comité que nous avons eues ces derniers jours, personne n'a émis de réserve quant à tuer des êtres humains. J'imagine que plusieurs années sur l'île à devoir survivre au quotidien conduit à revoir ses principes. Et puis, les Exploreurs sont quand même du côté de l'ennemi, même si la plupart d'entre eux sont sans doute convaincus d'exiler des âmes néfastes, dangereuses pour la Communauté...

C'est ainsi que pendant encore deux semaines, nous préparons notre expédition en peaufinant notre plan d'action et en préparant vivres et armes. Je fabrique plus de flèches que tous les carquois du monde ne pourraient en contenir et affûte les lames des couteaux. L'ambiance dans les boyaux est étrange. C'est comme si tout le monde se préparait à la guerre. La santé de Nelly a l'air de se dégrader légèrement, ou alors ce sont l'inquiétude et l'appréhension qui creusent ses traits.

Le soir, je me plonge dans la lecture de *La vie sous l'eau*, histoire de m'aérer l'esprit, mais mes espoirs d'y trouver des informations importantes

s'amenuisent à mesure que je tourne les pages.

Billy le lynx blanc m'a carrément adoptée. La journée, je le retrouve souvent pendant mes expéditions de chasse avec Alec ou Josh, où il me suit un bon moment. Il se laisse caresser, quand mon binôme accepte que j'y passe un peu de temps, et me fait même parfois des câlins en frottant sa grosse tête de chat géant contre la mienne. Le soir, je le vois souvent m'observer à travers les flammes de la barrière de feu.

Je commence à ressentir le spleen du départ. Je n'irais pas jusqu'à dire que je me plais sur cette île, mais je m'y suis faite. Je respire correctement et j'ai gagné en condition physique. Je me suis fait ma place dans ce groupe de Néfastes, auxquels je tiens comme à ma propre famille. Je tiens même à Grace, bien qu'elle me mène la vie dure depuis que je l'ai accidentellement blessée.

Alors, pour me rappeler que ma mission a un sens, je pense à l'attaque des tigres qui a coûté la vie à mon ami Oréo et à d'autres membres du groupe. Je pense aux souffrances qu'ils ont endurées, et à la délivrance que ce serait pour ceux qui restent de pouvoir évoluer dans un monde civilisé où leur droit de vivre ne dépendrait pas de l'appétit d'un animal. Je pense aux derniers arrivés qui aimeraient retrouver leur famille. Je pense aux espoirs de justice que nourrit Nelly.

Grâce à l'aérojet que nous allons voler, nous rendre dans le Nord, là où Nelly et Horace sont persuadés que vivent encore quelques humains, ne sera pas la partie la plus compliquée. Trouver un endroit où nous installer non plus, apparemment. Ce qui va poser un souci majeur, c'est de trouver l'emplacement de la Communauté. Car tout ce que nous savons, c'est qu'elle est située dans l'ancien État de Californie, État devenu un immense désert depuis le Cataclysme... Notre mission est d'une telle envergure que nous envisageons les choses étape par étape. Et dans le pire des cas, si nous ne retrouvons pas l'emplacement exact de la Communauté, nous reviendrons simplement chercher les derniers membres de l'île. La vengeance passe après la vie.



L'appel de la corne a retenti alors qu'exceptionnellement, Alec et moi trainions au lit un matin. Passer de ses bras à l'état d'urgence en une fraction de seconde a été plutôt brutal.

En l'espace de trois minutes, nous avons revêtu nos combinaisons de cuir et avons chargé sur notre dos arcs et flèches. Fébriles, nous nous engouffrons dans l'allée O qui grouille déjà de combattants prêts à en découdre. Nous nous précipitons tous vers la sortie Est, celle qui donne quasiment sur la plage où les Néfastes sont abandonnés. Je me répète mentalement que tout va bien se passer, mais à voir les visages que je croise, je ne suis pas la seule à avoir des craintes.

Il y a encore deux mois, les Exploreurs n'étaient armés que de pistolets à impulsions électriques, d'ailleurs c'est la seule arme présente dans la Communauté et elle est censée être non létale. Je ne vois pas pourquoi cela aurait changé. Ils n'ont donc aucune chance face à nos arcs.

Nous traversons la forêt en courant afin d'avoir le temps de nous planquer avant que le bateau n'accoste. Le poste de chacun a été défini à l'avance. Josh, Alec et moi restons au plus près de la plage, à quelques mètres de l'arbre du réfugié. Arc sur l'épaule, je prends position en hauteur, tandis que Josh grimpe dans l'arbre voisin.

Bien calée sur mon perchoir, j'expire un grand coup pour évacuer la tension. Le bateau s'approche de la plage. Je regarde derrière moi pour repérer mes camarades : Josh est si près qu'on pourrait presque se toucher la main si l'on tendait le bras l'un vers l'autre ; Alec est deux conifères plus loin. J'aperçois Razza, Garrett, Vince, Faith et Roméo. Nelly et Horace sont restés en retrait à l'entrée de la grotte, prêts à venir en aide aux blessés si besoin.

L'aérojet est assez près pour que l'on parvienne à distinguer les silhouettes des quatre Exploreurs. Maintenant que je les vois en chair et en

os, je ne suis plus très sûre de moi. Me mordant les lèvres, je me tourne vers Josh :

— Tu penses qu'il faut vraiment les tuer ?

Il me regarde, les sourcils haussés comme s'il doutait vraiment que ce soit le bon moment pour remettre en question une partie du plan.

— Leurs armes ne tuent pas ! repris-je. On pourrait juste les ligoter ?

— Les laisser sur la plage à la merci des prédateurs revient à les tuer, Nina. Et les laisser vagabonder sur l'île n'est pas non plus une bonne idée.

Je baisse les yeux.

— Nina, ils t'ont jetée sur cette île réputée meurtrière sans un regard pour toi, sans une once de pitié !

— C'est vrai, dis-je en empoignant mon arc.

L'aérojet a ralenti et se fraye à présent un chemin à travers la nappe de plastique. Je réalise que c'est la première fois que je vois un aérojet communautaire, car lorsque j'ai été exilée, j'ai fait le trajet dans les vapes. Ce bateau, créé peu avant le Cataclysme, est assez long et possède des cabines intérieures où les Exploreurs peuvent se protéger du soleil. Il est tellement pointu qu'il pourrait transpercer une baleine, et fonctionne à l'énergie solaire grâce à son toit en panneaux photovoltaïques dernière génération. Quand il est lancé à pleine vitesse, il glisse au-dessus de l'eau tel un oiseau qui plane au-dessus des vagues. La rumeur dit que la Communauté est dotée de deux aérojets, propriétés privées de Neil Harrison, les deux seuls survivants d'une flotte de plusieurs dizaines, tous balayés par les événements climatiques. Il faut dire qu'il est beaucoup plus compliqué de parquer sous terre des aérojets que des aérocars.

L'engin est maintenant stationné aux abords de la plage. Un Exploreur en combinaison saute par-dessus bord, s'étire, puis tend les bras vers l'un de ses collègues. Celui-ci est occupé à soulever le corps d'une fille inconsciente sur le pont, aidé d'un troisième Exploreur. Le quatrième, aux commandes, semble faire quelques réglages sur le tableau de bord, à l'intérieur du cockpit.

Les deux Exploreurs encore sur le pont prennent respectivement les pieds et les bras de la Néfaste et la passent par-dessus bord sans ménagement. Celui qui a déjà les pieds dans l'eau la réceptionne, la faisant à moitié tomber.

Le moment est bientôt venu de décocher ma première flèche. J'ai le cœur qui tambourine dans mes oreilles, je me sens particulièrement mal. Si

notre porte de sortie est enfin ouverte, je ne suis pas sûre de vivre tranquille avec ce que cela implique. Cependant, j'ai aussi conscience que mes états d'âme ne pèsent pas lourd face aux vies des habitants de l'île et aux espoirs placés en nous...

Je positionne alors mon arc pour avoir en ligne de mire l'Exploreur qui a les pieds dans l'eau. Mes mains tremblent, mon souffle est court, la sueur dégouline sur mon front.

L'Exploreur traîne la fille sur quelques mètres avant de la laisser choir sur la plage, le corps à moitié immergé. Il s'agit d'une petite blonde à la peau très pâle et aux cheveux coupés au carré.

Atterrée, je baisse mon arc et cligne des yeux plusieurs fois pour mieux voir. Depuis mon perchoir, je jurerais que c'est Romy ! Non, ce n'est pas possible, Romy ne serait jamais exilée...

— Nina, tire, bon sang ! Il va repartir !

Me ressaisissant, je tends mon arc en direction de l'Exploreur et le vise à nouveau. Celui-ci s'apprête à retourner au bateau, mais son attention semble être retenue par le tee-shirt de la petite blonde qui s'est relevé sur son ventre. Il s'approche alors d'elle et le soulève davantage avec la pointe de son pied. Il tourne alors sa tête casquée vers le reste de l'équipage pour s'assurer qu'il est hors de leur champ de vision, et se baisse vers la Néfaste pour remonter son tee-shirt avec la main.

Il ne m'en faut pas plus pour me décider. Dans un juron, je décoche ma flèche qui vient se planter dans son épaule.

L'Exploreur hurle, et alerte les trois autres.

Le signal est donné, Razza, Garrett et Vince descendent de leur arbre pour se précipiter vers l'équipage tandis que Josh, Alec et moi décochons d'autres flèches.

Le pervers se prend une deuxième flèche dans le mollet, dans un cri de rage il l'arrache de sa jambe et se rue sur Razza, pointe en avant, en essayant de la lui planter dans le cou. Heureusement, celui-ci est assez agile pour esquiver son attaque. Alors qu'il se débat avec lui, il reçoit une décharge électrique impulsée par le pistolet du deuxième Exploreur et s'écroule sur le sable en se contorsionnant. Sur ce, Vince et Garrett s'abattent sur le pervers, tandis qu'une nuée de flèches fond sur le deuxième Exploreur. Celui-ci tire avec son PIE en notre direction, mais son arme n'a qu'une faible portée et nous sommes hors d'atteinte.

Très vite, Roméo et Tyler font leur apparition et viennent soutenir les trois autres. Ensemble, ils mettent hors d'état de nuire le pervers et tandis que Roméo s'en prend au deuxième Exploreur, Tyler s'élançe vers le bateau. Mais alors qu'il escalade le côté droit de l'aérojet, les deux derniers Exploreurs sautent par le côté gauche.

Tandis que le deuxième reçoit une flèche dans la gorge et tombe à la renverse dans un concert de gargouillis, le troisième se précipite sur la petite blonde, la colle contre lui et presse son PIE sur sa tempe.

— Gardez vos distances ou je la tue !

Tout à coup, tout le monde se fige. Un pistolet à impulsions électriques n'est pas mortel quand il est utilisé à distance, mais à bout portant contre une tempe, je n'en mettrais pas ma main à couper.

— Lâchez vos armes ! lance l'Exploreur à notre attention. Jetez-les !

Maintenant qu'il tient la fille face à moi, je n'ai plus aucun doute : il s'agit bien de Romy.

— Josh, c'est Romy ! m'exclamé-je.

— J'ai vu... dit-il entre ses dents avant de lâcher un juron.

— Lâchez vos armes, dis-je à l'attention de Josh, Faith et Alec.

— Pas question ! proteste Alec.

— C'est mon amie !

Alec soupire bruyamment avant de jeter son arc du haut de son arbre. Je l'imite, suivie de Josh.

— Je ne lâcherai pas mon arc, lance Faith. Tu ne peux pas tout faire capoter à cause de l'exilée.

— Faith, s'il te plait. Imagine qu'il s'agit de Barbara.

— Tu n'as pas le droit.

— Faith, s'il te plait, implore Alec.

De mauvaise grâce, la Chasseuse laisse tomber son arc.

— Ok, maintenant, les sauvages, mettez-vous à quelques mètres devant moi histoire que je vous voie bien. C'est valable pour vous aussi qui êtes montés sur le bateau !

Sur la plage, Razza lève les mains en signe de reddition. Il lâche son couteau qui tombe dans le sable. Vince l'imite, tandis que Roméo, Tyler et Garrett descendent du bateau pour les rejoindre.

— Le moindre faux-pas et je lui explose la tête, rappelle l'Exploreur.

Les garçons s'alignent face à lui, mains en l'air.

— Je sais que nous n’aurons pas le dessus, dit l’Explreur. Que vous êtes plus nombreux que nous et qu’on va mourir ici... Mais au moins j’aurai tué l’un d’entre vous.

Alors qu’il s’exprime, je le vois appuyer sur le bouton chargeur de son pistolet qu’il tient toujours contre la tempe de mon amie pour régler l’intensité au maximum. Je comprends que son seul but est de la tuer. Et alors que je crie qu’il arrête, son collègue resté derrière, se rue sur lui et lui colle son PIE contre le crâne avant d’appuyer sur la détente. Secoué de douleur, l’Explreur lâche le corps de Romy qui tombe à terre, puis s’écroule à son tour.

Les garçons, surpris, se tiennent toujours prêts à attaquer jusqu’à ce que l’Explreur enlève son casque pour révéler un crâne dégarni et que je crie :

— Ne le touchez pas ! C’est mon père !

Je n'ai même pas le temps d'être étonnée. Je saute littéralement de mon arbre et me précipite vers mon père, debout dans sa tenue d'Exploreur, le PIE encore à la main, et je me jette dans ses bras, lui faisant perdre l'équilibre. Je le serre contre moi, tellement fort que j'ai soudain peur de l'étouffer, alors je m'écarte, le regarde, m'assure que c'est bien lui, et le reprends dans mes bras en criant ma joie.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?!

— Oh, Nina, j'étais sûr, tellement sûr que tu étais en vie !

— Comment tu as fait pour te faire passer pour un Exploreur ?

— J'ai dû graisser plusieurs pattes mais j'ai réussi à intégrer l'équipe en prétextant vouloir accompagner Romy.

Celle-ci est justement prise en charge par Roméo qui la hisse sur son épaule. De l'autre côté de la plage, je vois Nelly et Horace arriver.

— Je t'ai apporté une tenue thermorégulatrice, me dit mon père. Je l'ai volée au boulot, ça a été compliqué.

— Oh papa ! comment peux-tu avoir autant la foi ?

— Il fallait que je me raccroche à quelque chose... il le fallait.

— Papa il y a une vraie communauté ici, nous avons des logements dans le creux de la montagne et nous chassons pour manger, il y a une source qui coule un peu plus haut dans la montagne mais il faut éviter les pluies acides parce qu'elles...

— Calme-toi, calme-toi !

— On a un plan, Papa. On va s'échapper.

Le regard que me lance mon père est rempli de fierté. Je vois une larme briller dans ses yeux quand il me serre à nouveau dans ses bras.

Tous les membres ayant participé à l'attaque se regroupent autour de nous. Josh échange avec mon père une accolade franche, puis Horace et Nelly se joignent à nous. En voyant cette dernière, mon père a un

mouvement de recul. Comme elle l'invite à l'accompagner dans les boyaux pour discuter à l'abri, mon père m'interroge du regard. Je l'incite à la suivre d'un hochement de tête confiant. Il me sourit, la fierté se lit encore dans ses prunelles brillantes, et il emboîte le pas des deux anciens. Roméo les suit, Romy dans ses bras.

Alors que tout le monde commence à ramasser les flèches éparpillées sur la plage ou plantées dans les corps des Exploreurs, Josh se tourne vers moi et me lance :

— Purée Nina ton père est avec nous !! T'y crois à ça ? Et Romy !!

J'éclate de rire et saute dans ses bras. Il me fait tourner sur-lui-même en s'esclaffant.

— Vous pourriez peut-être nous donner un coup de main ? lance Alec.

Une botte dans une main, il est en train de déshabiller un des Exploreurs.

— On va récupérer leur tenue pour notre expédition.

— Razza, tu devrais fouiller l'aérojet, mon père a dit qu'il m'avait ramené des choses.

Nous récoltons un sacré butin : les tenues des Exploreurs, plus deux de rechange et celle que mon père a subtilisée pour me l'apporter, autant de circuits fermés d'air qui nous permettront de respirer aisément n'importe où sur terre, quatre pistolets à impulsions électriques avec leur étui à fixer sur la cuisse, des couvertures thermorégulatrices, et des vivres pour plusieurs jours.

Nous rapportons le matériel dans les boyaux après avoir bien amarré l'aérojet. À l'intérieur, mon père est en grande discussion avec Nelly et Horace. Je décide de les laisser tranquilles un moment et d'aller voir comment se porte Romy, qui a été transportée à l'infirmerie.

— Je suis soulagée, j'avais peur d'avoir à soigner des membres du groupe, me dit Isla, assise au chevet de mon amie.

— C'est un membre du groupe, maintenant, dis-je en parlant de Romy. C'était l'une de mes meilleures amies, voire ma meilleure amie, même si elle a toujours été très discrète. Elle m'a beaucoup aidée.

— Horace prendra soin d'elle.

— À ce propos... Es-tu sûre de vouloir venir avec nous ?

— On en a déjà parlé, Nina. Je veux faire partie de l'expédition. Sans moi, vous ne savez pas vous soigner.

— Sans toi, ceux qui restent ne savent pas non plus se soigner.

— Ils ont Horace, qui est bien meilleur Soigneur que moi.

— Tu sais qu'il ne vivra plus très longtemps.

— Nous serons de retour avant. J'en suis sûre.

Alors que je m'apprête à rejoindre le groupe dans la salle centrale, j'entends Romy qui pousse des gémissements. Je referme alors la porte et me précipite vers elle.

— Romy, tu m'entends ?

La petite blonde ouvre des yeux embués, puis cligne plusieurs fois des paupières.

— Sienna ?

— Tu es sur l'île des Néfastes, ma vieille, félicitations, tu as été exilée !

Mon amie me regarde, hagarde, sans comprendre ce qu'elle fait là ni surtout où elle se trouve.

— Oui... j'ai été exilée, se souvient-elle. Mais je ne suis pas sur une plage ?

— C'est une longue histoire, pour faire court nous t'avons trouvée et ramenée à l'intérieur de la montagne de l'île où nous avons nos quartiers.

— De quoi ?

— Tu devrais rejoindre Nelly, me dit Isla. Nous devons partir rapidement. Je vais rester près de ton amie et lui expliquer ce qu'elle a à savoir. Les effets des drogues vont mettre quelques heures à se dissiper.

— Je sais bien, je suis passée par là, dis-je avec un sourire, mon arrivée sur l'île me paraissant tellement lointaine. Je te laisse te reposer, Romy, je viendrai avant de partir.

Je lui fais un baiser sur le front et m'en vais rejoindre mon père.

Quand j'arrive dans la salle centrale, les participants à l'expédition sont rassemblés. Nelly a les larmes aux yeux, ce que je ne m'explique pas jusqu'à ce que Wyatt m'annonce fièrement qu'il part avec nous.

— Pardon ? lâché-je en me tournant vers notre matriarche.

— Il a beaucoup insisté. Qui suis-je pour le retenir prisonnier ici ?

— Mais Wyatt, c'est très dangereux !

— Je préfère mourir en essayant d'être libre plutôt que vivre enfermé.

Son argument me coupe littéralement la chique.

— Du coup, je viens avec lui, informe Scott. Je serai le garant de sa sécurité.

Je me tourne vers Alec pour le questionner du regard. Il hausse les épaules.

— Nous sommes donc neuf à partir, résume Josh, collé à Hope. Il faudra prévoir un peu plus de nourriture, mais ça le fera. Le trajet en aérojet risque d'être un peu inconfortable mais il ne devrait pas durer trop longtemps.

— Roméo est déjà parti chercher plus de vivres, informe Hope.

— Il faudrait partir rapidement, intervient mon père. Quand la Communauté ne nous verra pas revenir à la nuit tombée, elle enverra une équipe de secours.

— Tu viens avec nous ? demandé-je avec espoir.

— Non, ma chérie, je dois retourner là-bas.

— Mais qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Je leur dirai que nous nous sommes fait attaquer par des sauvages et que je suis le seul rescapé. Ils viendront me chercher.

— Tu vas attendre sur la plage en plein soleil ?

— Ça ne sera pas long. Je garde mon PIE pour me défendre contre les bêtes sauvages.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? Nous allons juste chercher un endroit habitable au Nord et nous retournerons à la Communauté après.

— Sienna, je ne peux pas laisser ta mère aussi longtemps...

Je vois bien à la manière qu'il a de se tordre la bouche qu'il y a quelque chose qu'il ne me dit pas. Quelque chose qui l'empêche vraiment de nous accompagner, et pas qu'une histoire de laisser ma mère seule quelques semaines.

— Dis-moi ce qui se passe là-bas.

— Je ne veux pas t'inquiéter, ce n'est pas le moment.

— C'est déjà trop tard ! Dis-moi ce qui se passe ?

— Ta mère a... ta mère est tombée malade...

— Malade comment ?

— Un cancer.

Mon cœur se serre et mes jambes menacent de ne plus me porter. Voilà comment Miranda a tout de même gagné la partie. Voilà comment elle me punit de m'être tue. Elle a inoculé le cancer à ma mère.

— Papa, arrêtez de manger les protishakes que distribue la Communauté, achetez votre propre nourriture, même si ça doit vous ruiner, quand nous viendrons pour eux tout changera.

Mon père ouvre la bouche pour parler mais j'enchaîne :

— Si besoin, va dans l’allée Nord, ils peuvent peut-être faire quelque chose. Renseigne-toi auprès d’Oliver, l’antiquaire, il a guéri du cancer, il peut peut-être te conseiller. Et prépare-toi, Papa, parce que la guerre va bientôt avoir lieu.

Je serre les poings tellement fort que mes ongles s’enfoncent dans mes paumes. Je sens la main d’Alec passer dans mon dos pour accrocher ma taille.

— Et attends-nous. Nous allons revenir, Papa, je te le jure.

L’idée que je puisse ne jamais revoir ma mère occupe désormais tout mon esprit, mais je ne dois pas défaillir. La Communauté m’a assez fait pleurer, elle ne mérite pas une seule larme de plus.

Pendant l’heure qui suit, nous préparons sacs, matériel, armes, vivres, combinaisons, et tout ce qui pourra nous être utile et qui trouvera sa place sur le bateau. Je glisse ma carte, mon couteau et mon exemplaire de *La vie sous l’eau* dans ma besace de chasse et me rends à l’infirmerie. Pendant ce temps, mon père est à l’extérieur et donne un cours rapide de maniement de l’aérojet à Josh, Alec, Scott, Roméo et Faith. Je retrouve Isla, et Romy déjà sur pieds. En me voyant, celle-ci se jette dans mes bras.

— J’en reviens pas que tu aies survécu tout ce temps ! me lance-t-elle.

— Et moi j’en reviens pas que tu te sois fait exiler ! Qu’est-ce qui s’est passé ?

— J’ai voulu aller voir mon petit-frère dans l’allée Nord, et ils me sont tombés dessus. Ils m’ont fait passer un Examen d’âme anticipé et j’ai été déclarée Néfaste...

— Comme par hasard...

— Vous partez ? s’enquiert-elle en voyant mon sac et mes armes.

— Isla t’a expliqué ce que nous projetons de faire ?

— Oui, et je veux venir avec vous.

Oh, oh, dilemme. Si nous prenons Romy avec nous, cela fera une personne faible à protéger en plus. L’idée de départ était de partir entre personnes capables de se défendre seules, mais avec Wyatt, Scott et maintenant Romy, l’expédition apparaît plus compliquée que prévu.

Mais comment refuser ça à mon amie ? Elle qui m’a aidée, soutenue et jamais jugée ?

— Tu es bien certaine que tu veux venir ? Tu ne préfères pas attendre que l’on revienne te chercher ?

— Si vous projetez une offensive contre la Communauté alors je veux en être à cent pour cent.

— Il faudra déjà survivre jusque-là.

— Je survivrai.

Lèvres pincées, je n'ai d'autre choix que de hocher la tête. Romy me prend une nouvelle fois dans ses bras.

— Allons-y, décrète Isla.

Quand nous arrivons sur la plage (lentement, car Romy est essoufflée comme j'ai pu l'être en arrivant ici), les garçons et Faith ont déjà chargé nos affaires dans l'aérojet et enfilé les combinaisons des Exploreurs. Comme il n'y en a pas pour tout le monde, il est convenu d'un roulement entre ceux qui seront à l'abri dans les cabines intérieures, et ceux qui seront sur le pont, revêtus des combinaisons. Wyatt, pour sa part, passera l'intégralité du trajet dans les cabines, tout comme Romy.

Mon père donne encore quelques indications puis il me serre dans ses bras, fort, en me disant qu'il m'attendra, et que Maman aussi, car ce qu'elle désire plus que tout au monde est de revoir sa fille au moins une fois. Je dois faire des efforts incommensurables pour retenir mes larmes. Puis nous disons au revoir à Horace et Nelly. Je vois dans leurs yeux qu'ils ne sont pas sûrs de nous revoir un jour, parce qu'ils seront morts avant notre retour ou parce que notre retour n'aura jamais lieu, je ne sais pas. Je préfère pour ma part ne pas y penser et me concentrer sur notre mission. Une chose est sûre : seule la mort pourra m'empêcher de la mener à bien.

Alors que, les pieds dans l'eau, je m'apprête à monter à bord de l'aérojet, j'entends une espèce de miaulement rauque derrière moi. Tout le monde se retourne sur Billy, mon lynx blanc apprivoisé. Alors que Nelly et Horace s'écartent précipitamment, mon père prend peur et braque son pistolet sur l'animal.

— Non, arrête ! lancé-je en me ruant sur Billy. Il est gentil.

Je me mets à genoux dans le sable et prend la tête de mon gros chat entre les mains et lui explique :

— Je dois partir, mon grand. Quand je reviendrai tu seras adulte et tu m'auras sûrement oubliée.

Pour toute réponse, le lynx fourre son museau dans mon cou. Je l'enlace et dépose un baiser derrière son oreille pointue.

— Je penserai à toi tous les jours, mon ami... lui dis-je à l'oreille.

Je me relève et lui souris tristement. Je ne sais pas si les amitiés entre êtres humains et animaux sauvages étaient courantes dans l’Ancienne Ère, mais je trouve la nôtre exceptionnelle.

— Allez, Nina, monte, m’encourage Josh.

Alors que tous les autres sont déjà à bord, j’envoie un baiser à ceux qui restent sur la plage puis je m’enfonce un peu plus dans l’eau.

Et Billy me suit.

J’ai un moment d’hésitation. Je ne sais pas comment lui faire comprendre que je m’en vais et qu’il ne peut pas me suivre où je vais. Finalement, je monte à bord avec l’aide de mes camarades sans me soucier de lui.

Mais il s’approche de nous en émettant de petits rugissements implorants, comme s’il voulait me suivre.

— Mais ta vie est ici, Billy ! Un lynx sur un bateau, on n’a jamais vu ça !

— Tout comme on n’a jamais vu un lynx s’enticher d’une humaine, fait remarquer Roméo qui prend le chemin des commandes.

— Fais-le monter. Il pourra toujours nous être utile, me dit Faith.

Je pose un regard interrogatif sur l’animal.

— Tu veux monter ?

Sans plus de politesses, Billy s’élance d’un bond majestueux par-dessus le garde-fou du bateau, dérape un peu à la réception puis vient se frotter à moi.

J’éclate de rire. Voici donc mon garde du corps auto-proclamé.

Quand nous nous sommes tous remis de cet épisode insolite, Roméo fait démarrer l’aérojet. Wyatt se tient à l’arrière de l’engin et fait de grands signes d’adieu à sa mère adoptive. Les larmes inondent ses joues.

Et moi, je regarde s’éloigner la plage de l’île des Néfastes, où l’on m’a envoyée pour que je meure loin de la Communauté, sans savoir que je ferais tout pour revenir, bien plus forte, et venger tous ceux qui ont péri ici dans d’atroces souffrances.



Cela fait maintenant trois jours que nous naviguons. Le manque de repères nous empêche d'amener le bateau à sa pleine puissance ; Roméo a bien trop peur que nous ne heurtions un rocher.

L'effervescence du départ à la conquête d'un nouveau monde a laissé place à la peur : celle de ne pas trouver trace de vie, et plus simplement celle de l'inconnu.

L'ambiance joviale du premier jour a rapidement fait place à la morosité. Scott supporte mal de voyager sur l'eau, surtout quand la mer est agitée, mais essaye de garder la face et l'optimisme qui le caractérise. Roméo, lui, s'est découvert une phobie des grands espaces, et savoir qu'il est possible dans ce monde de naviguer pendant des jours sans apercevoir un bout de terre l'angoisse plus que tout. Josh et Hope se prennent régulièrement la tête pour des choses sans importance. Mais il est assez compliqué de se faire la tête sur un bateau de sept mètres de long. C'est ainsi qu'on en voit souvent un à l'avant et l'autre à l'arrière, ce qui fait bien rire Wyatt quand le garnement s'aventure sur le pont. La plupart du temps, il reste dans la cabine avec Romy, qui se remet doucement du choc d'avoir été exilée, et des conditions climatiques difficiles.

Le climat, justement, se fait de plus en plus clément. Dès le soir tombé, nous pouvons enlever nos combinaisons et profiter de l'air marin. Nous sommes six à dormir sur le pont, sur des peaux et des couvertures. J'ai pris l'habitude de m'allonger entre Alec et Billy ; je n'ai jamais aussi bien dormi de ma vie. L'un comme l'autre me rassurent et me tiennent chaud quand les embruns rafraichissent l'atmosphère. Josh et Hope occupent la chambre parentale en cabine, enfin, quand ils ne sont pas en froid, tandis que Romy

et Wyatt occupent chacun un des deux lits d'enfants. Il y a des toilettes et une douche, nous ne sommes vraiment pas à plaindre.

Ce soir, Alec et moi nous sommes installés sur la proue pour observer le coucher du soleil. Mon lynx a calé sa tête sur mes genoux, et la mienne repose contre le torse d'Alec qui m'entoure de ses bras. Cela fait quelques temps que je le sens inquiet, et même si tout ici porte à l'inquiétude, je sens qu'il y a autre chose.

— Dis-moi ce qui ne va pas, lui demandé-je en l'embrassant sur la main.

Il soupire. Il n'a sûrement pas envie de gâcher ce moment.

— Il va falloir accoster... Nos provisions fondent à vue d'œil et nous devons anticiper... si jamais il n'est pas possible de chasser sur le continent, pour une raison ou pour une autre. Nous avons dix bouches à nourrir.

— Je sais... mais Faith dit que nous ne sommes pas encore assez au Nord. Une fois que nous aurons abandonné le bateau on mettra beaucoup plus de temps à voyager par le continent.

— Oui, je connais les arguments du groupe.

— Il nous reste de quoi manger encore quelques jours, non ?

— Il faut être prévoyant, on ne sait pas ce qui nous attend... et mourir à cause de la faim serait vraiment trop bête !

Même si je sais qu'il a raison, je préfère ne pas y penser. J'ai vraiment hâte de trouver enfin un refuge où ma seule préoccupation ne sera pas de survivre jusqu'au lendemain.

Je profite des dernières lueurs du jour pour continuer un peu ma lecture de *La vie sous l'eau*. Je n'avance pas très vite, car les conditions ne s'y prêtent pas. Cependant, j'en suis à un passage intéressant, où le petit groupe qui s'est enfui a trouvé le moyen de vider l'eau du lac pour libérer les habitants qui ne savent pas nager (oui, bon, ça reste un livre pour enfant).

*Il s'agissait d'un réservoir d'eau, situé presque à cheval sur la pointe du Nevada et de la Californie. Une tache d'eau au milieu du désert de la Sierra Nevada. Il s'appelait Lac Mono, et des milliers de visiteurs venaient prendre en photo ses imposantes statues d'argile cimenté, marchant au-dessus de nos têtes, ignorant notre existence, comme nous ignorions la leur.*

Je me redresse subitement, faisant sursauter du même coup Billy et Alec.

— Que se passe-t-il ? demande Alec.

— Ma carte, dis-je simplement en me levant précipitamment.

Mon lynx proteste un peu, mais il se repositionne rapidement et ferme les yeux. Je me précipite au poste de commandes où Roméo s'est endormi, avachi dans le fauteuil du capitaine.

— Roméo ! Ma carte !

Celui-ci émerge difficilement.

— Quoi ? marmonne-t-il, la bouche pâteuse. On est encore sur ce fichu bateau...

— Réveille-toi, Roméo, j'ai besoin de regarder un truc sur ma carte !

Alors qu'Alec me rejoint au pas de course, j'allume la lumière sous les protestations du commandant de bord, pour examiner la carte d'Amérique du Nord qui est étendue sur la table occupant une partie de la cabine.

Fébrilement, je cherche l'État de Californie, puis celui du Nevada, juste à côté, et suis du doigt la délimitation des deux États jusqu'à tomber sur la pointe à laquelle Ian Ruben fait référence dans son livre. À gauche de cette ligne, en lettres italiques, sont écrits du haut vers le bas les mots *Sierra Nevada*. Et, exactement à l'endroit décrit dans le livre, une petite tache bleue, symbolisant un lac. L'endroit correspond tout à fait à celui que m'avait montré Oliver.

J'abats mon index dessus plusieurs fois puis j'éclate de rire.

— Ça y est, elle est devenue folle, c'était à prévoir, lâche Roméo.

— Non... je crois qu'elle a trouvé quelque chose... dit Alec en ouvrant grand les yeux.

— Évidemment que j'ai trouvé quelque chose ! J'ai trouvé l'emplacement de la Communauté !

Alors que je m'attendais à une effusion de joie, Alec et Roméo me regardent, tout penauds, l'air de me dire que ce n'est pas vraiment la mission à court terme.

— Déjà si on arrive à sortir un jour de ce bateau... grommelle le métis.

— Je sais qu'on doit déjà trouver un endroit où vivre en sécurité, mais j'ai bon espoir de retourner à la Communauté quand nous aurons trouvé. On doit prouver à nos familles qu'il est possible de survivre sans la Communauté.

Alors que Roméo lève les yeux au ciel, Alec s'approche, passe son bras autour de mon cou et me plante un baiser sur le sommet du crâne.

— Tu as raison, nous y arriverons.

La nuit est tombée et le vent s'est levé quand je rends visite en compagnie de Billy à Romy et Wyatt, à l'abri sur le pont inférieur. Au bout du petit couloir, je vois Scott, allongé sur le lit de Josh et Hope, se tenir le ventre, une main sur le front.

— Il n'a vraiment pas le pied marin, plaisanté-je.

— Nous ne sommes pas faits pour vivre sur l'eau, me lance faiblement le garçon depuis sa cabine. Sinon on serait couverts d'écailles.

Wyatt et Romy s'esclaffent tout en couvrant le lynx blanc de caresses.

— Est-ce qu'on arrive bientôt ? me demande la petite blonde.

— Ils n'ont pas encore décidé si nous devons mettre pied à terre ou pas... Il faut dire qu'on ne sait même pas à quoi ressemble la terre ferme dans ce coin...

— J'en ai tellement ma claque de rester enfermé là-dedans ! lance Wyatt en soufflant.

— On en a tous marre...

— Non, pas autant que moi ! lance Scott en se levant d'un bond. Il faut que j'aie vomir.

Je me plaque alors contre le meuble de la minuscule cuisine pour le laisser passer. Billy, lui, saute sur le petit lit à côté de Romy. Comme elle en profite pour le serrer dans ses bras, il lui lèche les cheveux.

— C'est fou qu'il t'ait suivie... il n'avait pas de parents ?

— Qui ça, Scott ?

Wyatt explose de rire à ma boutade, tandis que Romy pouffe en levant les yeux au ciel.

— Mais non, Billy !

— Je ne sais pas, je l'ai toujours vu seul... La première fois, il était plus petit que ça. Je ne sais pas s'il compte grandir encore.

Comme s'il comprenait que nous parlons de lui, Billy lève son museau vers moi et me regarde avec des yeux que je jurerais amourachés. Je m'apprête à lever la main pour le caresser quand Isla débarque dans les escaliers qui mènent au pont.

— Accrochez-vous, je crois qu'on va essayer une tempête.

Le temps en mer est très changeant, et même si deux heures plus tôt il paraissait calme, nous pouvons très bien faire à présent face à un coup de vent. Jusqu'alors, nous n'avons traversé qu'un seul orage, mais il a assez remué la mer pour nous faire une belle frayeur.

— Isla, reste ici avec Romy et Wyatt. Garde Billy avec toi, aussi.

Alors que je m'engouffre dans les escaliers, le lynx blanc bondit pour m'accompagner mais Romy l'intercepte et le serre contre elle.

Sur le pont, Scott, Josh et Alec sont en train d'amarrer tout l'équipement qui traîne tandis que Roméo, à la barre dans le cockpit, essaye de garder le cap. Le vent s'est levé et la houle commence à se former. Le ciel est noir et chargé de nuages, j'aperçois des éclairs à l'horizon aussitôt suivis de grondements. La pluie éclate d'un coup, en une violente averse de grêle et d'eau qui me cingle la peau.

Je me précipite vers Alec qui essaye tant bien que mal d'attacher au garde-fou de l'aérojet nos sacs de couchage à l'aide d'une corde. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre le peu de confort que nous avons à bord. La mer est de plus en plus agitée, le bateau, qui n'est pas en mesure de prendre assez de vitesse pour survoler la surface de l'eau, subit des creux de plusieurs mètres.

Josh crie à Hope de rentrer se mettre à l'abri, ce qu'elle fait sans se faire prier. Alec demande à Faith de la suivre à l'intérieur, mais pour toute réponse, la brune ténébreuse lui lance un regard noir, comme s'il l'avait insultée.

— Sienna, va à l'intérieur et ferme la porte hermétiquement derrière toi ! me lance Alec.

— Non, je veux rester avec toi !

— Fais ce que je te dis ! Si l'intérieur prend l'eau nous allons couler comme une pierre !

Comme pour illustrer son propos, une vague énorme s'abat sur l'aérojet, l'engloutissant tout entier, l'espace de quelques secondes. Sa force me plaque au sol. Je retiens ma respiration le temps que l'eau s'évacue.

— Va fermer cette porte ! hurle Alec en crachant de l'eau de mer.

Sans broncher, j'obéis et traverse le pont en courant en direction des cabines, mais à mi-chemin, une vague latérale nous percute de plein fouet, faisant chavirer le bateau et nous envoyant valser, Scott et moi, par-dessus bord.

Dans un réflexe inouï, je saisis le bastingage et m'y agrippe de toutes mes forces. Me voyant dans cette position, à deux doigts de lâcher prise au-dessus du vide, Josh et Alec s'élancent comme un seul homme à mon secours. En deux temps trois mouvements, ils m'ont soulevée et hissée sur le pont.

— Où est Scott ? crié-je, inquiète. Il a été happé par la vague lui aussi !

Nos yeux parcourent le pont frénétiquement, puis des cris retentissent.

Scott est tombé à l'eau et se débat dans les vagues. Un instant, il disparaît ; l'instant d'après il réapparaît, reprenant son souffle, agitant les bras pour essayer de rester à la surface. Très vite, il n'a plus la force de crier. Moi, par contre, je hurle à tout va. Il faut le sauver, il faut faire quelque chose, on ne peut pas le laisser se noyer, car comme nous autres il ne sait pas nager.

Je me tourne vers Josh et Alec qui regardent Scott par-dessus bord, la mine défaite. Ils ne peuvent rien faire, et ils le savent. S'ils sautent, ils se retrouveront dans la même situation que lui.

— Poussez-vous ! hurle Faith.

Partie de l'autre côté du pont détacher une bouée de sauvetage, elle s'élance jusqu'au garde-fou et balance l'objet en direction de Scott.

— Accroche-toi à la bouée ! lui crie-t-elle.

Mais Scott s'épuise à se débattre dans l'eau. La bouée est tombée à plusieurs mètres de lui. Il lutte déjà pour rester à la surface, jamais il n'arrivera à se déplacer jusqu'à elle.

Alors, Faith tire sur la corde reliée à la bouée pour la sortir de l'eau. Tout en essayant de ne pas passer par-dessus bord elle-même, elle la saisit puis la lance à nouveau, plus près de Scott cette fois.

— Allez, Scott, elle est juste à côté de toi ! m'écrié-je pour couvrir le bruit du vent. Attrape-la !

Les yeux fermés, le garçon agite les mains pour la trouver ; j'essaye de le guider comme je peux. Nous sommes tous les quatre à lui lancer des indications et des encouragements, si bien qu'au bout d'un moment il parvient à s'y accrocher.

Nous exultons, puis Alec et Josh prennent les choses en main et tirent sur la corde pour rapprocher la bouée.

Mais une nouvelle vague s'abat sur Scott et celui-ci lâche prise. Il s'enfonce alors sous l'eau pendant quelques secondes, puis remonte à la surface. Je le vois cracher de l'eau puis reprendre son souffle, mais une autre vague lui fait à nouveau boire la tasse. Cette fois, il ne la recrache pas. Bouche ouverte, yeux fermés, il arrête de lutter. Et l'océan l'engloutit.



Au petit matin, le calme est revenu. La tempête a rafraîchi l'air et les nuages étouffent les rayons du soleil, nous pouvons tous nous tenir sur le pont de l'aérojet sans combinaison.

Alec a réuni tout le monde. Nous avons dû expliquer à Wyatt ce qui s'était passé ; il est désormais assis contre le garde-fou, face à la mer, les jambes pendant au-dessus de l'eau. Il me fait dos mais je l'imagine la mine sombre et les yeux rouges. Au fond de lui, il savait que nous ne rentrerions pas tous vivants. Tout le monde le savait. Scott était le plus faible d'entre nous, mais on l'appréciait tous pour sa gaieté et son optimisme.

— Nous ne pouvons plus nous attarder en mer, déclare Alec.

Ces mots me ramènent brutalement à la réalité. Nous sommes tous les neuf entassés sur le pont arrière, la mine déconfite, les traits tirés. Personne n'a dormi de la nuit, et le moral du groupe a encore baissé d'un cran.

— Tu ne peux pas décider à notre place, lance Josh.

— Les provisions diminuent, nous n'avons presque plus d'eau malgré le rationnement, et la mer devient trop dangereuse. Tu as une autre solution, Dickens ?

— Ce n'est pas à toi de décider, tu n'es pas notre leader.

— Pas plus que tu ne l'es.

— Nous devons voter.

Alec et Josh se regardent en chiens de faïence, leurs yeux s'envoyant des éclairs. Alec sait que l'opinion majoritaire n'est pas toujours la plus pertinente ni la plus sage ; que sa propre survie soit conditionnée par un vote du groupe ne lui paraît pas souhaitable. Alors que moi, je n'ai aucun doute sur le fait qu'après l'incident de cette nuit, tout le monde voudra mettre pied à terre.

— Dès que nous aurons abandonné le bateau, nous n'aurons plus aucun autre moyen de locomotion que la marche. Et on ne sait pas comment est le

terrain sur le continent, rappelle Josh.

— Josh a raison, renchérit Hope. C'est trop dangereux. Une fois débarqués on ne sait pas dans quel pétrin on va se mettre.

— Alors quoi, on reste éternellement sur le bateau jusqu'à crever de faim ? lancé-je à la blonde.

— Excuse-moi, Sienna, mais est-ce que je t'ai agressée ?

— Je t'ai simplement posé une question.

— De toute façon tu seras toujours du côté d'Alec ! crache Josh. Si Alec propose de tous sauter à l'eau et de nager jusqu'au continent, tu seras la première à trouver cette idée géniale !

— C'est toujours mieux que de se laisser mourir ici.

— Ça suffit, intervient Faith. Procédons par vote. Qui veut qu'on accoste ?

Sans surprise, Alec et Roméo lèvent la main. Ce dernier ne souhaite qu'une chose, retrouver la terre ferme sous ses pieds et s'éloigner le plus possible de l'océan dont l'immensité le terrorise. Je lève également la main. Josh me regarde avec condescendance en soupirant de dédain. Romy m'imites, car elle m'a promis de toujours se ranger de mon côté.

— Isla ? demande Faith.

— Je ne sais pas, je ne peux pas prendre une décision, il y a trop d'inconnues à l'équation... Vous n'avez qu'à... ne pas me compter.

— Wyatt ?

Front posé contre la rambarde, l'adolescent marmonne qu'il n'en a rien à faire.

— Quant à moi, je vote pour accoster. Je ne supporte plus la proximité forcée. Ça fait donc cinq voix sur neuf. Nous accosterons. Quand et où, je vous laisse décider.

Après quoi, Faith s'éloigne du groupe en direction de la proue.

— Je propose qu'on se rapproche de la côte, lance Roméo. On n'aura qu'à... la longer pendant un ou deux jours et accoster quand on trouvera l'endroit qui s'y prête...

— Ça me semble pas mal, dit Alec.

— Donc ça y est, c'est décidé ? s'énerve Josh. T'as décidé pour nous ? T'es quoi, chef auto-désigné ?

— Josh, tes crises de rébellion n'ont pas leur place ici, dis-je en le fusillant du regard.

— Et toi, tu n'as pas envie d'être autre chose que le toutou de quelqu'un, pour une fois dans ta vie ?

Choquée, je reste un instant silencieuse. Ce que sa remarque insinue, c'est qu'avant d'être le « toutou » d'Alec j'étais certainement le sien. Vexée, je préfère m'isoler.

— Nan mais attends, Nina, c'est pas ce que je voulais dire !

— Laisse-la, ordonne Alec.

— T'as pas d'ordre à me donner !

Un bruit de coup me parvient, je me retourne et vois Josh se tenant la mâchoire.

— Tu l'as frappé ! crie Hope.

Folle de rage elle saute sur Alec et lui met une gifle. Josh l'attrape par le bras et la met de côté pour mieux prendre son élan et asséner une droite à son rival. Je leur crie d'arrêter au moment où Roméo et Faith fondent sur eux pour les séparer. Avec son imposante carrure, Roméo attrape Josh par le bras et la nuque et le contraint à le suivre jusqu'aux cabines. Hope leur emboîte le pas. En passant devant moi, elle me lance :

— Tout ça c'est ta faute !

Avant de disparaître dans les escaliers.

L'ambiance sur le bateau est tellement pesante que je me sens étouffer, comme à l'étroit. J'ai vécu presque toute ma vie sous terre et c'est maintenant que je développe un sentiment de claustrophobie !

Nous avons navigué toute la journée non loin des côtes ; j'ai eu les yeux rivés dessus tout du long. Pour échapper à l'atmosphère qui règne ici, j'ai eu plusieurs fois envie de sauter pour rejoindre la côte à la nage, mais je ne sais pas nager, et de toute façon tout ce que j'ai vu depuis ce matin se résume à des forêts et des rochers : il n'y a pas de sable, mais beaucoup de verdure. À l'abri sous le toit de l'aérojet qui me protège du soleil, je n'ai pas eu besoin de revêtir la combinaison. Il fait beaucoup moins chaud qu'en Californie, les rayons UV semblent filtrés par une épaisse couche de nuages.

Même si les conditions climatiques ont l'air propices à la vie à l'air libre, cela ne nous prouve pas qu'il existe de la vie sur terre ailleurs qu'à la Communauté. Nous sommes partis en étant persuadés que des êtres humains continuaient de vivre à la surface, et nous comptions sur ces

individus pour survivre. Nous n'avons ni abri, ni moyen de locomotion. Si nous sommes seuls, nous mourrons.

— Tu crois que la Communauté nous a menti ? Que nous ne sommes pas seuls sur terre ?

— Elle nous a bien menti sur tout le reste, pourquoi est-ce qu'elle nous aurait dit vrai à ce sujet ? me répond Alec, assis derrière moi, avant de fourrer son nez dans mes cheveux.

Dans ses bras, je me sens invulnérable. C'est comme s'il était capable de me sortir de toutes les situations, de trouver une solution à tous mes problèmes. Un peu comme mon père... Alors qu'en réalité, si nous ne trouvons personne pour nous aider, il mourra comme les autres. Peut-être un peu après tout le monde, mais il mourra quand même.

— Il y a forcément quelqu'un, des peuples, des villages, lance Romy, le regard braqué sur la côte. Le Cataclysme, les guerres nucléaires, bactériologiques... ont rasé une partie du monde, mais sûrement pas détruit le genre humain. C'est impossible.

— Tout ce qu'il nous faut, c'est de l'eau, des animaux, et de l'oxygène, philosophe Alec. C'est tout ce dont on a besoin.

— C'est vrai, dis-je, à moitié rassurée. Des animaux, de l'eau, de l'oxygène. On a déjà l'oxygène.

Pour illustrer mes dires, je respire une bouffée d'air à pleins poumons. J'ai l'impression de respirer mille fois mieux ici que sur l'île des Néfastes, comme si j'avais eu le nez bouché pendant des semaines et que l'air marin me l'avait débouché.

— Et les animaux ! lance tout à coup Alec en se levant.

Perdant mon assise si confortable, je m'apprête à me plaindre quand j'aperçois ce qu'il est en train de regarder, le visage éclairé, les deux mains agrippées au bastingage côté continent.

Deux superbes biches gambadent au bord de l'eau, zigzaguant entre les arbres à l'orée d'une forêt, tout en bonds gracieux. Alec éclate de rire.

— Faith ! Viens voir ça !

J'entends les pas de la brune résonner sur le toit de l'aérojet – lieu qu'elle apprécie particulièrement en raison de l'absence de contact avec quiconque – avant de la voir atterrir à côté de nous. Quand ses yeux tombent sur l'endroit pointé par le doigt d'Alec, je jurerais qu'ils s'illuminent, même si le reste de son visage reste impassible, à l'exception peut-être de ses lèvres qui semblent esquisser un sourire.

— Je vais enfin pouvoir tâter de l’arc. Ça me démange depuis tout ce temps. Et pas que sur des animaux, si vous voyez ce que je veux dire.

Je ris, puis je prends Alec et Romy par la taille, l’un à ma gauche, l’autre à ma droite.

— On va y arriver, les amis. On va y arriver.

Le lendemain matin, je suis réveillée par l’effervescence générale.

De la vie a été aperçue sur les côtes.

De. La. Vie.

Un campement, un énorme campement de dizaines et de dizaines de tentes, dressées en pointe et laissant échapper de la fumée en leur sommet, qui s’étend sur plusieurs centaines de mètres. Nous cherchons un endroit pour accoster sur ces rives de roche blanche abrupte, avant de tomber sur une petite plage où des femmes lavent leur linge, les pieds dans l’eau. Elles ont la peau mate, brûlée par le soleil, et portent des guenilles. Alors que nous passons à une dizaine de mètres d’elles, elles lèvent des yeux étonnés et se mettent à échanger des paroles dans une langue qui m’est inconnue.

Roméo parvient à nous arrêter sur la plage, sans nous échouer. Alec se tient à côté de moi, le souffle court, sa main fermement agrippée à mon épaule. Je le sens tendu. Comme nous tous qui nous tenons à présent contre la rambarde côté continent, à observer ce peuple étranger, le premier de notre existence, il ignore à quoi s’attendre. Seront-ils hostiles ? Accueillants ? Les survivants sont-ils légion depuis deux cents ans, ou se disputent-ils de rares ressources ?

Tellement d’interrogations s’expriment dans les yeux de mes compagnons d’aventure ! J’admire Romy, arrachée injustement à la Communauté, qui a atterri sur une île avant de prendre la mer pendant plusieurs jours, qui a vu un camarade périr, et qui maintenant va débarquer au milieu d’un peuple dont on ne connaît ni le mode de vie, ni la langue. Tout ça sans jamais se plaindre, sans poser de questions, sans hésiter. Elle est bien plus courageuse que nous tous réunis.

Je sens la main d’Alec se glisser dans la mienne. Je lui souris, essayant de paraître confiante même si je suis terrifiée à l’idée de rencontrer des inconnus. Roméo se joint à nous une fois le bateau stabilisé et l’ancre jetée. Je crois que nous attendons tous un top départ, censé être donné par notre leader de fait, Alec. Mais celui-ci se tient immobile, le regard braqué sur les femmes qui sont face à nous, et ne desserre pas les dents.

Je crois qu'il doute.

— Allez, descendez tous de là, j'en ai ma claque de ce bateau ! lance Faith en prenant les devants.

D'un bond gracieux, elle saute et tombe à pieds joints dans l'eau. Je note qu'elle a laissé son arc dans le bateau, sûrement pour signifier que nous sommes bienveillants, mais je suis certaine qu'elle a toujours son couteau glissé dans sa botte. Roméo descend à son tour, suivi de Wyatt, puis peu à peu du reste de la bande.

Retrouvant une contenance, Alec prend la tête du cortège et se présente à la femme la plus proche de nous. La cinquantaine, sourcils épais, yeux noirs et cernés, le visage enveloppé dans un morceau d'étoffe troué, elle le détaille des pieds à la tête comme s'il venait de descendre d'une soucoupe volante, puis crie quelque chose à l'attention de sa voisine. Celle-ci sort aussitôt de l'eau et se hâte en direction du village.

Dans un geste pacifique, Alec plaque sa main contre son cœur et s'incline légèrement. Tout d'abord hésitante, la femme l'imité finalement.

Nous n'attendons pas longtemps avant qu'un homme aux cheveux longs et au corps très musclé s'approche de nous, flanqué de la femme aperçue quelques instants plus tôt. Sourcils froncés, l'homme, habillé de cuir saillant et de peaux de bêtes, se plante devant nous, arbalète à la main.

Je ne suis pas sûre qu'il soit très accueillant.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il avec un fort accent.

Surpris qu'il parle notre langue, Alec se tourne vers moi, les sourcils haussés. Je l'incite à se présenter d'un signe de tête.

— Nous sommes des survivants, dit-il en présentant le groupe d'un geste de la main.

— Nous sommes tous des survivants, répond sèchement le guerrier.

— Nous... avons été enfermés très longtemps sous terre et nous ignorions complètement que d'autres personnes avaient survécu comme nous.

Sa mâchoire carrée se contractant, le guerrier nous détaille un par un avant de lancer :

— Vous avez la peau très brune pour avoir vécu sous terre. Sauf elle, précise-t-il en pointant Romy du doigt.

Si elle avait pu creuser un trou dans le sable et s'y cacher, je pense qu'elle l'aurait fait.

— En fait, nous étions coincés sur une île, explique Alec. Mais c'est une longue histoire.

— Vous allez raconter cette histoire à notre Chef.

— Très bien.

Monsieur Muscle s'apprête à ouvrir de nouveau la bouche quand il aperçoit Billy, qui était jusqu'alors caché par le groupe. Ses yeux s'arrondissent. Le sentant menacé, je bondis alors sur mon lynx de compagnie et l'entoure de mes bras pour bien montrer qu'il est inoffensif.

— Il est gentil, précise Alec.

— Suivez-moi, dit-il dans un grognement.

Avant de se détourner, l'homme regarde notre aérojet avec convoitise. Quelque chose me dit que le bateau sera notre seule monnaie d'échange avec ce peuple...

Le guerrier, prénommé Facundo, nous entraîne alors dans un dédale de tentes, toutes conçues sur le même modèle, mais aux couleurs et aux motifs différents, installées les unes à côté des autres sans ordre logique ni tracé permettant de circuler aisément dans le campement. Des odeurs de cuisine émanent d'un recoin, tandis que juste à côté, des peaux tannées me retroussent les narines. Des enfants drapés dans des capes en peau retournées jouent à se battre avec des bâtons tenant lieu d'épées, tandis que des chiens errants trottaient d'individu en individu à la recherche de quelques restes à manger, ou fouillent parmi les débris qui jonchent le sol.

Facundo nous explique qu'il fait partie d'un peuple de nomades, mais que Sol Poniente est leur quartier général à l'année. Tout au long des saisons, des tribus cousines viennent se greffer à la leur, puis repartent quelques semaines ou mois plus tard. Ils payent leur droit de séjour avec des vivres, des animaux ou des esclaves, et travaillent pour le camp pendant la durée de leur sédentarisation.

Alors que nous avançons vers la plus grande de toutes les tentes, décorée de motifs turquoise et rouges, je remarque que je n'ai pas vu une seule femme dans les « rues » depuis notre arrivée sur la plage. Les vieillards se font rares aussi.

— Abuelo est notre grand chef, nous dit Facundo en arrivant à proximité de sa tente. C'est lui qui décidera si vous pouvez rester ici ou pas. Deux seuls entrent.

Je me tourne vers le reste du groupe où s'échangent des regards interrogatifs et des mimiques réticentes. Je me dévoue alors pour rencontrer

le chef. Avant que Josh se porte volontaire lui aussi, Alec intervient :

— Nous irons tous les deux, lance-t-il au nomade.

Celui-ci me lance un regard dédaigneux puis nous invite à entrer dans la tente.

À l'intérieur, des galets posés sur des braises diffusent une chaleur presque étouffante. L'espace est aménagé avec de nombreuses peaux de bêtes et quelques meubles en bois grossièrement fabriqués. Plusieurs morceaux de viandes séchée et fumée pendent du sommet de la tente.

Tout au fond nous apercevons un homme d'environ soixante ans, les cheveux noirs comme le geai, le visage marqué par de profondes rides qu'on pourrait presque prendre pour des balafres. Il est assis sur d'épaisses fourrures disposées sur ce qui rappelle un trône.

Facundo s'approche d'Abuelo et s'incline très bas avant de balbutier quelques mots en langue étrangère. Le regard éteint du vieil homme s'allume instantanément en se posant sur nous. Il nous fait alors signe de nous approcher. Nous nous exécutons.

— Abuelo est heureux de voir des nouveaux visages car peu s'aventurent jusqu'ici, explique l'homme de main. Ce sont nos terres et nos visiteurs sont rares.

— Nous ne voulons pas vous déranger. Nous avons accosté au hasard en voyant de la civilisation, nous venons de Californie.

— Californie, désert et feux, lance Abuelo d'une voix rauque et profonde. Vous pas venir de là-bas. Personne.

— En fait, nous avons vécu sous terre pendant deux cents ans, nous et nos ancêtres. Nous ne savions même pas qu'il y avait des survivants.

— Pourquoi venir ici ?

— Nous voudrions pouvoir établir un campement durable dans un lieu qui se prête à la vie. Loin de vous, bien sûr, nous ne voulons pas empiéter sur vos terres.

Abuelo se tourne vers Facundo et échange quelques phrases avec lui. Du coin de l'œil, je regarde Alec. Je vois bien qu'il n'est pas serein.

— Vous semblez affaiblis par votre voyage, fait remarquer Facundo. Abuelo vous propose de rester quelques jours dans notre campement. Vous pourrez chasser sur nos terres et puiser notre eau, mais ce ne sera pas gratuit.

— Nous avons un aérojet de l'Ancienne Ère, dit Alec. Il fonctionne à l'énergie solaire et est facile d'utilisation. Nous vous le donnerons en

échange de votre hospitalité. Mais comme il s'agit d'un très beau cadeau, j'aimerais que vous mettiez à notre disposition un moyen de locomotion.

— Nous avons des 4x4 solaires. Nous verrons comment on échange.

— Vous bienvenus, lance Abuelo. Beaucoup femmes malades manque de ventres. Vous restez longtemps ou donnez en échange.

Je jette un regard circonspect à Alec ; je n'ai pas bien compris ce que le grand chef a dit, et je pense que lui non plus.

— Nous verrons tout ça demain, conclut Facundo. Vous êtes fatigués. Nous vous préparons deux tipis et à manger. Par contre, chez nous, les hommes et les femmes sont séparés. Respectez nos coutumes pendant votre séjour ici.

— Aucun problème.

— Nous allons aussi examiner votre animal pour être sûrs qu'il n'est pas malade.

— Il n'est pas malade, lancé-je. Pas besoin de me le prendre.

Je sens la main d'Alec se poser sur mon bras et je comprends ce que cela signifie : je vais devoir me plier à leurs règles si je veux que tout se passe bien.

— La maladie a fait beaucoup de ravages parmi nous.

— Nous avons un soigneur dans le groupe, elle pourrait peut-être examiner vos malades et déterminer de quoi il s'agit ? propose Alec. Elle sait faire toutes sortes de remèdes avec des plantes.

Le vieil Abuelo hoche la tête en signe d'approbation.

À l'issue de cette entrevue, nous sommes donc séparées des hommes de notre groupe et installées dans une tente vers ce qui me semble être la sortie du camp. Billy a été mis en quarantaine, comme nous tous je pense. Un garde posté à l'entrée de notre tipi semble être là pour s'assurer que nous ne nous sauverons pas.

Alors qu'Isla a été réquisitionnée pour ausculter les malades parmi les Nomades, Faith, Romy, Hope et moi faisons les quatre cents pas, autant que faire se peut dans une tente de dix mètres carré.

— Je ne les sens pas du tout, sort Faith, bras croisés, essayant d'apercevoir quelque chose par la raie de lumière que nous apporte l'ouverture du tipi.

— Et encore, tu n'as pas assisté à l'entrevue avec le chef du clan !

— J'aurais dû y aller à ta place.

— Vous croyez qu'on va récupérer nos armes ? demande Romy, cachée derrière son rideau de cheveux blonds.

— Tu rigoles, à l'heure qu'il est ils sont déjà en train de dépouiller l'aérojet, répond Hope. On peut dire adieu à nos combinaisons, nos PIE, nos arcs, nos provisions...

— Alec va régler la situation, dis-je, confiante.

— Alec, toujours Alec ! s'énerve Hope. Peut-être que si on avait laissé Josh s'en mêler on serait déjà partis !

— Et peut-être que si tu n'avais pas monté la tête de Josh avec ces histoires de complots communautaires, aucun de lui, de moi ou de Romy ne se trouverait dans cette situation !

— Quoi ? Ça sort d'où, ça ?

— Si le mode de vie de la Communauté ne te convenait pas, tu n'étais pas obligée d'entraîner tout le monde dans ton exil.

— Pourquoi tu me sors ça maintenant ?

— Parce qu'il est impossible de te parler sans que tu sois flanquée de Josh !

— Oh, tu veux dire, quand tu n'es pas non plus en train d'essayer de me le piquer ?

— C'est à moi que tu l'as piqué, juste pour info.

— Ça suffit, tranche Faith. Vous croyez vraiment que c'est le moment pour vos chamailleries de gamines prépubères ?!

— Je suis désolée d'avoir fichu en l'air ta parfaite petite vie de Colibri, lance Hope avec dédain, mais le vrai visage de nos dirigeants doit être dévoilé, et sans mes actions, rien ne serait sur le point de se produire.

— J'ai dit : ça suffit !

Rageuse, Hope se détourne de moi et s'installe dans le coin le plus éloigné, faisant valser son épaisse tresse blonde à chacun de ses mouvements pour bien exprimer sa colère.

Pour ma part, je tâche de rester calme, même si je n'ai jamais eu autant envie de frapper quelqu'un de toute ma vie. C'est étrange comme une amie peut vite devenir une ennemie dès lors qu'un garçon se retrouve entre les deux.



La luminosité a baissé depuis un moment quand Isla revient à la tente, accompagnée de deux femmes qui déposent des bols de ragoût et ce qui ressemble à du pain plat devant nous avant de repartir sans un mot. L'estomac dans les talons, je me jette sur mon repas tandis que Faith questionne Isla sur l'organisation du campement.

— Nous sommes à quelques dizaines de mètres d'une forêt de pins, nous éclaire-t-elle. Je crois que les garçons sont dans le tipi d'à côté, car il y a plusieurs gardes devant l'entrée. Ce que je crois aussi, c'est que les femmes sont traitées comme des esclaves, ici. Beaucoup sont enceintes. Apparemment, Abuelo est le père.

— Tu veux dire, dans tous les cas ? demande Hope, dégoûtée.

— Oui. Je ne sais pas où nous sommes tombées, les filles, mais ça ne me dit rien de bon. En plus, les conditions d'hygiène sont assez précaires et il y a une épidémie de je-sais-pas-trop-quoi qui a l'air d'aller bon train. Si j'étais vous, je ne me laisserais pas toucher par n'importe qui.

— Ce n'était pas mon intention, déclare sombrement Faith.

Tout à coup, les mots d'Abuelo me reviennent en tête. Des mots que je n'avais pas compris sur le moment mais qui commencent à prendre sens.

— Les filles... tout à l'heure, le chef a dit quelque chose de bizarre... Il a dit quelque chose comme : « Beaucoup de femmes malades, manque de ventres »...

— « Manque de ventres », comme « manque de ventres pour enfanter » ? demande Hope, de plus en plus dégoûtée.

— Je n'en serais pas étonnée, dit Isla. Apparemment, les fausses-couches se multiplient chez les femmes atteintes du virus. Si ça se trouve, il s'agit de restes d'attaques bactériologiques des dernières années de l'Ancienne Ère.

— C'est vrai, renchérit Romy, qui est une férue de sciences. L'ex Russie a bombardé l'Amérique du Nord avec plusieurs virus provoquant l'infertilité, afin d'éteindre leur civilisation. Et on sait aussi que certains humains sont porteurs sains, et que les animaux peuvent nous contaminer. Si ça se trouve, le virus a continué à proliférer dans certaines régions d'Amérique !

— Il faut se casser de là au plus vite, grogne Faith.

— Mais... commence Hope avec l'air d'avoir compris quelque chose d'important. S'ils manquent de ventres, et qu'il t'a dit qu'on pouvait rester aussi longtemps qu'on voulait... est-ce que...

— Est-ce qu'ils ne veulent pas faire de nous les ventres qui leur manquent ? complète Romy, une main devant la bouche.

Je manque de rendre mon dîner.

— Les garçons ne laisseront jamais ça arriver, dis-je pour me rassurer.

— Mais s'ils les tuent ?

— Arrêtez avec vos affabulations, gronde Faith. Ça sert à rien de nous faire flipper.

— Faith, j'ai bien peur que leur plan ne diffère pas beaucoup de nos affabulations, dit doucement Romy.

Et comme Romy est de loin la plus calme, posée et surtout intelligente de nous toutes, ça jette un froid.

— Bon, ok.

Frénétiquement, Faith remonte son pantalon jusqu'à son mollet où est attaché son poignard, grâce à une lanière de cuir.

— Si c'est vraiment ce que vous pensez, alors nous devons trouver un moyen de nous sauver.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Empoignant son couteau, Faith scrute un instant la toile de notre tente avant d'entailler le pan, à l'opposé de l'ouverture.

— Je vais passer par là, et partir à la recherche de quelque chose qui pourrait nous aider à prendre la fuite.

— Un 4x4 solaire, par exemple ? Ils en ont plusieurs, apparemment. Tu pourrais essayer d'en voler un, si tu sais comment ça démarre.

— Sienna, je viens de la Plume. Je sais tout faire.

— Ben, moi aussi pourtant...

Avec un sourire moqueur, Faith glisse d'abord la tête par l'ouverture ainsi créée puis, une fois assurée que la voie est libre, elle y passe son corps

filiforme tout entier avant de déguerpir à pas de loup.

— Espérons qu'ils ne viennent pas nous rendre visite, lance Romy avec crainte. S'ils s'aperçoivent qu'il manque l'une de nous...

— Tu crois vraiment qu'ils nous ont comptées ? lance Isla. Moi je crois plutôt qu'ils nous ont stockées ici comme ils le font avec les autres femmes ailleurs dans le campement.

— Espérons que nous pourrons nous enfuir très vite, lâche Hope, la main sur le front.

— Espérons surtout que Faith reviendra très vite avec de bonnes nouvelles.

— Elle reviendra très vite avec de bonnes nouvelles, assuré-je. C'est Faith.

Mais plusieurs heures plus tard, alors que la nuit est bien noire et que notre amie n'est toujours pas revenue, mon assurance n'est plus ce qu'elle était. Alors qu'après son départ nous avons commencé à discuter toutes les quatre du genre d'endroit que nous aimerions trouver pour nous installer, plus aucune de nous n'a le courage d'en parler. Plus Faith met de temps à revenir, plus nos rêves d'évasion s'éloignent.

Je suis perdue dans mes pensées quand tout à coup, des pas résonnent au-dehors. D'un coup, je me redresse et fais signe aux autres de garder le silence. Ça ne peut pas être les pas de Faith, car ceux qui se rapprochent de notre tente appartiennent à un molosse d'au moins cent kilos.

Mon hypothèse se confirme lorsqu'une voix grave s'élève, juste devant l'entrée du tipi. Un homme s'entretient avec notre garde pendant quelques secondes, puis l'ouverture s'écarte, pour laisser passer un géant d'au moins deux mètres, aussi large que haut. Finalement, mon estimation des cent kilos était bien loin du compte. Il en fait au moins cent-cinquante.

Il se plante alors de toute sa carrure devant nous, la forme et la hauteur du tipi lui permettant de se tenir facilement debout, bras croisés. Chacune à notre tour, il nous dévisage avec un sourire carnassier qui me glace le sang. Bientôt, notre garde le rejoint, un homme au physique semblable, peau et yeux sombres, mais à la carrure beaucoup moins développée. Ensemble, ils nous regardent un instant en semblant débattre de leur choix. Je distingue le mot « Abuelo », et comprends succinctement que l'une de nous doit être amenée au grand chef.

Mon sang se glace alors que les conciliabules de nos geôliers provoquent leurs rires gras. Je ne le sens pas du tout. Au bout du compte, ils semblent tomber d'accord car la montagne me désigne du doigt en crachant :

— Toi. Tu viens.

— On va où ?

— Abuelo veut te voir.

Après quoi il fait un pas de géant vers moi (j'aurais juré sentir le sol trembler) et m'attrape par le bras. Pas besoin de fournir beaucoup d'efforts pour faire décoller mon séant.

— Il veut me voir pour quoi ? lancé-je, paniquée, alors que les filles s'agitent derrière moi.

Pourvu qu'elles ne tentent rien de stupide, de toute évidence ce colosse ne ferait qu'une bouchée de nous. C'est d'ailleurs pour ça que je lui emboîte le pas hors de la tente, car je sais que lutter ne mènerait à rien, si ce n'est à un bras arraché.

— Payer votre dû.

— Notre dû ? C'est quoi notre dû ? Qu'est-ce qu'on lui doit ?

— Tu lui dois ton ventre.

Alors que je saisis immédiatement le sens de ses paroles, je me mets à hurler de toutes mes forces. Le géant me plaque alors sa grosse main sur la bouche pour étouffer mes cris, et me glisse à l'oreille :

— Tu te tais ou ton ventre est à moi.

Mes hurlements étouffés se transforment alors en pleurs. Comme je ne suis pas prête à me laisser faire sans lutter, je me mets à me débattre, me tordant et me contorsionnant dans tous les sens. Au passage, je mords ses doigts tellement fort que je sens le goût du sang dans ma bouche, et lui donne un coup de talon dans le tibia. Le colosse se tord de douleur ; j'en profite pour m'échapper, mais il se ressaisit très vite et me rattrape en un bond. Là, il m'attrape par les cheveux, ce qui m'arrache un cri de douleur, et me gifle tellement fort qu'il m'assomme à moitié.

Groggy, je sens qu'il me soulève et me cale sur son épaule. Je ne peux rien faire contre lui. Je n'ai plus qu'à accepter mon sort, à moins d'un miracle.

Ou Alec, sorti de nulle part, un couteau à la main, qui fonce sur mon ravisseur avec un cri de rage. Je tombe à terre ; je ne comprends pas vraiment ce qui se passe. Tout ce que je vois, c'est Alec se battre avec la

montagne de muscles, et plus loin, Roméo et Josh aux prises avec d'autres Nomades. Le problème, c'est que nous sommes au beau milieu d'un campement bourré de guerriers, quasiment sans armes et en sous-nombre. Quand le bruit aura rameuté tout le monde, nous pourrons faire notre prière et compter les secondes qui nous séparent de la mort.

Mais pour l'instant, je commence à reprendre mes esprits. Alec est en difficulté. Aussi fort soit-il, il reste bien loin du gabarit de son adversaire. La montagne ne va en faire qu'une bouchée. Me rappelant soudain que mon couteau de poche ne me quitte jamais, camouflé sous ma poitrine grâce à une lanière de cuir qui fait le tour de mes côtes, je plonge ma main sous mon tee-shirt et l'en extirpe. D'un geste du poignet, je déploie la lame, attends que le colosse me fasse dos, et me jette sur lui pour lui planter mon couteau dans l'omoplate.

Furieux, le guerrier se tourne vers moi, pas plus perturbé par mon agression que par une piqûre de moustique, m'agrippe de nouveau par les cheveux et lève son autre poing dans l'intention de le rabattre sur mon nez. À cet instant, Alec lui saute sur le dos et lui plante son couteau dans le cou, comme il le fait pour saigner un animal.

Le cri du guerrier se transforme en gargouillis ; il me lâche et je tombe sur les fesses. Seulement, loin d'avoir dit son dernier mot, il se laisse tomber de tout son poids sur le dos, auquel Alec est toujours accroché. Ce dernier tombe alors lourdement sur le sol, écrasé par les cent-cinquante kilos du géant. Tout en pressant son cou avec sa main, d'où sortent d'épais jets de sang, le Nomade, dans un dernier effort, se redresse, déloge le couteau d'Alec, le retourne contre lui, et le lui plante dans l'abdomen avant de s'effondrer à côté de lui.

Et moi, je hurle. Je hurle et me précipite vers Alec, muet de douleur.

Au même instant, une dizaine de Nomades débarquent sur les lieux, armés de couteaux et de machettes. Ils ont sûrement été alertés par le remue-ménage de la bataille, mais se demandent ce qui se passe. Quand il voit le géant cloué au sol dans un bain de sang, l'un d'entre eux fond sur moi avec un cri de guerre.

Soudain mon lynx jaillit d'entre deux tentes, tous crocs dehors, rugissant de colère, avant de s'abattre sur mon assaillant et de lui arracher la jugulaire d'un seul coup de dent. Ses camarades, restés en arrière, retiennent leur souffle quand l'animal se tourne vers eux, n'osant plus

bouger. Mais Billy bondit aussitôt en direction de Roméo, lui aussi en difficulté, et assène quelques coups de dents fatals.

À genoux près d'Alec, je n'ose même pas regarder la scène de guerre qui se déroule derrière moi. Mon petit ami est salement blessé, et s'il meurt maintenant, alors l'issue du combat m'importe peu.

Tout à coup, un vrombissement électrique se fait entendre et un 4x4 surgit avec fracas, renversant plusieurs hommes sur son passage. Dans un crissement de pneus, le véhicule s'arrête juste devant moi. Aux commandes : Faith, qui se hisse sur son siège, arc à la main, et décoche ses flèches sur les guerriers, puis lance à Roméo un pistolet électrique qu'elle a sûrement été chercher dans le bateau ; s'en suit un concert d'électrifications.

— Montez ! crie-t-elle tout en abattant guerrier sur guerrier.

Roméo se précipite vers moi et m'aide à hisser Alec sur la benne du pick-up où se trouvent nos armes et nos provisions. Nous grimpons également, suivis de Billy.

— Accrochez-vous !

Alors que trois nouveaux combattants font leur apparition, Faith démarre sur les chapeaux de roues et les percutent de plein fouet avant de s'arrêter près de la tente des filles. Wyatt monte sur le plateau, bientôt suivi par Isla et Romy, tandis que Hope et Josh prennent les places avant.

Puis Faith redémarre et accélère tellement fort que Romy manque de passer par-dessus bord, heureusement Wyatt a le réflexe de la retenir.

Nous défonçons tout sur notre passage : tentes, établis, Nomades, feux de camp. Notre seul but est de nous sortir de là, et Faith s'y emploie. Entassés sur le plateau arrière, nous espérons tous en silence qu'ils ne se lanceront pas à notre poursuite, car chargés comme nous sommes, ils ne mettraient pas longtemps à nous rattraper.

Nous filons à vive allure sur ce qui fut autrefois une route praticable, passant à travers forêt et montagne. Si je n'étais pas si inquiète pour Alec, je serais émerveillée par les paysages que je devine sous la pleine lune. Mais le fait est qu'Alec est très mal en point, et même les soins d'Isla n'y peuvent rien.

— Il faut s'arrêter, dis-je en voyant Alec souffrir.

À chaque trou dans la route, à chaque bosse, je le vois serrer les dents pour ne pas hurler de douleur. De la sueur coule sur ses tempes alors que l'air est relativement frais, et son visage normalement hâlé est blanc comme

un linge. Son tee-shirt continue de se souiller de sang, malgré la compression qu'Isla effectue depuis plus de deux heures.

— Il faut s'arrêter ! hurlé-je à présent, penchée vers le poste de conduite.

Tout en conduisant, Faith baisse sa fenêtre pour mieux m'entendre.

— Arrête-toi, s'il te plait, Alec est mal en point...

Alors que je retourne auprès de mon petit-ami, j'entends Josh grogner qu'on ne peut pas se permettre de s'arrêter. Mais Faith ne l'écoute pas et quitte l'axe principal de la route pour s'enfoncer dans la forêt, cahin-caha.

— Tiens bon, Alec, on va s'arrêter bientôt, tu vas pouvoir te reposer, dis-je en lui serrant la main.

— Non... il faut continuer...

— Non, on continuera quand tu seras sur pieds. Une fois posés, Isla pourra inspecter ta blessure.

— Nina, il a touché des organes vitaux...

— Tais-toi, tu ne sais pas, tu n'en sais rien. Tu n'es pas médecin. Isla nous dira. Hein, tu nous diras, Isla ?

La belle blonde au crâne rasé me regarde de ses yeux bleus plein de larmes.

— Tu vas le soigner, n'est-ce pas ?

Devant mon ton implorant, elle hoche la tête. Une larme se décroche de ses cils et atterrit sur son tee-shirt.

Faith arrête la voiture aux abords d'un lac. À peine descendue, elle distribue les ordres à chacun.

— Wyatt, va chercher autant de feuilles et de mousse que tu trouveras, tu connais la forêt. Hope et Romy, allez chercher du bois sec et allumez un feu près du lac, à l'abri du vent. Roméo, prends cet arc et monte la garde. Si tu vois un animal, n'hésite pas à l'abattre. Josh, aide-moi à descendre Alec.

Ils prennent alors Alec par les épaules pour le soulever et le faire descendre du véhicule. Ils l'étendent ensuite sur un tapis de mousse près de l'eau. Je me tiens un peu à l'écart pendant qu'Isla et Faith lui enlèvent son tee-shirt. Quand la blessure est enfin visible, Isla retient son souffle.

— C'est moche, hein ? demande Alec.

— Je... je peux essayer de désinfecter, peut-être même recoudre...

Il lui attrape alors la main avec le peu de forces qui lui reste.

— Il n'y a rien à faire. Si je passe la nuit, je suis sauf.

Isla pince les lèvres puis hoche la tête, les joues pleines de larmes, avant de s'écarter.

— Faith... Je regrette que le sort nous ait éloignés l'un de l'autre, tu sais.

Il m'est impossible de décrire la souffrance que j'éprouve à voir Faith, la femme la plus forte et insensible que j'aie jamais connue, être secouée de sanglots de la sorte.

— Je regrette moi aussi, pardonne-moi...

— Tu n'as rien à te faire pardonner. Je t'ai aimée comme ma propre sœur tout du long, Faith, même quand tu ne me parlais plus.

Étranglée par l'émotion, la jeune femme ne peut que serrer sa main dans la sienne et l'embrasser tendrement.

— Tu vas devoir veiller sur le groupe, maintenant. Et sur Sienna. Promets-le-moi.

— Je te le promets, je donnerais ma vie pour eux.

— Merci. Pour tout. Maintenant... j'aimerais être seul avec Sienna.

Dans un dernier sanglot, Faith dépose un baiser sur son front puis se relève et s'éloigne.

Moi, à quelques mètres de là, je tremble de tout mon corps. Mon cœur bat terriblement fort et terriblement vite, je n'arrive plus à respirer malgré l'air chargé d'oxygène, mes jambes me portent à peine. Pourtant, j'essaye d'afficher une certaine contenance en me présentant à lui. Les larmes inondent mes joues.

— Allonge-toi près de moi, Nina.

Je m'installe à côté de lui, retenant un sanglot. Il me prend la main et la porte à sa bouche pour l'embrasser. J'admire le courage dont il fait preuve pour ignorer la douleur.

— Je suis désolée, murmuré-je.

— Désolée de quoi ?

— C'est à cause de moi, si tu...

— Je ne veux pas que tu penses ça, Nina.

— Sans moi, ça ne serait pas arrivé !

— Sans toi, beaucoup de choses ne seraient pas arrivées. Sans toi, je n'aurais pas repris goût à la vie, je n'aurais pas redécouvert l'espoir. Ni l'amour. Je t'aime, Nina.

— Je t'aime aussi, dis-je en pleurant de plus belle.

— Tu as tenu ta promesse, finalement. Celle de rester en vie.

— Je survivrai, Alec. Je retournerai à la Communauté, je retournerai sur l'île libérer les autres. Je le ferai pour nous. Je te le jure.

— Pour l'instant, j'aimerais juste que tu t'allonges près de moi. Regarde le ciel, il est magnifique.

Je me cale contre lui et braque mon regard sur la voûte céleste illuminée par des millions d'étoiles. Envoûtée par ce spectacle féérique et bercée par les bruits de la nature, je me calme, m'apaise.

— Quand j'étais dans la Communauté, je montais souvent sur le toit de la maison de mes parents pour observer le faux ciel étoilé, raconté-je. Je le trouvais magnifique, peut-être ce que je connaissais de plus beau. Une fois à la surface je me suis rendu compte que le vrai ciel étoilé est un milliard de fois plus beau encore. Même quand j'étais sur la plage, à deux doigts de la mort, j'étais émerveillée par tant d'éclat, tant d'espace, d'immensité. J'ai pris conscience que le monde regorge de merveilles qu'il ne tient qu'à moi d'explorer. J'aimerais tellement les explorer... avec toi, Alec. Qu'en penses-tu ?

Je tourne ma tête vers lui. Mais personne ne me répond, si ce n'est une chouette qui hulule dans un arbre non loin de nous.

Alec fixe les étoiles.

Mais ses paupières ne battent plus.

Car son âme l'a quitté.

Peut-être nous retrouverons-nous dans une autre vie.

Quand les premières lueurs du jour teintent le ciel d'orange et de rose, je suis toujours blottie contre le corps froid et inanimé d'Alec. Mes larmes ne coulent plus, pourtant, ma peine est immense. Un coup de museau me sort de ma léthargie. Billy se tient à côté de moi, et me donne des petits coups de langue sur la joue. Je me redresse, le corps endolori, et serre l'animal contre moi. Son ronronnement m'apaise.

Faith, Roméo et Josh me rejoignent bientôt. Ils décident de l'enterrer ici, dans la forêt, lieu qu'il aimait particulièrement quand nous étions sur l'île. Roméo veut creuser sa tombe lui-même, sans l'aide de personne, de ses propres mains. Il s'énerve après Josh quand celui-ci veut l'aider à le porter. Il l'a toujours porté seul, depuis l'histoire de Barbara et Xander, et il le portera seul jusqu'à la fin. Alors, il le hisse sur son épaule et s'enfonce de quelques mètres dans la forêt pour trouver l'endroit idéal. Je le suis, de loin. Il finit par déposer délicatement le corps d'Alec auprès d'un arbre gigantesque, et commence à creuser à main nue la terre humide. Les épines tombées des pins le piquent, les cailloux l'écorchent, mais il ne bronche pas.

Discrètement, je me rapproche. En tendant l'oreille, je réalise qu'il marmonne quelque chose. Une sorte de prière ? À l'attention de qui ? Ou alors, des adieux ? Pourtant, les mots qu'il scande ressemblent plus à un mantra. Ils sont saccadés, rythmés, répétitifs. Je m'approche encore un peu et je les entends. Ces prénoms.

— Brett, Cooper, Maddy, Alizée, Oréo, Scott, Alec, Brett, Cooper, Maddy, Alizée, Oréo, Scott, Alec, Brett, Cooper...

Et ainsi de suite, à n'en plus finir.

Puis j'entends les pas de Faith, derrière moi, légers comme une plume. Elle me dépasse, et se dirige lentement vers Roméo. Arrivée à sa hauteur, elle s'agenouille, relève les manches de son blouson de cuir, et commence à

creuser avec ses doigts, tout en se joignant à Roméo dans l'énumération de leurs camarades perdus ces derniers jours.

— Brett, Cooper, Maddy, Alizée, Oréo, Scott, Alec, Brett, Cooper, Maddy, Alizée, Oréo, Scott, Alec...

— Nina ?

Je m'arrache à ce tableau qui me donne des frissons et me tourne vers Josh. Celui-ci me tend un arc.

— J'ai pensé que tu voudrais peut-être chasser de l'autre côté de la forêt pour penser à autre chose.

— Alec va être enterré.

— Pas avant plusieurs heures. Wyatt est parti chercher des fleurs pour lui faire une couronne. Nous serons revenus à temps.

J'accepte en silence et saisis l'arc. Nous contourrons à pied une partie du lac, dans le silence le plus total. Je sais que nous devons survivre, manger, et donc chasser, mais pour le moment, je n'ai aucune envie de manger. Peut-être même pas de vivre. Mais je l'ai promis à Alec. Je lui ai promis de survivre.

Nous parcourons la forêt un bon moment. L'air est frais, légèrement humide, une brise de vent soulève les feuilles. Le temps est idéal. Nous suivons la piste d'une biche aperçue entre deux arbres, face au vent pour ne pas nous faire repérer. Quand je peux enfin la viser, je bande mon arc et prends son cou en ligne de mire, comme me l'a appris Alec. Cet instant me renvoie à nos parties de chasse, où je m'amusais à le pousser à bout en faisant mine de ne rien comprendre pour finalement réussir mon tir du premier coup. Ça l'exaspérait, mais je crois que ça l'amusait un peu aussi. Ces rares moments où nous n'étions que tous les deux, je les chérissais. Comme je chérirai tous les souvenirs qui me restent de lui.

— Nina, ça va ?!

Je suis à genoux dans l'humus. Mes forces m'ont quittée. Comment vais-je faire pour continuer sans lui ?

Josh s'agenouille et me prend dans ses bras. Il me sert tellement fort contre lui, le nez dans mon cou, qu'il pourrait m'étouffer. Je me rappelle alors que je suis en vie, et que je ne suis pas seule. Josh est là, comme il a toujours été là depuis mon enfance. Il est la dernière personne qui me protégera, et que je protégerai.

— Pardonne-moi de m'être comporté comme un con, je suis désolé, tellement désolé... J'aurais donné ma vie à la place de la sienne pour qu'il

soit toujours là et que tu sois heureuse, Nina...

— Je n'aurais pas été heureuse si tu avais péri à sa place.

— Pardonne-moi...

Nous nous serrons dans nos bras comme si nous nous retrouvions pour la première fois depuis son exil, comme si nos vies en dépendaient. Comme si nous étions désormais seuls au monde.

Nous passons toute la matinée à chasser. Nous retournons vers les autres avec un chevreuil et trois lapins. Josh commence à les dépecer, en attendant que Roméo et Faith viennent nous chercher pour la mise en terre d'Alec.

Sans un mot, Roméo et Josh déposent le corps d'Alec dans le trou creusé pour lui, puis Wyatt nous distribue des fleurs magnifiques qu'il a trouvées dans la forêt. Chacun à notre tour, nous passons devant le trou et les lançons sur le corps de notre camarade, après lui avoir adressé nos dernières paroles silencieuses. Pour ma part, je murmure « Merci. Je t'aime » et dépose mon bouquet sur son torse. Ensuite, les garçons rebouchent le trou et Wyatt met en place la couronne de bois fleurie qu'il a fabriquée dans la matinée. Puis tout le monde part, sauf moi qui reste à fixer la terre fraîchement retournée pendant un long moment.

Quand je rejoins les autres, rassemblés autour d'un feu, Josh et Roméo sont occupés à travailler les peaux prélevées sur les animaux chassés, tandis que Romy et Isla font rôtir deux lapins au-dessus du feu. De son côté, Faith aiguisé la pointe de ses flèches, la mine fermée. Hope, quant à elle, est occupée à retirer du poil de Billy, des épines qui se sont accrochées lors de ses virées solitaires. Je vais m'asseoir à côté de Wyatt, que j'attire vers moi pour l'embrasser sur le front.

— Isla, ça va ? demande Romy.

Le front luisant de sueur, notre Soigneuse n'a pas l'air dans son assiette.

— C'est tout ça qui me bouleverse, dit-elle. Et le feu me donne trop chaud.

— Le temps ici est quand même bien plus clément que ce qu'on n'a jamais connu, lance Hope. Ce serait peut-être le lieu idéal pour s'installer ?

— Nous sommes beaucoup trop proches de ces barbares de Nomades, rétorque Faith. Je n'ai pas envie de les voir débarquer pendant mon sommeil. D'ailleurs, il faudra qu'on parte dès qu'on aura mangé.

Partir, et laisser Alec derrière moi. L'abandonner définitivement. Le laisser pourrir six pieds sous terre et ne jamais pouvoir lui parler à nouveau.

Je crois que tout le monde pense la même chose même si personne ne le dit, car l'ambiance pendant le repas n'a jamais été aussi lourde ni pesante. Nous avons tous la mine fermée, les yeux rouges ou le nez qui coule. Nous souffrons tous même si par pudeur nous ne l'extériorisons pas.

Assis autour du feu qui crépite, nous mangeons dans ce silence de plomb, ponctué de bruits de mastication et de reniflements. Le moral est au plus bas. Quand Faith brise d'un coup le silence :

— Vous vous rappelez quand Scott a voulu devenir Chasseur, à son arrivée sur l'île ? Alec lui a donné deux-trois leçons, puis l'a emmené à la chasse avec lui. C'était la toute première fois que Scott allait chasser. Alec s'est éloigné pour aller pisser, et Scott, qui n'avait pas du tout le sens de l'orientation, est revenu sur ses pas et a pris Alec pour du gibier ! Il lui a tiré une flèche dans la fesse !

Au souvenir de cette anecdote, Isla, Roméo et Wyatt éclatent de rire.

— Heureusement qu'il était mauvais tireur et qu'il ne lui a pas fait trop de dégâts !

— Alec a dû être fou de rage ? demandé-je.

— Oh, penses-tu, on l'a entendu hurler jusqu'à la plage, répond Isla en riant.

— Moi j'ai tiré une flèche dans le mollet de Grace, le soir de l'attaque des tigres. J'ai voulu tuer le tigre mais j'ai mal visé.

— Ouais, tu l'as plutôt fait exprès ! lance Roméo. On rêve tous de lui tirer dessus, à celle-là !

Tout le monde ne peut qu'acquiescer en souriant.

— Nan, la crise de rire, reprend Roméo, c'est quand Oréo a voulu pêcher lui-même un énorme poisson qu'il avait vu rôder à proximité de la plage, tu te rappelles Faith ?

La brune ne peut s'empêcher de pouffer avant même que l'histoire ne soit racontée.

— Je lui avais fabriqué une canne exprès, avec un énorme hameçon, et le voilà les pieds dans l'eau, dans le continent de plastique, à essayer de pêcher son monstre. Mais c'est qu'il a réussi ! Enfin, il l'a plutôt harponné avec l'hameçon, sauf que le poisson s'est sauvé et a entraîné Oréo avec lui ! Et moi, je courais derrière pour essayer de récupérer Oréo, et j'ai bien failli me noyer tellement je riais !

Devant les mimiques qu'il fait et sa façon de mimer la scène, tout le monde se tord de rire.

— Ce n'est qu'un juste retour des choses, pouffe Isla, vu qu'il avait fait croire à Quinn que c'était lui qui surveillait les baignades quand elle est arrivée ! La pauvre est venue me voir au bout d'une semaine en me demandant si c'était normal qu'il n'ait pas d'arme et passe son temps à la mâter pendant qu'elle se lavait !

— Vengée par un poisson, quelle classe, se marre Wyatt.

Nous passons une partie de l'après-midi à nous remémorer des souvenirs, et à découvrir beaucoup de choses pour ma part. J'ai l'impression d'apprendre à connaître Alec à travers les yeux de mes camarades. Et même si je n'ai pas personnellement vécu ces anecdotes, j'ai un peu la sensation de faire partie de l'histoire.

Cette session souvenirs nous fait tellement de bien que nous décidons d'un commun accord de rester au bord du lac cette nuit et de nous remettre en route demain matin à la première heure.

Le ciel est dégagé et les étoiles plus nombreuses que jamais. Peut-être qu'Alec me regarde, de là-haut. Dans le doute, je me blottis contre la fourrure de Billy et, tout en fixant les astres, je lance un discret « Bonne nuit, mon amour ».

Comme prévu, nous reprenons la route après avoir avalé un petit-déjeuner rapide à base de viande. Faith décide de suivre un axe principal qui nous mène vers le Nord-Ouest. Des panneaux indiquent une grande ville même si le nom est partiellement effacé, nous aurons sûrement plus de chances de trouver quelqu'un en suivant cette direction.

Isla ne se sent pas bien. Ce matin, j'ai dû la réveiller en la secouant, tellement elle dormait profondément, et depuis que nous sommes partis, elle est avachie dans un coin de la benne du pick-up et plongée dans un sommeil difficile. De temps en temps, elle se réveille en sursaut, essuie la sueur qui inonde son front et bascule la tête en arrière pour retourner dans son flou comateux.

Je remarque que Wyatt a tout comme moi les yeux fixés sur elle ; je lui demande donc s'il sait ce qu'elle a.

— Elle m'a dit qu'elle subissait le contrecoup des événements, me répond-t-il sombrement. Mais je n'y crois pas du tout.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a pas voulu que je dorme vers elle. Elle s'est isolée.

— Tu crois qu'elle est malade ?

— J'en suis même sûr.

— Mais elle est médecin, elle peut se soigner, non ?

— Pas si elle a attrapé ça au camp des Nomades.

— Arrêtez de vous mettre des histoires comme ça dans la tête, gronde Roméo. Isla n'est pas malade. Elle va très bien. Elle est juste fatiguée. Isla ne ment jamais, elle ne nous aurait pas dit que ça allait si elle se sentait malade, ok ? On n'est plus que sept, mais on restera sept jusqu'au bout, c'est compris ?

Nous nous taisons. Depuis que nous sommes partis, je ne reconnais plus le charmant Roméo qu'il m'a été donné de rencontrer sur l'île. Certes,

la perte de Scott et d'Alec nous a tous un peu changés, mais lui n'a plus rien à voir avec celui qu'il était. C'est comme s'il risquait de dégoupiller à n'importe quel moment.

Nous roulons toute la journée à travers la forêt et la montagne. Nous suivons une route de vallée, qui traverse parfois d'anciens villages laissés à l'abandon et engloutis par la végétation. Par moments, nous devons descendre dégager la route pour faciliter le passage du pick-up ou carrément faire un détour pour trouver le moyen de passer.

En voyant ces étendues de montagnes, ces routes défoncées et ces villages fantômes, j'en viens vraiment à me demander si la civilisation existe encore quelque part dans ce pays. Après tout, nous ne sommes venus jusqu'ici que sur une hypothèse de Nelly. Elle est persuadée que la civilisation a repris au Nord, où le climat est supposément meilleur. Sur ce point, je dois l'avouer, elle ne se trompe pas. Il fait le temps idéal. Doux la journée, et même un peu frisquet le soir. Le soleil est souvent camouflé par des nuages et même lorsque le ciel est dégagé, ses rayons sont beaucoup moins agressifs.

Si nous ne trouvons pas âme qui vive, nous serons obligés d'établir nos quartiers dans un coin de nature, ce qui implique que nous devons tout construire de nos mains, en utilisant ce que nous offre la forêt ou des matériaux récupérés sur des maisons en ruine. Ce travail nous demandera des semaines, voire même des mois... Sans compter le temps que va nous prendre le voyage du retour, en espérant qu'aucune panne mécanique ne mette hors d'usage notre seul moyen de locomotion.

À la tombée de la nuit, nous nous arrêtons dans un village en ruine où nous campons entre les murs d'une bâtisse à moitié écroulée. Nous avons tous le corps endolori par nos conditions de transport et par le manque de confort de la benne. Nous mangeons rapidement et nous couchons, épuisés par la route et notre alimentation rationnée. Je remarque que, comme l'avait dit Wyatt, Isla s'isole de nous pour dormir. Silencieusement, je parcours ce qui était jadis un grand salon, pour la rejoindre dans l'ancien couloir où elle s'est installée. Sans un mot, je m'assois à côté d'elle.

— Tu ne devrais pas dormir ici, me dit-elle sans prendre la peine d'ouvrir les yeux.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

— Tu es malade, n'est-ce pas ?

Face à son silence, j'enchaîne :

— Mais tu peux te soigner ?

— Il existe sûrement un traitement quelque part, mais je ne le connais pas. Je pense que les femmes nomades m'ont contaminée. Maintenant, mon seul souci est de ne pas contaminer l'un de vous avant...

— Avant quoi ?

Elle tourne enfin vers moi des yeux injectés de sang, que je distingue malgré la pénombre.

— Je ne terminerai pas le voyage, Nina.

La nouvelle me glace le sang. Je reste un instant interdite, puis je me reprends.

— Tu n'en sais rien ! Peut-être que demain on tombera sur un village peuplé d'humains normaux, qui auront un traitement ! Je suis sûre que tu vas vivre. Isla, tu dois t'accrocher ! Ce n'est l'affaire que d'un jour ou deux, je te jure qu'on va...

Je suis obligée de m'arrêter car un sanglot commence à déformer ma voix. Si Isla part, elle aussi, après Scott, après Alec... non. Je ne veux pas y penser.

— Tu dois t'accrocher à la promesse de jours meilleurs.

Isla sourit faiblement.

— Tu sais ce que j'aurais vraiment aimé faire ?

— Non, dis-moi ?

— J'aurais aimé retourner à la Communauté et revoir ma sœur. Au moins une dernière fois.

— Tu as une sœur ?

— Oui, tout comme Romy a un frère. Ma mère a fait un déni de grossesse, et quand elle est née, nous l'avons cachée dans l'allée Nord de la Plume sur les conseils d'un ami. On n'allait jamais la voir. On a même quasiment oublié qu'elle existait. Et puis un jour, écrasée par le remord, j'y suis allée. Je l'ai trouvée facilement. Nous avons passé la nuit ensemble, à faire connaissance. Je lui ai promis de revenir la voir, et puis j'ai été exilée. Alors, je me suis rasé les cheveux comme elle, pour qu'on ait un point commun. Elle a dû penser que je l'avais abandonnée une seconde fois.

— Tu dis qu'elle avait les cheveux rasés ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Esperanza. De l'espoir, elle n'en a pas, là où elle est...

— Esperanza ? Mais je la connais ! Je l'ai rencontrée quand j'ai été dans l'allée Nord. Elle m'avait fait une super impression.

— C'est vrai ? Tu connais ma sœur, c'est incroyable, rit-elle.

— Isla, je te promets qu'on ira la chercher. Je te promets qu'on la ramènera ici. Vous serez enfin libres, et ensemble.

Le lendemain ressemble à la veille. Montagne, forêt, rivière, lac, montagne encore. Certes, la nature ici est plus magnifique encore que je n'aurais jamais pu l'imaginer, mais l'angoisse de ne trouver aucune civilisation m'empêche de l'apprécier.

Nous nous arrêtons à la tombée de la nuit au bord d'une rivière. Isla est dans un état très inquiétant. Avec Josh, nous l'installons le plus confortablement possible dans un coin de verdure et lui proposons à manger, mais rien ne passe, même pas l'eau. Nos provisions sont au plus bas, demain nous devons partir chasser, c'est une question de vie ou de mort.

Je passe la nuit blottie contre mon lynx, qui me rassure et me tient chaud. Je sais que si nous nous faisons attaquer pendant la nuit, il entendra nos agresseurs bien avant nous. Et puis, de toute façon, j'ai bien l'impression qu'ici, la Terre est vide d'habitants...

Nous découvrons Isla morte au petit matin.

Allongée sur le dos, les mains jointes, le visage paisible, dans la position où nous l'avons laissée la veille.

Wyatt est inconsolable, lui qui la considérait depuis toujours comme sa grande sœur. En la voyant allongée, sans vie, il a dit tout haut ce qui nous hante tous depuis des jours : « On n'aurait jamais dû quitter l'île ». Immédiatement, Roméo s'est mis à hurler, à frapper les arbres, encore et encore, puis il s'est jeté sur un coin de terre et a commencé à creuser en scandant tous les noms de la liste de ceux qui nous ont quittés, plus celui d'Isla.

À présent, nous sommes tous abattus. Faith est adossée à un tronc d'arbre, tête baissée, depuis plus d'une heure, Roméo n'est toujours pas sorti de sa crise de rage et est parti se calmer plus loin dans la forêt, tandis que Wyatt sanglote, recroquevillé contre Billy. Hope s'est isolée au bord de la rivière et Josh, Romy et moi tentons de surmonter notre chagrin, blottis les uns contre les autres.

Au bout d'un moment interminable, Josh me rappelle qu'il faut aller chasser. Nous partons donc tous les deux pendant que Faith et Billy assurent la protection du camp.

La forêt pullule de gibier ; la chasse est plutôt bonne. Nous nous sommes peut-être un peu écartés du campement, mais nous retrouverons vite le chemin.

Au moment de faire demi-tour, Josh me retient par la main et me dit :

— Ça ne te dit pas de rester un peu ici ? À l'écart du groupe...

— Hope doit t'attendre.

— Oui, sûrement. Comme elle le fait chaque fois. Elle m'attend, compte sur moi, m'en demande beaucoup, et ne prend pas d'initiative.

Il est vrai que pour une fille qu'on entendait beaucoup dans la Communauté, un futur leader incontestable, Hope me paraît un peu transparente. Même mon rôle à moi a toujours été plus important que le sien.

— Tu es déçu par l'idée que tu te faisais d'elle ?

— Oui, confie-t-il en baissant la tête.

— J'imagine que c'est ce qui arrive quand on sort avec une image, et pas avec une personne. Rentrons.

— S'il te plait, Nina. J'ai besoin d'être loin de tout ça pendant un moment encore. Loin du corps d'Isla, loin de Roméo qui pète les plombs, loin de Wyatt qui n'arrête pas de pleurer... J'ai... je sais pas si... on va s'en sortir.

— Tu n'as pas le droit de douter, dis-je d'une voix dure. Pas après tout ce qu'on a accompli. Pas après ce qu'on a traversé. On le doit à Nelly. On le doit à Alec, à Isla, à Scott. Tellement de personnes comptent sur nous !

— Mais Nina, on est tellement loin de la Communauté ! On a navigué pendant quatre jours, roulé tout aussi longtemps, on doit être à des milliers de kilomètres de l'île et de la Communauté ! Il nous faudrait un aérocar dernière génération pour y retourner dans des délais acceptables, et encore !

— Je n'ai pas envie de penser à ça maintenant, Isla vient juste de mourir...

— Mais il va falloir y penser ! Il va falloir déterminer à quel moment on laisse tomber.

— On laisse tomber quoi ? Les autres ? Les membres de la Communauté ? Les Néfastes ?

— Ils vivent tous correctement, mieux que nous à l'heure actuelle...

— Mais ils ne sont pas libres !

— Quel prix a la liberté ? Le prix de nos vies ? À quoi ça nous sert d'être libres si on est morts ?

— Tu dis n'importe quoi, tranché-je en reprenant le chemin du campement.

— Nina, il va falloir que tu...

Josh s'interrompt. Devant nous, trois hommes en uniforme marron braquent des pistolets à impulsions électriques sur nous.

— Qui êtes-vous ? De quel village venez-vous ? Déclinez votre identité ! lance l'homme du milieu.

La quarantaine, le nez en virgule, les yeux verts, la peau claire et des cheveux bouclés blond vénitien cachés sous un large chapeau beige. Il est flanqué d'un adolescent qui ne doit pas avoir plus de dix-sept ans et d'un cinquantenaire bedonnant aux cheveux poivre et sel également plaqués sous un chapeau.

— Nous ne sommes d'aucun village, dis-je alors que Josh et moi levons les mains en signe de reddition.

— Vous êtes des réfugiés ? D'où venez-vous ?

— Nous avons fui la Californie pour trouver une terre plus accueillante.

— Mensonges ! s'exclame le rondet. Ça fait des lustres que plus personne n'habite la Californie ! Tout est couvert de sable !

— Nous vivions sous terre ! lance Josh. Dans une communauté fondée par Neil Harrison.

À l'évocation de ce nom, l'homme du milieu, visiblement surpris, se redresse et baisse son arme. C'est à cet instant que je vois un insigne doré en forme d'étoile briller sur sa poitrine, avec inscrit le mot « Shérif ».

— Qu'est-ce que tu fais, Kurt ? demande son acolyte aux cheveux poivre et sel.

— Vous venez de la Communauté souterraine ? Celle de Californie, celle de Neil Harrison, celle que nos ancêtres ont cherché pendant trente ans ?

Josh et moi échangeons un regard ahuri.

— Vous nous avez cherchés ? demandé-je, estomaquée. Vous saviez qu'on existait et vous nous avez cherchés ?

L'étonnement m'en fait tomber les bras. L'adolescent et l'ancien se consultent du regard, se demandant s'il est toujours nécessaire de nous

braquer avec leur PIE. Ils finissent par les rengainer dans un étui spécial attaché à leur ceinture, juste à côté d'un autre pistolet qui ne m'a pas l'air d'envoyer que des décharges électriques.

— On savait que Neil Harrison s'était enterré avec quelques célébrités et multimillionnaires pendant le Cataclysme, mais l'emplacement du bunker a toujours été un mystère. Quand la guerre s'est achevée, on a bien essayé de le chercher mais les conditions climatiques devenaient insupportables et les survivants ont migré dans le Nord. Après ça, la Communauté souterraine de Neil Harrison, c'est devenu un peu une légende, comme l'OVNI de Roswell au vingtième siècle !

— Rien ne nous assure qu'ils disent la vérité, Kurt ! lance Poivre et Sel. Si ça se trouve ils nous mènent en bateau !

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir. Est-ce que vous acceptez de vous soumettre à un test de vérité ?

— Bien sûr, répondis-je, mais où que vous nous emmeniez, il faut aussi emmener les autres.

— Les autres ?

La Civilisation.

Nous avons enfin trouvé la civilisation.

Des rues, des maisons en bois, des magasins, des épiceries, une école, voilà tout ce que j'ai pu voir pendant le trajet jusqu'au bureau du Shérif, à travers les vitres du pick-up solaire double-cabine aux couleurs de la police locale. J'ai l'impression de me trouver dans un de ces westerns que nous projetait parfois le cinéma communautaire.

Sur la route, Kurt, le Shérif de la ville, nous explique qu'il vit à FirstRow, la première des quarante villes qui bordent le Grand Lac des Esclaves. Ces quarante villes, plus ou moins importantes et étendues, vivent les unes grâce aux autres en échangeant et commerçant les denrées qu'elles produisent. Pour les produits plus spécifiques, comme les médicaments par exemple, elles se fournissent toutes auprès de la Nouvelle Capitale des Survivants du Canada, surnommée New Cap, située à environ trois cents kilomètres de là.

— Comment vous avez survécu ? Tout le monde est pas censé être mort ? demande Wyatt.

Nous sommes tous assis autour de la table de réunion du bureau du Shérif. Josh est placé tout au bout, un casque sur la tête, relié au détecteur

de mensonges.

— C'est moi qui pose les questions pour l'instant, petit.

— Oui mais je veux savoir !

Le Shérif soupire et enlève son chapeau qu'il pose à côté de lui sur la table. Au passage, il jette un œil au lynx qui est assis près de moi, la tête sur mes genoux, et qui somnole en ronronnant.

— Ici, au Canada, nous avons été épargnés par les attaques nucléaires, par contre, les attaques bactériologiques ont provoqué des épidémies sans précédent. Nos populations ont été décimées en moins de deux, du coup nous nous sommes rassemblés dans divers lieux qui nous permettaient de vivre. Ici, le lac nous apporte à manger et à boire. Peu à peu, nous avons été rejoints par des réfugiés des États-Unis, et même par quelques Mexicains qui ont réussi à passer le mur de leur frontière avec les États-Unis. Grâce aux réfugiés, nous avons pu repeupler un peu les environs. Ma famille est l'une des familles fondatrices de la Région des Esclaves. Ça fait presque 190 ans que nous sommes là.

— Et nous, presque 200 ans que nous sommes sous terre, lance Faith. Et on voudrait en sortir.

— Mais... vous en êtes sortis ?

— On a toute notre famille là-bas, expliqué-je. Mes parents vivent encore sous terre, et ne savent même pas qu'il existe un endroit où il fait bon vivre à la surface.

— Comment avez-vous réussi à en sortir ?

Je lance un regard au reste du groupe.

— On peut tout vous expliquer, dit Josh, mais ça va être un peu long.

Je déambule dans les couloirs, bras croisés, tout en admirant les photos accrochées aux murs. Toute l'ascendance du Shérif est encadrée là, sur des clichés tellement nets et précis que j'ai l'impression que les personnages se tiennent devant moi. Sur le plus ancien, daté de 2189, quatre personnes posent devant une ossature de maison en bois. En-dessous, il est noté « Fondation de FirstRow ».

Un peu plus loin, une vue aérienne dessine les contours gigantesques du Grand Lac des Esclaves, avec, tout autour, quarante villes, certaines petites, d'autres plus grandes. Au milieu, des aérojets se croisent, creusant des sillons dans les eaux calmes du lac, pour relier les villes entre elles.

— Cent-quatre-vingt-dix ans qu'ils vivent ici, à l'air pur, en toute liberté, et deux cents ans que nous somme terrés comme des rats, me lance Roméo, maussade.

Les mains dans les poches, il s'approche d'un pas nonchalant avant de s'avachir sur une chaise et de soupirer profondément.

— Tu ne participes plus à la réunion ?

— Je peux pas, Sienna.

— Je sais qu'entendre l'histoire de notre Communauté devient barbant, à force, c'est pour ça que je suis partie.

— Non, je veux dire : je peux pas.

— Tu peux pas quoi ?

— Ce monde est trop... grand, trop vaste, trop sauvage. Il... tu sais à combien de kilomètres on est de notre île, là ?

— Non... ?

— Deux mille cinq cents kilomètres, Sienna. À vol d'oiseau.

Je déglutis, lèvres pincées. Ça fait une trotte.

— On a fait deux mille cinq cents kilomètres pour découvrir que le reste de l'humanité vit très bien sans nous, et nous prend même pour des bêtes de foire. On n'est pas chez nous, Sienna.

— Qu'est-ce que tu voudrais ? Retourner sur l'île ?

— Mais c'est bien ça, le plan, non ? Y retourner ?

— Oui, pour récupérer tout le monde et revenir ici !

— Mais pourquoi, pourquoi ?! On était bien là-bas, on avait Oréo, et Isla, et Alec, là-bas !

— Ils ne sont plus là, Roméo. Ni ici ni là-bas, tu le sais ça quand même, non ?

— Pourquoi il a fallu que ça change ?

— Il n'était pas possible de vivre à l'air libre, tu le sais.

Dans un rictus de douleur, Roméo se prend la tête dans les mains et se penche en avant, ses épaules secouées par des sanglots. Peinée, je vais m'asseoir sur le siège à côté du sien et l'entoure de mon bras.

— Tu étais d'avis de partir... dis-je doucement, comme dans un souffle.

— Je ne savais pas ce que ça impliquerait. Sienna, on va où après ? Il y a tellement d'espace d'un côté, ou de l'autre, ou de l'autre encore ! On est perdus au milieu de nulle part, comme un grain de sable au milieu du désert. On n'est rien. Et on va mourir comme des riens.

— Non, tu as tort. On va vivre, on va faire autant d'enfants qu'on veut, on va se faire des amis, avoir une vie normale, sans dictature. On pourra s'acheter des vêtements et s'habiller autrement que notre voisin, on pourra choisir une maison, vivre avec qui on veut, se marier avec qui on veut ! On pourra faire des grandes balades dans des paysages incroyables. On n'aura plus à s'inquiéter de notre survie, Roméo.

— C'est quoi le but dans tout ça ? Si on ne s'inquiète plus de notre survie, il nous reste quoi comme but ?

— De profiter de la vie.

— Je ne peux pas, je suis désolé. Ça... ça me fait trop peur. Beaucoup trop peur.

À court d'arguments, je me contente de poser ma tête contre lui tout en lui caressant l'épaule. La mort de nos amis, la violence des Nomades, le retour à la civilisation, tout ça fait trop. Seul le temps pourra guérir nos blessures, et en particulier celles de Roméo. Il apprendra à vivre dans ce nouveau monde, et il apprendra à l'aimer. Nous serons là pour l'y aider.

En attendant de nous faire des papiers d'identité pour être en règle dans la région, le Shérif nous prête un grand chalet, un peu à l'extérieur de la ville, perché sur une colline qui surplombe le lac. La maison est toute équipée : électricité, eau courante, douche, toilettes. Il y a même du dentifrice ! Je suis tellement heureuse de retrouver le confort que je me lave les dents dix fois par jour. Wyatt, lui, n'a pas l'air très emballé par le procédé. Il faut dire qu'en natif de l'île des Néfastes, il n'a jamais connu la brosse à dents, en témoignent les nombreuses carries qui tachent sa dentition.

La première semaine, nous rencontrons tout un tas de personnes. D'abord, un médecin qui nous fait passer une batterie de tests pour être sûr que nous sommes en bonne santé et que nous ne sommes pas porteurs de maladies. Ensuite, des scientifiques étudient nos capacités physiques et physiologiques qu'ils décrivent comme « hors-norme ». Je les ai invités à venir vivre quelques mois sur l'île des Néfastes pour comprendre comment on en est arrivés là. Puis, nous faisons la connaissance du Maire de la ville, le père de Kurt, Monsieur Bonham, ancien Shérif puisque tous les hommes de la famille se sont succédé à ce poste.

C'est à lui que nous faisons part de notre envie de retourner à la Communauté pour y informer ses habitants de la possibilité de vivre à

l'extérieur. Nous devons aussi aller libérer les derniers survivants de l'île des Néfastes. Contre toute attente, le Maire, enthousiasmé par notre projet, me fait promettre d'amener ces nouveaux habitants dans son village. En contrepartie, il met à notre disposition un aéroplane, avion solaire développé à la fin de l'Ancienne Ère (oh, d'ailleurs, le terme Ancienne Ère n'a cours qu'à la Communauté, car pour les survivants du Cataclysme, il n'y a jamais eu de Nouvelle Ère), et son pilote. Grâce à cet avion, nous pourrions rejoindre la Communauté en quelques heures seulement. Par contre, nous devons nous débrouiller pour revenir au Canada par nos propres moyens. Ce qui, d'un autre côté, laissera assez de temps à nos hôtes pour bâtir de nouvelles maisons qui accueilleront les réfugiés.

La semaine suivante, je rentre d'une troisième entrevue avec le Maire en début de soirée. L'odeur succulente qui se dégage de la cuisine me met l'eau à la bouche. J'ai hâte d'annoncer à toute l'équipe que l'aéroplane est prêt et que nous pouvons partir dès demain. Je retrouve le petit groupe dans la salle à manger où le dîner, préparé par Hope, s'appête à être servi. Dès que je passe le seuil, je remarque l'absence de Roméo.

— Où est Roméo ?

— En cellule de dégrisement, répond sombrement Josh.

— En quoi ?

— C'est là qu'ils mettent les vieux sacs qui se bourrent la tronche à l'alcool, explique Faith, le nez dans un magazine de chasse.

Tombé dans l'alcool dès le lendemain de notre arrivée à FirstRow, Roméo a déjà causé quelques bagarres et altercations dans les environs. J'ai promis au Shérif de me porter garante pour lui, mais je ne peux pas être constamment derrière ses fesses.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Il s'en est pris au Shérif en prétendant qu'il allait nous dépouiller et nous tuer dans notre sommeil, explique Wyatt, lassé, tout en caressant mollement la tête de Billy posée sur ses genoux.

— Il ne va pas bien, dit Romy en soupirant.

— Sérieux ? T'as trouvé ça toute seule ? lance Hope avec acidité.

— Ce que veut dire Romy, Hope, c'est qu'il faut qu'on le soutienne, et qu'on veille sur lui, au lieu de le traiter comme un boulet.

— On va se faire mal voir par les habitants de ce village, tu sais, ceux qui nous logent gratuitement !

— Le Maire nous loge gratuitement, pour l'instant, pas les habitants. Quand est-ce que Roméo sort de cellule ?

— Demain matin.

— Très bien, à sa sortie, on le prend et on l'emmène avec nous à la Communauté. Comme ça, il n'aura plus aucun moyen de faire de bêtises !

— Demain ? demande Josh. On part demain ?

— Si vous êtes prêts, oui. L'aéroplane est opérationnel. On touche au but, les amis !

— C'est génial ! lance Josh qui se précipite pour me soulever de joie. Après manger, tout le monde prépare ses affaires ! Sauf toi, Wyatt, tu vas devoir rester ici.

— Quoi ?!

— Je reste aussi, déclare Hope.

Sous l'effet de la surprise, Josh me lâche un peu brutalement.

— Tu nous laisses tomber ?

— Je dois surveiller Wyatt et Billy, et la couturière voudrait m'embaucher pour un essai d'un mois...

— Et tes grands projets de vengeance ? Tu ne voulais pas mettre la Communauté à feu et à sang ?

Visiblement gênée, les yeux noirs de Hope cherchent la réponse quelque part entre les lattes du parquet.

— C'était du vent, en fait ? Là t'as trouvé une situation qui te va bien donc tes grands discours libertaires se sont envolés ? Tu vas même pas aider ceux qui mènent leurs idées jusqu'au bout ?

— J'ai grandi, Josh. Tu devrais en faire autant.

Poings serrés, mâchoire contractée, Josh hoche la tête plusieurs fois avec une expression dédaigneuse.

— Quand je reviendrai, il sera préférable que je ne te recroise pas ici.

Devant sa colère, Hope ne peut que déglutir et lâcher un petit : « compris » qui, je l'avoue, me fait autant de peine qu'il me fait plaisir.

Nous mangeons dans une ambiance un peu tendue, même si, à voir le visage de Faith, celle-ci est plutôt satisfaite de la situation. Je crois qu'elle n'a jamais apprécié Hope. En fait... est-ce que Faith a déjà vraiment aimé quelqu'un, à part Alec ?

Oh, si. Romy, je pense. Je ne l'ai jamais vue aussi prévenante avec quelqu'un. Ni prévenante tout court. Faith s'inquiète toujours de savoir si Romy va bien, si elle est bien installée, si elle n'a pas trop froid... Et même

si elle pose la question sur son sempiternel ton détaché, je sens qu'elle s'en inquiète vraiment.

Du coup, pour investiguer, je décide de poser une question innocente.

— Ça te fait plaisir de savoir que tu vas revoir Farrell ?

Romy lève vers moi des yeux ronds comme des soucoupes, sa cuillère de soupe suspendue à ses lèvres. Et, comme je m'y attendais, Faith semble intéressée par la conversation.

— Je... euh, comment ça ?

— Tu sais, avant il te voyait comme une fille trop timide et pas sûre d'elle, mais quand il va te voir revenir après avoir été exilée, en mode *warrior*, avec une mitraillette dans chaque main, il va en faire des rêves toutes les nuits !

Comme à l'accoutumée, Romy rougit en se cachant derrière ses cheveux.

— Je... je suis complètement passée à autre chose.

Même si Faith regarde ailleurs, je vois bien qu'elle tend l'oreille.

— J'aspire surtout à revoir Gavin, et à le mettre en sécurité.

— Qui est Gavin ? demande Faith.

Je me retiens de sourire.

— Mon petit frère.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais un petit frère.

— Désolée, je comptais le faire. Mais c'est un peu douloureux pour moi.

— Je comprends, dit Faith en posant sa main sur celle de Romy.

Étonnée, je regarde un moment leurs mains l'une sur l'autre avant de m'apercevoir que je ne suis pas la seule et que la surprise est générale.

Une sonnerie nous fait tous sursauter. Alors que nous regardons autour de nous pour repérer d'où ce son peut bien sortir, Hope se lève et se dirige vers ce que je pense être un téléphone filaire de l'Ancienne Ère. Voire même... de l'ère d'avant.

— Hope Summerland à l'appareil. ... Oh, bonsoir Shérif. Comment all... Ah... Quoi ?!

Josh, Faith et moi nous levons comme un seul homme, pris d'un mauvais pressentiment. Quand Hope raccroche le combiné, elle se tourne vers nous en sanglotant.

— C'est Roméo. Il s'est pendu dans sa cellule.



Roméo est enterré dans le cimetière communal de FirstRow. Un prêtre s'est déplacé de l'église de SixthRow, comme il est d'usage ici, pour assurer la cérémonie. Je ne pense pas que Roméo adorait un dieu, car le seul dieu qu'on nous ait appris à vénérer à la Communauté est Neil Harrison. Je ne pense pas non plus qu'il aurait apprécié d'être enterré à la manière civilisée, car il rejetait tout de cet endroit. Il aurait sûrement préféré être jeté dans la fosse aux tigres, sur l'île des Néfastes. Mais nous, ça nous a fait du bien de lui rendre un dernier hommage et de le laisser reposer dans un endroit où nous pourrions lui rendre visite.

— Encore un de moins... dis-je en soupirant.

Josh et moi sommes allongés dans l'herbe de la colline qui surplombe le cimetière et toute la ville. C'est le petit matin, le fond de l'air est un peu frais, une petite brise souffle sur les nuages blancs qui évoluent doucement sur un fond de ciel bleu. Pas du tout raccord avec mes émotions.

— Roméo n'aurait pas pu vivre ici. Il a choisi de partir. Le monde moderne ne lui convenait pas, tu le sais.

— Il n'y avait que l'île qui lui convenait.

— L'île, avec Oréo, Alec et Isla. Il a perdu les êtres qu'il chérissait, il n'était plus nulle part chez lui.

— Peut-être qu'il avait raison, après tout...

— À quel propos ?

— On n'aurait peut-être jamais dû partir. On n'était pas si mal sur l'île.

— Nina, nous on n'y a passé qu'un ou deux mois. Mais regarde dans quel état sont ceux qui y vivent depuis plus longtemps ! Malades, angoissés, désocialisés, disparus ! Tu as vu tous ces noms barrés sur les portes des grottes dans les boyaux ? Ils ne sont pas morts de leur belle mort !

— Au moins on était chez nous.

— Et on sera chez nous ici aussi. Ou alors on pourra construire notre propre village ! Nina, il y a tout pour nous ici. L'air pur, le vent dans nos cheveux, des paysages infinis, des métiers qu'on peut choisir, aucune politique nataliste, aucune liste de prénoms obligatoires ! On est libres ! On est enfin libres ! Bon, d'accord, on repart à zéro, mais notre statut de réfugié nous confère beaucoup de droits.

Alors que je regarde le ciel avec tristesse, Josh me prend la main et la porte à sa bouche pour l'embrasser.

— Nina, ici on est qui on veut. Tu n'es plus une Colibri, je ne suis plus un Ursidé. Ma maison, je la bâtirai de mes mains. Et il y aura une pièce pour toi. Ou une place dans ma chambre.

— Qu'est-ce que tu fais de Hope ? demandé-je en souriant en coin.

— Franchement, quand je me suis rendu compte que c'était une erreur, l'affaire était déjà trop engagée pour tout arrêter.

— C'est dommage pour toi. Elle cuisine bien.

Dans un rire, Josh roule sur le côté pour me faire face. Je tourne la tête vers lui. Ses beaux yeux verts pétillants me scrutent.

— Toi et moi, ça dure depuis l'enfance, Nina. La Communauté a voulu nous empêcher d'être ensemble mais maintenant plus rien ne peut se mettre en travers de nos vies.

Je détourne les yeux en me mordant la lèvre.

— C'est trop tôt, Josh. J'aimais Alec. Je l'aimais vraiment.

— Comme tu m'as toujours aimé.

— Ce n'est pas correct vis-à-vis d'Alec, ni de Hope. Nous ne sommes plus en situation de survie, désormais. On a le temps.

— J'attendrai tout le temps qu'il te faudra.

— T'es sûr ? Parce que tu m'as même pas attendue un mois avant de te mettre avec Hope.

Avec une exclamation de douleur, Josh fait mine de se prendre un couteau dans le cœur et renverse sa tête en arrière. Je me retiens de rire.

— Sienna Steele vous êtes impitoyable.

— Tu m'as fait souffrir.

— Je suis désolé, dit-il en redevenant sérieux. Je suis vraiment, vraiment désolé. Je me suis enfermé moi-même dans une relation avec une personne que j'idéalisais, en étant persuadé qu'il était impossible de revenir en arrière.

J'émetts un grognement dubitatif.

— Je t'attendrai, Nina. Jusqu'à ma mort s'il le faut, je te le promets. Il n'y a que toi pour moi sur cette terre.

Après quoi, il vient poser sa tête sur mon épaule et m'entourer de son bras. Mon cœur bat la chamade. Et le sien aussi.

Nous partons le lendemain matin. Monsieur le Maire a fait préparer pour nous un aéroplane datant d'avant le Cataclysme. L'appareil ne paye pas vraiment de mine, ce qui m'inquiète un peu, mais le Maire nous a assuré qu'il était minutieusement entretenu. Avec des ailes peu larges et très longues couvertes de panneaux solaires, un cockpit qui a l'air trop petit pour contenir cinq personnes, et une queue transparente qui laisse entrevoir les arceaux internes, cet engin affiche clairement son âge et m'a l'air assez fragile. En fait, ce qui m'effraie le plus est de me retrouver à des kilomètres au-dessus du sol, promise à une mort certaine en cas de défaillance. Alors, j'essaye de faire abstraction de ma peur même si le visage de mes trois acolytes exprime de toute évidence les mêmes craintes que moi.

Aux commandes, Stuart, un cousin du Maire, nous raconte les heures de gloire de la Californie, avant qu'elle ne se retrouve ensevelie sous le sable. Même si nous connaissons déjà cette histoire, pour l'avoir étudiée dès l'école primaire à la Communauté, cela me fait du bien d'entendre quelqu'un de totalement étranger à notre univers nous parler de quelque chose de familier.

À l'issue des sept heures de voyage, notre pilote émérite se pose sur un plateau désertique, enclavé dans les montagnes, où jaillissent du sable des colonnes de roche en forme d'assiettes empilées les unes sur les autres, un peu biscornues, parfois épaisses, parfois plus fines, dans lesquelles un esprit imaginaire pourrait reconnaître tout un tas de formes et de figures.

— Voilà, nous sommes sur l'ancien Lac Mono, déclare le pilote. Dépêchez-vous de prendre vos affaires et de descendre, je ne peux pas rester immobile trop longtemps ou je vais finir enlisé.

— Il n'y a pas grand' chose... fait remarquer Romy en regardant par un hublot. À part du sable et des montagnes sableuses.

— Je pense que vous êtes sur la bonne voie, nous avons passé un champ de panneaux solaires. On a toujours cru qu'il était désactivé, mais si vous me dites que votre communauté s'en sert pour s'alimenter en électricité...

Josh s'avance entre les sièges pour venir donner une tape amicale sur l'épaule de Stuart.

— Merci, Stuart. On se reverra dans quelques semaines à FirstRow.

— J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

— Nous aussi, c'est une question de vie ou de mort, lance Faith.

Après quoi, nous chargeons sur notre dos tout ce que nous avons emmené (provisions, eau, produit pour dessaler l'eau, et bien sûr arbalètes, arcs, flèches, PIE et arme à feu), et nous descendons tour à tour de l'avion. Je remarque au passage que Faith a aidé Romy à sortir, et qu'elle s'occupe maintenant de lui attacher son casque correctement.

Nous avons revêtu nos combinaisons thermorégulatrices, et heureusement car le soleil de Californie est plus impitoyable que jamais. Il fait tellement chaud que l'horizon se déforme en vagues qui semblent monter du sol. Le sable a l'air brûlant, à tel point qu'on pourrait y faire cuire un œuf des poules du fermier Rupert qui nous en vend au village.

Nos casques étant équipés d'un système de télécommunication, mes amis et moi nous consultons :

— Bon, une idée quelqu'un ?

— On est presque sûrs de marcher sur la Communauté, dis-je.

Sauf si Ian Ruben n'est qu'un *troll* (mot que m'a appris le fils du Shérif), et qu'il s'est bien fichu de nous en nous indiquant le soi-disant emplacement de la Communauté. Mais sachant qu'il est mort d'un cancer et que ses livres ont été expédiés et brûlés dans une grotte de l'île des Néfastes, je ne pense pas que nos dirigeants se soient donnés autant de mal pour une fausse information.

— Il doit forcément y avoir des systèmes d'aération, suggère Romy.

— Oui ! Mon père m'a déjà parlé d'un conduit qui évacue les fumées et les gaz des usines de la Plume !

— S'ils évacuent les fumées, alors on devrait voir de la fumée sortir, conclut Faith.

— Jolie lapalissade, commente Romy en souriant.

Grâce au micro, j'entends Faith sourire, même si je suis persuadée que, tout comme Josh et moi, elle n'a aucune idée de ce qu'est une lapalissade. Mais comme ça ressemble à un compliment, et surtout que ça vient de Romy, ça lui suffit pour être heureuse.

Nous nous concentrons donc sur l'observation de notre environnement, chacun dans une direction différente. Le lac étant complètement rempli de

sable, il forme un plateau qui nous permet de voir à plusieurs centaines de mètres. La main en visière, je détaille chaque parcelle d'horizon jusqu'à m'en user les yeux.

— Là-bas ! lance Romy en pointant du doigt une pente rocheuse.

Au pied d'une des montagnes qui nous entourent, une grotte creusée par le temps crache effectivement une faible volute de fumée. Poussant un cri de joie collectif, nous nous hâtons dans cette direction, la grotte se situant à moins d'un kilomètre de nous.

— S'ils nous cherchaient vraiment, comment ont-ils fait pour ne pas voir que de la fumée se dégageait de cette grotte ? grommelle Josh qui peine à avancer dans le sable.

— Neil Harrison ne devait pas être à court de combines pour nous camoufler, à l'époque où ils nous cherchaient. M'est avis qu'il ne tenait pas spécialement à ce qu'on nous trouve, répond Faith.

— Je suis d'accord. Neil Harrison voulait être le seul Dieu de son microcosme.

— J'ai hâte de lui coller une balle entre les deux yeux.

Je m'arrête de marcher et me tourne vers Josh.

— C'est vrai qu'on n'en a jamais parlé...

— Quoi, de ma haine envers cet individu ?

— Non, de ce qu'on fera de lui une fois qu'on sera là-bas.

— Parce qu'il existe une alternative à sa mort ? demande Faith.

— On peut l'exiler sur l'île des Néfastes, propose Romy.

— Il arriverait à s'en sortir. Il est beaucoup trop intelligent. Il a accumulé plus de deux cents ans d'intelligence, rappelez-vous, lance Josh.

— Je n'arrive toujours pas à croire cette histoire, d'ailleurs... lâche Romy alors que nous reprenons notre marche.

— Une balle entre les deux yeux, y'a que ça de vrai.

— Tu arriverais à le tuer de sang-froid ?

Josh semble hésiter. Je sais que sous l'air confiant et impitoyable qu'il se donne, se cachent quelques doutes.

— Il nous a séquestrés et menti...

— Ou il nous a protégés et préservés. Je suis sûre que c'est comme ça qu'il voit les choses. Quand je lui ai parlé avant d'être exilée, il avait vraiment l'air d'y croire.

— Ce sera à toi de voir, Nina. C'est toi qui as le pistolet.

— Bon, pour l'instant on n'est même pas entrés...

À peine ai-je terminé ma phrase que je trébuche sur quelque chose. Je fais quelques pas pour me rattraper, avec la sensation d'écraser des cailloux. Pourtant, nous sommes en plein désert.

— Vous sentez des trucs bizarres sous vos pieds vous aussi ? demande Romy.

— On dirait que le sol n'est pas stable, lance Faith.

Intriguée, je remue un peu le sable du bout de ma chaussure. En effet, le sommet d'une pierre lisse se dévoile rapidement.

— Il n'y a pas que du sable dans ce lac, y'a plein de cailloux.

— Non, Nina... ce ne sont pas des cailloux, me détrompe Josh.

Je m'agenouille pour déterrer ce que j'ai d'abord pris pour une pierre, mais l'objet résiste. J'y mets alors les deux mains et tire de toutes mes forces. La résistance cède, et je me retrouve sur les fesses. Le cri de Romy me vrille les tympans.

Un crâne. Le crâne d'un mort.

Sentant que je suis vautrée sur le reste de son corps, je me relève précipitamment tout en lâchant la chose.

— Il est mort, dis-je bêtement sous l'effet de la stupeur.

— Nan, ils *sont* morts, rectifie Faith.

C'est alors que nous découvrons avec effroi que sous une fine couche de sable sont entassés plusieurs corps, certains à l'état de squelettes, d'autres encore habillés, que dis-je, des dizaines de corps, jetés dans le désert sans sépulture aucune.

Comme personne ne veut rester au milieu de ce charnier, nous avançons vers la grotte. Sous chacun de nos pas, nous entendons d'autres os craquer, nous sentons les membres de tous ces cadavres abandonnés s'entrechoquer.

— Vous croyez que... commence Romy, sans terminer sa phrase.

— Que ce sont nos morts ? complète Josh. D'où veux-tu qu'ils viennent ? Il y en a tant !

— Je croyais qu'ils étaient incinérés et dispersés au Memorium de la Griffè ? demandé-je.

— Oh, tu veux dire que ce serait un mensonge de plus ? commente ironiquement Josh. Non, un mec qui tue ses ouvriers ayant passé l'âge de travailler sous prétexte qu'ils ne servent plus à rien ne peut pas être aussi monstrueux avec ses morts, n'est-ce pas ?

— Je crois que la réponse à la question de tout à l'heure me paraît de plus en plus évidente...

Nous continuons notre chemin dans la consternation, avant d'arriver à la grotte. Si son entrée nous permet de nous tenir debout sans problème, l'espace se réduit au fur et à mesure que nous nous y enfonçons. Je suis bien contente d'avoir un circuit fermé d'air sur le dos car, même s'il pèse assez lourd et me ralentit dans mes mouvements, il limite un peu mon sentiment de claustrophobie.

Nous finissons par atteindre une série de grilles d'aération que Faith fait sauter les unes après les autres. À présent, nous n'avons plus d'autre choix que de ramper. Nous évoluons dans un conduit constitué de plaques d'aluminium, ou d'une matière similaire, totalement enfumé. Josh en tête, nous avançons à l'aveuglette. Soudain, la voix de Romy nous parvient dans nos casques.

— Je suis bloquée !

— Bloquée comment ? demande la voix de Faith.

— Ma main est passée à travers quelque chose.

— Attends, je fais demi-tour.

En attendant que Faith secoure Romy, je me mets sur le côté, en position d'attente. J'espère vraiment que ces conduits nous mèneront quelque part rapidement, car je me sens de plus en plus opprimée. Allongée là à ne rien faire, j'ai tout le temps de réaliser que je suis coincée dans un endroit qui n'est pas censé accueillir d'humains, et que si mon circuit fermé vient à dysfonctionner, je ne survivrai pas cinq minutes aux gaz toxiques que ce conduit contient.

Je sens mon pouls et ma respiration s'accélérer. Je commence doucement à paniquer.

— *Breathe*, me dit la voix de Josh dans mon casque.

Celui-ci a rampé jusqu'à moi, et pose sa main gantée sur mon bras. Ce contact me rassure instantanément et m'apaise.

— Il faut qu'on sorte de là...

Mais je n'ai pas le temps de finir ma phrase que le plancher du conduit cède sous notre poids.



Je tombe sur le toit-terrasse d'une maison. À la réception, l'air se vide de mes poumons et il me faut bien une minute pour reprendre mes esprits. Je finis par me redresser. Au-dessus de ma tête, tout un panneau plasma de faux ciel bleu disloqué se balance mollement au bout de plusieurs câbles. Je jette un regard alentour : les toits des maisons se touchent et s'étendent sur plusieurs kilomètres, les jardins sont saccagés, des fenêtres et des portes manquent, pas de doute, nous avons atterri dans l'allée Nord de la Plume. Je repère Faith et Romy sur le toit d'à côté, un peu groggy par leur chute. Heureusement, ici le plafond n'est qu'à quelques mètres du sol du fait de sa forme sphérique.

— Nina ? appelle Josh.

Le localisant à sa voix, je rampe jusqu'à la bordure du toit. Le pauvre n'a pas eu autant de chance et est tombé par terre, sur un gazon artificiel jaune moutarde. Cependant, il a l'air d'aller bien.

— Je l'ai pas vu venir, celle-là, lance-t-il en se relevant péniblement, une main plaquée sur ses reins. Ça va les filles ?

— On ne peut mieux, ironise Faith en enlevant son casque. On n'a plus besoin de ça, maintenant.

— On a quand même eu beaucoup de chance de tomber ici, fait remarquer Romy.

Nous nous délestons de nos combinaisons, casques et circuits d'air que nous regroupons sur un coin de toit avant de remettre nos armes sur notre dos, puis Josh nous aide à descendre, une par une.

Les rues sont désertes ; normal puisqu'il n'y a presque aucune activité ici la journée si ce ne sont quelques marginaux qui étendent leur linge. Pourtant, je mettrais ma main à couper que nous sommes épiés et que les Colibris de l'allée Nord ne vont pas tarder à envahir la rue.

— Je cherche Esperanza ! crié-je à la cantonade. J'ai un message pour elle ! J'ai un message pour vous tous !

Tout en scandant ces phrases, je marche en direction de l'allée Est. Si ma mémoire est bonne, il me semble qu'Esperanza habite dans une des premières maisons de l'allée Nord côté Est. Très vite, quelques personnes sortent de chez elles ou pointent leur nez derrière leurs fenêtres, piquées par la curiosité. Je continue d'appeler Esperanza jusqu'à ce que la jeune femme apparaisse un peu plus loin sur la route. Celle-ci me dévisage, sourcils froncés, avant de me reconnaître.

— Mais t'es le Colibri du Sud ! me lance-t-elle en s'avancant vers moi. La nana qui cherchait le 315 ! T'es jamais revenue, il te cherchait, le Doc !

— J'ai été exilée, Esperanza. On m'a envoyée sur l'île des Néfastes.

Surprise, son regard se porte sur mes trois camarades retranchés derrière moi.

— On vient tous de là-bas, lance Faith.

— Vous étiez sur l'île ? demande la marginale en perdant son bagout. Vous... est-ce que...

— On a connu ta sœur, Isla, dis-je. Elle a été exilée, elle ne t'a pas abandonnée.

— Je m'en doutais ! Où est-elle maintenant ?

Lèvres pincées, je regarde le bout de mes tennis en krell tandis que l'émotion me submerge.

— Elle est tombée malade... dit Romy en s'avancant. Elle est décédée. Je suis désolée.

La grande brune au crâne rasé ferme les yeux de douleur, puis très vite secoue la tête et lance à Romy :

— Je te connais, toi, je t'ai déjà vue traîner ici. Tu es la sœur de Gavin, n'est-ce pas ?

La petite blonde hoche la tête.

— Nous sommes venus pour renverser la Communauté, dis-je en haussant la voix. Elle nous a pris nos êtres chers, et elle se fout de nous depuis deux cents ans. La vie est possible, à la surface. Pas en Californie, mais plus au Nord. Nous en revenons pour vous délivrer. Là-bas, il y a de l'eau, des animaux, un soleil doux, du vent... Il y a des villages à l'air libre, autour de lacs. On peut choisir le métier que l'on veut, habiter où l'on veut, avec qui l'on veut. À la lumière du jour.

Alors que je déballe mon monologue, les habitants de l'allée Nord commencent à s'attrouper autour de nous.

— On peut vivre tous ensemble, dehors, en toute liberté. Sans mur, ni puce.

Pour illustrer mon propos, je leur montre la vilaine cicatrice qui barre mon poignet.

— Mais ça ne sera possible que si vous vous joignez à nous pour renverser Miranda Massala.

Esperanza semble réfléchir un instant à mes propos, avant de se tourner vers ses camarades.

— Vous en pensez quoi, les gars ?

— Ça fait trop longtemps qu'ils nous traitent comme des chiens ! hurle l'un.

— On veut du sang ! hurle l'autre.

— J'ai l'impression que vous êtes bien outillés, me dit-elle en regardant les armes que nous portons sur le dos.

— Nous ne pouvons pas perdre, Esperanza. Nous ne venons pas pour perdre.

— Laisse-moi le temps de réunir tous ceux qui sont en mesure de se battre, me dit-elle.

— Retrouve-nous aux portes de la Corne, à la tombée de la nuit.

— Comment tu veux te rendre à la Cité du Savoir ?

— On défoncera tout.

— Ça me va. Pour Isla, lance-t-elle en me tendant son poing.

— Pour Isla, et pour tous les autres, dis-je en l'entrechoquant.

Maintenant que nous avons réussi à entrer dans la Communauté (avec un peu de chance, et beaucoup de fracas), il nous faut réunir le plus de personnes possible afin de mener notre plan à exécution. Nous devons également nous séparer pour passer inaperçus. Je demande alors à Josh d'aller chercher Santiago, notre ancien Exploreur alcoolique qui m'avait donné le tuyau pour le brouilleur que je devais me faire implanter dans le poignet. Je lui donne l'adresse qui me revient en tête, même si mon cerveau a l'air de s'être forcé à oublier tout ce qui venait de la Communauté depuis mon exil. Je charge Faith et Romy d'aller chercher les deux Alice et de leur expliquer notre plan d'action.

Pour ma part, j'ai toute l'allée Est et toute l'allée Sud à remonter. Je courrais bien, surtout qu'ici l'air étant plus chargé qu'ailleurs en oxygène, je me sens en pleine forme, mais je dois rester discrète et prendre mon mal en patience. Évidemment, sans puce, je ne peux pas prendre l'aérobis non plus.

Je marche donc, tête baissée, pour que personne ne m'identifie, même si je n'ai jamais été une célébrité dans le coin. Toutefois, un grand nombre des collègues de mon père travaillent ici, et c'est l'heure de la sortie d'usine, je risque donc d'être reconnue à tout moment.

— Sienna ?!

Bingo.

Faisant semblant de ne rien avoir entendu, je presse le pas, les yeux rivés au sol. Mais l'homme qui m'a interpellée me barre la route avec son vélo de coursier.

Farrell.

— Purée mais qu'est-ce que tu fous là ?! C'est bien toi ! Bon sang mais t'as été exilée !

— Ferme-la ! Tu vas rameuter tout le quartier.

Il me regarde avec des yeux ronds, hébété. Voilà bien une chose qui n'a pas changé.

— Je suis avec Josh.

— Quoi ?!

— Farrell, on prépare un coup.

— Mais attends, vous venez d'où comme ça, vous étiez où, comment vous avez survécu ?

— J'ai pas le temps de tout t'expliquer. Il faut que je sache si tu marches avec nous.

— Évidemment !

— Ok. Emmène-moi chez mes parents, s'il te plait.

— Mais j'ai pas encore fini de bosser, là...

— Considère que tu ne fais plus partie de la Communauté.

— Je suis ton homme ! lance-t-il en envoyant valser son casque de cycliste. Grimpe sur ma sacoche de courriers, on s'en fout de toute façon !

Sourire aux lèvres, je m'exécute.

Nous descendons l'allée Est puis bifurquons dans l'Allée Sud sur son vélo électrique. Farrell me pose mille questions en chemin, qui engendrent mille autres questions. Mais le trajet est de courte durée et je suis obligée de

laisser mon ami avec ses interrogations lorsque nous arrivons devant la maison de mes parents.

Seulement, les volets sont fermés, comme pour signifier que la maison n'est pas habitée.

Je vais quand même frapper à la fenêtre du salon et crie le prénom de ma mère.

— Mes parents ne sont pas là ? demandé-je à Farrell, resté perché sur son vélo.

— Je ne leur ai pas distribué de courrier depuis un moment, répond-t-il en haussant les épaules.

— Il n'y a personne, lance une voix que je reconnaitrais entre toutes.

Je me tourne vers Aaron, qui nous rejoint, dans son pantalon à pinces, ses tennis blancs et son polo en krell souple, les mains dans les poches.

— Aaron. Quel déplaisir de te voir !

— Comment as-tu réussi à revenir ici ? me demande-t-il. Je croyais que tu avais été exilée.

— Oui, grâce à toi, merci.

— Je n'ai rien dit à mon père. Je n'ai même pas eu le temps, tu avais déjà été attrapée.

— Ça t'aide à dormir la nuit ? D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai intégré la Plume de façon anticipée. J'ai préféré ne pas retarder l'inévitable. Et puis, je préfère être un roi au milieu des pauvres qu'un larbin au milieu des riches.

— Quelle philosophie respectable, ironisé-je. Tu ne ressembles pas à un Colibri.

— Est-ce qu'il faudrait que je sois pour autant mal habillé ?

Je lève les yeux au ciel.

— Où sont mes parents ?

— Ton père a été mis en quarantaine à son retour de l'île des Néfastes, le temps que nos dirigeants comprennent ce qui s'est passé.

— Il a été mis en prison, tu veux dire ?

— Et ta mère est à l'hôpital pour soigner le cancer qu'elle a attrapé.

Pour soigner le cancer que la Communauté lui a inoculé, plutôt ! Ou mieux, pour l'entretenir en ingurgitant sa nourriture infectée !

— Ma mère n'a pas attrapé son cancer, la Communauté le lui a gentiment donné.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La Communauté se fout de nous, mec, lance Farrell, accoudé au guidon de son vélo. Elle nous ment et nous rend malade via la nourriture.

Aaron ne paraît pas surpris. Après tout, il est le fils de l'un de ces scientifiques à la noix qui filent le cancer aux personnes inutiles ou gênantes, ça ne m'étonnerait pas qu'il soit au courant depuis belle lurette.

— Tu le savais ?

— Je m'en doutais un peu. Mais j'avais toujours l'espoir de me faire des films.

— Je suis revenue pour passer à l'action. On va les mettre le nez dans leur merde, on va reprendre notre liberté.

— Certains ne voudront pas partir.

— Alors ils auront le choix. Mais ils connaîtront la vérité.

— Je veux en être.

— Pardon ?

— Je veux prendre ma revanche sur ces technocrates à la noix. Ma puce peut encore ouvrir les portes de la Corne.

Le sourire aux lèvres, je lance un regard entendu à Farrell.

Le jour commence à décliner quand nous nous rendons dans la Griffes pour rejoindre Josh, Faith et Romy, accompagnés des deux Alice et de Santiago qui tient à peine debout. Nous nous entretenons un moment pour mettre au point un plan d'action.

Alice la brune pense que Miranda est déjà au courant de ce qui se trame, grâce aux puces de tous les membres regroupés ici qui ont dû envoyer des messages d'alerte par rapport à leur activité anormale. Elle nous attend donc forcément avec des hommes armés. Santiago nous informe qu'agents de police communautaire et Exploreurs réunis ne représentent pas plus de cinquante hommes. A priori, ils seront donc tous concentrés au pied de la Tour du Savoir.

Nous retrouvons les marginaux de la Plume aux portes de la Corne. En les voyant, Josh et moi avons un large sourire : ils sont au moins quarante, et ont même rameuté des habitants des autres quartiers qui veulent prendre part à l'action.

Josh nous fait un speech d'encouragement, puis Aaron nous ouvre les portes de la Corne et me fait un signe de tête pour me signifier qu'il ne viendra pas mais qu'il me souhaite bonne chance.

Nous nous précipitons dans l'allée aux arbres dorés comme un troupeau de bisons en furie. Certains éléments se dirigent dans les rues annexes, sûrement pas avec de bonnes intentions, mais je n'ai pas le temps de m'en occuper, car je n'ai qu'un seul but : me confronter à Miranda.

Arrivés au niveau des douves qui entourent la Cité du Savoir, nous sommes accueillis par une trentaine de policiers et d'Exploreurs, combinaisons protectrices revêtues et PIE braqués sur nous.

— Halte là ! crie leur chef. Vous ne passerez pas.

Nous stoppons notre course. Je garde la main sur mon propre PIE, au cas où les choses dégénèreraient. Du coin de l'œil, je vois Faith mettre Romy en protection derrière elle.

— Nous voulons voir Miranda Massala ! lance Josh qui s'avance face à eux.

— Vous aviez rendez-vous ? ironise l'Exploreur en chef aux cheveux gris. Non ? Alors partez avant de tous recevoir une amende pour être entrés dans le Secteur deux sans autorisation.

— Nous ne partirons pas... commence Josh, mais Santiago le pousse pour prendre sa place.

— Quincy, mon vieux pote, laisse-nous entrer...

— Qu'est-ce que tu fiches avec eux, Luke ? demande l'Exploreur qui connaît visiblement bien Santiago.

— Je viens pour rétablir la justice.

— T'es vivant, tu trouves pas ça juste ?

— Quincy, tu le sais très bien. Tu le sais aussi bien que moi.

L'homme semble un peu déstabilisé, mais après avoir repris ses esprits, il ajuste sa prise autour de la crosse de son PIE, pour montrer qu'il ne cèdera pas.

— Je dois vraiment te rappeler que ton fils Xander a été exilé à cause de ta désobéissance ? continue Santiago. Tu crois que c'est juste, ça ?

— Il était Néfaste, rétorque le chef, mais avec bien moins de conviction qu'il ne l'aurait voulu.

Son fils Xander ? Je tourne vers Faith un regard intrigué. Il pourrait s'agir du Xander qui s'est retrouvé sur l'île en même temps qu'Alec, ou bien c'en est un autre... Qui sait combien de Xander a vu défiler l'île des Néfastes.

— Et le deuxième enfant qu'on a pris à ta femme, parce qu'elle avait fait l'erreur de tomber accidentellement enceinte ? reprend Santiago. Tu vas

me dire quoi, que c'est normal qu'ils avortent nos épouses alors qu'ils ont déjà envoyé notre premier enfant à une mort certaine ?

Cette fois, Quincy baisse son arme, le visage figé dans un rictus de douleur. On peut sentir la foi qu'il avait en la Communauté, déjà fragilisée par ces événements, fondre comme neige au soleil. Voyant son chef flancher, un jeune Exploreur dégaine son PIE et tire une impulsion électrique en direction de Santiago qui la reçoit de plein fouet et tombe à la renverse.

— Qu'est-ce que tu fiches abruti ?! s'énerve Quincy.

— Mais chef, il était en train de vous manipuler !

— Seule la Communauté nous manipule ! hurle l'Exploreur en chef avant d'assommer son sous-fifre d'un coup de crosse sur la tempe.

Ce geste engendre la réaction des policiers et autres Exploreurs qui braquent instantanément leur arme sur leur chef. C'est à cet instant que Josh lance le signal, et que tout le monde saute dans les douves pour atteindre l'autre côté. Heureusement, elles ne sont pas profondes.

Une fois débarqués, les marginaux fondent sur les représentants de l'ordre tandis que Josh, Alice la brune, Quincy et moi nous dirigeons vers l'entrée de la Tour du Savoir qui culmine à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de nos têtes. Quincy nous ouvre la porte grâce à son badge, puis nous guide à travers les escaliers, les ascenseurs venant d'être désactivés. Josh et moi avalons les étages avec aisance, distançant Alice et Quincy. Quand nous arrivons au dernier étage, celui où se cache Miranda, nous tombons sur quatre Exploreurs. Josh en assomme un, j'en électrise deux.

— Pars devant ! lance Josh, aux prises avec le dernier Exploreur.

Je m'apprête à me jeter dans le couloir de gauche qui mène, si j'en crois les écriteaux, au bureau de Miranda, quand plusieurs Exploreurs et scientifiques en blouse blanche déboulent dans le couloir de droite, le professeur Carter, père d'Aaron, en tête.

— Vas-y ! s'écrit Josh en bandant son arc. Je les retiens !

— Tu ne fais pas le poids contre eux !

J'appuie sur la gâchette de mon PIE, lançant une décharge à travers les couloirs, plus dans l'intention de faire peur aux scientifiques que de les toucher réellement.

— Dépêche-toi, les autres vont arriver, allez !

Je finis par tourner les talons et me précipite dans le couloir de gauche. Tout en courant, je bifurque deux fois à droite, puis, quand je vois le nom de

Miranda inscrit sur une grande double-porte, je m'élance et la force d'un coup d'épaule. Elle cède avec fracas et je me retrouve sur les genoux au milieu de la pièce.

Miranda est assise derrière son bureau, les mains plaquées sur son sous-main. Son visage ne trahit aucune émotion. Ses cheveux roux sans forme tombent de chaque côté de sa mâchoire. Ses yeux noirs ne reflètent aucune peur, aucune anxiété. Si l'on m'avait dit qu'il s'agissait d'un robot, je n'aurais pas hésité une seconde à le croire.

— Sienna Steele. Comme on se retrouve.

Je me relève et m'époussette les genoux avant de lever le menton.

— Je suis ravie de te revoir, Miranda. Ou devrais-je dire : Neil Harrison.

Un tic agite furtivement son sourcil droit, comme si la surprise n'avait pu produire que cet effet sur son masque impassible.

— Je ne te demande pas d'où tu tiens cette rumeur improbable.

— C'est Nelly qui me l'a dit. Vous savez, Nelly Massala, la sœur de celle que vous avez tuée pour lui prendre son corps et sa jeunesse.

J'entends des cris et de l'agitation au fond du couloir, mais je ne me laisse pas perturber.

— Nelly ne peut pas avoir survécu.

— Si, et elle n'est pas la seule. Nous savons la vérité, Neil, et le peuple va également la connaître.

— Je vous ai sauvés.

— Non, tu nous as gardés enfermés sous ta coupe, à nous mentir, à nous classifier contre notre volonté, suivant notre soi-disant nombre de vies antérieures, et tu nous as exilés parce que nous compromettions ton règne totalitaire. Tu nous as fait croire que la vie n'était pas possible dehors. Tu nous as retiré nos enfants, tu as avorté nos femmes, tu nous as rendus malades. Tu as voulu te substituer au dieu en lequel tu nous as interdit de croire.

— Il fallait que quelqu'un décide ! Tu ne sais pas comment c'était, avant, quand tout le monde était sur le même pied d'égalité ! Quand j'ai ouvert mon bunker à tous ceux qui avaient les moyens de se le payer. Nous étions des milliers de personnes aussi riches les unes que les autres, comment voulais-tu qu'une hiérarchie se dessine ? Quand on a compris qu'on ne pourrait pas remonter à la Surface, certains se sont suicidés, d'autres se sont entretués. Je ne pouvais pas laisser faire ça ! Il fallait

imposer des limites, imposer un mode de classification, pour que chacun trouve sa place et soit utile à la société. Nous avons déjà vérifié la théorie des vies antérieures, il ne nous restait plus qu'à créer une machine pour les quantifier. Nous n'y sommes pas arrivés, mais nous avons quand même mis en place la Pesée, car c'était notre seule chance d'arriver à nos fins.

— Pour régner sur ton petit monde ?

— Pour survivre. Il n'a jamais été question que de survie.

— Ta propre survie, tu veux dire. Combien de personnes as-tu tuées pour en arriver là ?

Prenant appui sur ses mains qui n'ont pas changé de place depuis tout à l'heure, Miranda se lève de son fauteuil et contourne son bureau pour se planter à deux mètres de moi. Je dégaine alors mon arme à feu et la pointe droit sur elle.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Le monde a continué de vivre sans toi, Neil Harrison. Ta fin est venue.

— Que comptes-tu me faire ? Me tuer ?

— Je ne vais pas te tuer, sauf si tu ne me laisses pas le choix. Mais je vais te forcer à libérer les membres de la Communauté. Leur offrir le choix de rester ou de partir. Leur avouer tes crimes et tes manipulations.

— Jamais.

— Alors je le ferai. Ils ne pourront que me croire, car ils ont tous été touchés de près ou de loin par tes exactions. Tu ne seras plus rien, Harrison, plus rien.

Miranda me fixe et garde un instant le silence avant de lâcher :

— Tu veux prendre ma place ? Devenir leur sauveur ?

— Pas du tout !

— Tu ne pourras pas tous les protéger. Même s'il existe vraiment une terre propice à la vie, elle doit se trouver à des milliers de kilomètres d'ici. Beaucoup mourront en chemin, en suivant tes idéaux.

— Ils partiront en connaissance de cause. Ils mourront en hommes libres.

— Tout ce que j'ai fait, j'ai dû le faire pour eux.

— Tu ne l'as fait que pour toi ! m'écrié-je. Mais c'est terminé, maintenant.

Un demi-sourire fend son visage de cire.

— Tu crois vraiment que tu as le pouvoir de me déchoir ?

J'entends des pas précipités dans le couloir. Pensant reconnaître ceux de Josh, je fais l'erreur de me retourner.

— C'est encore moi qui décide, lance Miranda.

Alors que mon regard est attiré par Josh qui vient de débarquer dans la pièce, Miranda me désarme d'un coup de pied dans la main. Mon pistolet tombe à quelques mètres de moi.

Comme au ralenti, je vois alors Miranda se précipiter sur l'arme, Josh se jeter sur moi pour me couvrir de son corps, alors qu'un coup de feu assourdissant retentit dans la pièce.

Pensant Josh touché, je hurle « non ! », allongée par terre, écrasée sous son poids. Mais celui-ci relève la tête, surpris, et se retourne. Je me redresse, tentant de comprendre ce qui vient de se passer.

Miranda gît sur le sol, pistolet à la main, un trou béant à la tempe.

Nous restons abasourdis un long moment. Un sifflement aigu résonne dans mes tympans.

Miranda est morte.

Quand nous reprenons nos esprits, les deux Alice, dont l'une soutient Santiago, Faith, Romy, Farrell, Quincy et Esperanza nous ont rejoints. Quelques marginaux sont également là et retiennent les scientifiques bras attachés dans le dos, dont le professeur Carter.

Je me relève, lentement, aidée par Josh, et passe ma main dans mon carré pour le recoiffer. Je regarde le corps sans vie de Miranda, et me dis « ok, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ».

— Tu dois faire une annonce, me dit Alice la blonde en me montrant le bureau de Miranda.

Posé sur un coin, le micro qu'elle utilise pour diffuser les messages importants dans tous les haut-parleurs de la Communauté. Il n'y en avait pas beaucoup, du temps où j'y vivais. Ces messages annonçaient souvent la mort de l'un de nos dirigeants ou l'ouverture de sélections inter-secteurs pour devenir Exploreur.

— Sienna, on a trouvé plein de bébés à l'étage du dessous, me dit Esperanza. Ils sont dans des espèces de couveuses, certains sont pas plus gros qu'une crotte !

Je regarde tour à tour les visages des scientifiques retenus en otage où se lisent la trouille et la honte.

— Elle... elle nous forçait à garder les fœtus des femmes qu'on avortait, balbutie l'un d'eux. On n'a jamais été d'accord avec ça, nous, mais on était obligés, sinon nos enfants se faisaient exiler ou nos femmes attrapaient un cancer !

— Et maintenant, de quel côté êtes-vous ?

— Du vôtre, du vôtre !

Yeux fermés, je prends quelques secondes pour réfléchir.

— Vous allez rendre ces bébés à leur famille, ou les faire adopter par d'autres. Et vous allez préparer les remèdes aux cancers que vous avez inoculés dans la Communauté. Et vous commencerez par soigner ma mère et celle de Josh.

Le scientifique hoche frénétiquement la tête, imité par ses collègues. En arrière, le professeur Carter détourne les yeux. Il n'est certainement pas d'accord avec mes directives, mais il n'aura pas d'autre choix que de s'y plier.

— Les gens pourront rester ou partir dans le Nord pour vivre à l'air libre, annoncé-je au petit groupe. S'ils restent, je veux m'assurer que les choses changeront pour eux, que chacun sera libre de vivre où il veut, de se marier avec qui il veut, et de faire autant d'enfants qu'il le souhaite.

— J'en serai garante, lance Alice la brune en faisant un pas vers moi. Alice et moi resterons et nous assurerons que les choses changent. Ça ne se fera pas du jour au lendemain, mais ça se fera. Je le jure.

— Le peuple devra élire ses représentants.

— Il le fera.

Je hoche la tête d'un air entendu et me dirige vers le bureau de Miranda. Je prends place dans son fauteuil et m'empare du micro. Après plusieurs inspirations, j'appuie sur la touche permettant de diffuser mon message dans tous les secteurs de la Communauté.

— Mesdames, Messieurs, chers habitants de la Communauté, je m'appelle Sienna Steele et suis issue du secteur sept, la Plume. Certains d'entre vous me connaissent, et certains d'entre vous savent que j'ai été exilée. Parce que je suis une âme néfaste ? Non, parce que j'ai remis en question le fondement même de notre société.

« Si je prends le micro ce soir, c'est pour vous révéler des informations très importantes. Nous sommes trompés depuis deux cents ans par nos dirigeants successifs, qui n'étaient en réalité qu'une seule et même personne : Neil Harrison, le fondateur de la Communauté. Neil Harrison était obsédé par la recherche de la vie éternelle et menait en ce sens des expériences sur des bébés conçus hors-règles enlevés à leur famille. Il a réussi à transplanter son âme dans plusieurs corps pendant ces deux cents

ans, et alors que nous croyions avoir affaire à plusieurs personnes, il ne s'agissait en réalité que de Neil Harrison lui-même.

« Neil Harrison ne voulait qu'être le dieu de sa propre micro-planète. Il nous a fait croire pendant deux cents ans que la vie s'était éteinte sur Terre et que nous étions les seuls survivants. Mais c'est faux. Je l'ai vu de mes propres yeux, quand je me suis sauvée de l'île des Néfastes avec mes amis. La planète regorge d'endroits habitables qui n'ont pas été touchés par les radiations des attaques nucléaires. Des villages prospèrent dans la paix, loin de la technologie qui a failli causer la perte de l'humanité. Ils vivent à l'air libre, et suivent des règles égalitaires.

« C'est cette vie-là que je vous propose. Vous avez le choix : vous pouvez rester vivre sous terre, dans ces lieux qui vous ont toujours apporté protection et sécurité, mais avec des règles différentes, sans classification par le poids de votre âme, car ce ne sont que des mensonges pour mieux vous asservir. Ou bien vous pouvez vous joindre à moi et rejoindre le Canada, où une ville près d'un immense lac nous attend. Cet endroit est situé à des milliers de kilomètres d'ici, et le chemin pour s'y rendre sera compliqué. Je ne peux pas vous promettre que nous survivrons tous, je ne peux pas vous promettre que ce sera facile. Mais je peux vous promettre que ceux qui auront choisi la liberté et me suivront ne seront pas déçus. Car au bout de ce chemin se trouve la vie que nous méritons tous.

« Je voudrais vous informer que Miranda Massala n'est plus. Elle a choisi de se donner la mort quand elle a compris qu'elle ne serait plus le maître de son monde. J'invite les femmes qui ont récemment été avortées sous la contrainte à se manifester à la Tour du Savoir, car leur bébé est peut-être en vie ici-même. J'invite les personnes qui ont un membre de leur famille dans l'allée Nord de la Plume à aller le rejoindre immédiatement. Nous nous déplacerons dans les hôpitaux pour soigner les malades du cancer car oui, il existe un remède et ce depuis très longtemps.

« Les personnes qui voudront quitter la Communauté ont deux jours pour emballer leurs affaires et prendre autant de vivres qu'elles pourront en transporter. Vous vous rassemblerez à l'entrée de la Corne. Nous prendrons une partie des aérofrets pour faire le voyage. Pour les autres, je peux comprendre votre hésitation. Mais sachez que désormais vous êtes les maîtres de votre vie.

J'enlève du bouton mon doigt qui a pris une teinte jaunâtre, et reprends mon souffle. Je regarde le petit groupe amassé à l'entrée du bureau. Alice la

brune commence à frapper dans ses mains pour manifester son contentement, suivie par Farrell, puis par les autres. Josh me regarde avec tellement de fierté dans le regard que j'en suis bouleversée.

— Ça ne sera pas facile, dis-je.

— La liberté n'est jamais facile, me répond Alice la brune.

Je me tourne vers Quincy qui a les traits marqués par la tournure des événements.

— Nous pouvons te faire confiance ?

— Me retourner contre nos dirigeants est mon seul fantasme depuis des années, répond-il en hochant la tête.

— Regroupe ceux de tes hommes qui voudront nous aider. Les membres des Conseils seront sûrement désappointés du renversement qui vient d'avoir lieu, mais ils ne sont pas armés, ni dangereux. Tu devras les surveiller. Libère mon père, je ne sais pas où il se trouve.

— Il est trois étages plus bas, me dit-il. Il a été bien traité, ne t'en fais pas. J'irai le libérer en premier.

— Dis-lui de rejoindre ma mère et de s'assurer qu'elle reçoit ses soins. Ensuite, rassemble les aérojets et les aérocars que nous pourrons prendre pour faire notre voyage jusqu'à FirstRow. Il nous faudra de la poudre protéinée, beaucoup. Et de l'eau.

— C'est comme si c'était fait.

— Merci.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demande Esperanza.

— Nous devons retourner sur l'île des Néfastes. Des personnes nous attendent.

— Un de mes gars vous emmènera jusqu'à notre dernier aérojet, déclare Quincy. Si vous partez dans une heure vous y serez au petit matin.

— Très bien. Tout le monde sait ce qu'il a à faire ? Alors allons-y !

Le petit groupe fait volte-face et s'engouffre dans le couloir. Je m'apprête à les suivre mais Josh me retient par la main. Dans un large sourire, il m'attire à lui et me serre fort dans ses bras. Je me laisse aller contre lui, fermant les yeux.

— Je suis tellement soulagée, dis-je dans un souffle.

— Et moi, tellement fier de toi. Maintenant plus rien ne peut nous empêcher d'être heureux.

Nous atteignons l'île des Néfastes alors que les premiers rayons du soleil éclaircissent le ciel. Quand nous mettons pied à terre, l'alerte a déjà été donnée par Razza qui guettait notre arrivée depuis l'observatoire perché à flanc de montagne.

Bientôt, tout un petit groupe investit la plage. Quinn, Razza, Lino et Lina, Vince... ils sont tous là, avec à leur tête Horace et Nelly, qui a l'air affaiblie mais est paradoxalement plus radieuse que jamais. Arrivée à notre hauteur, elle se jette dans les bras de Wyatt.

— On a perdu quelques-uns d'entre nous, annonce sombrement Faith.

— Mais vous avez sauvé tous les autres, lui répond Nelly.

— Et toi également, lance Josh en brandissant un petit pot de comprimés guérissant le cancer.

— Le voyage pour le Nord sera dur, leur annoncé-je pour les mettre en garde. Et extrêmement long.

— Peu importe, je suis sûre qu'à l'arrivée, ça déchire ! lance Quinn.

## Épilogue

*Quatre ans plus tard...*

— Allez, hue, Billy !

— Alec, descends de Billy immédiatement ! C'est un lynx, bon sang, pas un cheval !

Pour appuyer mes dires, Billy émet un petit grognement quand Alec lui met un énième coup de talons dans les côtes. Mécontent, le lynx blanc finit par lui attraper le fond de culotte avec sa gueule et le déloge de son dos. Le garnement se retrouve dans l'herbe, les quatre fers en l'air, et éclate d'un rire communicatif.

— Josh, fais quelque chose, si ton fils arrive plein de taches d'herbe au repas mensuel chez Nelly, je vais encore devoir subir les leçons de savoir-vivre de Zack et les cours de mode de Quinn.

— Laisse-le vivre, ce pauvre gamin ! lance Farrell depuis la chaise longue où il se fait bronzer au soleil.

— Je te rappelle que la fille de Romy et Faith s'est fait pousser une crête sur la tête ! se défend Josh. À côté d'elle on remarquera jamais un gamin de trois ans avec des traces vertes sur les genoux !

— Josh, dis-je d'un ton menaçant.

— Ok chérie, je gère, lance-t-il en m'embrassant au passage.

Torchon à la main, je m'écarte du garde-corps de la terrasse avant de rentrer dans le chalet. Alors que je termine la vaisselle, je regarde par la fenêtre donnant sur le jardin : Josh et Alec se roulent gaiement par terre, Billy s'agitant autour d'eux, sous les cris d'encouragement de Farrell. Je lève les yeux au ciel. J'ai trois enfants à la maison.

Mes parents, qui habitent un peu plus loin dans la même rue – comme quasiment tous nos amis puisque ce quartier a spécialement été construit pour nous dans les hauteurs de FirstRow surplombant le Grand Lac – passent nous prendre un peu avant midi. Tandis que Farrell nous devance en partant avec sa moto pour aller récupérer Katerina, Josh installe Alec dans la voiture. J'entends mon père faire une remarque sur l'état du pantalon du

petit tandis que ma mère commence à raconter les dernières nouvelles du village, comme si nous ne nous étions pas déjà vus la veille.

Avant de monter à mon tour, je me retourne vers notre magnifique demeure, bâtie de nos mains avec l'aide de nos amis.

— Tu viens ? me demande Josh en venant m'enlacer.

Il blottit sa tête contre la mienne et dépose un baiser dans mon cou.

— Je ne peux pas m'empêcher de repenser à tout ce que nous avons dû traverser pour en arriver là.

Avec un sourire, Josh s'écarte de moi et me tire par la main pour que je lui fasse face. Avec délicatesse, il remet une mèche de mes longs cheveux derrière mon oreille et plonge ses yeux dans les miens comme si j'étais la chose la plus merveilleuse qui lui ait été donné de voir. Puis il se penche et dépose sur mes lèvres un baiser doux comme une brise de printemps. Des dizaines de papillons prennent leur envol dans mon estomac.

— Moi tout ce que je vois c'est ce que nous avons maintenant, me susurre-t-il en me serrant dans ses bras.

Les rires d'Alec me parviennent, ainsi que les éclats de voix enjoués de ma mère. Cette vie ressemble à un rêve que je n'aurais jamais osé faire.

Nous avons survécu jusqu'à aujourd'hui.

Désormais, nous allons pouvoir vivre.

Fin.

Ce livre vous a plu ?  
Conseillez-le à un·e ami·e,  
parlez-en sur les réseaux sociaux,  
donnez votre avis sur les sites spécialisés,  
bref ! faites vivre ce livre !  
Son avenir est entre vos mains !

Et si vous voulez me parler de votre vie, de la pluie, du beau temps,  
vous pouvez me retrouver sur Facebook  
(Sophie Cole Duquesne) et sur Instagram  
(sophie\_cole\_auteure).  
Je vous attends !

**DÉCOUVREZ ÉGALEMENT  
DE LA MEME AUTEURE**

**Moi, Cali, Faucheuse**  
**(fantastique, urban fantasy)**  
Tome 1 – Mort Subite  
Tome 2 – Un ange passe

Tome 3 – La mort n'est pas un long fleuve tranquille  
Des démons faucheurs, des anges passeurs, de l'humour parfois  
tranchant, un petit peu de gore et des fils de Satan à tomber par terre !

**Les beaux bruns ténébreux cachent toujours quelque chose  
(éditions &H)**

**(comédie romantique)**

Des vacances entre copines, un tee-shirt violet, des chevaux, des beaux  
gosses pas franchement francs du collier, et de la poilade à base de mojitos !

**Sur la route de Riverside (éditions Scrineo)**

**(romance, western)**

Une héroïne badass, un cowboy aussi attachant qu'il est alcoolique, des  
chevaux (encore !), des cavalcades dans le Far West et un ÉNORME  
secret !